C-94

DICTIONNAIRE
POUR LA THÉORIE
ET LA PRATIQUE
DU JARDINAGE
ET DE
L'AGRICULTURE, PAR PRINCIPES;
Et démontrées d'après la Physique des Végétaux.

Par M. l'Abbé ROGER SCHABOL.

Prix 3 liv. 12 sols relié.

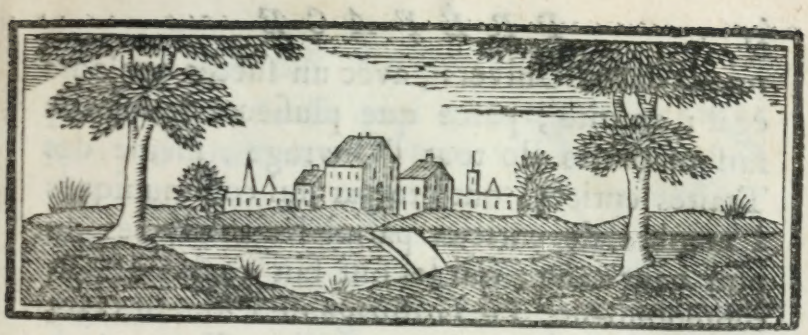
A PARIS,
Chez DEBURE Pere, Libraire, Quai des Augustins, à Saint Paul.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

SB
45
S33

LIBRARY
DEC 8 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

946419



PRÉFACE
OU
DISCOURS
SUR LE JARDINAGE,
Pour ſervir d'introduction à l'Ouvrage qui ſuivra le Dictionnaire.

La Méthode de l'Auteur déja comme publique.

I. CET Ecrit, comme ceux qui le ſuivront, ſont univerſellement attendus depuis plus de vingt ans, à la Cour, à la Ville, dans les Provinces & chez l'Etranger, par les Cultivateurs, & par les non-Cultivateurs. L'Ouvrage eſt déja comme public, dans un ſens, avant que d'être à l'impreſſion; d'abord parce que la méthode de l'Auteur eſt pratiquée avec un ſuccès toujours égal dans quantité d'endroits depuis près de 30 années, chez ce qu'il y a de

mieux dans l'Univers, avec un ſuccès toujours égal; enſuite, parce que pluſieurs morceaux faiſant partie de tout l'Ouvrage, même des Traités entiers, ont été par lui communiqués à nombre de curieux parmi les perſonnes du plus haut rang, qui les ont fait copier de ſon conſentement. Le Jardinage de l'Auteur étant auſſi différent de celui qu'on appelle *routine*, pratiqué juſqu'ici, que la Philoſophie nouvelle de celle du Lycée, nombre de perſonnes ont admis chez elles la méthode de l'Auteur.

Nul avancement dans le Jardinage depuis tant d'Ecrits.

Voici une réflexion bien ſimple à ce ſujet. Tous les Ecrivains du Jardinage traitent les mêmes ſujets. Tous, par émulation, donnent des préceptes pour les diverſes pratiques du Jardinage; on demande quelle réforme ont opéré tous ces Ecrits multipliés? Replante-t-on moins tous les ans? Les arbres ſont-ils meilleurs que ceux qu'on remplace? Les traite-t-on mieux, en meurent-ils moins? Croiſſent-ils davantage qu'auparavant? Donnent-ils plus, & de plus beaux fruits? N'y apperçoit-on pas la même quantité d'argots, chicots, onglets, fauſſes-coupes, chancres, gourmands provenans du vice de la taille, plaies ſur plaies, & ce que l'on appelle têtes de ſaules? Ont-ils ces arbres, ont-ils une figure plus réguliere? Sont-ils plus ordonnés & plus ſymmétriſés? Enfin ces Ecrivains ont-ils enſeigné quelques vérités intéreſ-

ſantes, ont-ils dit quoi que ce ſoit de neuf? Non, le Jardinage eſt toujours le même; & l'on peut dire en outre, que pluſieurs d'entr'eux ont enchéri ſur leurs devanciers pour pervertir le Jardinage, & qu'ils l'ont infecté de quantité de maximes erronées, & de pratiques vicieuſes, meurtrieres pour les arbres, comme on n'aura que trop d'occaſions de le faire voir dans le cours de l'Ouvrage.

Dans l'Ecrit de l'Auteur tout eſt neuf.

On peut dire, en aſſurance, qu'il n'en eſt pas ainſi de l'Ouvrage de l'Auteur. D'abord tout eſt neuf en lui-même, tant pour les idées, que pour la façon d'opérer. Si l'on excepte ce que l'Auteur a cru devoir admettre, d'après des Agriculteurs renommés, dont il ſera parlé ci-après, & ſur leſquels il a beaucoup enchéri; du reſte tout ce qu'il enſeigne pour parvenir à une plus prompte & plus heureuſe végétation que juſqu'ici, non-ſeulement n'eſt point pratiquée par le commun des Jardiniers, mais il ne ſe trouve dans aucuns des Ecrits de tant d'Auteurs, qui ſe ſont exercés à l'envi ſur la culture des arbres: enſuite le préſent Ecrit, quoiqu'en apparence pour le Jardinage ſeul, s'étend néanmoins à tout ce qui eſt du reſſort de la végétation. Il traite ſubſidiairement, & comme par contre-coup, de l'Agriculture. Quoique dans l'Ouvrage on n'ait pas pour objet direct le Labourage, proprement dit, & la culture des grains, les récoltes & les moiſſons,

la plantation des bois, ainſi que le gouvernement des vignes pour faire le vin, &c. néanmoins les principes de tout l'Ouvrage, les maximes & les regles, les uſages & les pratiques, ainſi que les diverſes obſervations de tout l'Ouvrage, conviennent aux unes comme aux autres de ces ſortes de profeſſions. De plus, l'Auteur ayant recueilli, d'après des obſervations particulieres, ſur ces divers ſujets, d'excellens matériaux, ſe propoſe de les communiquer par la ſuite au Public.

Tout juſqu'ici s'eſt fait comme par inſtinct, & machinalement dans le Jardinage.

II. On s'eſt occupé juſqu'à préſent à toutes les diverſes opérations du Jardinage, on a labouré, ſemé, planté, taillé, ébourgeonné, paliſſé, fumé même & arroſé, &c. mais comment ? Eſt-ce d'après des regles en conſéquence d'aucuns principes ? Par réflexion, & conformément à des raiſonnemens ſuivis ? Quels ſont les ouvriers qui, dans les diverſes pratiques du Jardinage, ſe ſont rendu compte, & à autrui, du fond & des raiſons de leur travail ? Qui ſont ceux encore qui ont étudié & ſuivi la nature, pour apprendre d'elle, pour faire d'elle ſeule la regle, le fondement, & la baſe de leur conduite dans le gouvernement des végétaux ? Une routine, des uſages reçus ſans examen, & qui ont paſſé des peres aux enfans, ont tenu lieu de regles & de loix; on a fait, parce que l'on a vu faire & comme l'on a vu faire. Nos

peres, dit-on encore aujourd'hui, & les Anciens avant eux, ont travaillé de telle & telle façon, & tous les livres n'enſeignent pas autre choſe, donc.

Mais enfin quelles raiſons, & quelles preuves d'un tel travail plutôt que d'un tel autre ? Voilà ſur quoi rien de poſitif encore, propre à nous guider. Dans le préſent Ouvrage, on oſe le dire, tout eſt prouvé & démontré. La Phyſique de l'Auteur eſt fondée ſur des faits ; les raiſonnemens ne vont qu'après ſes expériences, que tous peuvent vérifier par eux-mêmes. Il ne veut point être cru ſur ſa parole ; quant à ſes raiſonnemens & à ſes preuves, elles ſont ſoumiſes de droit au jugement du Public.

On n'a point raiſonné dans le Jardinage. Preuve.

Pour faire voir ſeulement en paſſant combien peu on a raiſonné, même juſque ſur les moindres opérations du Jardinage, voici un double exemple de ces mêmes opérations les plus ſimples & les plus communes de l'art ; ſavoir, l'arroſement & le fumage des arbres. Pour l'un & pour l'autre on fait un ſimple petit baſſin ; mais où le fait-on ? On le fait autour du tronc, pas un ſeul Jardinier n'y manque, & là on répand l'eau, & l'on dépoſe le fumier ; quant à ce dernier, on le met auſſi ſur terre, pour enſuite l'enfouir. Ce procédé eſt bon, & il n'eſt ici queſtion que de la premiere façon, qui eſt la plus ordinaire, & qui eſt vicieuſe. Mais où l'Auteur met-il, & l'eau, & le fumier ? A un pied, ou environ en-deçà du tronc ; il laiſſe

une motte au tronc, & il creuſe en-deçà de cette motte un baſſin au pourtour en forme de tranchée, à peu près, juſqu'aux premieres racines; & là il fait ſon arroſement, & il dépoſe ſon fumier. On peut être aſſuré que l'un & l'autre feront effet ſoudain; le même ne peut avoir lieu dans la pratique ordinaire : mais pourquoi ? Le voici. Le tronc eſt un inſtrument paſſif dans l'ordre de la végétation, & ſeulement quant au pompement des ſucs de la terre, comme notre eſtomac par rapport aux alimens à lui tranſmis après la maſtication & la déglutition. Ainſi que lui, le tronc eſt le vaſe commun, le dépôt général, & le récipient univerſel de tous les ſucs: en arroſant donc, & en fumant le tronc, qui n'eſt point fabriqué pour pomper les ſucs, mais pour les recevoir des racines, vos arroſemens ne peuvent opérer qu'à la longue, juſqu'à ce qu'ils aient eu le temps de pénétrer juſqu'aux racines, & paſſer de-là dans le tronc, puis dans tout le reſte de la plante. Cette même façon de travailler, uſitée dans le Jardinage, peche encore en ce que, comme on le fera voir en parlant du tronc, cet organe, n'étant point fabriqué, comme les racines, pour l'humide de la terre, l'eau ne lui convient point, ni l'humidité du fumier, non plus que la chaleur de ce dernier, quand on le met au pied d'icelui. Il n'y a qui que ce ſoit, pour peu qu'il ait de bon ſens, quoique non Jardinier, qui ne comprenne ceci. Jugez par-là du plus grand nombre des autres prati-

ques du Jardinage, elles ne ſont pas plus réfléchies. Le Jardinier, quand on lui fait part d'une telle réflexion, ouvre de grands yeux, & ne ſait plus que dire.

Cauſe du dépériſſement de l'Agriculture & du Jardinage.

III. Le Jardinage & l'Agriculture ſont partie de la Phyſique. Le premier eſt une des plus brillantes portions de l'Hiſtoire Naturelle. Ses occupations riantes firent, dans tous les temps, l'amuſement & les délices des perſonnages les plus recommandables. Mais, diſons-le, il eſt fâcheux, qu'au lieu d'être pratiqué par des hommes de génie & de gout, il ait été, depuis un trop long-temps, & ſoit encore, le partage de gens ſans lettres & ſans ſcience; hors d'état, par conſéquent, d'être admis dans le ſanctuaire de la nature, d'entendre d'elle-même ſes oracles, de la ſuivre, de l'étudier, d'interpréter ſon langage, &c.

Pourquoi Virgile, Caton, Pline, Columelle, Varron, & tant d'autres, ont-ils écrit ſi pertinemment & ſi ſupérieurement ſur l'Agriculture? C'eſt parce qu'ils étoient à la fois Cultivateurs & Gens de Lettres. Ce gout étoit de leur temps un reſte de l'ancienne ſimplicité des mœurs. Les ſciences, les arts, l'Agriculture & l'Art Militaire s'allioient enſemble, & ſe prêtoient de mutuels ſecours. La terre alors, ſuivant la deſcription pompeuſe de Pline, ſe félicitoit d'être labourée par des mains triom-

phantes, & d'être fendue par un ſoc chargé de lauriers (1). Voyez comment tous ces Auteurs s'expliquent, non-ſeulement quant à la ſpéculation, mais quant à ce qui eſt de pratique. Quoique de leur temps la Phyſique fût néanmoins fort bornée ; ils parloient & s'expliquoient d'ailleurs en maîtres de l'art & en Cultivateurs d'une expérience conſommée. Suivez, entr'autres, Virgile dans ſes Géorgiques, quels détails circonſtanciés concernant les labours & les ſemences, la façon de herſer, de moiſſonner, &c. par-tout ce ſont des deſcriptions, des images les plus riches. La deſcription, entr'autres, de la greffe, non moins élégante que naïve, dépoſe également & en faveur de l'Ouvrier entendu, & en faveur du Poëte ſublime & de l'homme de génie. Mais quelle différence de langage & de façon de penſer de tant de Savans illuſtres, qui, faute d'être Cultivateurs, ou n'ont débité que de brillantes chimeres, ou donnerent dans les plus dangereux écarts, quand ils ſe ſont ingérés d'écrire ſur ce qui eſt de pratique, & ce, faute de cette Phyſique inſtrumentale & expérimentale des bonnes gens de campagne, pour leur ſervir de guide dans leurs obſervations ſur les phénomenes de la nature !

Néceſſité de tenir pied à boule, comme on dit, dans le Jardinage.

Le Jardinage donc veut être ſuivi : il eſt

(1) *Gaudente terra vomere laureato & triumphali aratore.*

impoſſible de raiſonnner pertinemment ſur la végétation, & d'approfondir les phénomenes de la nature, en travaillant ſeulement, comme à la volée, à quelques-unes des opérations les plus communes de l'Art, & n'étant que le témoin paſſager & ſuperficiel des merveilles de la nature. Elle eſt, ſi on oſe le dire, elle eſt une coquette décidée, qui veut qu'on lui faſſe la cour : jamais elle n'eſt plus contente, que de voir autour d'elle une foule d'adorateurs aſſidus, toujours empreſſés à lui plaire, à la prévenir, à chercher tous les moyens de captiver ſes bonnes graces & de mériter ſes faveurs. Pour être initié aux grands myſteres de cette mere commune des végétaux, & être rendu participans de ſes ſecrets, il ne faut point la perdre de vue, mais il faut l'interroger ſans ceſſe, & n'écouter qu'elle ſeule. Le Phyſicien Obſervateur ſeulement, & le Jardinier ſimple Cultivateur ne peuvent parvenir à aucunes découvertes utiles ; l'un ſans cette Phyſique inſtrumentale & expérimentale, dont on fera voir la néceſſité dans le cours de l'Ouvrage ; & l'autre par défaut de génie & de gout : celui-là, il faut le dire encore, faute d'expérience des procédés de la nature, & ne ſe rapportant qu'à des eſſais trompeurs, en forçant trop ſouvent & violentant cette même nature ; & l'autre auſſi, faute de lumiere pour obſerver à propos : cette double vérité, ſera plus d'une fois rappellée dans le cours de l'Ouvrage.

L'on peut dire à cet égard que l'une des

plus cuisantes disgraces du Jardinage, est de voir, d'une part, les hommes de génie donner tout au seul raisonnement, & d'autre part, les Cultivateurs opérer, sans raisonner, comme sans réfléchir. Ces derniers, quels qu'ils soient, privés, la plupart du temps, du nécessaire, ne sont occupés que des moyens de pourvoir à leur subsistance. Le découragement & le défaut d'émulation en sont les suites indispensables. Quand on n'est pas nourri, & qu'on manque d'une certaine aisance, on est, ce qu'on appelle, veule, ou lâche; le gout, l'industrie & l'ardeur se rallentissent, ou s'éteignent. Un Jardinier dans la misere, chargé de famille, ayant à peine du pain, ne pense à rien, ne s'évertue à chose au monde, & ne s'inventionne de quoi que ce soit : d'ailleurs les travaux corporels, poussés jusqu'à un certain point, appesantissent trop souvent l'esprit, énervent les couages & amortissent le génie. Il faut donc que le Jardinier ait au prorata de l'Ouvrage, des gages suffisans & autant de Coopérateurs, ou de Garçons, que sa place, la quantité de terrein & l'importance de la besogne le requierent, & alors ne lui faire grace sur chose au monde.

IV. Outre ces deux sortes de personnes s'appliquant au Jardinage, & à ce qui est du ressort de la végétation; savoir, les Physiciens simples Théoristes, & les Manouvriers qui, comme on l'a fait voir, n'ont pu jusqu'ici éclairer le Jardinage, les uns faute d'expé-

rience, & les autres par défaut de génie ; il eſt quantité de gens parmi les Amateurs de cet Art qui font de ſes occupations amuſantes le ſujet de leur application : car, on peut le dire, c'eſt une ſorte de petite fureur de ſe dire & de prétendre être Jardinier ; ces ſortes de perſonnes, on les range en trois claſſes ; ſavoir, en premier lieu des Curieux opulens, & de ſimple bon plaiſir ; en ſecond lieu, des hommes de gout, quoique moins partagés des dons de la fortune, parmi leſquels il en eſt qui, paſſionnés pour cet Art, s'adonnent plus, ou moins à diverſes pratiques, ſoit pour l'utilité, ſoit pour la décoration ; en troiſieme lieu, des Jardiniers par état : des uns & des autres de ceux qui compoſent les deux premieres claſſes, nul, ſi l'on en excepte un petit nombre, n'a fait du Jardinage une étude ſuivie, en travaillant d'arrache-pied, comme on dit, à la façon d'un Manouvrier à un Art auſſi en diſcrédit que le Jardinage, par rapport à tant d'ames viles dont cette profeſſion eſt le partage. Le mépris pour l'Ouvrier a paſſé à l'Art même : on n'entend point ici, il faut le dire, on n'entend point comprendre dans cette généralité de tant de ſujets ineptes dans cette profeſſion, ceux des Ouvriers, qui par leurs talents & leur bonne conduite en font l'ornement & la gloire ; de ce mépris dédaigneux pour l'Art, on aura peine à le croire, l'Auteur a plus d'une fois éprouvé dans ſa perſonne, & il éprouve ſouvent encore les marques

les plus déciſives. Quelques-uns le regardent de mauvais œil, à raiſon de ce que pêle-mêle avec le commun des Ouvriers du Jardinage, il vaque à des exercices laborieux, le partage du Mercenaire. Pourquoi, dit-on, au lieu d'un exercice auſſi vil que celui du Jardinage, ne vaque-t-il pas à nombre d'occupations honnêtes, faiſant le noble amuſement de tout ce qu'il y a de mieux dans la ſociété ? Le tour, par exemple, le deſſein, la gravure, la tapiſſerie, &c. Pourquoi un tel choix auſſi bizarre ? Au ſurplus, ajoute-t-on, à quoi bon travaille-t-il lui-même ? Que ne commande-t-il ? Pourquoi ne pas laiſſer faire ? Il faut avouer que notre ſiecle eſt monté ſur un ton bien étrange. On rougit de ce qui faiſoit jadis la gloire de nos peres, & celle de tout ce qui eſt de plus reſpectable dans l'antiquité.

On loue, on vante & l'on éleve juſqu'aux cieux, on qualifie de Héros quiconque, dans les grades les plus diſtingués de l'Art Militaire, ne rougiſſant point de combattre en qualité de ſimple ſoldat, affronte les fureurs du Dieu des combats, & ce, pour cueillir de fragiles lauriers : à de tels exploits on a attaché de la gloire & des récompenſes. Au contraire, on regarde avec dédain celui qui, pour vivre heureux, coule ſes jours paiſibles, loin du faſte éblouiſſant dans une profeſſion honnête en elle-même, la plus utile, la premiere de toutes, en même-temps que la plus propre à former ce qu'on appelle l'homme

ſage, en mettant le calme dans ſon ame, & le rappellant ſans ceſſe à la Divinité. Mais quels ſont-ils ces gens aſſez peu équitables pour cenſurer ainſi une œuvre louable en elle-même, & qui n'a pour objet qu'un bien réel? Ce ne peut être, ou que gens peu aviſés dans quelque rang que ce ſoit, ou des gens du plus bas aloi. L'Auteur eſt bien dédommagé d'ailleurs par l'eſtime & l'affection dont il eſt honoré, par ce qu'il y a de mieux dans la Nation. Mais en conſidérant les choſes dans leur juſte point de vue, on reconnoîtra que, ſuivant le ſyſtême de l'Auteur, rien de mieux que d'être ſoi-même à la tête de ſes ouvrages par-tout où il eſt requis, d'abord pour toujours ſuivre, comme à la piſte, la nature, enſuite pour former & ſtyler les Ouvriers qui comprennent bien autrement en voyant faire, & par les divers éclairciſſemens à eux donnés ſur le tas même, que par l'inſtruction verbale. De plus l'Auteur (perſonne même ne l'ignore) ſait ne point ſe compromettre; enfin nulle autre rétribution pour lui que beaucoup d'embarras & de fatigues.

Le Jardinage eſt un exercice des plus laborieux.

Indépendamment de ce qui vient d'être dit, ce qui rebute encore & qui dégoute quantité de gens de s'adonner tout-à-fait à cette profeſſion, ce ſont ces mêmes travaux corporels, les plus fatigans, qui en ſont inſéparables. Le Jardinage en effet eſt l'une des plus pé-

nibles occupations. Il ne ſuffit pas, pour étudier & ſuivre la nature, de la voir *ad extra* ſeulement dans ſon brillant éclat, lors de la belle ſaiſon, quand elle fait montre de ſes riches ornemens, en étalant à nos yeux ſa pompe verdoyante, les feuilles, les fleurs & les fruits; mais il faut, ne la quittant pas d'un inſtant, la conſidérer attentivement dans ſon négligé, pour ainſi dire, lors de l'âpre ſaiſon, durant que renfermant *ad intra* toute ſon action, elle eſt comme endormie, & ſemble être dans un profond aſſoupiſſement. Que de phénomenes alors! que de merveilles cachées dont elle ne fait part qu'à ſes ſeules adorateurs! Il eſt vrai qu'elle les fait acheter cher ces ſortes de faveurs; car les temps nébuleux où la terre & les plantes ſont abandonnées à la fureur des cruels hivers, ſont préciſément ceux durant leſquels les plus grands travaux & les plus importans ont lieu, à commencer dès l'Automne, juſqu'au retour des Zéphyrs au Printemps; alors même, & par après, quand l'air eſt en proie aux ardeurs dévorantes du ſoleil, que n'a-t-on pas également à ſouffrir? Ainſi donc pour être ce qu'on appelle vraiment Jardinier, il faut braver toutes les intempéries de l'air, & eſſuyer, ſans diſcontinuer, les plus rudes fatigues: or tous, ou n'ont pas aſſez de courage, ou n'ont pas aſſez de vigueur & de ſanté pour ſoutenir tant de contre-temps fâcheux.

Quant à ceux des opulens, qui ſemblent avoir

avoir du gout & de l'inclination pour le Jardinage, rarement ils s'adonnent à aucune des pratiques de l'art. Ils ordonnent communément, & ils font faire. L'or eſt le plus puiſſant de tous les maitres ; rien ne lui réſiſte ; rien d'impoſſible vis-à-vis de lui. Un riche commande, & dès lors la nature & l'art ſemblent de concert s'empreſſer à qui mieux mieux de le ſervir : il parle, & d'abord un terrein ſouvent le plus infertile eſt métamorphoſé en un jardin ſuperbe, tel que l'un de ceux ſi renommés dans la fable, ou dans l'hiſtoire, & où Pomone & Flore verſent à l'envi leurs plus riches dons. Mais le fortuné mortel, maître d'un lieu ſi délicieux, que ſait-il du Jardinage ? Il n'en a pas la moindre teinture ; le ſeul plaiſir de voir avec complaiſance un endroit où il a entaſſé des monts d'or, lui tient lieu de tout mérite à cet égard.

Les autres curieux qui ſont épris de belle paſſion pour le Jardinage, & qui s'appliquent à ce qui eſt du reſſort de la pratique, de quelle utilité peuvent-ils être pour aucune découverte ? On les voit, ſuivant le dire de Séneque, (1) ſe tourmenter beaucoup pour ne rien faire ; ou, ſelon l'expreſſion de Pline, pour ne faire que des riens. Leur Jardinier, qui trop ſouvent n'en ſait guere plus qu'eux-mêmes, eſt leur oracle, & leur ſert de guide. (2) Columelle

(1) *Operoſe nihil agunt.*
Agere nihil.

(2) *Infœlix ager cujus villicus magiſtrum non audit, ſed docet.*

parlant de tels maîtres, a dit : Malheureux le champ où le Jardin (ils ne faiſoient qu'un alors) dont le maître, au lieu d'enſeigner ſon Jardinier, eſt lui-même enſeigné par lui.

D'autres encore, & il en eſt bon nombre, ont pour toute ſcience beaucoup de vanité, & ils ſont fort avantageux ; pleins de bonne opinion pour eux-mêmes, ils prononcent d'un ton abſolu ſur le plus eſſentiel de l'art : à la faveur d'un air impoſant & d'un babil qui ne tarit point, ils font impreſſion à gens peu au fait du Jardinage, qui leur ſuppoſent gratuitement du ſavoir. Pour quelques vétilles auxquelles ils s'entremettent, comme quelques greffes en poupées, faites ſinguliérement au coin de leur feu, de peur de ſe morfondre dans le Jardin, & qui ont réuſſi, ils ſe croient autant de Laquintinie, ou des le Normand, Pere ; tel un Maçon, ou un Appareilleur, qui, pour ſavoir employer la pierre, ou la brique avec le mortier, ou le plâtre, ſe croient autant de Vitruves & de Manſards.

Il eſt en outre force curieux qui ne s'appliquent qu'à ce qui eſt de ſimple décoration, comme à cultiver des fleurs, des plantes exotiques, &c. On ne peut trop applaudir à leur gout & à leur zele infatigable pour étendre à ce ſujet leurs connoiſſances ; mais quelqu'eſtimables que puiſſent être d'ailleurs ces Cultivateurs, néanmoins on ne peut les ranger dans la claſſe des Jardiniers proprement dits.

On ſe garde bien de parler ici d'un tas de

Jardiniers qu'on appelle Jardiniers-*Commeres* : le monde eſt plein de pareilles gens qui affligent le Jardinage, & qui ſont le fléau des Jardiniers, dont à tort à travers, ils critiquent le travail, ſans s'y connoître. Des Maîtres crédules ajoutant foi aux diſcours frivoles de ces hommes inconſidérés, tracaſſent le pauvre Jardinier, qui la plupart du temps, n'eſt pas en faute. Loin auſſi ces empiriques du Jardinage à ſecrets prétendus, qui ſe vantent d'avoir des recettes ſpécifiques pour guérir, préſerver & garantir les plantes de tous les fléaux de l'air, comme de ce qui peut leur être nuiſible d'ailleurs : il devroit être des punitions ſéveres contre de tels impoſteurs.

V. Reſte maintenant la troiſieme claſſe des Jardiniers par état. Il en eſt de pluſieurs ſortes ; les uns Jardiniers de hazard & par aventure, & les autres qu'on appelle Jardiniers de génération, comme ils diſent entr'eux, ou encore de pere en fils. On demande pourquoi parmi ces Jardiniers par état, il eſt tant d'Ouvriers ineptes ? Parlons de bonne foi, c'eſt d'abord parce que la profeſſion de Jardinier eſt le pis aller d'une foule de gens hors d'état de rien faire dans quantité d'autres. Un Valet d'écurie ſervant de Poſtillon, s'ennuie d'un métier auſſi fatigant & où les profits ſont trop modiques : il a tracaſſé dans le Jardinage en qualité de Journalier ; il ſe met en tête d'être Jardinier ; il eſt ſouple & inſinuant ; il trouve un bon homme de Maître qui n'y regarde pas de

ſi près, ou bien, il met la condition au rabais ; il ſe préſente avec confiance, & il eſt reçu : comme donc, ſuivant le dire commun, *à force de forger, on devient forgeron*, il acquiert quelques notions ſuperficielles du Jardinage, & dès lors, il ſe perſuade être fort habile ; en conſéquence, croyant mériter une meilleure place, il projette de faire briller ſes prétendus talens ſur un plus vaſte théâtre, & parce qu'il a ce qu'on appelle de l'entregent, il trouve par ſon patelinage des dupes qui le protegent, enfin il parvient ; en eſt-il plus ſavant, même plus homme de bien ? Non : toujours bouſilleur, paſſablement méchant, il eſt ce qu'il fut de tout temps, c'eſt-à-dire, fort mauvais ſujet.

Cet autre eſt un pauvre miſérable qui, comme on dit, ne ſait où donner de la tête ; il n'a qu'un génie fort borné ; mais il a vu faire ; il ne ſait pas même lire, comme le plus grand nombre de ceux de cet art ; il ſe perſuade auſſi n'avoir aucunement beſoin d'inſtruction ; il prend une beche, un rateau, un hoyau, & de terraſſier mal-adroit, le voilà métamorphoſé en un Jardinier conſommé, parce qu'il ſait payer d'effronterie vis-à-vis de Maîtres qui ne ſavent rien de rien. Le Jardinier donc profitant de l'impéritie de ſon Maître, fourrage impunément tant & plus.

Quiconque curieux de remonter juſqu'à la ſource & à l'origine du plus grand nombre des Ouvriers du Jardinage, feroit des recherches

& des informations à ce ſujet, trouveroit qu'il en eſt ainſi du plus grand nombre. Ces ſortes de Jardiniers fortuits, & manqués par conſéquent, ſe marient, & font race : (car, graces au Dieu de la population, nulle Nation ne multiplie tant communément que la Nation Jardiniere) ils prennent copie ſur les eſpeces végétantes faiſant graine à l'infini, ou produiſant force boutures : telles gens ont des fils qui ſont Jardiniers, ainſi que leurs peres ; ce ſont autant de rejetons, qui, partant d'une même ſouche, ne peuvent valoir mieux. Ces fils pullulent à leur tour, & ont également d'autres fils formés par eux, & comme eux dans le Jardinage, & ainſi de race en race. De tout ceci tirez la conſéquence : la plus naturelle, c'eſt que de tels Jardiniers, comme autant d'automates, travaillent machinalement, ſans ſavoir pourquoi ils le font ; auſſi nul ne peut rendre raiſon de rien. Il n'en eſt pas de même dans les autres profeſſions.

Jardiniers ; en quoi entr'autres ils different des autres Artiſans.

Dans tous les arts & métiers, on fait un apprentiſſage en forme ; & ici, comme on vient de le voir, on eſt Jardinier formé d'abord. Dans tous les arts, encore l'Ouvrier eſt en état de rendre compte de ſon opération juſqu'à un certain point. Qu'on demande, par exemple, à un Menuiſier, à un Charpentier, à un Serrurier & à tous autres travaillant en bois

& en métal, quand ils font des pieces d'aſſemblage, pourquoi le tenon doit être juſte avec la mortaiſe, & la cheville proportionnée à la grandeur du trou; de même qu'on demande à un Sculpteur pourquoi une gorge, une baguette, une moulure, une volute, &c. ſont plus, ou moins fortes, plus, ou moins ſaillantes.... il n'en eſt pas un ſeul qui ne vous donne des réponſes tirées des regles de proportion & des rapports de ſymmétrie, &c. Mais ne vous attendez pas au ſemblable dans le Jardinage. La routine, la coutume & les uſages ſont loi; ils ſont les ſeuls guides & l'unique fondement du travail: or donc c'eſt pour éclairer les Jardiniers, & inſtruire les Maîtres qu'on a entrepris le préſent Ouvrage, pour apprendre aux uns à opérer avec certitude, & aux autres pour ceſſer d'être dupes, en dépenſant beaucoup à pure perte & ſans jouir.

Pourquoi tant d'Ecrivains ſur le Jardinage.

VI. Une manie aſſez ſinguliere dans le Jardinage, de laquelle on n'a point, ou que très-peu d'exemples dans les autres profeſſions, c'eſt la démangeaiſon d'écrire, ſoit dans les ſuppôts du Jardinage, ſoit dans les autres qui n'ont que des connoiſſances ſuperficielles de ſes pratiques. Cette démangeaiſon eſt une eſpece de tic, ou une frénéſie qui, comme une maladie contagieuſe, ſe gagne, & fait progrès. Un Manouvrier, à peine ſachant lire, eſt applaudi, ou protégé; dès lors il ſe fait

Auteur ; il trouve un Libraire avide du gain qui fait le foible du Public pour ces sortes d'Ouvrages, parce que ce Public espere toujours trouver quoique ce soit de mieux que jusqu'ici : le livre s'achete ; on le lit, sans y rien comprendre, & l'on fait exécuter à son Jardinier, à telle fin que de raison ce qu'on croit y voir. Le Maître & le Jardinier n'en sont pas plus avancés, ni le Jardin mieux qu'auparavant.

Un Savant, un Physicien, si l'on veut, un homme d'esprit, quelqu'un qui a des talens & du génie, ou tout autre, est possédé du démon d'écrire : il a vu faire ; il a oui dire ; il a lu ; encore quoi, & comment ? car onc il n'a pratiqué ; il tente, guidé par sa seule imagination, quelques expériences fictives tendantes à rien, & le voilà bientôt un oracle du Jardinage. Vite du papier, des Scribes, &c. pour tracer des volumes qui, comme les champignons des Jardins, paroissent à l'improviste. Voilà donc le Jardinage enrichi d'un nouvel Ecrit ; mais opere-t-on mieux d'après ce flux de paroles entassées ? C'est ce qui reste à savoir, & ce qu'on verra dans les extraits & les analyses des principaux Auteurs du Jardinage, lesquels formeront par la suite comme une bibliotheque jardiniere, faisant partie du présent Ouvrage, & telle est la raison pour laquelle nul exemple de ce que dessus n'est ici rapporté. A Montreuil, village composé uniquement de Jardiniers cultivant les seuls ar-

bres, & dont il ſera parlé ci-après, on eſt bien plus aviſé que tout ce monde-là. Plus empreſſé de bien opérer que de coucher par écrit; il n'a jamais pris fantaiſie à aucuns de ces Villageois de ſe faire Auteur. Mais de plus il ſeroit contre leur ſyſtême de divulguer une méthode que pendant plus d'un ſiecle, ils ſe ſont efforcés de cacher, & qui n'a tranſpiré que malgré eux.

Eclairer d'abord & inſtruire.

VII. Le but de l'Auteur dans cet Ouvrage, n'eſt rien moins que de complaire à quantité d'hommes frivoles & ſuperficiels, qui, n'ayant qu'une idée confuſe du Jardinage, ſe mêlent de dogmatiſer, ou de contenter une curioſité vaine, mais de former d'excellens Ouvriers; pour cet effet, il eſt queſtion d'éclairer d'abord, & d'inſtruire ſur quantité de points eſſentiels de l'art peu connus, ou même ignorés juſqu'ici, enſuite de preſcrire des regles pour opérer avec certitude: afin d'y parvenir, il donne des idées claires de tout, & des notions exactes; il réduit tout à des préciſions, & il le fait de façon à ſe faire entendre de chacun. On peut dire ici, en paſſant, que les perſonnes mêmes, qui nées pour faire la douceur & les charmes de la ſociété, ne ſemblent point faites pour braver dans les jardins les intempéries de l'air, ni pour vaquer à des occupations ſuivies & de longue halaine, ſaiſiſſent ſes principes & ſes raiſonnemens, que pluſieurs d'en-

tr'elles opérent avantageuſement juſqu'à un certain point d'après lui. Ces dernieres, il faut le dire encore, ſont celles qui n'ont pas fait montre de moins d'activité & d'impatience pour voir le Livre à l'impreſſion. Zélé Patriote, l'Auteur encore, par pure commiſération pour ceux de ſes Confreres dans l'humanité, ſeroit au comble de ſes vœux, ſi les fruits, qui ſont une des principales douceurs de la vie, pouvoient être également à la portée du pauvre comme du riche. L'Auteur n'a donc rien de plus à cœur que de voir renaître les beaux jours du Jardinage & de l'Agriculture. Ses vœux ſeroient ſatisfaits, ſi, d'après ſes principes & ſes leçons, l'Ouvrier, au lieu de travailler comme un pur automate, pouvoit ſe rendre compte de tout & aux autres : bientôt alors la profeſſion en honneur, & l'Ouvrier en recommandation recouvreroient leur ſplendeur antique ; on ſe flatte d'une telle métamorphoſe à la faveur de la méthode propoſée.

Mais cette heureuſe métamorphoſe, quelque déſirée qu'elle puiſſe être, ne peut être ſubite. Il n'eſt pas poſſible que dans un art auſſi délaiſſé, en apparence, depuis un ſi grand nombre d'années, & confié à tant de mains inhabiles, il ne ſe ſoit gliſſé nombre d'abus : ces abus, comme autant de mauvaiſes herbes, ont fait d'étranges progrès ; on ne ſe promet pas de réuſſir à les corriger d'abord. Il eſt queſtion de défricher à pluſieurs repriſes, en ſubſtituant à des pratiques vicieuſes, des pratiques

contraires, de déraciner enfin, ſi on peut le dire, une foule de préjugés accrédités par le temps, & comme ſucés avec le lait dès l'enfance.

Préjugés dans le Jardinage.

Toujours la nouveauté plaît, quand elle favoriſe nos inclinations perverſes & nos paſſions déréglées, & telle eſt la raiſon pour laquelle tant d'Ecrits pernicieux tendant à établir le libertinage de l'eſprit & du cœur, ont été ſi favorablement accueillis dans ce ſiecle par un ſi grand nombre, & pourquoi, entr'autres, un Auteur le plus hardi dans ſes ſentimens, s'eſt fait, à la faveur d'un ſtyle ſéduiſant, tant de partiſans. Il n'en eſt pas de même dans les Sciences & dans les Arts. Ce qu'on appelle préjugés dans les unes & dans les autres, tient étrangement, ainſi que ceux de l'enfance. Voyez quelles rumeurs & quels ſoulévemens dans l'école au ſujet de la Philoſophie de Deſcartes! Ici le même pourroit bien avoir lieu, il n'en faut pas même douter; mais ce ne pourroit jamais être que de la part de ceux qui ne forment point la plus ſaine partie du Jardinage, au moyen de quoi la querelle ſeroit bientôt terminée. Du temps de Deſcartes, il s'agiſſoit de toutes opinions problématiques qui partageoient les Savans; ici, au contraire, ce ſont tous faits & des vérités prouvées & démontrées, qu'on ſoumet au jugement d'un chacun pour en examiner la certitude; des regles enfin, des pré-

ceptes & des loix que tous peuvent également vérifier par eux-mêmes, en les mettant en pratique.

Vices d'habitude difficiles à déraciner.

Il eſt rare qu'on ſe défaſſe de ce qui a paſſé en habitude; l'habitude, dit-on, eſt une ſeconde nature. L'Ouvrier accoutumé à ce qu'on appelle bouſiller, ne peut s'habituer à travailler correctement, à moins toutefois qu'une force majeure, ou un intérêt perſonnel aſſez puiſſant, n'interviennent. Ce qu'on appelle routine dans le Jardinage, & qui n'eſt autre qu'un certain trantran d'opérer ſans réflexion, de tout faire ſuperficiellement, & à la légere, a un terrible aſcendant ſur les génies bornés. Le Jardinier qui ne ſait que tarabuſter les arbres, & qui, de tout temps, s'eſt habitué à bruſquer l'ouvrage, aura fortement à prendre ſur lui pour opérer par principes, & d'après une méthode réglée & ſuivie; mais rien n'eſt impoſſible à celui qui veut, & le temps eſt un grand maître.

Il eſt encore de bons Jardiniers, quoique rares.

VIII. Quoi qu'il en ſoit de ce qui eſt dit ici, & de ce qui ſera dit par la ſuite au ſujet des abus qui pervertiſſent le Jardinage, & des pratiques vicieuſes qui ſe ſont introduites dans cet art, il n'en faut pas, on le répéte, il n'en faut pas conclure qu'on ait pour but de comprendre dans la même claſſe tous les Jardiniers

& les Cultivateurs, parmi leſquels, comme il a déja été dit, il en eſt qui ſe diſtinguent par leurs talens, ni qu'on ait en vue de décrire la profeſſion. Mais par quel privilege ſpécial le Jardinage ſeroit-il exempt de ce qui eſt un apanage de la nature humaine ; ſavoir, d'être ſujet, plus ou moins, aux mépriſes & à l'erreur. L'Auteur ne fait autre choſe dans le préſent Ecrit, que ce que font dans la chaire de vérité les Orateurs Chrétiens, déclamant contre les vices, & non contre les perſonnes ; le même que dans le ſacré. Tous les livres, au ſujet des guides ſpirituels, diſent un bon entre mille, & le ſuave François de Salles a enchéri en diſant, un entre dix mille.

Zélateurs, ou fanatiques du Jardinage.

Quelques-uns ayant pris en mauvaiſe part ce qui a été dit juſqu'ici, tant au ſujet des dépravations du Jardinage, que par rapport aux Phyſiciens ſimples ſpéculatifs, & par rapport aux Ecrivains de cet art, ont imaginé que l'Auteur avoit eu en vue diverſes perſonnes ; ſur quoi, il eſt de néceſſité indiſpenſable que l'Auteur s'explique vis-à-vis du Public. Reſponſable envers lui de ſes ſentimens & de ſes procédés, il ſe croit dans l'obligation de lui faire une ſorte de profeſſion de foi jardiniere ſur ce double ſujet, pour le déprendre des impreſſions fâcheuſes que ces perſonnes ſcrupuleuſes auroient pu lui inſpirer pieuſement contre lui ; car toujours on a ſoin de motiver de

quelques ſpécieux prétextes ſon petit reſſentiment perſonnel.

Les Savans & les Hommes de Lettres, ainſi que ceux qui paſſent pour tout peſer au poids du ſanctuaire, ne ſont pas toujours exempts de ce qu'on appelle humeur, paſſion même. Le Parnaſſe & le ſanctuaire ne ſont que trop ſouvent les théâtres où ſe paſſent les ſcenes les plus vives de l'animoſité réciproque des uns & des autres. On peut dire d'eux, ce qu'on a dit des Poëtes, qu'ils ſont une nation *irraſcible*. (1) Il eſt à propos, quant à ce point, & quant à ce qui ſuit, d'informer d'abord le Public d'un fait particulier, dont il a été dit un mot au commencement de cette Préface (2); ſavoir, que les Ecrits de l'Auteur ſont déja comme publics en partie, pour avoir été communiqués à nombre de perſonnes, qui les ont auſſi communiqués à d'autres. L'Auteur a cru devoir s'expliquer ſur certains écarts groſſiers qui ont pu échapper à quelques Ecrivains, mais ſans nommer, ni déſigner perſonne. Quelques-uns ayant fait abus des paroles de l'Auteur, en ont fait des applications malignes. C'eſt ſur un tel fondement qu'ils ont cru pouvoir, en ſureté de conſcience, décrier l'Auteur comme un homme dangereux, & le dénoncer même aux perſonne en place, qui, connoiſſant l'Auteur n'en ont fait que rire. On a de plus menacé l'Auteur *d'écrire contre lui, & de le relever lui-même, lui qui, dit-on, releve ſi bien les autres.*

(1) *Genus irritabile Vatum.*

(2) Page 1, chiffre 1.

Sentimens & dispositions de l'Auteur.

Il faut dire d'abord que l'Auteur est bien éloigné de se croire infaillible. Il ne veut point de grace, mais il requiert justice; il demande qu'au lieu de le chicaner sur des riens, & de donner un sens forcé à ses expressions, le faisant parler à rebours de sa pensée, on s'en tienne rigoureusement à ses termes; du reste il donne carte blanche, sauf toutefois aigreur, animosité, passion; & l'on peut s'assurer qu'il ne repliquera pas. Ensuite il déclare, quant à ce qui est de pratique actuelle dans le Jardinage, & qu'on appelle routine, mais qui n'est point pernicieux, qu'il est bien éloigné de censurer personne, non plus que pour ce qui est problématique; de même tout ce qui n'est que mépriſe, bevue simple, erreur de peu de conséquence, ignorance légere, &c. On ne peut porter plus loin qu'il le fait les ménagemens & l'indulgence. A l'égard des abus grossiers qui partent de mauvaise volonté, d'entêtement & d'orgueil, ou d'ignorance volontaire, il n'est pas trop traitable; il est le même, quant aux enseignemens pervers & aux maximes erronées ruineuses pour les arbres, & débitées d'un ton dogmatique, *tanquam ex cathedra*, de la part de ceux qui se sont ingérés d'écrire sans être avoués par la nature; il est envers de telles gens sans miséricorde quelconque, mais *servatis servandis*, c'est-à-dire, avec toute décence, évitant tout ce qui est personnel. Il proteste même qu'il

verra toujours avec amitié & cordialité, tant ceux qu'il ſe trouve forcé de combattre, que ceux qui le releveront & qui le redreſſeront; ces derniers, il les verra avec reconnoiſſance, comme ſes bienfaiteurs. C'eſt ainſi que dans les plaines de Mars des Guerriers magnanimes, ſans ſe haïr aucunement, combattent l'un contre l'autre, chacun pour leur patrie: tels encore aux joutes du Barreau, de vaillans Champions dans un autre genre, s'eſcriment dans le ſanctuaire de Thémis, pour ſoutenir les droits de leurs parties, ſans ceſſer néanmoins d'être amis.

Loin donc ces hommes atrabilaires à l'humeur pédanteſque, prétendant exercer ſur les eſprits un pouvoir deſpotique, & aſſervir autrui à leur façon de penſer, tendant à établir une ſorte d'Inquiſition littéraire. Etes-vous de leur avis? Oh! le galant homme, diront-ils; n'en êtes-vous pas? épouſez-vous un parti contraire? vous êtes honni & décrié par-tout.

On aura peine à imaginer juſqu'à quel point d'extravagance on a porté l'eſprit de fanatiſme dans le Jardinage, tant pour ce qui n'eſt que de ſimple opinion, que pour ce qui eſt du reſſort de la pratique dans les points les plus eſſentiels de l'Art. En attendant que dans un autre Ecrit que celui-ci on adminiſtre les preuves de la préſente propoſition, il ne tient qu'à chacun de s'en convaincre par ſoi-même, en conſultant les Ouvrages de ceux des Ecrivains qui ſe ſont exercés le plus particuliérement ſur

divers ſujets dont ils n'avoient pas les premieres notions. On y trouvera des paradoxes les plus inſoutenables, débités avec aſſurance pour des vérités certaines, des fantômes & des chimeres, de pures viſions & des rêveries donnés pour des réalités; & afin que certains génies préoccupés, qui ne veulent rien examiner, faute de lumieres, ne puiſſent ſe refuſer à l'évidence, on ſe propoſe de déférer le tout au tribunal du Public, mais en rapportant mot à mot les termes, avec guillemets à côté; ce qui ne pourroit avoir lieu dans la préſente Préface.

Quels remedes aux maux du Jardinage.

IX. Quels que ſoient les maux & la dépravation du Jardinage, ainſi qu'on l'a fait voir, cependant ils ne ſont point irrémédiables; & voici comme on le conçoit. Il eſt, tant au tour de Paris, que dans les Provinces, un bon nombre de Jardiniers zélés pour le progrès de leur profeſſion, qui, d'après ce qu'ils ont vu des pratiques de la méthode qu'il eſt queſtion d'établir, comme auſſi d'après ce que la renommée publie de toutes parts à ſon ſujet, ſont dans la plus vive impatience de voir l'Ouvrage imprimé; celle des Maîtres & des Cultivateur eſt bien autre encore. Tout par conſéquent eſt à eſpérer pour le ſuccès de la méthode. On la verra peu à peu s'établir, comme elle eſt déja dans une foule d'endroit, au tour de Paris, & dans Paris même. Enfin ſi des Jardiniers, trop ſervilement attachés à la vieille routine, ſe roidiſſoient

roidiſſoient contre, on n'en déſeſpere point encore : bientôt entraînés par l'exemple du plus grand nombre, & voyant par eux-mêmes, ils ne tarderont point à ſe rendre.

Quel peut donc être le but de l'Auteur, ſinon l'intérêt public, l'honneur & l'avancement de la profeſſion? C'eſt, en un mot, un curieux, un amateur, un Cultivateur, qui, paſſionné pour le Jardinage, a, pendant de très-nombreuſes années, cherché la pierre philoſophale de cet art ſi intéreſſant pour tous, & qui ſe flatte de l'avoir trouvée par des recherches ſans fin, des eſſais réitérés & des expériences, dont il donne les réſultats, & dont il fait juge tout l'Univers. Jamais on n'imaginera, à coup ſûr, comment, & par quels moyens l'Auteur eſt parvenu au point de faire de cet art, juſqu'ici purement méchanique, une ſcience proprement dite; comment il s'eſt retourné en toute occaſion pour avoir, de la part de la nature elle-même, les éclairciſſemens & les dénouemens rapportés dans le cours de ſes Ouvrages. Le tout n'eſt rapporté par lui dans un certain détail, que pour ſtyler les uns & les autres à faire le ſemblable : il imagine bien que d'après lui, on ira indubitablement fort au-delà. Quelques anecdotes, non moins curieuſes qu'intéreſſantes pour le Public, & que ce Public ne peut improuver, donneront une juſte idée du Jardinage de l'Auteur, de ſon travail & de ſa méthode. Mais avant que de paſſer outre, il eſt un point eſſentiel ſur lequel on ne peut ſe diſ-

penſer de prévenir le Lecteur ; ſavoir, ſur l'accuſation qu'on pourroit lui faire d'avoir donné, peut-être, dans le défaut, ſi juſtement reproché à Montagne, qui eſt de parler trop de ſoi. Mais en conſidérant attentivement les choſes, & banniſſant toute préoccupation d'eſprit, on verra qu'il a été dans la néceſſité d'en uſer de la ſorte par rapport à ſes recherches, ſes inventions & ſes expériences. Il proteſte que, ni la vanité ſotte, un fol orgueil, l'amour inſenſé de ſes propres Ouvrages, & tous autres motifs ſemblables, n'y eurent jamais aucune part ; autrement il y auroit de l'indécence. Ceux qui ſont liés intimement de longue main, avec l'Auteur, ſavent ſi telle fatuité fut jamais ſon défaut. Sa philoſophie ne ſe repaît point de pareilles chimeres, ni d'une vaine fumée. Les faits qui vont être rapportés ſont connus, en plus grande partie, par nombre de perſonnes.

Jardinage de l'Auteur, ſes commencemens & ſes progrès.

X. Il faut dire d'abord que l'Auteur eſt, peut-être, le plus ancien Jardinier de l'Univers. On va le voir. Il n'eſt point jeune, tant s'en faut, & il jardina dès l'âge de cinq ans. Ses pere & mere avoient un fort beau jardin dans un des fauxbourgs de Paris, à proximité de leurs affaires. C'eſt là que dès lors, ſinge du Jardinier, il le copioit en tout ce qui étoit à la portée de ſes forces naiſſantes. Ce gout comme

inné pour le Jardinage, crut avec l'âge : il devint en lui une paſſion innocente, à laquelle il dut, on ne l'imaginera pas, tous les progrès qu'il fit par la ſuite dans les diverſes ſciences auxquelles il fut formé. Dans ce lieu ſi chéri, il étudioit ſes leçons de claſſe, qui ne lui coutoient rien à apprendre, tant il avoit à cœur de gagner du temps pour ſe livrer aux travaux du Jardinage. Là les heures trop rapides paſſoient comme des éclairs. De même les intervalles des claſſes & des divers exercices auxquels il s'appliquoit, & les jours de congé étoient employés au Jardinage, & toujours il ſe mouloit, tant qu'il pouvoit, ſur ce qu'il voyoit faire à ce Jardinier, rien moins que content des proueſſes non réfléchies de ſon Diſciple trop novice encore. Tels furent les commencemens de ſon apprentiſſage dans cet art. Deſtiné à l'état Eccléſiaſtique, il fut fait penſionnaire dans une maiſon fameuſe alors à Paris, & protégé par le pieux Cardinal de Noailles (1). Cette Maiſon, fort voiſine des Chartreux, mit l'Auteur à portée de faire connoiſſance avec un certain Frere François, leur Jardinier, & le directeur de leurs pépinieres, qui, pour être conduites par de ſaints Religieux, peuvent, à bon droit, pour cela même, être réputés plus méritantes qu'aucunes, quelles qu'elles puiſſent être. Ce Frere étoit fort en vogue dans ſon temps.

(1) Saint-Magloire, fauxbourg Saint-Jacques, appartenant aux Peres de l'Oratoire.

Membre d'une Communauté en renom, & payant au mieux de sa personne par tout ce qui annonce du mérite ; il n'est pas étonnant que ce Frere fût alors le Coriphée du Jardinage. Il est Auteur d'une espece de livre, intitulé : *le Jardinier Solitaire*, qui est, comme qui diroit, une sorte d'abrégé de M. de la Quintinie. Dispensé de parler sa langue par plus d'une raison, il ne prit point pour modele le Prince des Poëtes Latins (1) dans ses Ecrits champêtres. Après la mort du Frere François, l'Auteur a continué quelque temps sous le Frere Philippe, son successeur. L'un & l'autre ne purent montrer à l'Auteur, leur néophyte, que ce qu'ils savoient eux-mêmes ; savoir, la routine pratiquée de leur temps, & enseignée dans tous les livres. Durant ce temps, & jusqu'ici, son application, à ce qui est du ressort des Belles-Lettres & de la science de son état, alloit de pair avec son amour pour le Jardinage, & partagea son temps. Mais, parce qu'il est tout différent de travailler en chef & pour soi-même, que de travailler en second, & comme en sous-œuvre pour autrui, l'Auteur fit, à quatre lieues de Paris (2), l'acquisition d'une maison de campagne. Là s'appliquant également à l'étude de la nature & aux occupations manuelles & champêtres, il fut Observateur & Cultivateur tout ensemble. Pendant 28 ans, il fit dans ses jardins, & dehors en plein champ, des recherches

(1) Virgile.

(2) Sarcelles, Village fort renommé.

en tout genre, des essais, des expériences, des tentatives & des observations, dont on donne les résultats dans tout ce qui fera la matiere de l'Ouvrage qui suivra ce Dictionnaire. On ne dit point ici combien de millier d'arbres, d'arbustes & de plantes de toutes sortes, furent sacrifiés pour ses divers essais, & qu'il se fit par la suite Disciple de Verdier (1), afin de parvenir à la connoissance de l'organisation & du méchanisme des plantes : il fut merveilleusement secondé dans son travail en ce genre par un des Membres les plus expérimentés de ceux qui composent l'Académie renommée de Chirurgie à Paris (2).

Pendant ce long espace de temps, l'Auteur n'a rien laissé échapper de tout ce qui lui a paru singulier & extraordinaire, sans en demander raison à la nature elle-même, sans s'efforcer de pénétrer dans son sanctuaire obscur, sans l'interroger, l'interpréter, la deviner, & entendre d'elle-même ses réponses & ses oracles. En relation avec les Jardiniers les plus expérimentés, sur-tout avec M. le Normand, Directeur des potagers de Versailles, foncierement Jardinier, tel qu'on pouvoit l'être alors, lequel étoit pere de celui qui remplit aujourd'hui si dignement sa place ; il les consultoit, & se concertoit avec eux : mais imbus, ainsi que l'Auteur lui-même, des vieil-

(1) Célebre Anatomiste, qui a fait un très-beau Traité d'Anatomie.

(2) M. du Bertrand.

les maximes de la routine aveugle, ſucées comme avec le lait dès l'enfance, de quelle utilité pouvoient-ils être entr'eux ? Ils étoient comme autant d'aveugles, ſe conduiſant les uns les autres, en s'égarant & s'écartant de la voie. Ces Jardiniers, dont il eſt ici queſtion, étoient des hommes à voir, non comme ceux qui ont la brutalité & la férocité en partage, qui ſont le fléau de la ſociété & l'opprobre du Jardinage : ils ne ſe rendoient point odieux, ſur-tout aux gens de bien ; mais ils joignoient à des talents, des mœurs ſociables & honoroient leur profeſſion : quant à M. le Normand, il étoit vraiment digne de ſa place, en ſervant un Monarque.

Comment l'Auteur, eſclave de la routine, ſe réforma.

L'Auteur ne ſachant rien de mieux que les pratiques univerſellement uſitées dans le temps, n'imaginoit pas qu'il fût poſſible d'enchérir ſur lui. Ses arbres cultivés avec toute l'application imaginable, étoient exempts, il eſt vrai, de toutes mal-propretés & difformités choquantes, qu'on n'apperçoit que trop dans le plus grand nombre des jardins. Néanmoins, avec tout ſon travail & beaucoup d'arbres bien tenus en apparence, il n'avoit, comme tous autres, que médiocrement du fruit, en comparaiſon de ce qu'il devoit avoir : ſes arbres plantés par lui-même, & dont, ſuivant les préceptes de tous les livres, il maſſacroit les racines,

reprenoient difficilement, ne rapportoient qu'à la longue, & il lui falloit replanter sans fin. Il essaya donc de se réformer sur quantité de points : ce fut d'abord de planter des arbres les plus forts, au lieu de petits avortons, tels qu'alors, & comme aujourd'hui encore. Au lieu de les arracher stupidement, il les faisoit lever avec toutes racines de toute longueur, & il les replantoit de même ; il conservoit surtout les pivots, & les plantoit dans des trous fort amples avec bon remplissage. Il laissoit, autant qu'il se pouvoit, quelques branches à la tête, &c. On n'entre point ici dans un plus grand détail ; ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il fit une ample réforme, qui lui réussit à souhait. Tous les Jardiniers du lieu & des environs, ainsi que les maîtres, au lieu d'examiner toutes ces découvertes pour en faire leur profit, regardoient l'Auteur comme un homme singulier : on glosa & l'on plaisanta tant & plus sur son compte. Il laissa dire, comme il a toujours fait, & comme il est déterminé à faire par la suite : mais parce que l'erreur & le faux ne prévalent que pour un temps seulement sur le vrai, les Jardiniers du canton & ceux du voisinage, témoins des progrès rapides de tels arbres, revinrent de leurs préjugés, & ils rendirent justice à la méthode de l'Auteur ; mais nul n'osa l'embrasser par une fausse honte, à cause de leurs Confreres.

Quelque bien tenus & symmétrisés que fussent les arbres de l'Auteur, néanmoins ils étoient,

comme par-tout, dénués du bas; ils pouſſoient à outrance des gourmands que l'on coupoit ſans fin; quoique plantés fort près, ils ſembloient plutôt ſe fuir, que s'atteindre; ils étoient incommodés de quantité de maladies, ou que l'on regardoit comme incurables, ou qu'on négligeoit de guérir: enfin ils n'avoient pas plus de fruits que les autres.

XI. Il n'étoit point queſtion alors de Montreuil, ſinon dans les marchés, où les gens du Village & des contours étoient ſeulement connus par leurs fruits; mais nulle mention d'eux dans le Jardinage. Montreuil & les Villages circonvoiſins, dont l'Auteur aura occaſion de parler amplement, eſt un endroit où l'on cultive les arbres depuis plus de 150 ans, d'après un ſyſtême le plus ſuivi. Il ſera donné par la ſuite ſur ce Village & les Villages adjacens, une Diſſertation, laquelle a déja été imprimée dans le Journal Economique. Le ſeul M. Girardot, à Bagnolet, ancien Mouſquetaire, faiſant un trafic honnête de ſes fruits, & ſur-tout de ſes pêches, étoit en renom. Il cultivoit ſes arbres ſuivant la méthode de Montreuil (car il n'en eſt pas l'inventeur, comme quelques-uns l'ont avancé.) L'Auteur, juſques-là, avoit gouverné ſes arbres ſuivant l'uſage du temps, c'eſt-à-dire, en écourtant à force, en abattant tous les gourmands, en dénuant à l'ébourgeonnement, en appauvriſſant ſes arbres, & le peu de branches qu'on leur laiſſoit, étoit dirigé par voie de perpendicularité; enfin les rameaux

infortunés, échappés au tranchant meurtrier de la ſerpette, étoient, à meſure qu'ils s'allongeoient, arrêtés par les bouts, *pincés & repincés*, ſuivant la routine du temps, & ſuivant que l'avoient appris à l'Auteur les Jardiniers froqués & autres.

Découverte du ſyſtême de Montreuil.

Tel étoit alors le Jardinage de l'Auteur, lorſqu'un Particulier venu pour lui faire viſite à ſa maiſon de campagne, lui parla en ces termes: *Vous croyez*, lui dit-il, *ſavoir beaucoup, & vous ne ſavez rien: allez voir ces manans de Montreuil, & vous conviendrez avec moi que vous n'êtes qu'un ignorant.* L'Auteur donc qui, comme tout le monde alors, n'avoit jamais entendu parler de Montreuil, s'enquit exactement à ce Complimenteur aſſez bruſque, de ce qu'il lui importoit de ſavoir à ce ſujet. Il n'eut jamais rien de plus à cœur que d'apprendre, de quelque part que ce puiſſe être, il ne tarda point, ſur le portrait avantageux à lui fait de ces Villageois, de ſe tranſporter ſur les lieux. Quoique d'abord il n'eût pas été adreſſé à ce qu'il y a de mieux, (car tous ne ſont pas également ouvriers à Montreuil) néanmoins, à force de voir, de réfléchir & de combiner, à force d'interroger, & à la faveur d'éclairciſſement de la part des uns & des autres, il intercepta leur méthode, réſolu de l'admettre chez lui.

Dans ſon jardin, non vaſte, mais d'une

étendue assez ample, étoient beaucoup d'espaliers : il avoit au plus chaque année, 14 ou 1500 pêches & des autres fruits à proportion une quantité aussi modique : il commença par ôter un arbre d'entre deux. Ils étoient à six pieds l'un de l'autre : au lieu de monter les branches par voie de perpendicularité, comme il avoit toujours fait, il supprima le canal directe de la seve, leur faisant prendre la forme d'un V un peu ouvert, suivant la figure, tirant latéralement, tant qu'il lui fut possible, toutes les branches convenables, faisant sur-tout emploi des gourmands bien placés, qui avoient été épargnés à l'ébourgeonnement précédent ; au lieu encore de les écourter à la taille & de les dénuer, il leur fit prendre l'essor ; & cette même année, il eut quatre milliers de pêches & des autres fruits à proportion ; & le tout monta par la suite au double & au delà. Ses arbres tenus de la sorte, & dans un terrein avantageux, grossirent prodigieusement, & ne tarderent point à se joindre. Ses vignes non tenues de court aux espaliers, mais allongées de la sorte, non également rognées perpétuellement à la pousse, firent d'étonnans progrès.

L'Auteur, après avoir suivi pendant plusieurs années les gens de Montreuil dans toutes leurs diverses opérations, s'apperçut que leur méthode, quoiqu'avantageuse, avoit besoin d'être rectifiée, il s'appliqua tout entier à la perfectionner. On ne dit point ici quels furent les différens sujets de cette réfor-

me ; le détail en ſeroit trop long. Ces ſujets ſont entr'autres la diſtribution proportionnelle des branches & la forme réguliere des arbres, l'ordre & la ſymmétrie, la formation des buiſſons & leur direction, l'emplâtre d'onguent Saint-Fiacre ſur les plaies, ſur-tout aux arbres gommeux, la guériſon des chancres, la cure de la maladie du blanc, l'intégrité des racines en plantant, la force & la vigueur des arbres renouvellés, ainſi que quantité d'autres pratiques, ou non connues, ou non obſervées ; ce qui n'empêche point que la méthode de ces habiles Cultivateurs ne ſoit d'ailleurs foncierement bonne.

Enfin l'Auteur, après vingt-huit ans d'un travail manuel le plus opiniâtre, (1) & tous les eſſais qu'il a pu imaginer, & dont il ſera rendu compte dans le cours de l'Ouvrage, ſuivant les occurences, a jugé à propos de vendre ſa maiſon de campagne. Depuis cette vente, les perſonnes qui furent témoins oculaires des effets de ſa méthode, en viſitant fréquemment ſes jardins, daignerent l'appeller chez elles. Il n'a ceſſé, depuis ce temps juſqu'à maintenant, de travailler toujours lui-même, ſoit pour ſuivre encore & obſerver la nature, ſoit pour former des ſujets : à peine peut-il ſuffire à l'empreſſement des perſonnes de tous les différens ordres ; & comme il ne peut faire toute la beſogne ſeul, il a aſſocié à ſes travaux nombre d'Ouvriers de Montreuil, leſquels il emploie avec une entiere ſatisfac-

(1) *Labor improbus.*

tion, ſi l'on en excepte quelques Particuliers, rien moins qu'eſtimés & chéris de leurs Compatriotes, & qu'il a ceſſé d'employer; les autres, on les conſidere par-tout comme de fortes honnêtes gens : ils ſont accueillis & en recommandation auprès des Maîtres, & déſirés non moins par les Jadiniers des lieux, qui, avec le ſecours de tels exemples, ſe forment & ſe ſtylent à la nouvelle méthode. Juſqu'ici ces Ouvriers n'ont eſſuyé que fort peu de contradictions, ſi ce n'eſt de la part de quelques fort mauvais ſujets ayant pour Maîtres ceux dont parle Columelle (1).

XII. Le ſieur Pepin eſt un perſonnage trop recommandable à Montreuil, pour ne pas faire ici une mention honorable de ſes talens. L'Auteur, quelques années après la vente de ſa maiſon, qui ne connoiſſoit que de réputation le ſieur Pepin, le plus célebre de tous à Montreuil, trouva moyen de parvenir juſqu'à lui : il fut merveilleuſement accueilli par cet Artiſte, recommandable en ſon genre, & du ſieur ſon fils, partageant avec lui les talens pour la direction des arbres : il ne rougit point de dire que d'une telle liaiſon il a tiré de grands avantages. Le ſieur Pepin, pere, ſur-tout, comme fort avancé en âge, avoit acquis une expérience conſommée. L'Auteur l'annonça à tout ce qu'il y avoit de mieux à la Cour & à la Ville. Les Princes & les Princeſſes du Sang Royal entr'autres, à qui il fut annoncé par l'Auteur, ſe rendirent chez lui pour viſiter

(1) *Cujus villicus magiſtrum non audit, ſed docet.*

ſes arbres, & ils s'en revenoient extrêmement ſatisfaits. Ils l'ont honoré juſqu'à ſa mort de leur puiſſante protection. Cet habile Cultivateur faiſoit un commerce de fruits, le plus conſidérable de tous. Il éleva, & pourvut convenablement ſa famille, paſſablement nombreuſe, & il a laiſſé une ſucceſſion honnête. Sa mémoire enſus ſera en recommandation à Montreuil & dans tout le Jardinage. Son fils ne jugeant pas à propos de ſuccéder à ſon pere dans ſon commerce de fruits, a vendu preſque tous ſes héritages à divers Particuliers de Montreuil.

C'eſt donc après un travail manuel, durant un ſi long eſpace de temps, accompagné d'une étude & d'une application auſſi profondes à ſuivre la nature, & en conſéquence d'obſervations d'expériences, qui jamais ne ſe ſont démenties, que l'Auteur entreprend aujourd'hui d'écrire. Quiconque veut réuſſir, en quelqu'art que ce puiſſe être, doit obſerver la marche de cette même nature; alors il ne peut manquer de bien faire; au lieu qu'on s'égare, quand on ne s'en rapporte qu'à ſoi. Il eût été fort aiſé, par exemple, à M. Grew (1) & à M. Halles, (2) deux célebres Phyſiciens Anglois, qui ont écrit admirablement ſur les plantes, de s'éclaircir par eux-mêmes au ſujet des feuilles diſſimilaires & des lobes des graines, ou

(1) Anatomie des Plantes.
(2) Statique des Végétaux.

par autrui, en faisant des informations aux moindres des Cultivateurs : ils n'eussent pas manqué de se réformer sur leur erreur à ce double égard ; erreur qui n'est point d'ailleurs préjudiciable dans la pratique, non plus qu'au mérite de ces deux grands hommes. Si également tant d'Auteurs célebres, qui se sont exercés comme à l'envi sur l'Agriculture & le Jardinage, avoient suivi & étudié la Nature, & s'ils eussent considéré toutes les productions de cette même Nature dans leurs parties, tant internes, qu'externes, ils eussent reconnu qu'il est dans les êtres végétans, une analogie décidée avec tous les êtres vivans, & que tout ce qui se passe dans les premiers, est une répétition de ce qui se passe dans les autres : alors quelle différence de langage, ainsi que du côté des procédés, quant à la pratique. Ce qui est dit ici de ces hommes célebres qu'on cite pour exemple de certaines mépriſes dont les plus grands hommes ne sont pas exempts, justifie la proposition de l'Auteur, au sujet de l'étude de la Nature : enfin quelqu'habile que l'on soit, quelqu'éminent savoir que l'on ait, on peut s'écarter quelquefois du vrai, sans le vouloir & sans le savoir. Mais il n'en est pas de même de ces autres, qui donnent tout à l'imagination & à l'esprit, faisant agir la nature à leur guise, non plus que de ceux encore qui, prévenus assez mal à propos en leur faveur, n'étant que simples manouvriers, se sont ingérés d'écrire.

L'Auteur n'a pas eu dans ſon temps les mêmes avantages pour ſon inſtruction que ceux dont on eſt à portée de jouir aujourd'hui. Il ne connoiſſoit point, ni Montreuil, ni les Pepins : il n'avoit alors, pour toute reſſource, que les livres du temps, où il ne pouvoit puiſer aucunes inſtructions ſolides. L'Ouvrage qu'il donne n'eſt, à proprement parler, qu'une ſorte de tradition ſuivie, & comme une ſucceſſion généalogique de toutes penſées, de réfléxions & d'inventions d'un Cultivateur paſſionné pour le Jardinage. Ce ne ſont plus des opérations muettes, vagues, faites à l'aventure comme juſqu'ici, ni fondées ſur de ſimples préſomptions, ſur des conjectures hazardées, ou d'après des opinions, non plus qu'en conſéquence de préjugés d'art; ni enfin des pratiques iſolées, dépourvues de principes, de raiſons & de motifs; mais tout eſt lié, ſuivi, raiſonné & conſéquent.

Voici, pour juſtifier ce qu'on a avancé juſqu'ici, quant à l'étude de la nature, un ſeul exemple avec lequel on finit cette Préface : ce n'eſt qu'en attendant que par la lecture de l'Ouvrage, on en ſoit convaincu par une foule d'autres. Celui-ci eſt capital & comme la clef du Jardinage fruitier en eſpalier : c'eſt la ſuppreſſion du canal direct de la ſeve & des branches verticales perpendiculaires au tronc & à la tige. On verra par cet échantillon la différence d'idées, de principes, de raiſonnemens & de travail dans la nouvelle méthode, en la comparant

avec ce qu'on appelle routine, usitée jusqu'ici.

XIII. Depuis qu'il y eut des Jardiniers travaillant les arbres en espalier (car selon M. de la Quintinie, ils étoient fort récens de son temps) on n'a point imaginé de leur donner d'autre forme que celle d'un éventail, où tous les rayons partent d'un même point, comme ceux qui, dans un cercle partent du centre à la circonférence, ainsi qu'on peut le voir dans la figure. (1) Les branches verticales & celles qui montent perpendiculairement, plus ou moins, sortent immédiatement de la greffe : aussi sont-elles presque équivalentes en grosseur à la tige même, souvent plus grosses. Les branches latérales & obliques sont toujours foibles, souvent mourantes. Ceux-là parmi les Jardiniers ont été, & sont encore réputés les plus habiles, qui ont donné, & qui donnent aux arbres cette forme d'éventail la plus parfaite. Par ce moyen, vous n'avez eu jusqu'ici que des arbres, sinon manqués & estropiés, du moins très-imparfaits, dénués communément du bas & emportés du haut ; & il vous a fallu souvent replanter, & n'avoir, la plupart du temps, que des arbres squelettes, sur-tout en fait de fruits à noyaux. Ces arbres vous ont donné d'abord quelques fruits, mais non la centieme partie de ceux que vous en eussiez tirés, si la seve, au lieu de monter impétueusement par voie de perpendicularité, eût coulé obliquement, & par conséquent plus dif-

(1) Lettre B, page 75.

ficilement,

ficilement, plus péniblement & plus lentement; ce retardement opérant un ſéjour & une filtration dans les paſſages, opere auſſi de toute néceſſité une tamiſation & une ſorte d'affinage; elle eſt cuite & digérée pendant ſon ſéjour plus long par tous les bienfaits de l'air : c'eſt la différence d'un torrent impétueux d'avec le cours d'un ruiſſeau qui épanche ſes eaux en ſerpentant ſur la molle arene : alors donc, par ce retard & par l'écoulement pénible, cette ſeve eſt répartie dans toutes les branches par une diſtribution proportionnelle; au lieu que, parce que la ſeve ſe porte par irruption vers le haut, les branches ſurpaſſent de beaucoup le chaperon du mur, en pure perte. Ces arbres communément ſont circonſcripts. Ils auroient des 20, 30, ou 40 pieds d'étendue latérale, au lieu de 10, 12, ou 15 : la tige eût également groſſi du double. Toujours à ces arbres fougueux, les branches verticales ont dévoré les latérales. La préſente obſervation faites-la, ſur tous les arbres des campagnes & des forêts que nous ne dirigeons point : en les conſidérant attentivement, l'on verra que dans ceux qui ont des branches verticales, les branches latérales ſont toujours plus foibles. Ici encore la comparaiſon de l'eau vient à notre ſecours. La ſeve ayant une analogie parfaite avec cette derniere, la comparaiſon de l'une avec l'autre donne un grand jour au ſujet que l'on traite. C'eſt ainſi que les eaux d'un ruiſſeau & de toute conduite d'eau,

dont le canal eſt droit, coulent avec plus de véhémence, que celles de tous autres dont le canal eſt tortueux. Un jet d'eau dont l'ajuſtage eſt perpendiculaire, fouette & lance ſes eaux avec une ſorte de fureur, & preſque à la hauteur de ſa ſource. Mais panchez, ou deverſez d'une ligne l'ajuſtage, l'impulſion du jet s'amoindrit de plus d'un pouce de haut, & à meſure que vous le penchez, l'impulſion diminue juſqu'à ne plus faire que baver, quand vous le couchez tout-à-fait.

En ſupprimant donc le canal direct de la ſeve, vous avez, comme il vient d'être dit, des arbres qui, en peu d'années, deviennent des coloſſes, en comparaiſon de ceux où ſe trouvent des branches verticales, leſquels demeurent toujours avortons. Faites au contraire prendre à vos arbres la figure d'un V ouvert, vous avez alors des arbres prodiges, qui durent des ſiecles, quand ils ſont tenus ſuivant les regles. Les deux parties de cette figure d'un V ouvert, forment les deux branches meres, deſquelles dérivent dedans & dehors toutes les branches groſſes, moyennes & petites : (voyez la figure *) ainſi donc au moyen de l'obliquité & du devers de ces deux branches meres, point d'irruption de ſeve ; la diſtribution s'en fait tant dans les branches montantes qui rempliſſent la capacité d'un membre à l'autre de l'V ouvert, que celles qui ſont deſcendantes au dehors d'un côté & d'un autre de ce même V.

* Page 72 du Dictionnaire.

Comment les gens de Montreuil ont-ils apperçu ce point d'importance ? & comment les la Quintinie ne l'ont-ils point connu, ni aucun Phyſicien de ceux qui ont traité des végétaux ? (1) Comment enfin ce point capital du Jardinage n'a-t-il point tranſpiré ailleurs ? Il faut ſur ce ſujet entendre les gens de Montreuil : ce ne ſont point de doctes Ecrivains ; ils ſavent mieux manier la ſerpette, dreſſer & former un arbre ſuivant des regles, que la plume pour griffonner du papier. Leur raiſonnement ſur la ſuppreſſion du canal direct de la ſeve & ſur tout retranchement de toutes branches verticales, eſt admirable, quoique ſimple.

Pourquoi, diſent-ils, quand on veut qu'une branche fourniſſe du bas, l'arrête-t-on par en haut, quoique d'ailleurs aſſez mal à propos, ſuivant la routine ? C'eſt pour empêcher, dit-on, qu'elle ne s'emporte. Pourquoi, diſent-ils encore, quand on a des giroflées, des pois, des feves de marais, &c. qu'on veut faire, ou s'étendre des côtés, ou multiplier, les rabat-on par en haut ? C'eſt afin que, ni les uns, ni les autres ne s'étiolent, & ne s'emportent ; ce qui arriveroit indubitablement, ſi on les laiſſoit monter perpendiculairement. Qu'arrive-t-il de cette ſuppreſſion du canal direct de la ſève ; car la ſeve, quoi que vous faſſiez à la tête de la plante, eſt toujours envoyée, de la

(1) Il ſera répondu à ces queſtions dans la diſſertation ſur Montreuil.

part des racines, en même quantité, soit que vous arrêtiez par en haut, soit que l'on la laisse dans son entier ? Or voici ce qui arrive de toute nécessité. Cette seve arrivant toujours en même quantité que ci-devant, & ne trouvant plus à se déposer dans ces extrêmités supprimées, est forcée de se jetter de toutes parts ailleurs, & de se rabattre sur les yeux du bas, qui fournissent des bourgeons que vous n'auriez pas sans cette industrieuse invention. C'est pour la même raison, continuent-ils, que, quand on plante un arbre en buisson, on l'étronçonne, afin aussi que cette seve, qui ne formeroit que des branches verticales qui emporteroient l'arbre, soit divisée, partagée & répandue horizontalement. Que faisons-nous autre chose, disent-ils encore, que ce qui est usité d'ailleurs dans tout le Jardinage ? Nous avons vu, qu'en laissant les branches verticales, nos arbres s'emportoient du haut, & qu'ils se dégarnissoient du bas ; que la tige alors cessoit de profiter, ou qu'elle ne profitoit que foiblement ; que toutes les branches de côté maigrissoient & mouroient peu à peu ; & enfin que nos arbres fluets & sans étendue, ne nous donnoient pas la centieme partie des fruits que nous avions droit d'espérer. Nous avons transporté à nos arbres d'espalier cette pratique si salutaire, de la suppression du canal direct de la seve. Voilà un raisonnement bien sensé & décisif, sur-tout étant d'accord avec l'expérience depuis plus d'un siecle & demi dans une contrée nombreuse.

Telle eſt la formation premiere & la diſpoſition primordiale des arbres d'eſpalier, pour en tirer des avantages dont on a été privé juſqu'ici, faute de raiſonner & de faire attention à l'effet des branches verticales, de même qu'à l'effet de la ſuppreſſion du canal direct de la ſeve.

Ce ſeul exemple, qui n'eſt point traité encore dans toute ſon étendue, & où l'on rend des raiſons très-pertinentes de tout, eſt un échantillon léger de la façon dont tous les ſujets ſeront traités par la ſuite dans l'Ouvrage.

Concluſion de cette Préface.

On termine cette Préface par une réflexion importante, qui peut s'appliquer également à tout, comme à ce qui eſt du reſſort du Jardinage. Savoir qu'avec une excellente judiciaire, on ſe tire avantageuſement de tout. On propoſe une nouvelle méthode pour opérer déſormais dans le Jardinage; que preſcrit alors cette judiciaire? Eſt-ce de rejetter d'abord? Eſt-ce d'embraſſer ſans examen? Non, mais de combiner, de comparer & d'eſſayer: alors rien de plus aiſé que de ſe déterminer: mais qu'eſt-ce que c'eſt que judiciaire?

Ce qu'on appelle ici judiciaire eſt une de ces choſes que l'on ſent mieux qu'on ne peut définir: c'eſt l'art de ſaiſir le vrai par goût, & de rejetter le faux par diſcernement; & pour dire en un mot, c'eſt l'uſage du bon ſens paſſé

en habitude. Si jamais qualité de l'entendement fut requiſe pour quelque Art, c'eſt celle-là pour le Jardinage. Il n'eſt point d'occurrences les plus critiques du Jardinage, deſquelles, par ſon moyen, on ne ſe tire avantageuſement. Avec elle, & par ſon moyen, on combine du premier coup d'œil, on peſe tout murement, on conjecture à propos, & l'on prévoit ſagement, on preſſent ce qu'il eſt plus à propos de faire, ainſi que les ſuites & les effets d'une opération, d'une pratique & d'une tentative. C'eſt elle qui nous décide dans le cas douteux, elle nous éclaire dans les divers phénomenes où nous nous trouvons embarraſſés : avec elle encore on donne prudemment au haſard, comme on marche d'un pas aſſuré dans la pratique du vrai ; elle ſeule en un mot fonde ce qu'on appelle expérience. Qu'eſt-ce enfin qu'un bon Jardinier ? Sinon un bon gourmet du vrai.

AVIS

SUR

CE DICTIONNAIRE.

IL y a bien des Dictionnaires du Jardinage : on ne les détaillera point ; mais la plupart des définitions, on ne craint point de le dire, ſont, ou louches, ou obſcures, ou fauſſes. M. de la Quintinie, entr'autres, en a donné un ; mais il eſt en même-temps trop diffus & trop ſerré ; trop diffus, en ce qu'il donne les définitions de quantité de choſes inutiles ; trop abrégé, parce qu'il omet quantité de choſes néceſſaires. On s'eſt appliqué, dans le préſent Dictionnaire, à rendre plus clairement que juſqu'ici l'intelligence de tout ce qui peut intéreſſer davantage dans tout ce qui concerne le Jardinage. On s'eſt efforcé

de ſe rendre clair, en s'étendant le plus qu'il a été poſſible, & cependant évitant la prolixité.

Le but de l'Auteur n'étant point de former un corps complet de tout le Jardinage, mais bien de donner d'abord les principes de cet art, puis l'application de ces mêmes principes, il n'a pas jugé à propos de compoſer un Dictionnaire Univerſel en forme, à raiſon de quoi celui-ci eſt intitulé : *Dictionnaire* SUR *le Jardinage*, & non Dictionnaire Univerſel.

Qui eſt le Payſan qui ne ſait pas faire venir des pois, des feves, de lentilles, &c ? Eſt-il quelque Jardinier aſſez ruſtaud, pour ignorer les façons qu'il faut donner à la terre, & comment il faut s'y prendre pour faire venir des choux, des panais, des carottes, de l'oignon, des raves, &c ?

A l'égard des fleurs, c'eſt un gout particulier, & comme qui diroit un trantran auquel on eſt formé d'abord, dès qu'on a du penchant pour cette partie brillante de l'Agriculture.

On peut dire le même des plantes

graſſes, ou exotiques qu'on n'éleve qu'à force de ſoins, pour les garantir des outrages de l'air. Dès que l'on s'adonne à ce genre d'agriculture uniquement curieuſe & récréative, on en ſaiſit bientôt l'eſprit & le gout.

C'eſt encore une petite bénédiction que la quantité d'écrits, qui, comme une pluie inondante, ont aſſailli le Jardinage, tant pour les légumes, que pour les fleurs, & que tous nos Maraichers de Paris, d'Aubervilliers, du Bourget, ainſi que nombre d'autres Villages circonvoiſins, de même encore que tous nos autres Jardiniers, faiſant commerce de fleurs, entendent beaucoup mieux que pas un de ces ſortes d'Ecrivains. On ne peut imaginer la quantité prodigieuſe de légumes & de fleurs que de toutes parts on apporte chaque jour à Paris, rue de la Ferronnerie & rues adjacentes, ſur le carreau de Halle & rueau Fer. C'eſt le ſpectacle le plus curieux; mais il faut y aller du matin.

Quant aux arbres fruitiers, on peut dire que c'eſt la perfection & le ſublime

de l'art. Le Village de Montreuil, dont il a été parlé dans la Préface, & les Villages adjacens, ont été les ſeuls en ce genre qui ont travaillé par principes.

On a donné à ce Dictionnaire le nom d'*Etymologique & de raiſonné ſur le Jardinage & ſur la Végétation.*

II. Le nom d'*Etymologique* lui a été donné, à raiſon de ce que les termes du Jardinage ſont rappellés à leur origine. On y diſtingue les termes pris dans leur ſens propre & littéral, & ceux employés dans un ſens figuré, ou dans un ſens d'application. En voici un exemple. Le mot de *fumier* & celui d'*engrais*, que communément on confond dans le Jardinage, juſqu'à M. de la Quintinie lui-même (1), ne ſont rien moins que ſynonymes. Tout fumier eſt engrais, mais tout engrais n'eſt pas fumier. Ce mot de fumier vient du verbe fumer, ou rendre de la fumée. On entend par ce terme les ſtercorations, ou excrémens des animaux, leſquels rendent de la fumée, ſoit lorſqu'on les tire de deſſous eux, ſoit après

(1) Premiere Partie, p. 37 & 41.

qu'on les en a tirés. Or ces excrémens mis ſur la terre, l'engraiſſent, & la rendent meilleure. On les a appellés engrais & amendemens pour cette raiſon-là même: mais tout autre engrais & tout amendement qui ne rendent point par eux-mêmes de la fumée, ne s'appellent point fumiers, tels la terre neuve, les gazons, les feuilles pourries, les marnes, les boues des rues & des grands chemins, la vaſe des étangs, la bourbe des mares, les tripailles des boucheries, &c. toutes ces choſes, parce qu'elles ne s'échauffent pas au point de rendre de la fumée, ſont engrais & amendemens, mais non fumier: l'on parleroit improprement ſi l'on diſoit fumer la terre avec la marne, avec des terres neuves, &c. mais on s'exprime correctement, quand alors on dit engraiſſer & amender.

Voici maintenant l'un de ces termes pris dans un ſens figuré; c'eſt le mot de *fougueux*, en parlant de certains arbres, que jamais juſqu'ici le Jardinage commun n'a pu mettre à fruit, & qui pouſſent à outrance. Cette expreſſion eſt priſe du manege. On appelle cheval fou-

gueux, celui qui eſt rétif, difficile à dompter, & qui s'emporte. Le butord qui le monte, & qui ne ſait point le manier, n'en peut tirer de ſervice, tandis qu'un excellent Ecuyer le tourne comme à ſon gré.

On peut dire donc ici en paſſant, quant à ce point, que rien ne caractériſe davantage l'impéritie du Jardinage commun, que le traitement univerſel dont on uſe envers les arbres fougueux. On leur coupe de groſſes racines, on fait de part en part un trou de vilebrequin, ou même de terriere, & l'on y chaſſe à force une cheville de bois dur, on les rabat ſur le gros bois pour leur en faire pouſſer de nouveau. On en a vu d'aſſez fous pour employer, à l'égard de ces arbres, le vif-argent; enfin que ne fait-on pas? & toujours en pure perte, juſqu'à ce que ces arbres infortunés ceſſent d'être ſans avoir rapporté. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter ce point. Nous donnons ailleurs les moyens ſûrs de mettre à fruits ces arbres intempérans, mais ſans les tourmenter aucunement.

Ce terme de fougueux pris dans ce ſens, eſt beau, & il préſente une grande image. Il ſemble voir en effet un courſier impétueux entre les mains d'un maladroit cavalier, ſe ſoulever d'abord, gambader, ſauter, caracoler, puis s'emporter, ſe fatiguant beaucoup ſans avancer chemin : au contraire ſous un Ecuyer expert on penſe voir l'animal indomptable en apparence, peu-à-peu s'adoucir, & enfin, après être réduit, avancer à grands pas. Cette image eſt d'autant plus expreſſive, qu'elle a plus de rapport avec ce qui ſe paſſe, tant de la part du traitement uſité envers ces arbres appellés fougueux, que de la part de la réſiſtance marquée de ces mêmes arbres pour ſe donner à fruit, comme on vient de le voir dans cette légere ébauche ſur ce double ſujet. Virgile, parlant de cette intempérance de ſeve dans les bleds, ſe ſert d'un mot fort élégant, c'eſt celui de *luxure*. (1)

III. Il eſt un grand nombre de termes de nouvelle invention, inuſités juſqu'ici

(1) *Luxuriam ſegetum.* Georg.

dans le Jardinage, & employés ſeulement, ſoit par l'Auteur, ſoit par les gens de Montreuil. De ces termes encore il en eſt beaucoup qui ſont employés dans un ſens d'application, & pris des arts, tels, entr'autres, les ſuivans.

Rappeller un arbre, pour dire le ſoulager, en le mettant ſur les bons bois inférieurs, quand il a beaucoup porté.

Rapprocher, s'entend de celui qui eſt un peu allongé & dégarni, lequel on tient plus de court.

Ravaler, eſt pris de la Maçonnerie. Il veut dire dans cet art, s'y prendre par le haut d'un bâtiment pour le réparer, quand l'enduit eſt dégradé, & aller toujours juſqu'en bas. C'eſt ainſi qu'aux arbres à qui le Jardinier, peu expert, n'a laiſſé que des pouſſes ingrates, ſtériles, & leſquels ſont ruinés, on fait plus que de *rappeller* & que de *rapprocher*; ou coupe ſur les vieux bois pour rajeunir, mais non ſur des bois trop gros, où le recouvrement ne peut jamais ſe faire.

Le terme encore d'amuſer la ſeve eſt pris dans un ſens figuré : ce terme eſt très-ingénieux, & il ſignifie laiſſer quantité de pouſſes inutiles, de peur que l'arbre ne s'emporte. Un Jardinier peu expert, voit ces bois inutiles, en apparence, défectueux même; il critique & blâme ſans ſavoir ; mais ces pouſſes, en apparence déplacées, qui ont été laiſſées là, de propos délibéré, on les jette à bas par la ſuite. C'eſt dans le même ſens qu'on dit encore, & ce mot eſt très-beau, laiſſer jetter ſon feu, en parlant de la ſeve, lorſqu'on laiſſe à un arbre beaucoup de bois ſurnuméraires, dont auſſi on le débarraſſe par après.

IV. L'un de ces termes métaphoriques, & lequel eſt pris des arts, c'eſt celui de *ventouſe*. Il a paru ſi riche à M. de la Quintinie (1), qu'il en a fait uſage dans le même ſens que dans le Dictionnaire. Ce mot de *ventouſe* vient de vent. On dit faire une ventouſe à un tonneau de vin, à une cheminée qui fume, à une foſſe de lieux d'aiſance, pour faire exhaler la vapeur, &c. Ce

(1) Tome I, quatrieme Partie, ch. 38, p. 648.

ſont autant de ſoupiraux pour attraire & introduire l'air du dehors, afin de faire évaporer celui du dedans. Le même eſt dans le Jardinage. C'eſt laiſſer aux arbres quantité de bois ſurnuméraires encore, défectueux même auſſi, & ce de propos délibéré, mais avec diſcernement pour faire évaporer & conſumer le trop de ſeve: ces bois, on les ſupprime, mais peu à peu par ſucceſſion de temps, quand l'arbre eſt devenu ce qu'on appelle *ſage ;* autre terme métaphorique, qui eſt très-beau, & voilà ce que les Jardiniers peu inſtruits n'entendent pas. Le terme de ventouſe, quoiqu'ignoré dans le Jardinage commun, a été employé, il y a plus de cent ans, dans ce même ſens par Bernard Paliſſi.

V. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a qualifié ce Dictionnaire du nom de *Raiſonné ;* parce qu'indépendamment de l'expoſition & de l'explication des termes, on y donne, quoiqu'en abrégé, les connoiſſances ſpéculatives, ainſi que les inſtructions néceſſaires, en vertu deſquelles on doit opérer.

Voici encore, à l'occaſion de ce terme de

de *Raiſonné*, un exemple, entr'autres, qui démontre le défaut de judiciaire de la part du plus grand nombre des Ouvriers du Jardinage : c'eſt leur procédé à l'égard des fauſſes fleurs & des lobes des melons, des concombres, & autres ſemblables, tous les ſuppriment. On appelle lobes les deux moitiés de l'amande dans toutes graines. Ces lobes, lors de la germination, ſe font voir les premiers hors de terre, chacun à côté du germe qu'il renferme ; d'abord pour lui ſervir d'étui, d'enveloppe & de fourreau ; afin, par ſon moyen, de pouvoir fendre la terre & la percer, ſans que la tige naiſſante puiſſe être offenſée. Il faut dire ici à ce ſujet, que tout ce qui ſe paſſe dans un accouchement ſe retrace en petit dans la germination des graines. Ces deux lobes qui enferment le germe, & qui le couvrent, en le tenant ſerré entr'eux, lui ſervent auſſi de plaſtron pour le mettre à couvert de tout accident fâcheux dans la terre : mais voici hors de terre une fonction encore plus eſſentielle des lobes envers la plantule. Comme cette derniere eſt trop délicate

pour ſe nourrir d'abord & par elle-même des ſucs formés & ſubſtantiels, ils lui ſervent comme de mamelles pour l'alaiter dans ſon état d'enfance; enfin quand la plante en eſt au point d'être ſevrée, ces lobes, lui tenant lieu de mamelles, tariſſent peu à peu, ils ſe ſechent & tombent. Les Jardiniers ne les connoiſſent point ſous le nom de lobes, & leur donnent le nom d'*oreilles*. Ces bonnes gens, n'étudiant point la nature, mais travaillant comme des automates, n'entendent point ce petit manege de la nature ci-devant décrit; & pour peu que la plante ſoit un peu formée, ils coupent imbécillement ces deux prétendues oreilles, & ils croiroient faillir & faire une faute grieve en y manquant. Il faut dire pourtant qu'il en eſt quelques-uns fort aviſés qui les conſervent précieuſement.

Que maintenant on demande raiſon à tous les ſectateurs de cette pratique, & quel eſt le fondement de leur procédé à cet égard; ou bien ils n'en peuvent rendre, ou bien ils ne diſent que des mots vuides de ſens, ou bien enfin des

fauſſetés groſſieres ; on les fait toutes : cependant leurs melons ont toutes les peines à prendre fruit, & quand ils en prennent, le fruit ne noue que difficilement, & la plupart du temps avorte. Tous les ans on n'entend que des complaintes de la part de toutes ces ſortes de gens, qui ſe déſolent parce que leurs melons coulent; de plus, c'eſt une des raiſons pour laquelle il eſt tant de melons ſi mauvais : ils n'ont point été formés dans l'ordre de la nature. C'eſt comme ces gens à ſyſtême, qui, au lieu de faire tetter les enfans, prétendent qu'on doit les ſevrer en ſortant du ſein de la mere. Pourquoi l'Auteur de la nature a-t-il donné à toutes les eſpeces femelles qui ſont vivipares des mamelles fournies de lait, & ſpécialement aux femmes? C'eſt renverſer l'ordre de la nature. Pour convaincre les Jardiniers, coupeurs d'oreilles, que leur procédé eſt contre nature, il ne faut point de raiſonnement; il ſuffit de les combattre par des faits, en les mettant en compromis avec eux-mêmes.

Nulles plantes imaginables qui n'aient

des lobes, ſoit cachés dans terre, ſoit apparens hors de terre; les feves de marais, les lentilles, les pois, le bled, le ſeigle, &c. les ont dans terre, & toutes les autres les ont hors de terre, telles que toutes les autres plantes poſſibles. S'aviſa-t-on jamais d'en priver aucunes d'elles? Nul encore ne fut aſſez extravagant pour l'entreprendre; cependant toutes ces mêmes plantes n'ont, à coup ſûr, jamais pati de la préſence des lobes à chacunes d'elles. Les feves de haricots, les amandes & autres, ont des lobes ſemblables, preſqu'auſſi larges, mais bien autrement épais que ceux des melons: & ce qu'on redoute le plus pour les haricots, c'eſt que les pigeons, fort friands de ces prétendues oreilles dans ces ſortes de plantes, ne viennent pour en faire leur pâture, & l'on y fait ſentinelle dans le temps. Les marronniers, chataigniers, noyers, aveliniers, les ont en pied dans terre; y va-t-on fouiller pour les leur enlever? Pourquoi donc les melons feroient-ils exception quant à ce point dans le Jardinage?

Le fait eſt encore, que dans toutes

les contrées où croiſſent les meilleurs melons, on ne s'aviſe point de leur couper leurs prétendues oreilles. Nos bons Jardiniers, qui ſe gardent bien de ſe conduire par une telle routine, ſont hués par la cohue ; mais peu les embarraſſe.

A l'égard des fauſſes fleurs des melons, c'eſt le même quant au fond ; & lorſqu'on les ſupprime, on dérange le méchaniſme de la nature. Ces fauſſes fleurs contiennent ce qu'on appelle des poudres ſéminales. Ce ſont autant de menſtrues, non moins néceſſaires à la propagation de l'eſpece, que le ſemblable dans les ſuppôts du ſexe de l'humanité. Une foule de plantes a de pareilles fauſſes fleurs, de même que les melons & leurs ſemblables. Les noyers, les noiſettiers, les chataigniers, les cornouilliers & autres, ont de ſemblables fauſſes fleurs, appellées chatons, & qui toujours précedent les fleurs du fruit. Dans ces arbres, point de chatons, point de fruits, & les chatons ne précedent ainſi l'embryon du fruit, que pour le nourrir & le féconder ; & dès que leurs petites fleurs, en forme de

guirlandes, ont fourni leur contingent des poudres séminales, ils tombent d'eux-mêmes, & dans le temps la terre en est couverte.

Voilà ce qu'on peut appeller des démonstrations dans le genre physique. Les faits ci-dessus sont incontestables ; on peut les vérifier. Or donc, c'est à raison des divers éclaircissemens semblables, quoique non encore dans toute leur étendue, qu'on a donné à ce Dictionnaire le nom de *Raisonné ;* au moyen de quoi, on peut, à sa faveur, devenir passablement bon Jardinier jusqu'à un certain point, pour peu qu'on ait d'intelligence & de gout.

Ce Dictionnaire est, non pas un Dictionnaire universel du Jardinage, mais *sur* le Jardinage, parce qu'indépendamment des raisons apportées au commencement du présent avis, il faudroit composer des volumes sans nombre, si l'on vouloit tout dire. Il est d'ailleurs tant d'Ouvrages excellens de Botanique comprenant le dénombrement des plantes, sans compter une quantité prodigieuse de Livrets qui en ont donné des especes

de catalogues ſéparés, que ce ſeroit perdre le temps de tracer par écrit, ce qu'on peut trouver par-tout.

IV. Un tel Dictionnaire eſt très-propre encore à faire voir que le Jardinage, auquel tout le monde croit s'entendre, & que chacun s'imagine être une ſcience la plus facile, dont tous ſe mêlent auſſi, n'eſt rien moins que ce qu'on penſe. On s'eſt appliqué, entr'autres, dans ce Dictionnaire, à diviſer beaucoup, à ſubdiviſer, & à s'expliquer dans un certain détail pour donner plus de jour à quantité de termes particuliers hors de la portée des Jardiniers & de l'uſage commun.

On a cru encore devoir inſtruire à la fois, & les Maîtres, & les Jardiniers; les premiers pour leur épargner déſormais tant de dépenſes en pure perte, & ſans jouiſſance; & les ſeconds, pour leur ouvrir les yeux ſur quantité de pratiques vicieuſes, fondées ſur l'uſage ſeul & la routine.

Tous ceux qui juſqu'ici ont écrit ſur le Jardinage, n'étoient rien moins qu'Anatomiſtes des plantes. Ils n'ont donc

pu apprendre à travailler d'après des principes, mais seulement d'après ce qu'eux & leurs devanciers avoient imaginé. Est-il possible d'arriver à un but, quand on marche au hazard & à tâton ? Que penser d'un Médecin & d'un Chirurgien, qui, dans la cure des maladies & dans le traitement des plaies, n'auroient pas la moindre teinture de l'Anatomie & des différentes parties du corps humain ? A quoi s'exposeroient ceux de leurs disciples qui n'opéreroient qu'après de tels guides ? enfin quel seroit le sort des malades & des blessés abandonnés à l'impéritie de l'un & de l'autre ?

Tous les Jardiniers, par leur état, rempliſſent nécessairement cette double fonction de Médecin & de Chirurgien à l'égard des plantes. Or comment concevoir qu'ils puissent agir, à coup sûr, à ce double égard, non-seulement sans connoissance quelconque des parties différentes qui composent les êtres végétants, mais encore sans la connoissance & l'intelligence des termes de l'art ? De toutes ces parties, tant internes, qu'externes, on donne dans ce Dic-

tionnaire des deſcriptions détaillées concernant leur tiſſu, leur compoſition, leurs qualités & propriétés, leur mouvement & leur jeu ; on ne prétend pas faire des Phyſiciens, mais d'excellens Jardiniers pour l'opération.

V. Le rapport & l'analogie entre les plantes & les corps vivans étant comme démontrés, il eſt impoſſible de parler pertinemment ſur l'organiſation des plantes, ſans avoir du moins quelque teinture de l'Anatomie des corps vivans. Comme ce n'eſt pas ſeulement pour les Jardiniers, mais pour les Maîtres & les curieux, parmi leſquels il eſt beaucoup de gens de très-bon ſens, on a jugé à propos, dans ce Dictionnaire d'uſer de quantité de termes de Médecine, de Chirurgie, d'Anatomie & de Chymie ; mais on les explique. On commence par donner les définitions des termes, ſuivant qu'ils ſont entendus dans ces différens Arts & Sciences ; puis on en fait l'application aux végétaux, le tout en termes clairs, intelligibles, & à la portée des uns & des autres. Quel jour & quelle

lumiere pour l'intelligence de quantité de phénomenes de la nature dans tout ce qui eſt du reſſort de la végétation, & que, ſans un tel ſecours, il ſeroit impoſſible d'entendre !

Quand, par exemple, au mot d'*Aſcenſion* de la ſeve, au ſujet de l'action de cette ſeve, après avoir été pompée par les racines, comme par autant de ſuçoirs, ou de bouches qui portent au tronc les ſucs, pour être par lui digérés & envoyés dans toutes les parties différentes de la plante, on la compare à l'action de notre ſang, qui eſt lancé dans toutes les parties de nous-mêmes à la fois, par une action qui lui eſt propre : quand auſſi parlant des racines, on les compare à tout ce qui, dans nous-mêmes, prépare les alimens ; ſavoir, la maſtication, la déglutition, &c. quand enfin on fait la comparaiſon du tronc avec notre eſtomac, qui cuit & digere les alimens, par le moyen deſquels nous vivons, &c. quelle image ! que d'idées ne préſente-t-elle pas à l'eſprit ! Il ne faut pas dire que le tout n'eſt pas à la portée du commun des Ouvriers du Jar-

linage : on peut aſſurer du contraire pour l'avoir expérimenté maintes fois ; & que tous ceux à qui on a fait part des conſéquences de tout ce que deſſus, les ont ſaiſies d'abord ; toutes les autres perſonnes, telles qu'elles puiſſent être, conçoivent également le tout.

VI. Il eſt en outre nombre d'Arts méchaniques & de Sciences diverſes, dont les idées & les connoiſſances, les uſages particuliers, & les pratiques ont une liaiſon ſinguliere, ſoit avec ce qui ſe paſſe dans les végétaux, ſoit avec le régime qu'on obſerve à leur égard. Des uns & des autres on a emprunté les idées particulieres & le langage, leſquels on a adaptés à ce qui eſt du reſſort des végétaux, ainſi qu'aux diverſes opérations dont on uſe à leur égard. C'eſt ainſi que l'on dit, par exemple, que les queues des feuilles ſont attachées à la peau des branches en forme de queue d'*aronde*, terme pris de la Charpenterie, Menuiſerie, Serrurerie, &c. C'eſt ainſi encore qu'on dit ravaler un arbre, qui eſt un terme de Maçonnerie : on ſe ſert

également d'autres termes particuliers, comme bomber une allée; & auſſi du terme d'ajuſtage en parlant de l'action de l'eau dans les canaux, par comparaiſon à ceux de la ſeve & à ſon action; il a donc fallu donner, de toute néceſſité, l'intelligence de tous ces différens termes. On a emprunté encore de l'Hydraulique quantité de comparaiſons, pour repréſenter les différens mouvemens de la ſeve. La ſeve étant, dans ſon principe, un liquide ſemblable à l'eau, a une reſſemblance la plus marquée avec elle: auſſi ces ſortes de comparaiſons ſont-elles très-fréquentes dans le Dictionnaire, comme dans tout l'Ouvrage.

Il en eſt de même de tous les termes uſités à *Montreuil*; ces Cultivateurs ingénieux, agiſſant en conſéquence d'une Phyſique inſtrumentale & expérimentale qui réſide dans les uns & dans les autres: de plus, l'Auteur lui-même en ayant introduit beaucoup de ſa propre invention, on n'a pu également ſe diſpenſer d'en inſtruire le Lecteur.

Quelques réviſions qu'on ait faites de ce Dictionnaire, néanmoins on s'eſt ap-

perçu, mais après l'impreſſion, que quelques définitions n'étoient pas dans quelques membres d'elles-mêmes ſeulement, auſſi correctes qu'on l'eût ſouhaité; on n'a pas cru devoir faire des cartons, attendu que ces fautes ne ſont pas de conſéquence, & que d'ailleurs elles ne ſont point fréquentes. On prie le Lecteur de vouloir bien y ſuppléer.

ERRATA.

PRÉFACE.

Pag.	Lig.	
IV	1	EFFACEZ, avec un ſuccès toujours égal.
XII	20	couages, *liſez*, courages.
XXVI	25	d'un chacun, *liſez*, de chacun.

DICTIONNAIRE.

10	6	parcourt, *liſez*, parcoure.
28	26	*ôtez* l'if.
64	2	Jardinier, *liſez*, Jardinage.
75	16	diringés, *liſez*, dirigés.
76	16	brindelles, *liſez*, brindilles.
Ibid.	18	& ligne 25, le même à corriger.
78	2	brindelles, *liſez*, brindilles.
94	7	former, *liſez*, fermer.
Ibid.	12	Anatomie, *liſez*, Anatomiſte.
95	20	incaſtrement, *liſez*, encaſtrement.
104	12	ſacrification, *liſez*, ſcarification.
118	8	cloche, *liſez*, clochée.
136	9	quoiqu'on dit, *liſez*, quoiqu'on diſe.
156	2	comme ils trouvent, *liſez*, comme ils les trouvent.
187	23	& de, *liſez*, de.
192	12	c'eſt la même, *liſez*, c'eſt le même.
197	1	péri, *liſez*, a péri.
256	25	preſque de fruit, *liſez*, preſque point.
282	11	*liſez*, Tel le blanc.
422	2	ſi durs, *liſez*, ſi drus.
457	9	tranchées, *liſez*, trachées.
476	19	on dira, *liſez*, on a dit.

DICTIONNAIRE

DICTIONNAIRE
ÉTYMOLOGIQUE
ET RAISONNÉ
SUR
LE JARDINAGE.

A

ABRI, ABRIÉ, ABRIER. Il ne faut pas dire ABRIQUER, ABRITÉ, comme disent les Jardiniers qui parlent mal. Un abri est tout endroit où l'on est à couvert de la pluie. En jardinage, c'est aussi les endroits où les plantes sont en assurance contre les

pluies froides, les frimats, les gelées & les mauvais vents. Tout ce qui ſert auſſi à parer de toutes ces choſes, comme paillaſſons & autres, s'appellent ABRIS. ABRI ſe dit auſſi d'une muraille ou d'un lieu qui garantit les plantes des mauvais vents, & de tout ce qui peut leur être nuiſible.

ACCOLLER. Il vient du mot de colle, comme qui diroit coller pluſieurs choſes enſemble. On le dit plus particuliérement des pampres & des bourgeons de la vigne, quand on les rapproche enſemble, & lorſqu'on les lie à l'échalat, comme à tout ce qui lui ſert de ſupport. On peut le faire dériver de col, à cauſe de ceux qui en s'embraſſant, ſe ſerrent, & ſe tiennent par le col, ou le cou. Qu'importe d'où le mot dérive.

ACIDE veut dire aigre. Il eſt pris du mot latin portant le même nom, & ayant la même ſignification. Il eſt décidé que dans la terre il y a des acides, qu'on appelle autrement levains. Ils ſont dans les ſucs de la terre comme le levain qui fait lever la

pâte avant qu'on la mette au four. Sans ces levains jamais les plantes ne pourroient produire, comme la pâte ne pourroit lever ſans le levain.

ADHÉRENCE, ADHÉRENT, vient du latin, qui veut dire être uni, lié, joint & attaché à quelque choſe. Les mouſſes, par exemple, les incruſtations d'œufs & de couveins des inſectes ſont adhérens aux arbres; mais ils n'y ſont pas inhérens. *Voyez* INHÉRENCE.

ADOS & non pas RADOS, comme diſent les Jardiniers ignorans. Ce mot porte avec lui ſa ſignification. Il eſt tiré de l'uſage ordinaire, le dos étant en nous, & dans quantité d'animaux, la partie la plus propre à ſoutenir contre les plus violens efforts. ADOS eſt une élévation de terre en forme de dos de bahut, plus large du bas que du haut. C'eſt auſſi tout endroit qui par ſa nature eſt à couvert des mauvais vents & des gelées, lequel eſt adoſſé d'un mur ou d'un bâtiment, & qui a le ſoleil en face. *Voyez* DOS DE BAHUT.

Nous avons introduit dans le Jardinage une forme d'*ados* qui va de pair, à peu de choſe près, avec les chaſſis vitrés pour les pois de primeur & pour les fraiſiers, ainſi que pour quantité de nouveautés. Voici en quoi il conſiſte.

Au lieu d'élever ſon ados de 4, 5 à 6 pouces de haut, comme on a de coutume, l'exhauſſer d'un pied, & même de 15 pouces parderriere, venant en mourant par-devant, & même creuſant ſur le devant pour charger d'autant ſur le derriere. Au moyen de cette pente précipitée, deux effets ont lieu : le premier, de jouir durant l'hiver, lorſque le ſoleil eſt bas, des moindres de ſes regards ; le ſecond, de n'avoir jamais, lors des gelées & des frimats, aucune humidité nuiſible, toutes tombent de toute néceſſité, & vont ſe perdre dans le bas.

Cette ſorte d'ados ſe pratique à l'expoſition ſur-tout du midi le long d'une plate-bande ; mais on a un eſpalier à ménager, & voici pour cet effet comme on s'y prend.

On laiſſe entre le mur & l'ados 18 pouces de ſentier ; ces 18 pouces ſuffiſent pour aller travailler les arbres. Il faut pendant quelques jours, avant que de ſemer les pois, laiſſer la terre ſe plomber tant ſoit peu.

Au lieu de faire en long ſes rigoles pour ſemer, les pratiquer en travers du haut en bas de l'ados, puis ſemer, après quoi garnir de terreau les rigoles & les remplir.

Lorſqu'arrivent des gelées fortes, des neiges, &c. garnir avec grande litiere & paillaſſons pardeſſus, qu'on ôte, & qu'on remet ſuivant le beſoin.

Pour les fraiſiers, on en a, ou en pots, ou en mottes, que l'on met là en échiquier en amphithéatre. Ceux en pots, les dépoter, ſans endommager aucunement, ni offenſer la motte : il faut bien ſe garder de couper tout au tour & endeſſous ces filets blancs qui tapiſſent le pourtour de cette motte, comme il ſe pratique dans le Jardinage ; c'eſt ce que les Jardiniers appellent *châtrer* la motte, vilain terme, procédé plus nuiſible, puiſqu'en retranchant tous ces

filets blancs, on fait autant de plaies, par leſquelles, de toute néceſſité, la ſeve flue, & qu'il faut que la nature guériſſe. Il faut inſtruire les Jardiniers à ce ſujet, & leur apprendre que ces filets blancs qu'ils coupent, prennent leur direction naturelle vers la terre, & qu'ils ſe détachent de cette motte pour darder dans terre & s'y enfoncer. Laiſſons, autant qu'il eſt poſſible, la nature faire à ſon gré, elle en ſait plus que nous; ne nous mêlons de ſes affaires que quand elle nous requiert. Quant aux fraiſiers en pleine terre à mettre ſur ces ados, on ne peut prendre non plus trop de précaution pour les lever ſcrupuleuſement en motte, les ménager dans le tranſport & dans la tranſplantation. Dans un petit Traité de l'Auteur ſur les fraiſiers, comme dans le cours de l'Ouvrage, on particulariſe bien autrement tout ceci.

Cette ſorte d'ados a un autre avantage; ſavoir, de renouveller tous les ans la plate-bande, & d'en faire une terre neuve. Quand on a ôté les pois, on rabat la terre, & on la met à plat, comme elle étoit,

enſuite on y ſeme des haricots nains, qui y viennent à foiſon, ou tout autre plant convenable, ſans que la terre ſe laſſe. On explique cela plus au long ailleurs.

Ces ados pratiqués de la ſorte, doivent être faits dans les derniers jours d'Octobre, & ſemés au commencement de Novembre. On eſt ſûr, par ce moyen, d'avoir des pois & des fraiſes quinze jours ou trois ſemaines plutôt que les autres. C'eſt ainſi qu'avec peu & ſans frais on fait beaucoup.

ADVENTICE, pris du mot latin, qui veut dire advenir, qui advient, ou qui vient après coup, par ſurcroît, qui eſt ſurajouté. On dit plantes *adventices*, celles qui croiſſent ſans avoir été ſemées. Les mauvaiſes herbes, entr'autres, ſont des plantes *adventices*; les bonnes qui viennent, comme on dit, de Dieu grace, ſont autant de plantes *adventices*.

On dit auſſi racines *adventices*, celles qui ſont formées après coup aux arbres, dont, ſuivant la routine, meurtriere pour eux, comme pour toutes les plantes quelcon-

ques, les Jardiniers peu instruits coupent toutes les racines, ou dont il les mutilent étrangement, forçant la nature à en reproduire de nouvelles, qui jamais ne sont si franches que celles de la création primordiale. Respecter par conséquent les racines, n'en abattre jamais aucunes, ni les réceper, si ce n'est qu'elles fussent par accident brisées & hors d'état de servir.

AFFAISSEMENT, s'AFFAISSER se dit des terres labourées, ou remuées, ou transportées. L'affaissement se fait quand les terres s'enfoncent, s'applatissent & se plombent d'elles-mêmes, ou lorsqu'elles sont battues par les grandes pluies.

Toute terre remuée ou transportée s'affaisse d'un pouce par pied : ainsi, quand on plante un arbre, on doit observer combien son trou a de profondeur. Si l'on a fait un trou de quatre pieds, il faut mettre le tronc de l'arbre de 4 pouces plus haut que la terre ; sans quoi l'arbre se trouvera enterré de 4 pouces, quand la terre du trou se sera affaissée de 4 pouces, & voilà

à quoi peu de Jardiniers ne prennent point garde ; auſſi tous les arbres ſe trouvent enterrés.

La greffe d'un arbre, ni le tronc, ou la ſouche, ne ſe trouve pas bien dans terre, comme les racines hors de la terre.

Il faut encore, quand on a fait quelque fouille quelque part, ou quelque rempliſſage de terre, obſerver de laiſſer la terre un peu plus haute, à cauſe de l'affaiſſement.

AGRICULTURE. C'eſt l'art de cultiver la terre & les plantes. Il vient de deux mots latins, qui veulent dire champ & culture.

Agriculteur eſt celui qui cultive l'une & les autres.

AIGRETTE, graines aigrettées. Ce ſont celles qui, quand elles muriſſent, ſont garnies de petits poils ou duvets ramaſſés en forme d'aigrettes, telles que ſont les graines de laitues avant qu'on les batte, ainſi que nombre d'autres.

AIR eſt un élément liquide & fluide tout

enſemble, qui eſt le plus univerſellement répandu. Inviſible par lui-même, il nous eſt connu par le ſentiment & par ſes effets. Il remplit tout dans la nature, & nul vuide qu'il ne s'y porte, aucun eſpace qu'il ne parcourt, ni ſi petit recoin où il ne porte ſa préſence. Il entre à chaque inſtant dans nos poumons, ainſi que dans tous les parois des parties tant internes qu'externes des plantes, & à chaque inſtant auſſi il en ſort pour faire place à un autre lui-même. Tel qu'un furet il s'inſinue & ſe coule par-tout, juſques dans les entrailles les plus profondes de la terre; il pénetre les corps les plus durs, ſur leſquels il agit; en perpétuel mouvement, l'action non interrompue eſt une ſuite de ſa nature : froid en même-temps & chaud, ſec & humide, épais & ſubtil, &c. Il réunit en lui tous les contraires. Il détache ſans diſcontinuer, & attire à lui les parties inſenſibles de toutes les ſubſtances animées & inanimées que par-tout il porte avec lui & répand de toutes parts, ainſi que les vapeurs en particulier, & les exhalaiſons

de la terre, lesquelles ensuite il lui rend sous les formes diverses de pluies, de rosées, serein, frimats, brouillards, neige, grêles, givres, grefils, &c.

L'Air est universellement reconnu dans le Jardinage & dans l'Agriculture pour l'agent le plus puissant, & le coopérateur le plus nécessaire de la végétation. C'est lui qui dispense à son gré sur la face de la terre, ainsi que sur les végétaux, tant les germes des herbages *adventices*, ou mauvaises herbes, que les œufs & le couvein d'une infinité d'insectes. Il est de telle sorte l'élément particulier des plantes, que lui seul contribue bien autrement que les trois autres à la vie, la nutrition, l'accroissement & la fécondité de tous. Cet élément volontaire est desireux d'avoir son cours libre; il franchit tout obstacle quand il est gêné, & par-tout où il éprouve quelque contrainte ou ombrage, les plantes par contre-coup s'en ressentent, & toujours il fait résistance.

On aura lieu, dans un Traité particulier de l'Air relativement aux végétaux, de

donner à tout ceci un plus grand jour, ainſi que plus d'étendue.

AIR s'entend en Jardinage non-ſeulement pour l'élément que nous aſpirons & reſpirons, & qui nous environne de toutes parts, mais comme apportant avec lui diverſes influences nuiſibles ou favorables aux plantes. *Voyez* INFLUENCE.

AISSELLES. Tout le monde ſait ce que c'eſt qu'aiſſelle dans le corps humain; dans les plantes c'eſt à peu près le même. C'eſt l'entre-deux d'une branche qui forme une fourche, d'où ſort par la ſuite une autre branche. On dit aiſſelles en parlant de melons, de concombres & des fleurs diverſes.

ALAISE ou ALONGE, pris de l'uſage commun dont on ne voit pas trop le fondement. Quelques-uns l'appellent bride. C'eſt quand à une branche on a quelques rameaux trop courts, on met, ou un oſier au paliſſage d'hiver & du printemps, ou un jonc au paliſſage d'été, avec leſquels on attache, ou bien la branche, ou bien le bourgeon, afin qu'ils ne pendent

pas, & ne faſſent pas difformité. A Montreuil point d'alaiſe : on cloue les jets à la muraille avec de petits morceaux d'étoffe appellées loques.

Tous les Jardiniers qui paliſſent d'hiver avec l'oſier, quand ils mettent des alaiſes, ne manquent pas d'attacher leur oſier par le petit bout à la branche, & le gros bout au treillage. Or voici ce qui arrive. La branche ainſi attachée par ce petit bout d'oſier, qui ſerre comme une ficelle, ne manque pas de groſſir ; mais l'oſier quand il eſt ſec n'obéit point, il coupe la peau, & entre avant dans l'écorce, il s'y incorpore, & l'on ne peut plus l'en tirer : il faut donc faire tout le contraire, en mettant le gros bout de l'oſier pour lier la branche, & la tenir arrêtée au treillage avec le petit bout de l'oſier. Ceci eſt un défaut de jugement & de réflexion de la part des Ouvriers du Jardinage.

De même pour le paliſſage d'été avec le jonc. Tous les Jardiniers font également un nœud coulant au bout du bourgeon qui n'eſt pas encore aſſez long pour atteindre

au treillage. Il arrive auſſi que le bourgeon venant à groſſir, eſt coupé à la peau par le jonc qui ſerre d'autant que la ligature eſt plus bandée.

Mais voici ce qu'il faut faire; c'eſt de mettre le jonc double par le côté d'en-bas, par lequel il eſt plus gros, & vous êtes ſûr qu'il ne coupera pas & ne maculera pas l'écorce tendre du bourgeon: de plus, au lieu d'attacher ainſi le jonc vers l'extrêmité du rameau, le placer à quelques yeux en-deçà, où il eſt plus gros & plus fort. Quelques Jardiniers regardent ceci & le ſemblable comme des bagatelles; ce n'eſt rien moins à coup ſûr. Au ſurplus coute-t-il plus de temps & de travail à le faire de travers ou à le faire comme il eſt ici preſcrit? Non à coup ſûr. Donc....

Ce double article eſt très-important.

ALONGÉ, ALONGER, pris dans ſa ſignification propre, il regarde la taille des arbres. C'eſt donner aux arbres toute l'étendue qu'ils doivent avoir, & au lieu de toujours écourter les branches ſans regle

les alonger ſuivant leur force, leur groſſeur & la vigueur de l'arbre.

AMANDE, tiré du latin. C'eſt toute partie ferme & ſolide enfermée dans une peau parcheminеuſe, membraneuſe & coriacée, ou tenant de la nature du cuir, laquelle eſt contenue, ou dans le centre du fruit, ou dans des gouſſes, ou dans des capſules, ou dans des noyaux, ou dans des coquilles couvertes d'un brou, & laquelle, par le moyen de la germination, quand elle eſt en terre, ſert à la réproduction des plantes. *Voyez* GRAINE.

Il n'eſt aucune graine qui n'ait une amande; & cette amande eſt différemment conformée ſuivant la nature & l'eſpece de chaque plante. Cette amande dans toutes les graines eſt huileuſe, & la partie huileuſe y contenue ſert à la nourriture & à la conſervation du germe, & toujours le germe eſt enfermé dans l'amande.

AMANDE, fruit de l'amandier. C'eſt ſa graine où eſt renfermé ſon germe, laquelle eſt couverte d'un brou d'abord, enſuite

d'une coquille. Il y a autant de variété dans les amandes dont eſt ici mention, comme dans les autres fruits qui ont pour premiere enveloppe un brou. Il eſt des amandes de diverſes eſpeces, des groſſes, des petites, des tendres, des dures, des douces, des âmeres, les unes ayant un brou fort épais, on les appelle amandes-fruit; ce brou quelques-uns le mangent, les autres ayant un brou plus mince.

AMANDIER. C'eſt l'arbre qui produit le fruit qu'on nomme amande.

Cet arbre vient d'une amande. Nul arbre qui croiſſe ſi promptement. Vous mettez une amande en terre, & quand on s'entend à la faire venir, ſouvent l'année même l'arbre qui en provient eſt bon à être greffé.

De tous les ſujets ſur leſquels on doit greffer des pêches, des abricots, des abricots-pêches, c'eſt ſans contredit l'amandier. Il eſt infiniment au-deſſus du prunier à cet égard. Il faut laiſſer dire les Jardiniers, qui, dans les unes & les autres des terres mettent du prunier greffé en pêchers,

& en d'autres des amandiers greffés en pêchers. L'arbre de l'amandier eſt préférable au prunier, comme on le verra au Traité de la culture du pêcher.

Semer toujours dans un coin de terre de ſon jardin des amandes pour s'en ſervir au beſoin.

Il ſera dit comment on doit s'y prendre pour réuſſir.

AMENDEMENT, AMENDER. Ce ſont toutes les choſes qui engraiſſent la terre, fumier, terreau, terres nouvelles, &c. Amender veut dire rendre meilleur. Il eſt quantité d'Auteurs qui, pour ſe ſinguliariſer, banniſſent tout amendement. Tel certain Docteur, qui réduit tout au ſimple labour en le multipliant; c'eſt comme quelqu'un qui banniroit toutes les nourritures corroborantes & les ſtomachiques. M. de la Quintinie ne veut point de fumier aux arbres, & depuis 150 ans on les fume à Montreuil, & l'on s'en trouve au mieux.

AMEUBLIR la terre, veut dire rendre la terre douce, maniable, la mettre en

miettes en la labourant bien, & la remuant ſouvent, briſant les mottes, ôtant les pierres, ne la laiſſant pas durcir, ni ſe fendre & ſe mettre en croutes. On dit terre meuble, terre mobile, c'eſt-à-dire, aiſée à remuer.

AMUSER LA SEVE. C'eſt laiſſer à un arbre plus de bois & de bourgeons que de coutume : par exemple, un arbre eſt trop vigoureux, il s'emporte ; un côté d'un arbre eſt plus fort que l'autre, il a des gourmands ; alors pour amuſer la ſeve, on taille plus long le côté vigoureux, & plus court le côté maigre, & on alonge beaucoup les gourmands, pour laiſſer conſumer par-là le trop de ſeve : quand on voit que l'arbre eſt devenu plus modéré, on change de conduite à ſon égard, & on le ménage davantage.

Ce terme d'amuſer la ſeve, vient de Montreuil : il eſt beau & bien expreſſif ; mais il faut beaucoup d'art & de jugement pour l'entendre, & pour le mettre en pratique : il eſt un mot barbare pour les Jardiniers à routine.

ANALOGIE, ANALOGUE ou ANALOGIQUE. Terme composé de deux mots grecs. Il signifie ressemblance de caractere. On dit parties analogues des plantes, sucs analogues, c'est-à-dire, qui se conviennent, qui ont du rapport ensemble, qui peuvent s'allier, s'unir, s'incorporer, s'identifier même. Il y a de l'analogie entre une greffe de poirier & une branche de coignassier; mais il n'y en a pas avec une branche de pêcher & d'amandier de la part d'un poirier & d'un pommier.

ANATOMIE des plantes. Mot grec qui veut dire dissection. Ce mot est appliqué aux plantes; c'est la science qui apprend à connoître toutes les parties intérieures & extérieures des plantes, leurs fonctions particulieres, leurs liaisons & leurs rapports, leurs usages propres, leur composition, & tout ce qui se passe en elles de la même maniere que les Médecins & les Chirurgiens connoissent l'anatomie de notre corps pour nous conduire, nous panser & nous guérir. Il est impossible de savoir bien l'anatomie des plantes sans être bon Jar-

dinier, comme il eſt impoſſible d'être bon Jardinier ſans ſavoir l'anatomie des plantes, du moins en gros, & juſqu'à un certain point. Si les Jardiniers avoient la moindre teinture de la connoiſſance des parties intérieures des plantes & de l'action de la ſeve, combien ne ſeroient-ils pas plus réſervés pour ne point leur faire des plaies continuelles ſans néceſſité ?

ANNEAUX ou RIDES qui ſe trouvent aux branches fructueuſes, & à tous les boutons à fruit des arbres à pepins.

Ces anneaux ou rides ne ſont pas connus des Jardiniers qui les voient tous les jours, mais ſans les remarquer. Ce ſont de petits plis & replis à côté les uns des autres, qui ſe multiplient à meſure que la branche fructueuſe s'alonge.

Ces anneaux ou rides ſont faits pour cribler, filtrer & épurer la ſeve.

Quand les boutons à fruit s'alongent trop, & que ces anneaux ou rides ſont trop multipliés, ils ne peuvent plus être féconds ; & quand on voit ces boutons à

fruit ſi alongés, il faut les abattre, parce que d'eux-mêmes ils ſe pourriroient & tomberoient; au lieu qu'en les abattant, il s'en forme de nouveaux. La raiſon pour laquelle ces rides trop multipliées aux boutons à fruit, les rendent inféconds, c'eſt parce qu'en paſſant par tant de cribles, la ſeve eſt trop atténuée, amincie & ſpiritualiſée; elle n'a plus de corps, ni de ſubſtance: tel un aliment trop cuit; telle une liqueur trop filtrée, qui eſt dépouillée de ſes parties onctueuſes, anodines, &c. Ce vice provient de bien des cauſes: de même qu'en nous lorſque le ſang eſt diviſé, décompoſé & trop ſpiritualiſé, il faut alors uſer de calmans, d'adouciſſans, de tempérans & de coagulans; de même à l'égard de tels arbres, il faut du fumier ou du terreau gras de vache, le fond d'un vieux trou à fumier, des eaux bourbeuſes de mares, de foſſes à fumier de vache, &c.

ANNUEL veut dire qui vient tous les ans. On appelle plantes annuelles celles qui ne durent qu'un an ſur terre, puis meurent. Il en eſt qu'on nomme BIS-AN-

NUELLES, parce qu'elles durent & vivent l'eſpace de deux ans ; d'autres TRIS-ANNUELLES, parce qu'elles ne vivent pas au-delà de trois années. *Voyez* VIVACE.

ANODIN. Ce mot dérive du grec, & veut dire adouciſſant. Les parties anodines des plantes ſont celles qui ſont douces & ſavoureuſes. On dit parties anodines de la ſeve ; elles ne ſont autres que les ſucs qui compoſent en partie cette ſeve, & qui forment les différentes ſaveurs des productions de la terre, conjointement avec les parties acides, ſalines & vitrioliques des divers autres ſucs de la terre. De cette diverſité de tant de parties, de leur mêlange, leur combat & leur agitation naiſſent les gouts & les ſaveurs diverſes.

AOUTER, s'AOUTER. Ce mot vient du mot d'Août, à cauſe que c'eſt environ à l'entrée du mois d'Août que les bourgeons de la vigne & des arbres bruniſſent peu-à-peu & ſe changent en bois.

On dit auſſi AOUTÉ, en parlant des graines & de certaines productions de la

terre, parce que c'eſt auſſi aux environs du mois d'Août que les graines acquierent leur degré de maturité, & que les citrouilles, par exemple, ſont aſſez formées & aſſez mûres pour être mangées ; voilà pourquoi l'on dit CITROUILLE AOUTÉE.

APPROCHE. Il ſe dit d'une greffe qui ſe fait par la conjonction de deux branches de fruits différens. On fait une entaille à chacune dans la peau, & on les encaſtre l'une dans l'autre, les retenant avec de la laine, & au bout de ſix ſemaines ou environ, lorſque la ſoudure s'eſt faite, on ſevre la partie qui a été greffée ſur l'autre. Sevrer ici veut dire couper.

APPAREIL. Pris de la Chirurgie. Il ſignifie dans le Jardinage à peu près le même que dans cet Art. On ne doit pas faire une plaie un peu notable à quelqu'arbre que ce ſoit, aux groſſes branches, à la tige & aux racines, ſans y mettre à l'inſtant même un appareil.

Cet appareil n'eſt autre que de la bouze de vache fraîche ou vieille, & à ſon défaut

de bon terreau gras, ou même de la terre détrempée avec un peu d'eau. On applique l'une ou l'autre de ces choſes ſur la plaie, & on l'enveloppe avec un chiffon, le retenant avec de l'oſier, ou quoi que ce ſoit qui ne coupe pas l'écorce, quand l'arbre & la branche viennent à groſſir.

Tous les appareils du Jardinage qui ſont faits avec les onctueux, ou les choſes graſſes, beurre, poix réſine, ſain-doux, vieux oing, huile, &c; ceux faits encore avec la terre glaiſe, ceux auſſi qu'on applique aux orangers avec la cire verte, ou blanche, ou jaune, non-ſeulement ne valent rien, mais ſont préjudiciables aux végétaux quelconques. Tous, quels qu'ils ſoient, bouchent les pores, ils empêchent la tranſpiration, & pluſieurs d'entr'eux ſont des deſſicatifs. Une plaie d'oranger couverte avec de la bouze de vache, eſt plutôt cicatriſée en un an, qu'une autre en trois avec la cire verte. Sur cet article on s'étend plus amplement dans le corps de l'Ouvrage. Quelques Jardiniers connoiſſent l'appareil, mais ſous le nom d'emplâtre d'onguent

S. Fiacre ; encore le nombre en eſt-il très-petit.

APPETISSER ou ſe RAPPETISSER, ſe dit en Jardinage quand, ou un arbre, ou une branche, ou une plante, au lieu d'augmenter, dépériſſent, ſemblent décroître, ou devenir plus petits qu'ils n'étoient. C'eſt ce qui arrive à quantité d'arbres & de plantes mal conduits, à ceux qui ont des coups de ſoleil, qui ſont à des expoſitions trop brûlantes, aux arbres malades, langoureux, décrépits, & qui ſont ſur leur retour. Quand on tranſporte des arbres au loin, ou quand ils ſont anciennement tirés de terre, leur peau ſe contracte & s'applatit. Alors il faut, avant de les planter, les mettre, 8 ou 10 heures ſeulement, dans l'eau par les racines, les laiſſer ſe reſſuyer, puis les planter, & nonobſtant les arroſer. Les raiſons ailleurs.

ARBRE, mot pris du latin. C'eſt toute plante qui a la conſiſtance de bois dur, & qui tire ſon origine, ou d'une graine, ou d'un noyau, ou d'une bouture, ou d'un

rejetton, & qui croit dans la terre, qui y fait des racines, élevant ſes branches dans les airs, ou les répandant autour de la tige.

Tout arbre eſt compoſé de racines groſſes, moyennes & petites, & du chevelu; d'un tronc, d'une tige & de diverſes branches: elles ſont de trois ſortes, des groſſes, des moyennes & des petites. Il a auſſi des yeux ou boutons, des feuilles, des bourgeons, des fleurs & des fruits.

Il eſt des arbres de tige à plein vent, des demi-tiges, des baſſes tiges, ou nains, des arbres en éventail & en buiſſon. Il en eſt portant fruits, d'autres ayant ſeulement des fleurs & des graines.

ARBRE *ſur franc* ſe dit d'un arbre greffé; mais lequel eſt venu d'un pepin, ou de quelque bouture de tout arbre fruitier, leſquels on greffe, ou enfin d'un arbre déja greffé, & qu'on greffe de nouveau.

ARBRE *ſur coignaſſier*, eſt celui qui a été greffé ſur une bouture de coignaſſier, ou ſur un arbre venu d'un pepin du fruit du

coignaſſier. Il n'y a que les poiriers qu'on greffe ſur de tels ſujets.

On dit que le coignaſſier greffé en poirier, eſt pour les terres légeres, & que le franc eſt pour les terres fortes & ayant du fond. On dit auſſi que le prunier, à cauſe qu'il trace, & qu'il ne fait pas de groſſes racines, mais quantité de chevelu, convient aux terres qui n'ont pas de fond, & qu'au contraire les arbres greffés ſur amandier, à cauſe que l'amandier pique, & fait peu de chevelu, doit être mis par préférence dans les terres qui ont du fond. Voilà le dicton de tous les Jardiniers; mais quiconque ſait planter, comme on le doit, & comme on montrera à le faire, plante par-tout du franc & de l'amandier, & s'en trouve bien. Mais il eſt queſtion de planter, comme on le dira dans ſon lieu.

ARBRE *de tige en plein vent*, eſt celui qui a une tige élevée, lequel eſt haut monté, & qui étend en même-temps ſes branches tout au tour de ſa tige horiſontalement par en-haut.

ARBRE *de demi-tige à plein vent*, eſt celui

qui a une tige moins haute que le précédent ; mais qui du reſte eſt le même. On met également en eſpalier des arbres de tige & de demi-tige ; mais il faut que les murailles ſoient plus hautes que les murs de clôture ordinaire.

ARBRE *à baſſe tige* ou *nain*, eſt celui dont la greffe eſt près du tronc, & laquelle on ne laiſſe point monter, mais ſeulement s'étendre, ſoit autour de la tige, ſoit ſur les côtés, à raiſon de quoi il en eſt de deux ſortes ; les uns qu'on dreſſe en forme d'éventail, en contreſpalier, & d'autres qu'on forme en buiſſons, mais qu'on évide en-dedans. Quant à ceux en éventail, on en dira ſon avis dans le temps. *Voyez* BUISSON, ÉVENTAIL.

ARBRISSEAU, eſt un diminutif d'arbre, & ſignifie un petit arbre. On appelle arbriſſeau toute plante qui a un bois dur comme un arbre ; mais qui jamais ne parvient à la groſſeur, ni à l'étendue des autres arbres. Tels un noiſettier, un avelinier, un groſeiller, un ſureau, un laurier & l'if, &c.

ARBUSTE, eſt également un diminutif 'arbre : il eſt moindre encore que l'arbriſ- eau ; tels le roſier, le jaſmin, le roma- in, le hou, le genevrier, le chevre- euille, &c.

ARCHITECTE *des jardins*. Ce ſont ceux ui conſacrent leurs talents à compoſer & formers des Jardins, qui en font des plans aiſonnés, ſuivant les terreins réguliers ou rréguliers.

Tous les Architectes n'entendent pas la artie des jardins pour la diſtribution & our l'ordonnance. Il faut un gout parti- ulier pour cet art. L'un des plus beaux norceaux d'architecture en fait de Jardi- nage, eſt le jardin du Château des Tuile- ies à Paris.

Les Architectes les plus fameux de ces erniers ſiecles pour le Jardinage, furent es *Manſard*, les *le Noſtre*, les *le Blond*, es *Dégods*. Il eſt encore aujourd'hui plu- ieurs célebres Architectes qui marchent ur leurs traces, dont, par modeſtie, nous aiſons prudemment les noms. Il n'eſt pas

poſſible d'être un bon Architecte des jardins, ſans avoir des notions & la ſcience inſtrumentale du Jardinage & de la végétation.

ARGILLE, ARGILLEUX. L'argille eſt une terre graſſe qui ſe ſeche & ſe durcit à l'air, & qui ſe délaie & ſe met en bouillie à l'humidité. On peut tirer avantage des terres argilleuſes, en les tournant & retournant par un labour fréquent, les mettant en miettes; mais principalement par les engrais propres à alléger; ſavoir, fumier de cheval, crottin de mouton bien conſommé, fiente de pigeon également conſommée, & employés l'un & l'autre modérément; enfin avec bonnes terres mobiles & ſableuſes, terreau de gaſons, de feuilles, & tout ce qui convient pour alléger & ameublir.

ARGOT. Il vient de la reſſemblance que ces ſortes de choſes ont avec ce qu'on nomme ainſi dans les animaux, les poules, les coqs, les dindes, &c. Ils ont à leurs pattes des argots, leſquels ceux dont

on parle ici, imitent par leur figure. C'eſt la ſouche, autrement dit le bas de toute branche morte, ou vivante, groſſe, ou petite, ou moyenne, que le Jardinier pareſſeux, ou négligent laiſſe à quelqu'arbre que ce ſoit, au lieu de la couper tout-à-fait, & pris de l'écorce.

Il eſt rare de trouver des arbres qui ne ſoient pas pleins de ces argots par-tout, & rien n'eſt plus préjudiciable aux arbres. Ces argots empêchent la ſeve de recouvrir l'endroit de ces branches coupées, & ces bois morts cauſent la pourriture & les chancres. C'eſt la même choſe pour les arbres, que quand un Chirurgien mal-adroit & négligent laiſſe à nos plaies des chairs mortes, ou des chairs baveuſes. Outre que de telles plaies ne peuvent ſe refermer, ni ſe recouvrir, la gangrene s'y met ſouvent.

ARRACHER. Ce mot ſe prend en bonne & en mauvaiſe part dans le Jardinage. On dit fort à propos arracher les mauvaiſes herbes, arracher un arbre mort, ou qui ne vaut rien. Mais arracher eſt mal dit, quand on parle de tout arbre, ou de

toute plante qu'on doit mettre en place. Il faut dire *lever* un arbre dans la pépiniere, & le lever en effet. Il en eſt de même des arbriſſeaux, des arbuſtes & des autres plantes. On ne doit arracher que pour détruire & pour mettre au feu ; mais il faut déterrer ſoigneuſement, & *lever* avec beaucoup d'attention tout ce qui doit être replanté. Un arbre arraché & un arbre levé ſont différens comme la nuit & le jour.

Ce mot d'ARRACHER, quand il eſt queſtion de quoi que ce ſoit que l'on doit replanter, a quelque choſe de dur qui n'eſt pas ſupportable à tout Jardinier aimant ſa profeſſion. Que déſormais ce terme ſi impropre, ſi révoltant par lui-même, ſoit banni pour jamais de la bouche des honnêtes gens, ſi ce n'eſt quand il eſt queſtion d'une deſtruction totale.

ARRÊTER ſe dit principalement des melons, des concombres & des citrouilles, ainſi que de leurs ſemblables, quand leurs bras, ou rameaux s'alongeant trop, on les raccourcit pour leur faire pouſſer de

de leurs aiſſelles des membres fructueux. Il ſe dit encore de la vigne & de certains bourgeons que par néceſſité l'on raccourcit auſſi où beſoin eſt. On dit par néceſſité, parce que, regle générale, on ne doit, ſous quelqu'autre prétexte que ce ſoit, rogner, caſſer, pincer, arrêter par les bouts aucuns bourgeons; & voilà ce qu'on ignore pleinement dans le Jardinage: ſavoir, que cette miſérable pratique d'arrêter & de rogner eſt la perte des arbres. Il faut de toute néceſſité laiſſer croître les bourgeons des arbres de toute leur longueur. On en rend, dans le cours de l'Ouvrage, des raiſons auxquelles il n'y a point de replique. L'on a la fureur dans le Jardinage d'arrêter & de rogner par les bouts, & l'on perd tout. Si les Jardiniers faiſoient attention au préjudice qu'ils font aux arbres & aux plantes en les arrêtant de la ſorte, ils s'en garderoient bien. Mais c'eſt plutôt fait de couper que d'attacher. On coupe 200 bourgeons pendant le temps qu'on met à en attacher une douzaine.

ART ou SCIENCE; c'eſt, à certaines différences près, la même choſe. Art ſe

prend auſſi pour jugement, diſcernement, gout, génie, induſtrie, invention, & tout ce que grand nombre de Jardiniers n'a pas, & s'imagine pourtant avoir. Le Jardinage faiſant partie de la Phyſique, ou de la connoiſſance de la nature, eſt vraiment ſcience, & l'exercice, ou la main d'œuvre eſt art, métier, profeſſion des plus méchaniques, de la façon dont le plus grand nombre s'y prend. Il ſeroit fort poſſible d'annoblir le Jardinage, & de le relever de l'ignominie, de l'opprobre, & du diſcrédit où il eſt, & d'en faire un art libéral. Que les Jardiniers s'appliquent & s'inſtruiſent, qu'en même-temps ils aient de la conduite & des mœurs, bientôt ils ſeront en conſidération, d'autant que le Jardinage eſt la paſſion de quantité de fort honnêtes gens dans tous les états les plus diſtingués.

ASPIRATION. Ce mot vient du latin, & eſt pris de l'action de nos poumons aſpirant l'air. L'aſpiration des ſucs de la terre eſt l'action des racines qui pompent les ſucs. Les plantes aſpirent l'air, comme nous faiſons, ſans quoi elles ne profiteroient, ni ne vivroient.

On dit auſſi inſpiration & reſpiration ; mais le terme d'aſpiration étant d'uſage plus commun, nous nous en ſervons.

ASCENSION, vient du mot latin, qui veut dire monter. C'eſt l'action par laquelle la ſeve lancée des racines dans le tronc, du tronc dans la tige, de la tige dans les branches, & de ces dernieres dans toutes les parties des arbres, & de toute plante, eſt portée & répartie dans chacune de la même maniere qu'un tuyau fourniſſant à pluſieurs jets d'eau, diſtribue proportionnellement à chacun d'eux ſuivant leur capacité ; de même la ſeve s'éleve du bas en-haut dans les arbres par une vertu qui lui eſt particuliere, puis elle deſcend de la même maniere que l'eau retombe, après avoir monté. C'eſt ainſi encore que notre ſang, par le coup de balancier, eſt lancé & fouetté dans toutes les parties de notre corps.

Nombre de Phyſiciens prétend que la ſeve ne circule pas dans les différentes parties des plantes, comme notre ſang dans nos arteres & nos veines ; mais qu'elle ne fait ſimplement que monter & deſcendre,

ainſi que l'eau dont il vient d'être parlé : le plus grand nombre d'entr'eux prétend encore, & il eſt comme démontré, que cette ſeve en deſcendant, ſe répartit dans toutes les diviſions des plantes.

Cette queſtion curieuſe & de pure ſpéculation n'importe pas plus au Jardinage, qu'il importe à l'humanité de ſavoir comment ſe fait en nous la digeſtion, la nutrition, la diſtribution des ſucs. Faiſons bien toutes nos fonctions animales, ſans nous embarraſſer du reſte, de même opérons bien ſans rien de plus.

Il eſt une queſtion traitée amplement en ſon lieu dans l'Ouvrage, qui eſt non moins curieuſe que celle-là, & qui intéreſſe la pratique au ſujet de l'aſcenſion & de la deſcenſion de la ſeve. Il s'agit de ſavoir ſi la ſeve profite autant aux plantes lors de ſon aſcenſion, que lors de ſa deſcenſion pour la nutrition, leur accroiſſement & leur végétation. On ne dit qu'un mot ici à ce ſujet ; ſavoir, que la ſeve étant lancée & fouettée avec impétuoſité du bas en haut, comme le jet d'eau, monte par voie d'impulſion, & qu'elle deſcend plus lentement

étant ſeulement dirigée par ſon propre poids, comme cette même eau lorſqu'elle retombe. L'exemple des greffes en écuſſon & de toutes les branches, où par la faute de l'Ouvrier, qui a trop ſerré ſa ligature, le gonflement & le bourrelet ſont plus forts par en-haut, ſemble favoriſer le ſentiment de ceux qui penſent que ce n'eſt qu'en deſcendant que ſe fait la diſtribution & la répartition des ſucs. Les greffes font preuve à cet égard. Toujours le bourrelet ſe fait & ſe gonfle au-deſſus de la ligature, & foiblement au-deſſous d'icelle. Si l'on fait quelque ligature fort ſerrée au bras, par exemple, où le gonflement eſt-il plus grand, au-deſſus ou au-deſſous ? Sans contredit au-deſſus. *Voyez* HÉMORRAGIE.

ATHMOSPHERE. Mot grec, qui ſignifie la partie de l'air qui eſt au-deſſus de nous, qui nous environne, & où vont les vapeurs de la terre, d'où elles deſcendent. *Voyez* AIR.

ATOMES. Terme de Philoſophie. Ce ſont de petits corps indiviſibles, dont l'aſſemblage entre dans la compoſition de tous

les autres corps, ou partie de la matiere. Quelques Phyſiciens appellent atomes improprement dit, les parties volatilles, les corpuſcules, & les émanations des fleurs, qui forment les odeurs, & qui vont parfumer les airs. De même tous les corpuſcules qui s'exhalent ſans ceſſe de tous les végétaux, & qui vont ſe perdre dans l'air, rien n'empêche qu'on leur donne le nom d'atomes.

ATTACHE. Attacher en général, c'eſt l'action de retenir quoi que ce ſoit avec quelque choſe.

On attache les branches des arbres ſur le mur & ſur les treillages, ou avec des oſiers, ou avec du jonc, ou avec des loques & des clous.

Ne jamais attacher, ni branches, ni bourgeons, ni aucunes plantes, œillets & autres avec fil & ficelle; ils coupent, par la ſuite, les écorces. *Voyez* ALAISE.

AUVENT, *ou qui pare le vent, & qui en garantit*, c'eſt la même choſe. Ce qu'on appelle auvent dans le Jardinage eſt totalement inconnu par les Jardiniers. Il n'y a qu'à Montreuil, & aux endroits où la mé-

thode de Montreuil eſt pratiquée qu'on connoit les auvents. Ce ſont des inventions ingénieuſes, dont les habitans de ce lieu ſe ſont aviſés, tant pour conſerver leurs arbres, que pour des raiſons particulieres très-importantes à détailler ailleurs. Voici en abrégé ce que c'eſt.

Ils ont des tablettes au lieu de larmiers à leurs murs. On appelle larmier la petite avance qui fait ſaillie au bas du chaperon. Mais à Montreuil, c'eſt une tablette qui a cinq ou ſix pouces de large ; de plus, ils ont de trois pieds en trois pieds, ou environ, de forts échalas, ou d'autre bois ſcellés dans leurs chaperons, & incorporés dans ces tablettes. Ces bois ſcellés de la ſorte dans le chaperon de leurs murs, ont un pied & demi de ſaillie : là-deſſus ils mettent au printemps des paillaſſons à plat de la même grandeur que ces bois, ainſi ſcellés dans les murs. Ceux qui ſont en état de faire de la dépenſe, ont des potençaux de fer au lieu d'échalas ; & au lieu de paillaſſons, ce ſont des planches fort larges, qu'ils poſent deſſus durant les temps fâcheux. Ils laiſſent ainſi ces pail-

laſſons à plat, & ces planches; & quand les dangers ſont paſſés, on ſerre le tout pour les années ſuivantes. Comme ils ont reconnu que ce ſont les vapeurs de la terre qui gelent les bas, ils appliquent leurs paillaſſons par le bas ſeulement, & le haut ſe trouve ſuffiſamment garanti par leurs tablettes, & leurs paillaſſons poſés à plat ſur leurs échalas, ou par leurs planches poſées auſſi à plat. *Voyez* ABRI.

Nous avons admis dans le Jardinage une eſpece d'auvent inconnu juſqu'ici, & lequel eſt fort ſimple; il a des avantages audeſſus de tout pour les eſpaliers. Ce ſont des paillaſſons poſés en forme de toit, ou de tentes, prenant du haut du mur, où ils ſont attachés ferme, à cauſe des vents, & deſcendant à peu près vers la moitié de la hauteur du mur. Vous les ſoutenez par en bas ces paillaſſons avec, ſoit des perches, ſoit des piquets, aſſez fermement pour réſiſter aux vents. Ils ſont tenus à une élévation ſuffiſante pour qu'on puiſſe aller & venir deſſous. On les y laiſſe ainſi durant les dangers, parce qu'il y a aſſez d'air pour que les feuilles, les fleurs & les bourgeons

ne s'attendriſſent pas ; ou bien on les y poſe de façon qu'on puiſſe les enlever quand bon ſemble. Chacun des curieux peut commenter & combiner la préſente invention. Ce qui eſt de certain, c'eſt que, par ſon moyen, on garantit les eſpaliers des influences malignes de l'air, & on évite beaucoup des inconvéniens des paillaſſons ordinaires.

B

BAGUE. Beaucoup de Jardiniers les connoiſſent. Ce ſont des œufs de certaines chenilles, leſquelles ſont artiſtement arrangées l'une près de l'autre, ſe tenant enſemble, & collés de façon à ne pouvoir être ſéparés. Quand, faute de les appercevoir, ce qui n'eſt pas aiſé, ils viennent à éclore, la verdure de l'arbre eſt dévorée, ſi l'on n'eſt pas à portée d'y remédier. La raiſon pour laquelle on les nomme bague, c'eſt parce que ces œufs, comme de petites perles bien arrangées, forment la même choſe que les bagues qui entourent le doigt, ſont appliqués en travers tout autour d'une branche. On les coupe avec la ſerpette pour les ôter, & elles font réſiſtence au tranchant de la ſerpette. Ces bagues ne ſont jamais que ſur les jeunes bois de la pouſſe de l'année.

BAHUT, terme populaire; on dit dos de bahut. Bahut eſt un coffre qui a une élévation en-deſſus, & qui va en inclinant

les deux côtés. On appelle dos de bahut en Jardinage, ſoit une allée, ſoit un quarré, ſoit une planche, qui ſont bombés, ou élevés dans le milieu, & qui vont en diminuant des deux côtés. *Voyez* Dos d'Ane.

BANDAGE. Il vient du mot de bander. Ce mot eſt tiré de la Chirurgie. Les bandages ſervent dans le Jardinage pour la même fin que dans la Chirurgie. Voici entr'autres quelques cas fort ordinaires où les bandages doivent avoir lieu néceſſairement dans le Jardinage.

En voulant tailler une branche, on l'éclate, ou on la tord : un ouragant caſſe des branches qui ne ſont pas encore tout-à-fait ſéparées ; des branches ſurchargées de fruits ſont, ou forcées, ou à demi-caſſées, ou éclatées. Dans tous ces cas & autres ſemblables, le Jardinier butord coupe, c'eſt plutôt fait, & ſouvent un arbre eſt eſtropié, ce qu'on appelle épaulé : le Jardinier ſoigneux rapproche habilement & promptement les parties l'une contre l'autre, avant que le hâle les flétriſſe ; il met des écliſſes, ou petits morceaux de

bois tout autour, de peur que la ligature n'offenſe l'écorce, ou, s'il n'en a pas beſoin, il enveloppe & garnit avec quelque chiffon la branche; mais auparavant pendant que quelqu'un tient la branche bien en état, & les parties bien rapprochées, il met autour de la plaie un enduit de bouze de vache un peu épais, ſur lequel il applique enſuite ſon chiffon & ſes écliſſes, faiſant un bandage ferme avec de l'oſier, ou de la corde un peu groſſe. Mais afin que la ſecouſſe des vents, ou quelqu'autre accident ne puiſſe rien déranger, il met, ou une fourche de bois, ou quelque ſupport, auquel il attache ſa branche malade. Par ce moyen la branche reprend, & il ſe fait un bourrelet, ou cicatrice à la plaie, de même qu'à nous en pareil cas; & outre que l'arbre n'eſt pas défiguré, ces branches portent des fruits, comme s'il ne leur étoit rien arrivé.

BAR, ou BARRE, civiere qui a quatre manches ſervant à porter des fardeaux. Il eſt compoſé de deux ſortes de brancards avec pluſieurs traverſes à jour dans le milieu. Deux hommes par les manches le

ortent chargé de fumier, &c. Il eſt du ardinage & de quantité d'Arts.

BAR *à caiſſe*, eſt celui ſur lequel dans ſon nilieu eſt pratiqué une caiſſe pour tranſ- orter terre, terrot, gaſons, menues plan- es en mottes, &c.

BARBARE ou EXOTIQUE. Ces deux nots veulent dire étranger. On appelle lante barbare ou exotique toutes les plan- es d'outre-mer : on les nomme encore lantes graſſes, à cauſe, peut-être, de leurs ualités onctueuſes, comme on dit figues raſſes pour cette même raiſon. Ces ſor- es de plantes ſont cenſées barbares à otre égard, & ont été ainſi appel- ées à cauſe qu'elles ne ſe familiariſent ıais avec nous, ni avec les autres plan- es, & parce qu'elles ne ſe conſervent dans os climats que par des ſoins particuliers & par induſtrie.

Il eſt quantité d'arbres, d'arbriſſeaux, arbuſtes & de plantes particulieres, que es curieux font venir des lieux les plus loignés, & qui trouvent maintenant place ans le Jardinage. Ce n'eſt que depuis un ertain nombre d'années qu'on les a ad- nis.

BASSIN. L'étymologie eſt dans le terme même ; ſavoir, de ſein & de bas ; qui eſt plus bas que ce qui l'environne. C'eſt tout endroit de terre plus bas que la terre, voiſine ſoit qu'on le pratique exprès, ſoit autrement. Faire un baſſin autour d'un arbre, c'eſt creuſer la terre de quelques pouces de profondeur, & à une certaine diſtance de la ſouche, pour dégorger une greffe enterrée.

Tout baſſin doit être tiré de long tout autour de l'arbre, ſi l'on veut qu'il ne ſe rebouche pas en peu de temps. La plupart font des baſſins de la grandeur de la forme d'un chapeau. Le même doit ſe pratiquer pour les baſſins qu'on fait pour arroſer & fumer les arbres, ſi l'on veut que le fumier & l'eau faſſent leur effet, & arrivent juſqu'aux racines. Mais au lieu de faire un baſſin autour du tronc, qui ne pompe pas ou que foiblement, laiſſer une motte autour ; & en-deçà de cette motte, à l'endroit où les racines pompent, creuſer pour y dépoſer l'eau & le fumier.

BASSIN ſignifie encore une piece d'eau de quelque grandeur & de quelque forme qu'elle ſoit.

BATARD, BATARDEAU, tige batarde. On ne ſait trop l'étymologie de ce mot. C'eſt un arbre dont la tige eſt plus haute que celle d'un arbre nain, & moins haute que celle d'un arbre à demi-tige ; il tient le milieu entre l'arbre à demi-tige & l'arbre nain. Il n'eſt pas mal de planter les potagers avec de pareils arbres : on peut labourer plus aiſément autour ; le fruit d'en bas eſt plus aéré, & le potager en eſt moins ombragé & plus dégagé ; il a auſſi plus de grace.

BATARDIERE, eſt un terme de Jardinage plus uſité dans certains livres du Jardinage, que dans le langage commun. On dit plus volontiers & plus convenablement pépiniere. C'eſt, dit-on, un endroit du jardin où l'on place près à près des arbres tout greffés, pour y recourir au beſoin. La précaution eſt fort ſage.

BATTRE la terre ; c'eſt avec un outil de bois plat, qui eſt au bout d'un manche, donner de grands coups deſſus pour la faire enfoncer, la rendre ferme & dure : c'eſt ainſi qu'on en uſe pour les allées qu'on veut ſabler.

BATTRE la terre, ſe dit encore quand, à force de marcher deſſus, on la rend plus dure.

SE BATTRE, en parlant de la terre, c'eſt quand les grandes pluies, ou les pluies d'orages frappent la ſuperficie de la terre. On dit alors terre battue qu'il faut ameublir en la labourant, ou en la binant.

BECHE. Inſtrument du Jardinage avec lequel on remue la terre. Il eſt de fer plat & battu, haut d'environ 9 pouces, & large de 7 à 8; il a par en haut une douille pour y mettre un manche. C'eſt de tous les outils du Jardinage celui qui fait plus proprement & plus ſolidement l'ouvrage. Une beche trop maſſive, large & épaiſſe fait mal l'ouvrage, & elle aſſomme les bras. Quand, à force d'avoir travaillé, elle eſt trop uſée, on n'avance point la beſogne.

BÉQUILLE, eſt un inſtrument de fer recourbé, moins large que la ratiſſoire; mais recourbé en rond, & dont le manche eſt plus court. La béquille a pris ce nom, parce que jadis au bout de ſon manche il y avoit un morceau de bois en travers,

travers, posé comme celui qui forme la béquille. Quelques Jardiniers ont conservé jusqu'à présent cette forme de manche, qui embarrasse plus qu'elle ne sert.

BÉQUILLER veut dire labourer avec la béquille.

BESOCHE ou PIOCHE, sont à peu près la même chose, excepté que la besoche est camuse, & la pioche est pointue. L'un & l'autre instrument sont fort connus dans le Jardinage : c'est pourquoi on n'en fait pas la description.

BINAGE, BINER, BINETTE. Vient du latin, qui veut dire faire deux fois une même chose. On a labouré foncièrement d'abord ; ensuite on recommence un autre labour moins foncier, & seulement superficiel. La BINETTE est un instrument du Jardinage, lequel est de fer, ayant d'un côté deux fourchons en forme de cornes, & de l'autre étant camus ; on s'en sert pour labourer légérement les menues plantes.

BINAGE, c'est le labour fait avec la binette. On dit donner un binage aux laitues, aux chicons, aux chicorées, &c.

Binage léger, binage profond. *Voyez* SERFOUETTE.

BINER, c'eſt labourer avec la binette.

BLANC. Le blanc ou le meunier. C'eſt une maladie commune à quantité d'arbres & de plantes. Elle eſt une eſpece de lepre qui prend aux uns & aux autres, qui gagne peu à peu, & qui ſe communique aux feuilles, aux bourgeons ou rameaux, & aux fruits même des arbres. Cette maladie les rend tout blancs, & couverts d'une ſorte de matiere cotonneuſe qui les empêche de profiter, & ce qu'on appelle la tranſpiration des arbres, au moyen de quoi ils ne peuvent ſe reſſentir des bienfaits de l'air.

Parmi les plantes potageres, il en eſt beaucoup qui ſont incommodées du blanc, les melons ſurtout & les concombres. Mais de tous les arbres, celui auquel le blanc eſt le plus funeſte, c'eſt le pêcher. On n'a pas encore juſqu'ici connu le fond de cette maladie, ni le remede. On donne des idées ſur l'un & l'autre dans l'Ouvrage, & des remedes immanquables.

BLANC ſe dit auſſi du fumier chanci,

où l'on apperçoit quantité de petits filamens blancs appliqués par couches, & étendus ſur chaques petites mottes de fumier, & qui ſont la matiere ou la matrice des champignons. On les inſére dans les couches à champignons.

BOISEUX. Il vient du mot de bois. On dit racines boiſeuſes, celles qui étant groſſes, ont la conſiſtance du bois dur. *Voyez* LIGNEUX.

BOMBÉ, BOMBER, vient de l'Architecture dans ſa ſignification propre. C'eſt un terme qui, dans le Jardinage, veut dire élevé un peu en dos de bahut : on dit qu'il faut que les allées du Jardinage ſoient bombées, c'eſt-à-dire, plus élevées dans le milieu que ſur les côtés ; outre qu'elles ont plus de grace, jamais les eaux ne peuvent y ſéjourner.

BOMBER ſe dit des plates-bandes qui doivent être plus chargées de terre dans le milieu que ſur les côtés. *Voyez* PLATES-BANDES.

BORDER, BORDURES, ſe diſent des allées, des planches & des quarrés du Jardin. Il vient du mot de bord : former un

bord, de peur que quelque choſe ne ſe répande, ou n'éboule. On dit qu'il faut border les allées, pour que les terres des planches & des quarrés ne ſe répandent dans les allées, ſur-tout ſi elles ſont ſablées.

Les bordures les plus communes des jardins ſont celles de buis. On fait des bordures avec toutes ſortes de plantes qui montent peu, entr'autres le thym, l'hyſſope, la ſauge, la lavande & autres herbes odoriférantes; on en fait avec le perſil, l'oſeille, les fraiſiers, &c.

Maintenant on fait des bordures de parterres avec des planches de bois de chêne, épaiſſes d'un bon pouce, & qu'on attache avec de petits avant-pieux enfoncés en terre: on laiſſe ces planches ſaillantes de quelques pouces de plus que la terre, & on les peint en verd.

BORDER ſe dit également des planches du jardin avec le dos de la beche, en mettant un cordeau le long de chaque planche: on bat la terre en la labourant, ou après qu'elle a été labourée, afin qu'elle ne ſe répande pas, ni ne s'éboule dans les allées & dans les ſentiers, & auſſi afin que les

eaux des pluies & des arroſemens ne puiſſent ſe perdre.

BOSQUET, terme de Jardinage. Il vient originairement du mot BOUQUET, & par corruption BOSQUET. C'eſt un eſpace de terrein garni d'arbres à plein vent non fruitiers & de charmilles par compartimens, où l'on pratique des allées. Comme cet aſſemblage d'arbres, d'arbriſſeaux, d'arbuſtes, & de diverſes plantes formant un tout de verdure, reſſemble à une ſorte de bouquet, on a dit BOSQUET au lieu de BOUQUET.

BOTANIQUE eſt un mot grec qui ſignifie la ſcience des ſimples, autrement dit des plantes uſuelles, ou d'uſage, ainſi que celle des plantes médicinales & de ſimple curioſité.

BOTANISTE, eſt celui qui s'applique à cette ſcience. Tournefort eſt un fameux Botaniſte.

BOUILLON. Ce terme eſt nouveau & inconnu dans le Jardinage. Il eſt pris de l'uſage commun, & employé dans ſa ſignification propre. On prend un bouillon pour s'humecter, en même-temps que

pour ſe ſuſtenter. Le même eſt par rapport aux plantes. Le bouillon dont il eſt ici queſtion eſt compoſé d'onctueux, d'humectans & de corroborans, & voici comme il ſe fait.

Prendre pour un ſeul bouillon une couple de ſeaux d'eau, & les mettre dans un baquet; y jetter ce qui ſuit :

Crottin de cheval la valeur d'un demi-boiſſeau, lequel mis en miette avec les mains & pulvériſé,

Crottin de mouton pulvériſé auſſi, plein les deux mains.

Bouze de vache environ un demi-boiſſeau, laquelle bien délayée auſſi avec les mains.

Terreau gras & vif de couche, *item* que deſſus.

Par terreau *gras & vif* on entend celui qui n'a point été évaporé pour avoir été longtemps à l'air, au hâle, & délayé par les pluies, mais nouvellement amoncelé & mis en un tas, quand on a briſé les vieilles couches. Dans le cas de diſette de celui-là, on le prend tel qu'on peut l'avoir; mais on leve celui de la ſuperficie pour plonger

& aller en fond. Il en eſt du terreau comme de quantité de nos alimens, qui ſe paſſent, étant gardés un certain temps, les uns plus, les autres moins.

Commencer par bien battre, & mêler le tout enſemble, puis le jetter dans le baquet, & avec les mains bien délayer.

Faire un baſſin autour d'un arbre, non pas autour du tronc, dont la fonction principale n'eſt pas de pomper, mais de recevoir & de contenir les ſucs; faire ce baſſin en-deçà, environ à 6, 7 & 8 pouces du tronc, ôtant la terre juſqu'aux premieres racines, & verſer le tout dans la jauge; & comme au fond du baquet il en reſte toujours, le bien nettoyer avec les mains, & répandre le tout dans la jauge.

Quand l'imbibition eſt faite, remettre la terre, afin que rien ne s'évapore.

Faire le ſemblable à tout ce qui en a beſoin, arbres, arbuſtes, plantes en caiſſes & en pots.

Réitérer, ſi un premier bouillon ne ſuffit pas, ce qui eſt fort rare.

Le même a lieu pour les orangers malades.

Le voilà ce bouillon ſi ſouverain, ſi efficace, le voilà en petit pour un ſeul arbre. Mais en a-t-on beſoin pour un certain nombre d'arbres ? On augmente la doſe de chaque ingrédient au prorata du nombre d'arbres à médicamenter, le tout à vue de pays ; un peu plus, ou un peu moins n'eſt pas d'une grande conſéquence : alors on bat le tout enſemble avec divers outils.

C'eſt ainſi que dans la cure des maladies humaines on emploie les juleps, les cordiaux, les ſtomachiques, les bouillons pulmonaires, ceux faits avec les antiſcorbutiques, les apoſemes, &c.

Mais il eſt une obſervation la plus importante ; ſavoir, que de même que dans la médecine humaine, quand les parties nobles ſont attaquées irrémédiablement, ces recettes ne peuvent rien, de même le bouillon quant aux arbres épuiſés & ruinés. Mais comment les connoître ? C'eſt ce qui ſera dit dans le corps de l'Ouvrage.

On eſt aſſuré de guérir par le moyen de ce bouillon, une quantité de maladies des plantes & des arbres, telles la jauniſſe, le

blanc, ou le meunier aux pêchers, les effets & les accidens causés par la cloque, par les vents roux, &c.

Tels sont la magie, le sortilege & les charlataneries de l'Auteur du présent Dictionnaire, dont on fait chacun juge.

Il est un autre bouillon de son invention, lequel non moins efficace, & lequel fait avec les lavures de cuisine. Il est rapporté en son lieu. *Voyez* ISSUES DE CUISINE.

BOULES, arbres en boules. Ce sont ceux qu'on tond effectivement en boules, & qu'on ne laisse point croître. Aussi ces sortes d'arbres, toujours retenus & arrêtés, ne poussent que du chiffonnage, & de fort petites feuilles, qui est ce qu'on souhaite. Ils ne profitent point de la tige, si ce n'est après de très-nombreuses années.

BOULINGRIN. Terme nouvellement introduit dans le Jardinage, & qui est pris de l'anglois, quoiqu'en Angleterre ce mot ait une autre signification que parmi nous. En Angleterre ce sont des jeux de boules sur des gazons. En France ce sont des espaces particulieres de terreins où l'on pra-

tique des compartimens de gazons pour l'ornement avec des ombrages.

BOURRELET & non BOURLET. C'eſt une ſorte d'excroiſſance ou d'élévation qui ſe forme à toutes les plaies des arbres, quand le recouvrement s'en fait. On l'a nommé bourrelet, à cauſe que la petite élévation que forme ce recouvrement d'une plaie, imite la figure de ces bourrelets mis au front des enfans, qui ſont ordinairement garnis de ce qu'on appelle de la bourre, ou qui l'étoient dans leur origine.

Outre ces ſortes de bourrelets, il y en a quantité d'autres qui ſe trouvent aux branches & aux bourgeons des arbres dans les endroits même d'où ces bourgeons ſont ſortis de l'arbre.

A toutes les greffes il ſe forme un bourrelet qui, à certains arbres, eſt ſouvent plus gros que la tige même. C'eſt un défaut & un déſavantage pour les arbres. On en dira la cauſe, la raiſon, & les moyens de les prévenir & de les éviter.

On dit faire bourrelet, quand par l'arrivée de la ſeve à un endroit récepé, il ſe

fait peu à peu un recouvrement de la plaie.

Il eſt encore des bourrelets aux arbres, leſquels ſont contre nature. Ce ſont ceux qui ſont en forme de groſſes loupes. On peut auſſi y remédier dans les commencemens ; mais quand ils ſont formés, il n'eſt plus temps.

BOURGEON, Bourgeonner. Mot propre au Jardinage, & qui n'eſt employé ailleurs que par comparaiſon : l'on dit viſage bourgeonné, & auſſi né bourgeonné. On appelle bourgeon, la pouſſe de l'année qui provient d'un œil, ou bouton. Quand le bourgeon devient bois, on le nomme branche ; mais tant qu'il eſt verd, il ſe nomme bourgeon.

Quelques-uns peu inſtruits, confondent le mot de bourgeon & de bouton, mais mal à propos. Sans être verſé dans le Jardinage, on ſait que toujours un bourgeon vient d'un bouton ou œil, qui lui a donné l'être. Il faut pourtant excepter de cette regle générale ceux des bourgeons appellés faux-bourgeons, dont il ſera parlé ci-après, qui naiſſent immédiatement de la peau ; mais qu'on en faſſe la remarque, & l'on re-

connoîtra que toujours, ſoit à la tige, ſoit aux branches où croiſſent ces faux bourgeons, un petit bouton verd, renfermant le germe du bourgeon, a précédé. La différence de ce dernier avec les boutons produits ſuivant le cours ordinaire de la nature, c'eſt que jamais le bourgeon qui naît de cet œil ou bouton *adventice*, n'eſt franc comme l'autre. Toujours il eſt flâche & poreux; au lieu que le bourgeon contenu en petit dans l'œil, a été bien autrement travaillé. Pendant tout le temps que le germe a ſéjourné dans le bouton, il y a été cuit & digéré.

BOURGEONNER ſe dit, quand au printemps les yeux, ou boutons des arbres font paroître au-dehors un commencement de verdure, qui s'allonge par la ſuite.

On appelle faux bourgeons, toutes les pouſſes des arbres qui ne ſont pas ſorties d'un œil, ou bouton, mais qui percent directement de l'écorce.

Parmi ces faux bourgeons, il en eſt qui ſont quelquefois très-précieux, dans le cas ſur-tout où il faut garnir un vuide dans un arbre, ou même le renouveller.

D'ordinaire on détruit les faux bour-

geons, à cauſe que, preſque toujours, ils ſont mal placés, & parce qu'ils font confuſion; mais il eſt des moyens ſûrs pour, de ces faux bourgeons, faire des boutons à fruit. Ces moyens, on les dira dans le temps.

BOURGEONS LATÉRAUX, & BRANCHES LATÉRALES. Tels ſont ceux qui croiſſent à droite & à gauche, & non ſur le devant, ou parderriere, ni perpendiculairement, & d'à plomb à la tige & au tronc, mais ſur les côtés. Les perpendiculaires, directes, verticales, & d'à plomb à la tige & au tronc, les ſupprimer: ils emporteroient l'arbre; mais ſe retrancher ſur les boutons & les branches de côté, ou latéraux. *Voyez* COLLATÉRAL.

BOURSES A FRUIT. On appelle ainſi certaines branches qui, aux poiriers & pommiers ſeulement, ſont de forme ſemblable à celles des bourſes dont on fait uſage pour y mettre de l'argent. Elles ſont comme elles, étroites du haut & larges du bas. Ces bourſes à fruit naiſſent toujours aux extrêmités des branches fructueuſes, & elles portent des fruits durant pluſieurs an-

nées. Heureux les arbres qui ont beaucoup de ces ſortes de bourſes ! Elles ſont des ſources de fécondité inépuiſables. Les bourſes dans les arbres à fruit ſont des amas d'une ſeve bien élabourée, tel que le lait des mamelles y contenu pour la nourriture de l'enfant.

BOUSILLER, Bousilleur. Terme de Maçonnerie formé de deux mots. Il ſignifie dans cet art, comme qui diroit, travailler avec de la boue. Ce terme pris dans ce ſens, eſt en uſage dans la Maçonnerie, & n'a rien de déſavantageux ; mais comme dans tous les arts méchaniques on a tranſporté la ſignification de ce mot à tout ce qui eſt fait groſſiérement, & dans le gout de ces ſortes d'ouvrages avec de la boue ; on lui a donné une idée peu favorable. En Jardinage, & en tout autre art, bouſiller n'eſt autre que faire mal & groſſiérement les ouvrages.

BOUSILLEUR, eſt celui qui, pourvu que l'ouvrage ſoit fait, ou paroiſſe fait, travaille à la hâte, ſans gout, ſans jugement, ſans approprier l'ouvrage, & ſans agir conſéquemment aux regles. Ce mot qui, dans le ſtyle po-

pulaire, a quelque choſe de bas, eſt en vogue dans le Jardinage; il eſt fort énergique, & ſa ſignification n'eſt que trop ordinaire dans les ſuppôts de cet art.

BOUTON ou ŒIL. On ne voit pas trop pourquoi on a donné l'un & l'autre nom à cette partie des plantes, d'où naiſſent les branchages, les feuilles, les fleurs & les fruits de toute plante. *Voyez ci-après* BOUTURE.

Un bouton eſt une petite partie ſaillante formée de la plus pure ſubſtance de la ſeve, qui renferme l'embrion de tout rameau dans toute plante, & qui n'eſt jamais produit, ni formé que par l'entremiſe d'une feuille.

Voici une obſervation qui n'a point encore été faite nulle part, & qui eſt autant curieuſe qu'importante; ſavoir, que comme il n'eſt point de boutons ſans feuilles, il n'eſt pas non plus de feuilles ſans boutons. La feuille eſt faite pour le bouton, afin qu'elle le nourriſſe & le ſubſtante, de même que le bouton eſt fait pour la feuille, afin de recevoir d'elle ſa ſubſiſtance. Sans feuille point de bouton; il ne peut vivre, il faut qu'il avorte, & ſans

bouton la feuille ſeroit inutile, & deviendroit oiſive. Voilà ce que le Jardinier ignore : qu'on en faſſe la remarque, & l'on verra que la premiere choſe qui paroît quand tout arbre pouſſe, & lorſque l'œil s'ouvre au printemps, ce ſont des feuilles ou des follicules aux fleurs pour adminiſtrer la nourriture au bourgeon naiſſant, à l'exception de la figue, qui pouſſe ſans feuilles. Il en ſera dit la raiſon ailleurs. L'hiver le bouton n'agit pas au dehors, parce qu'il eſt privé de ſa feuille, qui eſt ſa mere nourrice, & en tout autre temps la feuille eſt attachée au bouton, tant qu'il n'eſt pas tout-à-fait formé, & ſitôt qu'il a ſon complément, ſa feuille tombe.

Telle eſt la ſeule cauſe de la chute des feuilles, quand elles tombent naturellement & ſans cauſe forcée. Tout ce que les uns & les autres, parmi les ſavans, ont imaginé dans leur cabinet au ſujet de la chute des feuilles, eſt purement gratuit de leur part. Il faut être ſur le tas même pour ſuivre la nature & la voir opérer. On prouve démonſtrativement dans l'Ouvrage

vrage cette origine, ſans recourir à des expédiens imaginaires.

On compare les boutons, ou les yeux des plantes à des œufs, ou à des graines : en effet, tout ce qui ſe paſſe dans la formation d'un œuf & d'une graine, ſe retrace dans la formation d'un bouton ; & de même tout ce qui ſe paſſe dans un œuf qui devient animal vivant, & dans une graine qui devient plante, ſe peint également dans le bouton devenant bourgeon, fleur & fruit.

Boutons *à bois*. Ce ſont ces yeux que toujours accompagne une feuille, & qui jamais par eux-mêmes ne produiſent des fruits, mais ſeulement des bourgeons, qui, pourtant bien ménagés, en donnent par la ſuite. Ceci bien entendu, eſt un paradoxe dans le Jardinage ; ſavoir, de convertir les boutons à bois en autant de boutons à fruit pour l'année d'après leur naiſſance ; & voici une autre ſorte de paradoxe en apparence auſſi ; ſavoir, qu'il ne tient qu'à tout Jardinier intelligent d'avoir, à volonté, des boutons à fruit à ſes arbres. C'eſt ce que nous démontrons

dans le Traité de la taille, où nous donnons les moyens ſûrs & les plus naturels pour y parvenir. Ceci n'eſt point hablerie ; on en appelle à l'expérience journaliere dans tous les endroits où nous opérons.

Boutons *à fruit*. Ce ſont des yeux qui ont toujours à côté d'eux pluſieurs feuilles; mais qui ſont plus gros, plus nourris & plus ſaillans que les boutons à bois.

Les boutons à fruit dans les arbres à pepins, ont autour d'eux pluſieurs feuilles de différentes grandeurs, & auſſi pluſieurs fleurs ; au lieu que les boutons des fruits à noyau n'ont qu'une, ou deux feuilles, & aſſez communément une ſeule fleur, ou deux enſemble, ſi l'on en excepte les ceriſiers & leurs ſemblables, qui ont des boutons à fruit au milieu de pluſieurs feuilles, & dont les fruits ſont grouppés, ou pluſieurs enſemble en un tas.

BOUTONNER en Jardinage eſt tout différent que bourgeonner. Il ne faut pas les confondre. Boutonner veut dire commencer à s'ouvrir, & à faire éclorre le germe renfermé dans le bouton. Ce germe, quand il eſt ſorti du bouton, & lorſ-

qu'il a une certaine grandeur, s'appelle bourgeon. Les arbres boutonnent, quand leurs yeux se gonfient & grossissent, commencent à sortir de leurs enveloppes, & ils bourgeonnent quand ils font voir un peu de verdure, & lorsque les yeux produisent un petit montant, qui de jour à autre s'allonge, & va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'il devienne à la fin branche formée.

BOUTURES. Ce sont les rejettons de tous les arbres quelconques, & de toutes les autres plantes, lesquels naissent, ou des racines, ou du tronc, & de la souche, soit que ces rejettons aient des racines, ou non.

BOUTURE se prend encore pour toute branche & pour tout rameau détaché qu'on met en terre pour y prendre racine; c'est ainsi qu'on met en terre des rameaux de groseilliers, de sureaux, de jasmins, de juliennes, de giroflées jaunes, &c. & ils prennent racine. Aux artichaux, au lieu de dire boutures d'artichaux, on dit des œilletons; & à la vigne, on dit marcottes & crossettes, tant ce qui a racine, que ce qui n'en a pas.

Ce terme de bouture vient d'un vieux mot fort uſité encore parmi les gens de campagne ; ſavoir, *bouter*, pour dire mettre. *Boutez-vous là*, diſent-ils communément : *boutez votre chapiau*. A propos de quoi il faut obſerver que tous les noms des arts méchaniques ont été inventés par tous gens groſſiers, qui n'avoient d'autre but que de s'entendre eux-mêmes & entr'eux : au lieu que ceux des ſciences & des arts libéraux ſont, pour la plupart, ſignificatifs & compoſés originairement des plus anciennes langues, ſur-tout du grec & de l'arabe. Tels ſont les termes de la Médecine & de la Chirurgie, de l'Anatomie, la Chymie, la Pharmacie, la Botanique, l'Aſtronomie, & autres. Comme donc ce que nous nommons bouture, n'eſt autre choſe que de menus rameaux, pour la plupart, qu'on met, & qu'on pique en terre, les Jardiniers les ont appellées d'un mot qui leur eſt ordinaire, & qui leur a paru le plus expreſſif, comme qui diroit rameau qu'on boute en terre. Ils diſent *boutures*, comme ils diſent *aoûté*, pour ſignifier la formation & la conſiſtance de toute plante boiſeuſe,

ou ligneuſe, qui eſt toute autre lors du mois d'Août qu'auparavant. Il en eſt de même d'une infinité d'autres.

BOUZE DE VACHE. Cet engrais fort gras & frais, convient dans les terres ſeches, légeres & ſableuſes; le laiſſer pourrir auparavant, ſans quoi il s'emploie mal, il eſt pourriſſant & crud; il forme alors ce qu'on appelle des *galettes* dans terre, qui ſont long-temps à pourrir.

C'eſt avec la bouze de vache que ſe fait l'emplâtre de l'onguent S. Fiacre. *Voyez* EMPLATRE.

BRANCHAGES. Ce terme, & les ſuivans, ſont propres au Jardinage. C'eſt l'aſſemblage de pluſieurs branches enſemble, ou ſéparément, ſoit dans un même arbre, ſoit dans pluſieurs.

BRANCHE, eſt un rameau ſaillant, faiſant partie de tout arbre, lequel eſt produit par un œil, ou bouton, & qui, après avoir été bourgeon tendre, a pris la conſiſtance de bois dur.

Trois ſortes de branches ſur tout arbre, des groſſes, des moyennes & des petites.

Ces trois ſortes de branches ſe partagent

en différentes classes ; savoir, BRANCHES *à bois*, lesquelles portent des boutons à bois.

BRANCHES *à fruit*, à cause qu'elles ont des boutons fructueux. Elles ont des marques distinctives ; savoir, des rides, ou des especes d'anneaux à leur empattement.

BRANCHES *de faux bois*, ainsi appellées, parce que toujours elles percent à travers l'écorce, & non d'un œil, ou bouton.

BRANCHES *gourmandes* ou *gourmands*, à raison de ce qu'elles prennent toute la nourriture, & causent la disette de leurs voisines ; sur celles-ci le jardinage commun est dans une grande erreur. Personne encore, excepté les gens de Montreuil, n'a connu la nature, l'usage, les propriétés & les avantages qu'on peut tirer des branches gourmandes. Dans le Traité de la taille, nous apprenons à tirer des branches nommées gourmandes, tous les avantages possibles, de rendre, par leur moyen, les arbres d'une étendue immense, autant fructueux, & de longue durée : enfin, de n'avoir, par la suite, que des branches dans l'ordre de la nature, comme les arbres des

forêts & des vergers, ainſi que tous autres qu'on ne taille point, & qui, pour cette raiſon, n'ont point, ou que très-peu, de gourmands. *Voyez* GOURMANDS.

BRANCHES *folles* ou *chiffonnes*. Ce ſont de menues branchettes, qui ne ſont d'aucune valeur, ni d'aucun avantage pour les arbres & qui naiſſent ſur des arbres malades, ou ſur des arbres vigoureux; mais dont on a rogné les bourgeons par les bouts, ou bien encore ſur des arbres trop vigoureux, qui regorgent de ſeve.

Deux autres ſortes de branches; ſavoir, des branches perpendiculaires, directes, verticales & d'à plomb à la tige & au tronc, & des branches latérales. Perpendiculaires veut dire en ligne droite, directe, qui partent immédiatement du tronc & de la tige: verticales, d'un mot latin, qui veut dire la tête, à raiſon de la façon de pouſſer de ces branches, toujours placées à l'extrêmité de l'arbre; enfin d'à plomb à la tige & au tronc, à raiſon de ce que ces ſortes de bourgeons & de branches s'élancent du bas vers le haut, comme ſi on les eût poſées avec le plomb même, comme quand les

ouvriers poſent quoi que ce ſoit qui doit y être : latéral, ou de côté, c'eſt la même choſe.

Dans le ſyſtême de Montreuil, outre ce partage des diverſes branches, on en fait une nouvelle diſtribution, ainſi qu'il ſuit.

Aux arbres d'eſpaliers, on ne laiſſe que deux branches uniques, qu'on appelle *branches meres.*

Ces branches meres ſont deux ſeules branches ſur leſquelles, dès la premiere taille, on réduit tout l'arbre, l'une à droite, & l'autre à gauche en forme de fourche, ou repréſentant la figure d'un V un peu ouvert (1).

Ces deux branches meres, on les appelle encore *branches tirantes*, parce qu'elles tirent, & qu'elles reçoivent immédiatement de la greffe toute la ſubſtance, pour enſuite la répartir à toutes les autres qui naiſſent d'elles.

On diſtingue enſuite un ſecond ordre de branches, qu'on nomme *membres*, ou *bran-*

(1) A ces arbres faire droit ſur ces diverſes ſortes de branches.

ches montantes & deſcendantes. Ces membres ſont des branches ménagées de diſtance en diſtance ſur les deux parties qui compoſent l'V ouvert. Les branches montantes garniſſant le dedans, & les branches deſcendantes garniſſant le dehors, ainſi qu'on va le repréſenter.

Ainſi donc, on ſupprime à tous les arbres d'eſpalier le canal direct de la ſeve, & jamais on ne laiſſe aucune branche perpendiculaire à la tige & au tronc. Toutes les branches ſont ce qu'on appelle obliques, & toujours de côté.

Un troiſieme ordre de branches acheve la formation & la ſtructure des arbres, ſuivant cette méthode de Montreuil. Ces branches ils les appellent *branches-crochets*, parce que de la façon que ces ſortes de branches ſont placées ſur ces membres, elles forment la figure d'autant de crochets. Ces dernieres garniſſent tout l'arbre, & l'induſtrie du Jardinier eſt de ménager toutes choſes de telle ſorte, que toujours & par-tout il y ait de ces branches-crochets, qui ſont les branches fructueuſes.

Du premier coup d'œil on imagine la choſe bien difficile ; mais on va voir par la repréſentation de la figure, deux arbres diſpoſés de la ſorte, que rien n'eſt plus ſimple, ni plus aiſé ; mais bien autrement entendu, & plus profitable que nos arbres dreſſés en forme d'éventail, avec leurs branches perpendiculaires & d'à plomb à la tige & au tronc.

Ces branches-crochets ſe partagent en diverſes autres ſortes de branches, que l'on caractériſe ſuivant leurs différentes façons de pouſſer, ſelon qu'elles ſont diverſement diſpoſées, & conformément à la place qu'elles tiennent ſur l'arbre ; ſavoir :

Des branches fortes, ou gourmandes, des branches demi-fortes, ou demi-gourmandes, des branches appellées verticales, ou perpendiculaires, d'autres obliques, ou de côté.

Voici en deux mots tout le ſyſtême.

A la premiere année on fait prendre à un arbre d'eſpalier la figure de l'V ouvert. Ce ſont les deux branches meres, ou branches tirantes, qui forment chacune un côté de cet V ouvert.

Les branches, appellées membres, qui ſont de deux ſortes ; ſavoir, branches montantes & branches deſcendantes, garniſſant

en-dedans & en-dehors l'V ouvert. Les branches montantes ſont ainſi placées en-dedans, & les branches deſcendantes de la ſorte.

Les deux réunis ſont la figure préſente : s'il eſt quelques branches en apparence perpendiculaires, il faut obſerver qu'elles ne ſont point perpendiculaires directes, mais ſur obliques ; ce qui fait un point eſſentiel.

Les arbres diringés univerſellement, ſuivant la routine, ſont tout différens. Les branches y ſont diſpoſées comme autant de rayons qui partent du centre, ſuivant la préſente figure. Mais il eſt démontré par le raiſonnement & l'expérience, que c'eſt la gêne & la con-

trainte que la ſeve éprouve, qui la rendent féconde à raiſon de ce qu'étant retardée dans ſon cours, elle eſt néceſſairement cuite, digérée & filtrée ; & au contraire, arrivant ſans obſtacle dans des branches directes & des canaux perpendiculaires, elle y eſt reçue ſans être élabourée. C'eſt la différence de l'eau d'une fontaine ſablée, & de celle qui ne l'eſt pas. Enfin de cette diſtribution des unes & des autres de toutes ces branches, naiſſent les différentes branches-crochets, fortes, demi-fortes, & autres; ainſi qu'il eſt repréſenté dans la figure.

Autres branches encore qu'on appelle des brindelles & des lambourdes.

Les *brindelles*. Ce terme, ainſi que le ſuivant, ſont des termes d'art, particuliers au Jardinage. Ce ſont des branches à fruits qui ſont fort petites & trapues, ayant des feuilles ramaſſées toutes enſemble, au milieu deſquelles il eſt toujours un bouton à fruit, ou pluſieurs. Les fruits qui naiſſent de ces brindelles ſont preſqu'aſſurés : ils ſont communément les plus gros & les plus

exquis. On en dit la raiſon en temps & lieu.

Les *lambourdes*. Ce ſont de petites branches maigres, longuettes, de la groſſeur d'un fétu, communes aux arbres à pepins & à ceux à noyaux, ayant des yeux plus gros & plus près-à-près que les branches à bois, & qui jamais, dans les arbres de fruit à pepin, ne s'élevent verticalement comme elles; mais qui naiſſent d'ordinaire ſur les côtés, & ſont placées comme en dardant.

Les lambourdes ſont les ſources fécondes des fruits. C'eſt d'elles principalement que naiſſent les boutons à fruit.

On les caſſe d'ordinaire par les bouts, afin de les raccourcir, à deſſein de les décharger, de peur qu'elles n'aient, par la ſuite, un trop grand nombre de boutons à fruits à nourrir, leſquels avorteroient, à cauſe de leur multitude. Le Jardinier caſſe; mais il ignore pourquoi. Tous imaginent que c'eſt ce caſſement qui fait venir du fruit à ces ſortes de branches qui, caſſées, ou non, en donneroient toujours. Il ſera ci-après parlé en ſon lieu du caſſement.

Les lambourdes des arbres à pepins ſont liſſes & unies ; au lieu que les brindelles, & les autres branches fructueuſes de ces mêmes arbres, ont des rides, ou des anneaux ; mais les boutons à fruit qu'elles produiſent, en ſont abondamment pourvus.

BRANCHES *de réſerve.* On appelle branche de réſerve, toute branche laquelle eſt entre deux branches à fruit, & qu'on taille fort courte, pour, l'année ſuivante, fournir à la place de celles qui ont porté fruit; faute de ce, les Jardiniers ſe trouvent pris, & les arbres ſe dénuent, ſoit du bas, ſoit par places, comme on ne le voit que trop dans tous les arbres des jardins.

Par le moyen d'une telle diſtribution des branches, les gens de Montreuil & nous, ainſi que tous ceux à qui nous avons communiqué notre méthode, avons trouvé le ſecret d'avoir non-ſeulement des arbres immenſes, portant des fruits en abondance ; mais des arbres d'une ſanté vigoureuſe & en embonpoint ; enfin des arbres de longue durée, ſur-tout quand ils ſont ménagés un peu plus que ne font quel-

ques Cultivateurs qu'on accuſe de les pouſſer quelquefois un peu trop.

BRAS ſe dit des melons, concombres, citrouilles, potirons, & autres plantes rampantes ſemblables. Ce ſont les pouſſes qui ſortent des aiſſelles des groſſes branches de ces ſortes de plantes qui s'étendent & s'allongent à la façon de nos bras, & ſur leſquelles naiſſent les fruits. L'art du Jardinier entend à les faire croître, & à en tirer des fruits, qui nouent preſque infailliblement quand il eſt pourvu d'intelligence; au lieu qu'à force d'inciſer & de charpenter, la plante a toutes les peines imaginables à produire des fruits noués.

BRISE-VENTS. Le mot porte ſa ſignification. Les Jardiniers n'en connoiſſent que d'une ſorte, qui ſont faits avec de la paille. Il en eſt d'autres qui ſont des murailles, & qui ſont placées de maniere qu'elles briſent les vents. Les premiers briſe-vents ſont en forme de paillaſſons fort épais, que les Jardiniers & les Maraichers placent debout, & qu'ils tiennent en état par des échalats forts, ou par des pieux fichés en terre. On les place à l'oppoſite des

mauvais vents autour des couches, ou autour des emplacemens qu'on veut garantir de leur ſouffle nuiſible. *Voyez* ABRI.

A Montreuil les briſe-vents ſont des pans de muraille, placées à l'oppoſite des mauvais vents, comme ceux ci-deſſus, qui ne ſont faits qu'avec de la paille. De ces derniers les Montreuillois font uſage auſſi, mais dans les champs pour leurs fraiſiers, de même que les Maraichers près de Paris, & quantité de Jardiniers de maiſons pour entourer leurs melonnieres, afin de les garantir des mauvais vents.

BROU, terme d'art, eſt une écorce verte, ou verdâtre fort épaiſſe, ayant un gout amer, & qui couvre certains fruits, leur ſervant d'enveloppe. Il n'y a que les fruits à coquilles, ou ceux qui ont des enveloppes d'une ſorte de cuir, tels que les noix & les marrons, qui ont des brous. Le fruit de l'amandier a un brou qui eſt tout velu; le brou de la noix eſt fort uni, & celui du marron eſt armé de piquants.

Le brou eſt non-ſeulement une enveloppe pour entourer le fruit, & le garantir des accidens nuiſibles; mais encore le magaſin

magasin & le réservoir des vivres & des provisions pour l'alimenter : si bien que quand le brou d'une noix, d'une amande, d'une châtaigne a été maléficié par la grêle, le fruit s'en ressent, & profite d'autant moins. Quand le fruit est tout-à-fait formé, le brou se seche ; il s'ouvre pour faire passage au fruit, qui tombe alors.

Le brou est toujours amer & âcre, non pas, comme l'ont imaginé gratuitement quelques Naturalistes, pour dégouter les animaux friands du fruit qu'il renferme ; mais par une suite de la façon d'être du fruit, & analogiquement à la nature, à qui une telle seve est nécessaire pour sa formation.

BROUETTE, BROUETTER. Ce terme est du Jardinage, comme de toutes les autres vacations dans lesquelles on se sert d'un pareil instrument pour transporter divers fardeaux.

Voyez par-tout dans le Jardinage, dans les atteliers de Terrassiers & de maçonneries, les diverses sortes de brouettes.

Ce sont les Charrons qui fabriquent ces instrumens.

BROUETTER ; c'eſt avec la brouette, tranſporter quoi que ce ſoit, d'un lieu à un autre.

BROUIR, SE BROUIR. Il ſe dit des arbres, de leurs feuilles, de leurs fleurs & de leurs fruits nouvellement noués, que les mauvais vents, & ſur-tout les brouillards morfondans flétriſſent & deſſéchent. Ne point arracher les feuilles brouies ; mais les laiſſer tomber d'elles-mêmes. Ainſi le pratique-t-on à Montreuil, pour les raiſons les plus fortes.

BROUISSURE. C'eſt l'effet de ces mauvais vents & de ces brouillards empeſtés.

BRULURE des arbres d'eſpalliers, des pêchers ſur-tout, & des poiriers, pruniers, abricotiers, à l'expoſition particuliérement du midi. La vérité a ſur un galant homme, qui veut être utile, des droits que nulle conſidération humaine ne peut preſcrire. Voici un événement important dans le Jardinage ; il eſt journalier, univerſel, il eſt apperçu de tous, & nul encore n'en a connu la cauſe & le principe. Les gens de Montreuil ne ſont pas plus clairvoyans que les autres ſur ce point.

Ce phénomene du Jardinage, en même-temps apperçu & méconnu, nous a ſemblé d'une telle importance, que nous avons oſé prendre l'eſſor à ſon ſujet, au-delà, peut-être, des bornes d'un Dictionnaire.

Le fait eſt que les arbres d'eſpalier, au midi ſur-tout, ſont brulés juſques dans la moëlle : la tige, la greffe, & toutes les groſſes branches ſont également rôties & grillées. Tous, ſans en excepter un ſeul, accuſent le ſoleil d'été de cet énorme forfait. Ils prétendent ſe garantir de cette brulure par quantité d'expédiens, dont les uns & les autres s'aviſent. Le plus grand nombre empaille ſes arbres, comme on empaille un cardon pour le faire blanchir ; quelques-uns mettent des tuiles pour faire ombrage ſur les tiges courtes des arbres nains : il en eſt qui, ſur les arbres de tiges & ſur les nains, poſent des douves & des planches. On en trouve qui emmaillottent les tiges, les uns avec de groſſes toiles & du cuir, les autres avec de la toile cirée : nous-mêmes jadis, quand, eſclaves de la routine aveugle, & novices dans le Jardinage, nous travaillions ſans réfléchir,

avons fait la dépenſe de faire venir pluſieurs charretées d'écorces d'arbres pour appliquer au-devant des arbres d'eſpaliers à notre campagne. Mais, choſe ſinguliere, malgré tant de précautions, & tous ces préſervatifs, les arbres n'en ont pas moins brulé juſqu'ici, par-tout, comme à Montreuil, & l'on replante ſans fin au midi. A cette expoſition, dit-on, les arbres ne ſe plaiſent pas, & l'on ne perce point plus avant : l'on ne fait pas attention que le même a lieu aux autres expoſitions.

Au levant & au couchant les arbres ſont auſſi brulés, mais bien moins ; on y met également des garnitures, mais ſans remédier au mal, faute de remonter à la cauſe.

La paille dont on entoure les tiges, outre qu'elle ſert de refuge à une peuplade infinie d'inſectes, chenilles, vers, limaçons, perce-oreilles, pucerons, &c. non-ſeulement prive la tige des bienfaits de l'air, pour lequel elle eſt faite, comme les racines le ſont pour être bénéficiées par l'humide de la terre ; mais elle occaſionne la brulure, comme on va le voir : en ou-

tre, lors des humidités, cette paille qui reſte mouillée en-dedans & dans le fond, ne ſert qu'à morfondre la ſeve par la pourriture & la croupiſſure, & occaſionne à la peau des taches livides produiſant les chancres. Dépouillez l'un de ces arbres, & vous reconnoîtrez le fait par vous-même. Lors des gelées, quand cette paille eſt mouillée, elle gele néceſſairement l'écorce ſur qui elle eſt appliquée.

Conſiderez dans les eſpaliers un peu anciens, certains vieux pêchers étiques, qui n'ont plus, par derriere, qu'une petite pelure qui leur charie la ſeve: ils furent empaillés, la plupart, dans leur temps; cependant ils n'ont pas moins brulé. Ainſi donc, la paille appliquée aux arbres d'eſpalier, loin d'être un préſervatif, eſt, au contraire, nuiſible par le fait même.

Les douves, les planches, les tuiles ne ſont pas ſi nuiſibles que la paille; mais elles font un mal réel en privant la tige des bienfaits de l'air, dont, par leur préſence, le cours & la circulation ne peuvent plus avoir lieu, du moins que fort imparfaitement. Le Jardinier ſenſé qui raiſonne

& qui examine, fait à ce ſujet ſes réflexions, pendant que le Jardinier butord, imaginant que ces choſes ſont de vrais préſervatifs, reſte dans ſon préjugé, & voit périr ſes arbres.

Quant aux maillots de groſſes toiles épaiſſes & de toiles cirées, c'eſt pis que tout le reſte, à raiſon de l'interception de l'air. Ce ſujet ſi important eſt plus amplement traité en ſon lieu, quant au dénouement & au parti à prendre contre cette brulure.

Nos bonnes gens de Montreuil, faute d'avoir approfondi ce point, empaillent, mettent, comme les autres, des tuiles & des douves. Mais voici à ce ſujet un raiſonnement bien ſimple.

Si tous les préſervatifs ne garantiſſent pas les arbres de la brulure, la concluſion eſt juſte, en diſant, donc cette brulure ne vient pas du Soleil d'été. Or comment brulent-ils ? C'eſt ce qu'il faut expoſer.

Durant l'hiver il tombe ſur les arbres en général, & ſur ceux d'eſpaliers des neiges, des gelées blanches, des givres, du gréſil, & toutes ſortes de frimats. Lors donc que le ſoleil du midi paroît durant les grandes

gelées, toutes ces humidités fondent, & l'eau découle de branche en branche depuis le ſommet ſur la greffe & ſur la tige, qui, par leur ſaillie, font une avance qui retient plus ou moins ces eaux, & à meſure que le ſoleil ſe retire, & que la gelée ſerre, ces eaux ſe congelent ſur toutes ces parties mouillées, & là par-tout on voit une incruſtation de verglas, qui preſſant fortement ſur la peau, la morfond, la gele & la brule. Le lendemain le ſoleil dardant de nouveau, tant ſur les nouveaux frimats de la nuit, que ſur cette incruſtation de verglas, fait fondre de nouveau auſſi le tout, qui également ſe congele, & ce toujours ainſi, tant que dure la gelée forte. Or ce ſont ces dégels ſucceſſifs, & ces congélations réitérées qui brulent ainſi les arbres d'eſpaliers. Les autres arbres en l'air & les buiſſons, ſur qui pareilles fontes & congelations ne peuvent avoir lieu, ne ſont jamais brulés.

Il eſt, quant à ce ſujet, des moyens ſûrs & efficaces, ſoit pour ſe garantir des effets de cette gelée, ſoit pour guérir les arbres, quand ils ne ſont pas totalement brulés,

mais qu'ailleurs on enſeigne ; il ſeroit trop long de le faire ici. Nul obſervateur qui ne reconnoiſſe le tout.

Mais pour vous convaincre de la vérité du fait, jettez un coup d'œil ſur tous vos arbres brulés,& vous reconnoîtrez ce qui ſuit.

Tous les arbres d'eſpalier à l'expoſition du midi, ſont brulés en face du midi ; les arbres qui ſont à celle du levant, ne ſont brulés que médiocrement, mais ſeulement de côté, ou même point ; mais bien du côté où le midi les frappe, & ceux du couchant ſont brulés du côté oppoſé à ceux du levant, à l'endroit où le ſoleil y darde quand il eſt à ſon midi.

Une autre obſervation bien importante encore à faire, c'eſt ſur la brulure & l'extinction preſque annuelle de quantité de boutons, ou d'yeux à l'expoſition du midi. Elle a lieu plus ou moins, ſuivant que la congélation dont il a été parlé, a eu plus ou moins lieu auſſi ; & voici, par rapport à ces boutons, ce qui ſe paſſe.

A tous les boutons, ou yeux, il eſt une petite éminence. Tous ſont ſaillie, & ils ſont appliqués droit chacun ſur la branche

leur mere, & ils dégénerent en pointe par en haut. Or quand les humidités fondent & ſe congelent, comme il a été dit, celle qui entoure le bouton ſe congele auſſi, & alors elle ne fait qu'un avec cet œil & la peau. Le germe de cet œil, qui eſt un petit filet verd bien tendre, eſt pris d'abord, par conſéquent il faut que l'œil périſſe.

Pour vous aſſurer encore du fait, viſitez l'œil dans le temps dont on parle, & vous le trouverez incruſté d'un vernis de glace, qui le rend brillant comme une perle. Le Jardinier qui voit tout & n'apperçoit rien, qui n'examine point, ni ne réfléchit, ſe doute bien qu'il faut que l'œil ait été gelé; mais il ne remonte pas au principe pour s'en garantir.

Dans certaines années, où ces incruſtations de glace avoient eu lieu plus que dans d'autres, à cauſe de l'abondance des frimats; les pêchers au midi étoient tellement brulés par-tout, qu'il n'étoit pas poſſible d'y trouver un œil bon pour y tailler, & qu'il a fallu tailler ſur les vieux bois, & d'autres mouroient.

Autre obſervation, qu'on ne peut laiſſer

en arriere ; ſavoir , d'abord que , quand autour des arbres il y a de la paille , ces humidités coulant le long de la tige , & venant à ſe congeler deſſus la peau avec la paille , elle brule bien davantage que ſi cette tige étoit iſolée & à nud. Le mal eſt grand , mais les ſuites en ſont bien autrement fâcheuſes ; en voici quelques-unes.

A tous les endroits maléficiés par la gelée & par l'incruſtation de verglas , la gomme ne manque pas de fluer ; elle cave & carie , & le chancre augmente toujours en étendant la plaie de la brulure.

Les pluies durant l'été , leſquelles ne manquent pas de reſter là , d'y ſéjourner & de caver , par conſéquent , de même que toutes les humidités des hivers ſuivans , augmentent encore l'excavation ; enfin les rayons du ſoleil venant à l'appui , ne font que ce qu'on appelle RENGRÉGER le mal.

De tout ce que deſſus , communication par nous a été faite à tous , & il n'eſt pas un ſeul qui n'ouvre de grands yeux d'étonnement , & qui ne convienne du fait ; mais aucun ne ſe met en devoir de ſaiſir

les expédiens par nous indiqués, ſoit pour s'en garantir, ſoit pour réparer le mal, ainſi que nous le preſcrirons en ſon lieu.

BRULURE *du bout des branches.* C'eſt une maladie des arbres à laquelle il peut y avoir du remede, quand cette brulure vient du vice du fond de la terre, en ôtant la mauvaiſe, & en en mettant de la bonne à la place. On la connoit, cette brulure, quand les bouts ſont tout noirs, ou charbonnés.

BRULURE *des racines auſſi par les bouts.* Si cette maladie vient de la même origine, la cure eſt auſſi la même. M. de la Quintinie preſcrit, pour l'une & l'autre, d'ôter ces extrêmités noires.

Il eſt fort rare de voir des arbres ainſi maléficiés en revenir.

BUISSON. Le mot de buiſſon peut venir de buis, ou bouis, qui eſt compoſé de quantité de branches horizontales. Jadis on appelloit buiſſon, & on appelle encore de ce nom quantité de petits arbres touffus, qui ſe rencontrent dans les champs non cultivés; on dit arbre en buiſſon. C'eſt un arbre qu'on coupe environ à un pied au-

deſſus de la greffe, & auquel on laiſſe venir des branches tout autour, qu'on évide dans le milieu, lui faiſant prendre la figure d'un godet. On dit buiſſon ouvert, rond, évaſé, dégagé, évidé. On donne dans l'Ouvrage un Traité particulier des arbres en buiſſon pour les régir. Les gens de Montreuil paſſent pour mieux entendre les eſpaliers que les buiſſons.

BULBEUX. Terme de Botanique. C'eſt une plante d'un tiſſu tout différent de celui des autres. Toute plante bulbeuſe eſt compoſée de pluſieurs peaux particulieres, appliquées les unes ſur les autres, en forme de fourreau chacune, s'enveloppant mutuellement, & qui peuvent ſe ſéparer & s'enlever, ayant pour racines un tiſſu de petits filets blancs, qui jamais n'acquiérent, ni la conſiſtance, ni la dimenſion de celles des autres plantes. Vous ôtez une premiere enveloppe, qui eſt comme une eſpece de robe, ou de tunique; puis après elle, vous en trouverez une ſemblable, & ainſi juſqu'à la derniere. Bulbe, ou oignon ſont ſynonymes. Plantes bulbeuſes, ou plantes à oignon, c'eſt la même choſe.

Tels les lis, les tulipes, les échalotes, l'ail, le poireau, la ciboule, &c.

BULLE vient d'ébullition, bouillonnement en Phyſique; il ſe dit de l'air. Ainſi, quand l'eau frémit pour bouillir, on voit du fond du vaſe s'élever des eſpeces de petites bouteilles, de même quand le vin de Champagne pétille dans le verre. On dit l'air en bulles, l'air en maſſe. *Voyez* MOLÉCULES.

BUTTER, BUTTE ou ÉLÉVATION ſont également ſynonymes. C'eſt élever au pied d'un arbre un petit monceau de terre, pour empêcher que le vent ne le ballotte, ou que la ſéchereſſe ne le prenne. On dit butter les artichaux, avant que de les couvrir avec du fumier durant l'hiver. C'eſt élever tout autour du pied une butte de terre à 5 ou 6 pouces de haut & d'égale épaiſſeur.

C

CAISSE en Jardinage, eſt un ouvrage de figure quarrée, en bois, fait par un Menuiſier, lequel eſt compoſé de quatre pieds, ou piliers, ſur leſquels ſont attachées des planches, avec un fond auſſi de planches, le tout formant une ſorte de boîte, qui n'a point de deſſus, pour la former. On la remplit de terre pour y mettre certains arbres & des arbuſtes. *Voyez* ENCAISSEMENT.

CALIBRE, en terme de Jardinier phyſicien & d'Anatomie des plantes, a une ſignification particuliere. Ce mot eſt pris des arts, & eſt employé dans pluſieurs ſciences. On dit calibre d'un canon, & auſſi le calibre des arteres & des veines. C'eſt en Jardinage le moule intérieur des organes des plantes, qui ſert à modifier la ſeve pour lui faire prendre diverſes façons d'être. Suivant que les canaux deſtinés à contenir la ſeve, ont différens diamétres, & que leurs

calibres ſont diverſement diſpoſés, la ſeve y coule plus ou moins, s'y modifie, s'y combine, & y reçoit les différentes préparations, par le moyen deſquelles elle ſe moule ; & telle eſt, en partie, la raiſon de différentes configurations des plantes, ainſi que leur gout ſi varié, de leurs qualités diverſes, leurs couleurs & odeurs. C'eſt ainſi que dans les animaux quelconques, terreſtres, aëriens, aquatiques & amphibies, les moules intérieurs, les différens organes, les canaux, les vaiſſeaux, les inſtrumens de la préparation & de la cuiſſon des alimens ; (ces derniers, quoique ſouvent les mêmes dans nombre d'entr'eux,) opérent une différente conformation, ſuivant la différence de ces mêmes moules & de leurs calibres, ainſi que ſuivant les emboîtemens de toutes les parties entr'elles, leur aſſortiment & leur incaſtrement. *Voy.* MOULES, COULOIRS, ORGANES & CANAL.

CALICE *des fleurs*, appellé ainſi à cauſe qu'il imite la figure du vaſe qui porte ce nom ; c'eſt l'enveloppe & l'étui qui contiennent tout ce qui compoſe la fleur.

CALLEUX, eſt tout corps particulier ſur lequel croît une petite tumeur dure. Ce mot eſt pris de la Chirurgie, & il a, par rapport aux plantes, la même ſignification que dans cet art.

CALLOSITÉ, eſt cette petite eſpece de durillon, qui, comme dans quelques parties humaines, croiſſent également aux arbres.

Ces ſortes de calus, ou corps calleux, ſe guériſſent & ſe traitent, comme ceux des membres humains, & ils ont la même origine.

CALUS, ſont ces duretés qui ſe forment à la peau des arbres, comme les durillons dans nos mains.

CAMPANE, CAMPANER, FRANGER, FESTONNER; le tout ſe dit des feuilles, des plantes & de leurs fleurs, qui ſont diverſement découpées à leurs extrêmités. Ce terme eſt de la Botanique.

CANAL. Par ce mot on entend tous les vaiſſeaux qui, dans les plantes, ſervent à recevoir & à contenir la ſeve, à la porter & reporter dans toutes les parties de chaque plante.

Les

Les vaiſſeaux des plantes ſont ſans nombre, comme dans le corps humain, & ils ont dans leur genre les mêmes fonctions. On ne les reſpecte pas aſſez dans le Jardinage; au lieu de les ménager & d'en profiter, on en dépouille les arbres, ne laiſſant preſque rien à leurs branchages à meſure qu'ils pouſſent.

CANAL *direct de la ſeve.* C'eſt cette ſorte de branches qui pouſſent d'à plomb à la tige & au tronc, leſquelles il faut néceſſairement ſupprimer, ſi l'on veut avoir des arbres vigoureux, de belle figure, amplement fructueux, & de longue durée. *Voyez* à la lettre B au mot BRANCHE, la figure d'un arbre à la Montreuil, où le canal direct de la ſeve eſt ſupprimé : il eſt ici une obſervation à faire en paſſant; ſavoir, qu'on peut, & qu'on doit même laiſſer aux arbres des branches directes montant verticalement, & d'à plomb à la tige & au tronc en deux rencontres; 1°. quand elles ſont néceſſaires pour garnir le milieu de l'arbre; 2°. quand elles ne ſont pas perpendiculaires en partant de la tige & du tronc; mais perpendiculaires ſur obliques.

Ces dernieres ne ſont jamais furieuſes comme les premieres. *Voyez* BRANCHE.

CAPSULE. Terme de Botanique. Il ſe dit des fruits à pepins. C'eſt un diminutif d'un mot latin, qui veut dire bourſe, & capſule eſt la même choſe que petite bourſe. C'eſt ce qui, dans les fruits à pepins, ſe trouve toujours au milieu de l'intérieur du fruit. Là ſont de petites loges, ou cloiſons ſéparées par une double membrane parcheminеuſe, en forme de petites écailles concaves, dans leſquelles ſont renfermés, au centre du fruit, les pepins. Quelles précautions la nature ne prend-elle pas pour mettre en ſureté la graine, qui eſt le premier principe de la multiplication des végétaux! Il faut que la pulpe, ou la chair de tout fruit périſſe, avant que l'eſpoir de la plante coure aucun riſque.

CARIE, CARIÉ, SE CARIER. Ce terme eſt emprunté du mot de carrieres, où l'on tire diverſes matieres pétrifiées. C'eſt de-là que ce mot a été pris par la Médecine & la Chirurgie, parce qu'en effet l'humeur vicieuſe qui altere & creuſe les chairs, ou les os, les détruit & les conſume.

La carie eſt l'effet d'une humeur âcre & mordante, cauſée par une ſeve vicieuſe, qui altere l'écorce, le parenchyme, la partie ligneuſe & la moëlle, ou l'une, ou l'autre de ces choſes. Semblable à l'humeur qui, dans nos corps, corrompt le ſang & produit les ulceres, la carie cave toujours, & gagne au pourtour; elle fait périr ſouvent les branches, & même les arbres. Telle, en particulier, la gomme aux cerifiers, pêchers, abricotiers, pruniers, ainſi que dans les arbres appellés réſineux, lorſque la ſeve eſt déplacée, & qu'elle n'a plus ſon cours.

Pour s'oppoſer aux progrès de cette humeur vitieuſe, & empêcher qu'elle ne ronge la branche, il n'y a qu'à ôter ſoigneuſement la gomme, & elle ne fait plus de mal. C'eſt ainſi que dans nos corps on arrête le cours d'une humeur ſemblable, & que par des remedes convenables, on empêche le pus de faire plus de progrès.

CARIER, c'eſt miner en-dedans, ronger, mordre & détacher les parcelles du bois, produire, en un mot, intérieure-

ment dans les fibres des plantes, ainſi qu'il a été dit, le même que font par leur travail les ouvriers employés à fouiller les carrieres.

SE CARIER. C'eſt quand une humeur mordante provenant d'une ſeve virulente, ou à l'occaſion d'une plaie faite à un arbre, & par le moyen des pluies, des roſées, des gelées & du ſoleil, cette plaie devient profonde de plus en plus.

CARRIERES. Ce qu'on appelle ainſi dans les fruits, n'eſt autre choſe que l'amas des ſucs qui ſe pétrifient par une calcination, telle que celle des gravelles dans les tonneaux de vin. Le plus grand nombre des poires eſt pierreux, les unes plus, les autres moins. Le fruit du coignaſſier n'eſt qu'un tiſſu de pierres & une ſorte de carriere. Toutes les poires ſauvages ſont telles, ainſi que les poires à cidre. De ce phénomene de la nature concernant la formation des pierres dans certains fruits & non dans d'autres, il n'eſt pas trop poſſible de rendre raiſon, pas plus que de la formation du noyau, & des coques les plus dures en certains fruits, de même que de

la converſion & de la métamorphoſe de la lymphe des arbres formant leur bois dur. La ſeve n'eſt, en elle-même, qu'une lymphe fort épurée ; comment ſe congele-t-elle de la ſorte juſqu'à acquérir une qualité oſſeuſe, & parvenir à la dureté d'un caillou ?

CASSER, CASSEMENT. Ces deux mots ont ici une autre ſignification que dans l'uſage ordinaire. Ce mot de caſſer, dans le ſens dans lequel il va être expliqué, eſt peu connu, ou fort mal entendu dans le Jardinage.

CASSER, c'eſt rompre & éclater à deſſein un rameau de la pouſſe, ou une branche de la pouſſe précédente, en appuyant avec le pouce ſur le tranchant de la ſerpette. Ce caſſement doit être fait environ à un demi-pouce de l'endroit où le rameau qu'on caſſe a pris naiſſance, directement au-deſſus de ce qu'on appelle les ſous-yeux. En caſſant de la ſorte à la fin de Mai juſqu'à la mi-Juin, & par-delà encore, on eſt aſſuré que des ſous-yeux il pouſſera infailliblement, ou une lambourde, ou une brindille, ou des boutons à fruit pour les années ſuivantes, & quelquefois toutes

ces trois choſes à la fois à un même arbre. Mais ce caſſement n'a lieu communément que pour les arbres à pepins.

Si l'on coupe, au lieu de caſſer, la ſeve recouvre la plaie, & il repouſſe une nouvelle branche, ou de nouveaux bourgeons, qui forment ce qu'on appelle des têtes de ſaules, ou des toupillons de petites branches qui défigurent & épuiſent l'arbre; mais quand on caſſe de la ſorte, alors les petites eſquilles, ou les fragmens qui reſtent, empêchent la ſeve de recouvrir, & les ſous-yeux s'ouvrent pour donner, ainſi qu'il vient d'être dit, ou une lambourde, ou une brindille, ou des boutons à fruit pour les années ſuivantes, & très-ſouvent le tout enſemble.

CASSER eſt encore l'action de ſupprimer le bout d'une lambourde. *Voyez* LAMBOURDES.

Le caſſement a lieu quelquefois auſſi à l'égard de certains bourgeons, & des gourmands en bien des occaſions; mais il faut être bien réſervé pour l'employer à propos, non-ſeulement dans ces occaſions, mais dans celles dont on vient de parler: quel-

qu'un qui casseroit trop, seroit sûr d'avoir des fruits à tout rompre ; mais il épuiseroit bientôt ses arbres, comme quelques Jardiniers ont fait, abusant de ce secret immanquable pour avoir du fruit. Les Jardiniers taillent les branches du tour des buissons, & leurs arbres font des toupillons hérissés de branches à bois toujours stériles ; mais il faut casser ces branches seulement par le petit bout, & l'on a des fruits à l'infini pour l'année suivante ; alors il faut tailler, mais comment ? C'est ce qu'on montre à faire en temps & lieu.

CATAPLASME pris de la Médecine. En fait de Jardinage, c'est l'application de la bouze de vache, ou du terreau gras, ou de bonne terre sur les plaies des arbres. On l'appelle ONGUENT SAINT FIACRE. *Voyez* B, à la fin de l'article de BANDAGE.

CAUTERE, est une opération nouvelle du Jardinage ; elle est fort simple, & produit des effets autant admirables qu'avantageux : ce mot est pris de la Chirurgie.

Le cautere du Jardinage a été inventé pour faire percer des boutons & des bourgeons à l'écorce d'un arbre, ou d'une bran-

che qui en eſt dénuée. Toutefois il faut que la partie de l'arbre ſur laquelle on applique le cautere ſoit vive, qu'elle ne ſoit point, ni ſeche, ni trop vieille, ni écailleuſe. Il eſt un temps requis, & une façon de s'y prendre pour cette opération. Le détail en ſeroit ici trop long. Il ſuffit de dire quant à préſent que cette opération differe peu de ce qu'on appelle la ſaignée des arbres ; elle eſt la même quant au fond. Elle eſt auſſi, juſqu'à un certain point, la même que la ſacrification. *Voyez* SAIGNÉE, SACRIFICATION.

CAYEU, CAYEUX, termes d'art. Ce ſont les petits oignons qui croiſſent au pied des maîtres oignons, & qui ſervent à leur multiplication. *Voyez* BULBEUX.

CENTRAL. Feu central de la terre. Par feu central de la terre, on entend une chaleur interne, qui eſt dans le centre de la terre. C'eſt cet élément répandu univerſellement dans la nature, lequel eſt également dans la terre, & auquel vient ſe joindre la chaleur du ſoleil, celle des fumiers & des autres engrais. C'eſt, à proprement parler, la chaleur naturelle de la

terre, comme on conçoit celle du corps humain.

CERCEAU, mettre des cerceaux pour former les arbres.

On ignore quel eſt l'inventeur des cerceaux pour dreſſer les arbres, & pour la façon d'en uſer; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'aucun écrivain du Jardinage n'en fait mention, qu'on ne les voit d'uſage nulle part. Quelques Jardiniers, pour faire ſortir une branche qui ſe porte trop en-dedans, & faire rentrer celle qui ſort trop, lancent en travers des baguettes, qui forcent ces ſortes de branches à rentrer, ou à ſortir; mais nul encore qui ait appliqué aux arbres des cerceaux qui retiennent toutes les branches pour faire un tout régulier, ſuivant la figure ci-jointe. Ce qu'il y a de certain encore, c'eſt qu'il eſt de toute impoſſibilité de former les buiſſons, & même les têtes des tiges que l'on taille, à moins de recourir aux cerceaux. On eſt communément des 7, 8, 9, ou 10 ans à les former à la ſerpette; & comme, pour y parvenir, on eſt forcé de leur ôter quantité de bois, & de les taillader continuellement,

pendant ce temps-là on n'a point de fruit, ou que fort peu ; d'ailleurs on afflige les arbres par quantité de coupes & de plaies, qui toujours les tarabuſtent & leur nuiſent. Avec le ſecours des cerceaux, on leur fait prendre une figure convenable ; & quand les branches ont pris leur pli, on les ôte : cependant les arbres portent fruit; & comme on ne les tourmente point par des inciſions réitérées, & auſſi, parce qu'on leur ôte peu de bois, ils groſſiſſent prodigieuſement de la tige.

On obſervera ici qu'on ne preſcrit les cerceaux que pour les ſeuls arbres de figure baroque qui pouſſent follement. Quant à ceux qui ſe portent à bien, il n'en eſt que faire.

On emploie des cerceaux à futailles ; ſavoir, pour les petits arbres des cerceaux à demi-muids, & à muids pour les forts arbres, & dans le cas de beſoin, pour certains arbres très-forts, tout-à-fait déjettés, des cerceaux à cuve.

On donne des leçons à ce ſujet dans le Traité de la taille.

CHAMP, à CHAMP. Se dit de la façon

de ſemer ; c'eſt-à-dire, à la volée, en jettant ſa graine & l'éparpillant de toutes parts, comme quand on ſeme le bled.

On dit auſſi *fumer à champ*, pour dire fumer en couvrant de fumier toute la ſuperficie de quelqu'eſpace de terre. C'eſt la différence de fumer par rigoles, ou ce qu'on appelle à vive jauge. *Voyez* VIVE JAUGE.

CHANCI, RACINES CHANCIES : ce ſont celles qui, étant éclatées, ſe moiſiſſent en terre, & où ſe forme une humidité blanchâtre, qui les fait noircir en-dedans & pourrir. Beaucoup de jeunes arbres périſſent par-là, & ce par la négligence des Jardiniers qui plantent ſans y regarder auparavant.

Les racines ſe chanciſſent encore, quoiqu'elles ne ſoient pas éclatées, quand l'humidité de la terre eſt trop grande, quand les vers, ou d'autres animaux dans la terre les rongent, quand, par mal-adreſſe, en labourant trop près d'elles, on leur fait des bleſſures, & auſſi en quantité d'autres manieres.

Il eſt des remedes contre les chanciſſures des racines.

CHANCRE, CHANCREUX, vient de la Médecine & de la Chirurgie. Le chancre eſt dans les plantes, comme dans nos corps, une eſpece d'ulcere malin, formant une ſorte de galle cauſée par une humeur âcre & mordante, lequel détruit peu-à-peu la ſubſtance intérieure d'une branche, ou même d'un arbre.

Les chancres ſont plus, ou moins grands: ils attaquent indifféremment toutes ſortes d'arbres & de plantes; mais les arbres gomeux y ſont plus ſujets que d'autres. Il eſt des moyens ſûrs de prévenir & de guérir les chancres.

CHANCREUX veut dire, ou ayant des chancres, ou qui eſt ſujet à en avoir. Il eſt des poiriers fort chancreux, tels les beurrés, les bergamottes & les royales d'automne.

CHARGER *un arbre, arbre trop chargé;* terme pris dans ſa ſignification propre.

CHARGER *un arbre*, c'eſt lui laiſſer trop de bois, ou trop de fruits.

En lui laiſſant trop de bois, au delà de ſa portée, on l'épuiſe.

En lui faiſant porter trop de fruits, on n'a que des fruits meſquins.

Il eſt un juſte milieu pour l'un & pour l'autre.

CHARLATAN du Jardinage eſt, dans ſon genre, le même que charlatan dans la Médecine & dans la Chirurgie. C'eſt un Ouvrier du Jardinage qui ſe vante d'avoir des ſecrets, à qui il attribue des vertus qu'ils n'ont pas, & qui en impoſe groſſiérement.

Il n'eſt que trop de charlatans du Jardinage, Moines, Prêtres & gens de tous états. A les entendre, ils ont des recettes & des ſecrets prétendus pour produire des prodiges, & tout avorte dans l'exécution.

Il en eſt un entr'autres qui s'eſt donné follement à lui-même le vain titre de Médecin des arbres, & qui s'eſt fait annoncer pour tel dans le Journal Économique de Septembre 1751. Il faiſoit, diſoit-il, prendre médecine aux arbres, en leur adminiſtrant des purgatifs pour leur faire faire des évacuations copieuſes, &c. Quelques perſonnes en ont été dupes, & le ſort de cet

emphatique a été de devenir l'objet, & du mépris universel de ceux de son village, & la proie de l'affreuse indigence. *Voyez* HABLEUR, TOPIQUE.

CHARRUE, DEMI-CHARRUE. La charrue des jardins differe de la charrue de labour, & n'a qu'un petit soc, servant, soit à bras, soit avec un cheval pour ratisser les grandes allées des jardins & des parcs.

La demi-charrue n'est, à proprement parler, qu'une ratissoire fort large, montée avec un chassis de bois.

Des unes & des autres, il en est de toutes façons, suivant les Ouvriers qui les travaillent, ou selon le gout des Jardiniers qui les font faire.

CHASSIS *de jardinage*, terme de menuiserie. Ce sont des assemblages de morceaux de bois de chêne emboîtés, ordinairement peints en verd, & garnis en-dessus de vitrages à petits, ou à moyens carreaux en plomb, & qui servent à renfermer, soit desplantes curieuses, qu'on ne peut conserver que par leur moyen, soit pour faire

avancer les plantes de primeur. On peut les voir chez une foule de curieux.

Il en eſt de différentes ſortes, & ils ſont une invention fort nouvelle dans le Jardinage. Ils nous viennent des Anglois & des Hollandois: nos Jardiniers ne s'y entendent guere; par la ſuite ils pourront y mordre.

CHATON. Terme de Botanique. Il ſe dit de certains arbres. Ce ſont des grouppes, ou amas de petites fleurs en forme de guirlandes, qui ſont dans le genre des menſtrues; ils précedent les fleurs véritables & fécondes. C'eſt ainſi qu'on les voit aux noyers, noiſettiers, aveliniers, cornouillers, &c. *Voyez* MENSTRUES, FAUSSES-FLEURS.

CHATON eſt auſſi un terme de Fleuriſte, pour ſignifier l'enveloppe qui renferme certaines graines. Cette enveloppe ſe fend pour laiſſer la graine ſe répandre quand elle eſt mure. On dit chaton d'une tulipe.

CHATRER. Terme fort groſſier du Jardinage. Les Jardiniers qui ſavent parler convenablement, ſe ſervent de termes plus ſéans: en parlant des pois en fleurs, qu'on arrête par les bouts pour les avancer, ils

disent PINCER, ARRÊTER, & aussi en parlant d'une motte, de quelque plante en pot, ou en caisse, qu'on transporte ailleurs, ou qu'on change de pot & de caisse, ils disent *réduire la motte, la rafraîchir :* si le terme est moins révoltant, l'action n'en vaut pas mieux. *Voyez* MOTTE.

CHENILLE, ÉCHENILLER, ÉCHENILLOIR. Cet animal est le fléau des arbres dont il dévore la verdure. Diverses sortes de chenilles, de toutes figures, grosseurs & couleurs.

L'animal dépose ses œufs, ou par paquets, en les garnissant sur les branches d'une membrane parcheminеuse, difficile à déchirer ; ou il les met par tas empilés les uns sur les autres, les garnissant pardessus d'un duvet cotonneux pour les garantir des humidités qui coulent sur ce duvet ; ou enfin il forme autour des branches une espece de bague composée d'œufs, se joignant chacun, & attachés avec un gluant, qui se durcit à l'air, & qu'on ne peut briser que difficilement. Ces derniers on les nomme bagues dans le Jardinage, parce qu'ils en ont la figure. De

quelque

quelque façon que ce ſoit, il faut les détruire, & c'eſt ce qu'on appelle ÉCHENILLER.

C'eſt durant l'hiver qu'il faut les chercher ces œufs, & les détruire; mais au printemps, il faut y veiller bien autrement encore; & comme il n'eſt pas toujours poſſible, ſur-tout pour les arbres qui ſont vaſtes & fort étendus, d'atteindre par-tout, on ſe ſert d'un échenilloir.

L'échenilloir eſt un bâton gros comme le pouce, de deux pieds de long, & qui, par ſon extrêmité, eſt garni de bourre, ou de crin, recouvert avec du chamois. Un homme avec une échelle dans l'arbre, tape, avec ce bout ainſi garni, ſur chaque branche, lorſque les chenilles ſont écloſes, & fait tomber à terre tous ces inſectes, qu'enſuite on écraſe: au moyen de cette garniture, on n'appréhende pas d'endommager la peau des branches. On recommence de la ſorte, tant que les chenilles continuent à éclorre. Dans les arbres qui ſont à la portée, on les ſaiſit, & on les écraſe.

On appelle encore échenilloir une ſorte

de ciſeaux montés ſur un long bâton ; à la partie ſupérieure des ciſeaux, eſt attachée une corde qu'on tire pour ouvrir ces ciſeaux ; & quand on a placé ſur la partie inférieure la branche où eſt le paquet de chenille, on lâche la corde, à l'inſtant la branche où eſt le paquet de chenille eſt coupée par le tranchant de l'outil. Il tombe, on le ramaſſe, & on le brule. Il en eſt de diverſes autres ſortes ; un entr'autres, qui eſt monté auſſi au bout d'un long bâton, & lequel eſt en bec renverſé avec un double tranchant en-deſſus & en-deſſous ; par ſon moyen on coupe la branche où eſt le paquet de chenille. Ce ſont les Couteliers qui fabriquent ces ſortes d'échenilloirs.

CHEVELU. On nomme ainſi les racines les plus petites des plantes, à cauſe qu'elles ne ſont pas plus groſſes que des cheveux. Le chevelu eſt néceſſaire aux arbres, & l'on fait mal de l'ôter en plantant. Tous les Jardiniers confondent ce chevelu avec les racines fibreuſes. M. de la Quintinie faiſoit autrement, il le ſupprimoit, & donne des préceptes en conſéquence. Ce grand homme ſuivoit l'uſage de ſon

temps, ſans autre examen ; ou bien il avoit un ſentiment particulier à cet égard, comme à bien d'autres. *Voyez* RACINES.

CHICOT. Ce terme eſt d'uſage commun. On dit, en parlant d'une dent caſſée, dont la racine reſte dans ſon alvéole, enlever un chicot. Par chicot on entend, ou une branche d'arbre pleine de nœuds & qui ne profite plus, ou une ſemblable branche qui eſt morte, & qu'on laiſſe, mal-à-propos, ſur l'arbre.

Le chicot eſt différent de l'argot, en ce que le chicot eſt une branche morte, ſeche, vieille, ou mourante, défectueuſe en tout genre, remplie de chancres, &c. ou une partie conſidérable d'une telle branche, que par négligence on n'a pas ôtée, au lieu qu'un argot n'eſt que le ſimple tronçon d'une ſemblable branche, ou de toute autre qui n'a pas été coupée tout près de l'écorce. Quant à ces chicots, ils ſont également préjudiciables, & leur préſence ſur les arbres eſt auſſi dangereuſe ; rien néanmoins de plus commun que les uns & les autres ſur les arbres. *Voyez* ARGOT.

CHICOTER, en terme de Jardinage, a

pluſieurs ſignifications. Chicoter, c'eſt taillader maladroitement les arbres, leur laiſſer beaucoup de chicots par pareſſe. Chicoter ſe dit auſſi quand un Jardinier ſoigneux enleve avec la ſcie à main les chicots qui ont été laiſſés ſur les arbres par un mauvais Ouvrier. On dit encore chicoter dans le Jardinage, pour dire s'amuſer pour ſon plaiſir à quantité de petites occupations dans le jardin.

CICATRICE, CICATRISER, terme de Chirurgie. La cicatrice eſt la marque qui reſte après la guériſon d'une plaie à un arbre.

CICATRISER, veut dire ſe fermer & ſe guérir, en parlant d'une plaie. Quand une plaie cicatriſe à un arbre, il ſe fait la même choſe qu'en nous, lorſque le ſuc nourricier fait de nouvelles chairs & une nouvelle peau, & que la plaie ſe recouvre. Aux arbres c'eſt un petit bourrelet qui ſe forme par la ſeve, & qui va toujours en augmentant juſqu'à parfait recouvrement. C'eſt un bon ſigne quand ce bourrelet ſe forme, & un mauvais ſigne, quand la plaie ſe ſeche, & quand la peau ne ſe recouvre pas. Jamais on

ne doit faire de plaies un peu considérables aux arbres sans y mettre l'emplâtre d'onguent Saint Fiacre; le recouvrement s'en fait bien plus surement & plus promptement.

CIRCULATION & CIRCULER, vient d'un mot latin, qui veut dire couler autour de quelque chose. On dit circulation de la seve, comme on dit circulation du sang. C'est une question de savoir, si la seve poussée des racines dans les branches, circule à la façon du sang dans les animaux vivans.

CISEAUX A TONDRE. Ce sont des ciseaux de la forme ordinaire, excepté qu'ils sont plus longs & plus larges. Les deux branches du manche sont renversées & emmanchées avec du bois. On s'en sert pour tondre les menus arbres, arbrisseaux & arbustes, & toutes les bordures de buis, &c. Ils ont communément un pied de lamme, & ceux pour les massifs en ont deux & trois de longueur.

CLOCHE, CLOCHÉE, CLOCHER & DÉCLOCHER. Les cloches des Jardins sont des instrumens de verre faits en forme de cloches d'airain, ayant un bouton en dessus pour les tenir.

Il n'y a pas plus de 40 à 50 ans qu'on fait des cloches de verre d'une ſeule piece. On avoit auparavant des cloches faites avec des aſſemblages de plomb à petit carreaux de verre. Il eſt encore dans quelques Communautés Religieuſes pauvres, de ces ſortes de cloches d'aſſemblage.

On dit une cloche de melons, ou de laitues; c'eſt-à-dire, la quantité de ces ſortes de choſes qui peuvent être contenues ſous une cloche.

On dit auſſi mes laitues ſont encore clochées; il fait trop froid pour les déclocher.

CLOCHER, verbe actif, veut dire mettre quoi que ce ſoit ſous des cloches pour venir plutôt, ou pour être à couvert du froid.

Déclocher, c'eſt ôter les cloches de deſſus les plants quand les dangers ſont paſſés. Je n'ai pas, dit-on, encore décloché, ou j'ai décloché déja mes melons.

CLOQUE, CLOQUÉ, FEUILLES CLOQUÉES, SE CLOQUER; il faut dire ainſi, & non pas CLOQUETÉ, ni RECROQUEBILLÉ. Tous les fameux Jardiniers, & MM. de l'Académie l'ont ainſi décidé. Ce

terme eſt d'uſage commun, & dans la Chirurgie, on dit des cloques dans les mains, quand ayant la peau tendre, on fait des travaux rudes; également encore il ſe dit de l'effet des brulures.

La cloque eſt une maladie qui prend aux feuilles, & ſur-tout aux feuilles des pêchers, & qui dure aſſez long-temps. Les cauſes de la cloque ſont les mauvais vents, les gelées printanieres & les brouillards morfondans.

L'effet de la cloque eſt de coffiner les feuilles, de les replier, de les remplir de boſſes, de creux & d'inégalités, d'en changer la couleur verte en une autre toute livide.

Les ſuites ſont de ſervir de retraite à des pucerons ſans nombre, & de dépouiller ſucceſſivement les arbres de leurs feuilles: les autres qui pouſſent à leur place, font avorter tous les yeux du bas, & il ne faut pas eſpérer de fruit ſur ces yeux pour l'année d'après la cloque.

Les Charlatans du Jardinage prétendent garantir de la cloque, & aucun encore n'y a réuſſi. Il eſt quelques remedes pour adoucir le mal, mais non pour l'empêcher & le

prévenir. Malheur à ceux trop crédules qui ſe laiſſent enjoler par ces hableurs, qui les trompent ; ils perdent & leur argent & leurs arbres. *Voyez* BROUIR.

COAGULATION, SE COAGULER. Il vient du latin, & ſignifie épaiſſiſſement, s'épaiſſir, ſe condenſer. Ce mot a lieu pour tous les liquides qui acquierent de la conſiſtance. C'eſt ainſi que la ſeve, ceſſant d'avoir ſon cours, devient gomme dans l'amandier, le pêcher, le prunier, le ceriſier & autres. Tel notre ſang quand il eſt hors de nos veines, lequel ſe fige & ſe coagule. *Voyez* GOMME.

COFFINER, SE COFFINER, pris du latin *cophinus*, qui veut dire panier. C'eſt quand, à l'occaſion de quelques mauvais vents, ou par défaut de ſanté de la part d'un arbre, les feuilles ſe replient en dedans en forme de panier creux.

La trop grande ſéchereſſe fait coffiner les feuilles ; elles ſe replient encore ainſi en forme de cornets de papier quand elles ſe préparent à tomber avant l'hiver.

COLLATÉRAL, BRANCHES COLLATÉRALES, BOURGEONS COLLATÉRAUX,

pris du latin, & qui ſignifie de côté. On appelle de ce nom en Jardinage les branches & les bourgeons qui, au lieu de pouſſer droit en montant, croiſſent & s'étendent ſur les côtés. Tels ſont nombre de petites branches appellées branches *folles* & branches chiffonnes qui pullulent de toutes parts aux arbres auxquels, ſuivant la routine, un trop grand nombre de Jardiniers rogne, arrête & pince les extrêmités des bourgeons ; ce qui eſt la ruine des arbres & la cauſe de leur ſtérilité.

Il eſt des circonſtances dans leſquelles on eſt forcé, & de rogner par les bouts, quand les bourgeons ſont farcis & infectés de pucerons & de punaiſes, & de faire uſage de ces bourgeons collatéraux, faute d'autres ; mais il eſt des regles pour en faire emploi.

COLLET, ou PETIT COL, c'eſt la même choſe. Terme d'Anatomie adapté au Jardinage. On ne s'en ſert pas pour les arbres, & à leur place, on dit le tronc, ou la ſouche ; mais il ſe dit des menues plantes. C'eſt la partie, où commencent à être attachées les racines. On dit qu'en mettant les choux en terre, il les faut planter juſqu'au collet, c'eſt-à-dire, le plus bas qu'il

eſt poſſible. Le même eſt pour les laitues, chicorées, chicons, melons, concombres & autres, qui toujours ſe déchauſſent & ſortent de terre en pouſſant : néanmoins en les enterrant trop, on leur nuit grandement, la ſouche, ou le tronc étant faite pour être bénéficiée juſqu'à un certain point par l'air, & non morfondue & trop humectée par l'humide de la terre qui la pourriroit.

COMBINAISON, COMBINÉ, COMBINER, tiré d'un mot latin, qui, dans ſa ſignification propre, veut dire aſſembler pluſieurs choſes deux à deux ; mais on a donné à ce terme un ſens beaucoup plus étendu. Combiner, c'eſt arranger diverſement, comparant pluſieurs choſes enſemble, mettant les unes & les autres, tantôt devant, tantôt après, changeant, diverſifiant, tranſpoſant.

Le mot de combinaiſon dans le ſens particulier de la ſeve conſidérée ſous différens rapports, n'eſt autre que les diverſes modifications, les formes & les façons ſucceſſives d'être de cette même ſeve dans les plantes, leſquelles on compare, & que

l'on conſidere ſous différens rapports.

On appelle ſeve combinée, quand elle ſe métamorphoſe en tant de façons diverſes pour produire les odeurs, les couleurs, les ſaveurs, les formes & les qualités différentes.

COMPACTE eſt un mot tiré du latin, qui veut dire ſerré, preſſé, ramaſſé, lié, uni, aſſemblé, joint, mis en paquet.

CONCEPTIF, FACULTÉ CONCEPTIVE, pris du latin, qui veut dire concevoir. De fort graves Auteurs prétendent fort ſérieuſement qu'il eſt dans les plantes, comme dans les animaux, deux ſexes diſtinctifs; & qu'il eſt des plantes mâles & femelles, que dans les plantes femelles il eſt des parties internes & externes, propres à la conception. *Voyez* MALE.

CONCRÉTION vient du latin, & ſignifie en Phyſique formation & excroiſſance de quelque corps dur & étranger: rien de plus commun, ſur-tout dans les arbres, ainſi qu'à notre égard. La gravelle, la pierre dans la veſſie ſont des concrétions. Les pétrifications qui ſe trouvent dans quantité de poires & dans le fruit du coignaſſier ſont autant de concrétions.

CONDENSATION, CONDENSER. Mot latin, terme de Philoſophie & de Chymie, qui ſignifie, à peu près, le même que compacte. Le froid condenſe les plantes : lors des gelées, toutes les plantes qui ſont ſur terre paroiſſent en un bien plus petit volume qu'avant, du moins les verdures; car cette condenſation dans les arbres & dans les groſſes plantes ne nous eſt pas ſi ſenſible que dans les autres; & lorſqu'aux gelées ſuccéde un air doux, ces plantes ſi reſſerrées auparavant, ſe dilatent & ſe raréfient, occupant ſur terre un eſpace plus ample.

CONDUIT *organique de la ſeve.* Ce mot eſt pris de l'Hydraulique par comparaiſon avec les conduits, ou les conduites qui charient les eaux d'une ſource, ou d'un réſervoir en différens lieux. Il eſt pris auſſi de l'Anatomie humaine par comparaiſon aux conduits qui ſervent à porter les liquides dans les différentes parties du corps humain. *Voyez* CANAL DIRECT DE LA SEVE.

Nous appercevons dans les plantes, tant avec le ſecours du microſcope, que par l'expérience & les effets, qu'il eſt en elles

les conduits ſemblables à ceux des corps animés, & qu'il eſt nombre de parties organiques, de tubes, de vaſes, par-tout, de tuyaux, de canaux, qui tous ont chacun leurs fonctions propres.

CONFIGURATION, CONFIGURER, CONFIGURÉ. Mot latin, pour dire les diverſes façons d'être, la ſtructure & la compoſition, tant interne qu'externe, des parties qui forment quoi que ce puiſſe être.

La configuration des plantes, leurs modes, ou figures dépendent des couloirs de la ſeve, qui, originairement, eſt néanmoins la même dans tous. *Voyez* CALIBRES, MOULES, &c.

CONGELATIONS, CONGELER & CONGELÉ. Mot pris encore du latin, qui veut dire *geler avec*. Il a, dans le Jardinage, une autre ſignification que dans la Chymie. Ce qu'on appelle ainſi en Jardinage, c'eſt quand les frimats, après être tombés ſur les arbres, gelent & dégelent ſucceſſivement, puis à l'inſtant regelent, & ainſi à pluſieurs repriſes. L'écorce ſe congele alors, & noircit en dedans : les boutons, ou les yeux des arbres ſont brulés par la gelée ; ils s'é-

teignent & avortent. Cette écorce ainſi brulée, ſe détache, & il arrive ce qu'on voit communément à tous les pêchers, ſur-tout à ceux qui ſont expoſés au midi. *Voyez* BRULURE.

CONGLUTINATION, pris du latin; terme de Chymie. C'eſt la liaiſon & l'union de deux, ou de pluſieurs choſes enſemble, par le moyen de quelque corps gluant, colleux & qui poiſſe. C'eſt par la voie de la conglutination que les diverſes écorces des greffes & des arbres greffés ſont collées & ſoudées enſemble pour ne faire plus qu'un.

CONTEXTURE vient du latin. C'eſt l'arrangement ordonné de toutes parties ſe rapportant enſemble, leur compoſition, leur aſſemblage & leur tiſſu. *Voyez* CONFIGURATION.

CONTOUR. Les contours des feuilles ſont tous les circuits qui ſont exprimés ſur chaque feuille par tous les linéamens, ou lignes qui y ſont décrits. Ces linéamens ſont ſaillans au revers de la feuille, & non ſur le plat & le deſſus. Il faut que la ſeve parcoure tous ces différens contours, quel-

que petits qu'ils ſoient, & qu'elle ſoit affinée pour y être introduite. De ces contours il en eſt qu'on ne peut voir que par le microſcope.

CONTOURNÉ, tiré de la Phyſique & de l'Anatomie. Il vient du latin, qui ſignifie tourné de travers. Ce terme a lieu quant au paliſſage. On appelle branches contournées celles qui ſont forcées, & à qui l'on a donné des entorſes pour les amener où elles ne pouvoient, ni ne devoient être placées.

On dit encore *poſture contournée*, quand, travaillant en quelqu'endroit, on n'eſt pas à ſon aiſe: on s'expoſe en s'allongeant trop & en ſe gênant, à mal travailler, & à éclater, ou caſſer quelque branche.

Toujours quand on travaille, il faut ſe mettre à la portée de l'ouvrage, & n'être point pareſſeux de changer ſon échelle, ou de ſe mettre en belle poſture pour agir à ſon aiſe.

CONTRACTION, mot pris du latin, qui veut dire, tirer à l'encontre. On dit en terme d'Anatomie, contraction de nerfs, & dans le même ſens on dit en Jardinage

contraction des branches, quand, au lieu d'être miſes ſuivant l'ordre de la nature, elles ſont gênées, forcées, torſes. Ce terme a lieu en parlant du paliſſage vicieux.

Le mot de *contraction* a, dans le Jardinage, le même ſens que dans la Phyſique & dans toutes les autres ſciences, ainſi que dans les arts. *Contraction*, ou rapprochement & ſerement des parties ſont la même choſe. Le parchemin, le cuir, la corne, &c. ſe contractent, & ſe criſpent à la chaleur. Ainſi, lors des grandes ſéchereſſes, des vents violens & des rayons brulans du ſoleil, de même lors des grands froids tous les végétaux ſe *contractent*, toutes leurs parties perdent leur mobilité & leur reſſort. De même quand l'impreſſion de l'air les frappe trop vivement. On *leve* des arbres hors de terre (car nous n'*arrachons* point, pas même les moindres herbages,) ils ſont quelque temps ſans être plantés, on les fait voyager, ſouvent au loin; alors, de toute néceſſité, l'air les frappe, flétrit la peau & *contracte* toutes les parties, tant internes qu'externes. Que fait-on alors dans le Jardinage? On plante ſans avoir

avoir égard à nulle de ces considérations (*viens si tu peux*, dit-on.) Mais que faisons-nous à ces plantes dont les parties sont racornies? Nous les baignons pendant une demi-journée, ou pendant une nuit, puis nous les laissons ressuyer une couple d'heure pour ne point faire une sorte de mastic avec la terre sur les racines, après quoi nous plantons : nous faisons plus; après avoir planté, nous arrosons amplement à différens temps. Aussi par tels moyens & autres que nous enseignons dans notre Ouvrage, & dont nous rendons raison, tout prospere en nos mains, & voilà à-quoi servent toutes les différentes notions de Physique par nous enseignées, mais Physique *instrumentale & expérimentale*, tendant toujours à l'opération, ainsi qu'à la perfection de l'ouvrage. Un Jardinier *leve* du plant de fleurs, ou de légumes pour mettre en place; dès que son plant a senti l'air, soudain il se flétrit; il n'a qu'à le bassiner avant que de le planter, la fanne & les racines reprennent leur ressort. L'arrosement subséquent après la plantation y fait; mais la petite mouillure, telle qu'on la prescrit ici, fait une

grande avance, &, à coup sûr, ne peut nuire.

CONTRE-ESPALIER. C'est un treillage que communément on pratique au-devant d'un espalier à quelque distance proportionnée du mur, afin que les arbres, ou les vignes qu'on plante à ce treillage, ne s'entre-nuisent point. Ces contre-espaliers ont, d'ordinaire, quatre pieds de haut, & doivent être du moins à 9 pieds du mur. Les arbres qu'on y plante, ne doivent jamais être en face de ceux du mur, mais en échiquier en face du vuide qui est entre deux.

Il est des contre-espaliers formés seulement avec des arbres sans treillage, & ces arbres, on les dresse afin qu'ils se forment en éventail, de même que ceux qui sont attachés sur le treillage.

Quiconque forme un contre-espalier à quelques bonnes expositions que ce puisse être, doit espacer les arbres d'icelui au double de ceux du mur. Si, par supposition, à un mur de 8 à 9 pieds de haut, les arbres sont plantés à 12 pieds, ceux des contre-espaliers, qui n'en ont que quatre

de haut, doivent être à 24; autrement les arbres étant plus preſſés les uns contre les autres, qu'il n'y a d'eſpace pour les contenir, ne feront que du bois, & ne donneront pas de fruit, à raiſon de ce qu'on ſera toujours obligé de les tenir de court par en haut, pour les tirer & allonger ſur les côtés.

Jamais contre-eſpaliers de pêchers n'a réuſſi. Les arbres ſont preſque tous les ans brouis par les vents coulis qui paſſent entr'eux & l'eſpalier. Cependant, malgré ce peu de ſuccès, quantité de Jardiniers engagent leurs maîtres dans cette folle dépenſe.

Quelques-uns ſe ſont aviſés, pour obvier à cet inconvénient, de placer par derriere, le long de leurs contre-eſpaliers, des paillaſſons plaqués ſur le treillage, ce qui n'eſt pas du tout joli à voir; mais, malgré leurs précautions, les pêches n'y prennent pas autant de couleurs, n'y ſont pas auſſi bonnes, n'y muriſſent pas auſſi promptement que ceux de l'eſpalier. De plus, les arbres, quelques précautions qu'on prenne, y ſont ſujets à ſe dépouiller du bas, à raiſon des

humidités froides de la terre, dont de toute néceſſité, ils ſe reſſentent, n'ayant pas, comme à l'eſpalier, la réflexion du ſoleil par en bas.

La vigne fait au mieux en contre eſpalier, parce qu'elle pouſſe plus tard que le pêcher. Mais il faut avoir ſoin d'eſpacer ſes vignes au moins à 12 ou 15 pieds. Au lieu de les paliſſer en montant perpendiculairement les bourgeons, qui alors ont tout d'un coup atteint le haut du treillage, & qu'on eſt toujours obligé de rogner; il faut les tirer latéralement en les alongeant tant & plus. Alors on a amplement des raiſins les plus beaux. Les vignes profitent merveilleuſement, & tellement, qu'au bout de 5, 6, ou 7 années, on eſt obligé de les mettre à 24 pieds; mais en paliſſant perpendiculairement, on eſt privé de tous ces avantages; & voilà de quoi nul Jardinier ne s'aviſe.

COQUE, en parlant des fruits, veut dire coquille. Il eſt des graines qui ont des eſpeces de coques fort dures.

COQUES, quand il eſt queſtion d'inſectes, telles que celles des chenilles de jardin,

ſont la même choſe que les coques de vers à ſoie ; ce mot eſt d'uſage commun.

CORBEIL, *pêches de Corbeil.* C'eſt une petite ville fort ancienne à 7 lieues de Paris, & à 3 ou 4 de Melun, où il ſe fait un grand trafic de pêches, qu'on envoie par la riviere de Seine à Paris. Ces pêches viennent de noyaux dans les vignes, & ſont le partage du menu peuple. Il s'en trouve quelquefois de paſſables.

CORBEILLES, tiré de l'uſage commun. En Jardinage ce ſont de petits paniers pour cueillir des menues proviſions, fournitures de ſalades, certains petits fruits, fraiſes, framboiſes, groſeilles, raiſins, &c.

CORBEILLE en Jardinage encore ſe dit de certains ornemens de Jardin qui ſont d'invention fort récente. Ce ſont certaines élévations de terre, qu'on retient avec des bandes d'oſiers peintes en verd, où ſur cette terre on fait venir des fleurs. Au lieu d'oſier, on les fait auſſi en petits treillages décorés.

CORDEAU eſt un diminutif du mot de corde. Dans le Jardinage, c'eſt une certaine quantité de corde de moyenne groſſeur, atta-

chée à deux bâtons par chacun des bouts. Ces bâtons ſont pointus : on les fiche en terre pour régler les plantations, les plates-bandes, les bordures, les glacis, les rayons, les tranchées, &c. Par ce moyen on fait tout correctement & réguliérement. *Voyez* TENDRE.

CORNES. Ce ſont les liens que produit la vigne, & qui ſont fourchus à leurs extrêmités en forme de deux cornes. Ceux qui ſont curieux de leurs vignes, & qui veulent avoir de beaux raiſins, ôtent ſoigneuſement les cornes à la vigne, parce qu'elles conſument beaucoup de ſeve. *Voy.* VRILLE.

CORPUSCULE, mot dérivé du latin, & qui eſt diminutif du mot *corps*, comme qui diroit *petit corps*. Ce mot appartient à la Phyſique. Il eſt de ces ſortes de petits corps, ou corpuſcules à l'infini, leſquels nous ne pouvons appercevoir, mais dont l'exiſtence eſt d'ailleurs démontrée. Les odeurs ne parviennent à nous que par le moyen de ces corpuſcules qui s'échappent à tout moment des fleurs, ou des autres ſujets contenant en eux des odeurs parti-

culieres. L'air eſt plein de ces corpuſcules de toute nature, qui émanent à tout inſtant de chacune des parties de la matiere. Ce ſont de tels corpuſcules que laiſſe après ſoi le gibier qui affecte le ſentiment du chien pour le ſuivre à la piſte. C'eſt encore par le moyen de tels corpuſcules qu'un chien reconnoît ſon maître & le diſtingue de tout autre. Nous ferons voir dans notre écrit comment ces corpuſcules, ou ces eſpeces d'atomes qui proviennent de l'air, ſont, ou favorables, ou nuiſibles aux végétaux. *Voyez* ATOME.

CORROSIF. Il vient du latin, & veut dire *ronger*.

Il eſt des humeurs corroſives dans les plantes, ou une ſeve corroſive, comme il eſt dans notre ſang & dans nos humeurs des qualités corroſives. La gomme eſt corroſive; elle cauſe des éroſions, ou corroſions dans les parties des arbres où elle ſe dépoſe. Là elle cave & carie, ſi le Jardinier n'a pas ſoin de l'ôter. Telle en nous une humeur vicieuſe qui ſe dépoſe ſur quelque partie de nous-même & qui y cauſe la gangrene.

CORTICAL, terme de Physique, qui vient d'un mot latin, qui signifie écorce. Cortical veut dire ayant de l'écorce, tenant de la nature de l'écorce, & faisant la fonction de l'écorce. En Médecine on dit substance corticale du cerveau & des reins.

COSSATS & non ÉCOSSATS, comme COSSE & non ÉCOSSE, quoiqu'on dit ÉCOSSER. Les cossats sont les enveloppes des graines. On appelle cossats en verd, ou en sec ces enveloppes où sont renfermées les graines vertes & seches, & l'on dit bottes de cossats, ou fagots de cossats, quand, après les avoir battus, les cosses sont vuides, & qu'on les lie par bottes, soit pour nourrir les animaux, soit pour bruler.

On dit aussi gousses pour signifier les cossats, également siliques. On appelle gousse d'ail, l'assemblage de plusieurs de ces petits oignons réunis.

COSTIERE. Ce mot porte sa signification. Il vient du mot de côté, dont il est un composé & un diminutif: on dit une belle côte où l'on fait de bon vin. La côte des Célestins à Mantes est fort renommée pour le vin. Il veut dire un endroit du jar-

din qui eſt bien expoſé, & à l'abri des mauvais vents. *Voyez* ABRI, ADOS.

COTONNEUX. Ce mot a deux ſens. On dit fruits cotonneux, ou cotonnés, ceux qui ont un poil, ou un duvet en forme de coton, comme les pêches & les coings, comme le bois de la vigne, qu'on appelle *meunier*. On appelle fruits cotonneux dans un autre ſens, ceux qui ſont pâteux & ſans gout.

COUCHE vient du verbe coucher. C'eſt un amas de fumier qu'on aſſemble par lits à la hauteur, longueur & largeur requiſes, lequel on laiſſe s'échauffer, & que communément on couvre d'une certaine épaiſſeur de terreau, pour enſuite y ſemer & planter ce qui ne pourroit venir en pleine terre. La largeur d'une couche eſt communément de 4 pieds, ſa hauteur de deux, & quant à la longueur, elle eſt arbitraire.

Les couches pourroient être beaucoup mieux façonnées que ſuivant l'uſage & la routine.

1°. Au lieu d'aſſeoir & de poſer ſimplement à volonté chaque lit de fumier, piétiner fortement chaque lit pour affaiſſer le

fumier, d'abord afin que la chaleur y tienne plus long-temps, enſuite de peur qu'en s'affaiſſant, elle ne ſe déjette & ne ſe verſe, ce qui n'arrive que trop.

2°. Au lieu auſſi de faire les couches iſolées de 4 pieds, & de n'y point mettre de réchaut, ou de ne l'y mettre qu'après coup, quand la couche ſe refroidit, faire ſa couche & ſon réchaut tout enſemble; ſavoir, de 6 pieds, au lieu de 4, dont 2 ſeroient un à chaque côté, ſervant à la fois de réchaut & de ſentier.

3°. Au lieu encore de les faire ſeulement de 2 pieds de haut réduits à un pied, quand l'affaiſſement eſt fait, les faire à la hauteur de 3; alors les couches ne ſeroient pas morfondues par l'humide de la terre, & par les vapeurs qu'elle exhale, & auſſi par le froid qu'elle ne manque pas d'envoyer dans le temps. De même lors des chaleurs & des coups de ſoleil, le plant n'auroit point également à ſouffrir de la réverbération de la terre. Cela conſomme plus de fumier; auſſi ne donnons-nous le préſent avis qu'à ceux qui ont du fumier en commandement.

4°. Au lieu de garnir les couches de terreau ſeulement, qui n'a que des ſucs trop déliés, y mettre une terre factice, à peu près comme pour les orangers; mais non ſi ferme & ſi compacte. Employer pour ce, terres de taupieres. *Voyez* TAUPIERES.

5°. Ajouter à ceci, qu'au lieu de ſemer ſur couche les melons, concombres, & autres pour les changer de couche, éventant les racines, les ſemer dans de petits pots à baſilic, leſquels on enterre raſe-bord dans la terre factice, & en dernier, qu'on dépote, & dont on met la motte ſans la *châtrer*, comme on dit, laiſſant autour & en-deſſous de la motte tous les petits filets blancs y repliés, & leſquels prennent enſuite leur direction, ne faiſant ſimplement qu'acoter légérement la terre près de la motte ſans appuyer contre, de peur de la briſer.

COUCHE ſe dit de la peinture qu'on met ſur les treillages du jardin. Le Jardinier alors doit veiller à ce que les Peintres ne barbouillent point ſes arbres. Il doit les tirer en-devant, de façon que le Peintre puiſſe imprimer ſa couleur derriere les arbres, ſans les endom-

mager ; prendre garde, en tirant trop fort ; de décoller.

& COULER, tiré de l'uſage ordinaire, comme d'une fontaine, ou d'un ruiſſeau, dont les eaux n'arrêtent point. Ce mot, dans le Jardinage, a deux ſens. Il ſignifie d'abord ne point nouer en parlant des fruits. On dit que la vigne coule quand la fleur ne tient pas, ou quand, étant nouée, le grain tombe. On dit auſſi, mes melons ont coulé, pas un n'a tenu. On dit coulure de la vigne.

COULER, en fait de paliſſage, a un autre ſens. C'eſt quand on paliſſe une branche le long d'une voiſine qui n'eſt pas franche, & qu'on ſera obligé de couper, en lui ſubſtituant la bonne. On voit, par exemple, une groſſe branche qui ne pouſſe point, ou qui ne fait que des pouſſes meſquines, elle eſt défectueuſe en tout genre : à côté de cette groſſe branche, ou de toute autre dans le cas ſemblable, l'arbre a fait éclorre, ou un gourmand, ou une bonne branche fructueuſe ; on la coule tout du long de la branche moribonde, & l'année d'après à la taille, on jette à bas la mauvaiſe ; alors

celle qu'on a coulée le long d'elle, ſoit qu'elle ait été attachée avec du jonc, ſoit qu'elle ait été paliſſée à la loque, prend ſa place, & remplit le vuide de celle-là. Couler, ſuivant M. de la Quintinie, n'eſt pas *croiſer*. *Voyez ce dernier mot ci-après.* Croiſer ſans néceſſité eſt un grand défaut; mais couler adroitement un rameau dont on a, ou dont on peut avoir beſoin, & qui ſe préſente avantageuſement, eſt une marque de génie, de réflexion & de prévoyance dans le Jardinier. Le plus grand nombre ignore même juſqu'à ce terme de couler, ainſi que l'action elle-même.

COULOIRS. Il vient d'un mot latin, qui ſignifie couler. Dans la Phyſique & dans l'Anatomie on entend par couloirs les différentes parties qui ſervent à filtrer les liquides, & à les épurer de la même maniere que par le moyen de l'art on paſſe, on coule & on filtre les liqueurs pour les clarifier. Le même a lieu dans les parties qui compoſent l'intérieur des plantes pour perfectionner la ſeve. *Voyez* CANAL, CONDUIT.

COUPE, FAUSSE COUPE & COUPER.

C'eſt l'action de retrancher toute branche, ou tout bourgeon, ſoit avec la ſerpe, ſoit avec la ſcie à main, ſoit avec la ſerpette; ou bien par ce mot, on entend la choſe même coupée, & l'action de faire une coupe. Tel Jardinier, dit-on, a une bonne coupe, une coupe excellente, pour dire qu'il s'y prend avec adreſſe pour couper. M. de la Quintinie, parlant de la taille des arbres dit, *tout le monde coupe, & peu ſavent tailler.* Lui-même, on peut le dire, étoit un grand coupeur: il eſt aiſé de le voir dans les planches gravées de ſon livre, où ſont repréſentées ſes diverſes coupes. Il écourtoit & dénuoit tellement les arbres, qu'il ne leur laiſſoit preſque rien. C'étoit la faute de ſon ſiecle, où l'on ne ſavoit que violenter & détruire la nature: ce n'eſt pas que d'ailleurs ce coriphée du Jardinage n'ait de grandes parties. Quiconque aujourd'hui tailleroit à *la Quintinie*, n'auroit que des arbres hideux, & point de fruit; enfin, ni arbres, ni fruits. Depuis un ſiecle, que ce grand Écrivain du Jardinage a paru, combien dans ſon genre n'a-t-on point enchéri? Que de découvertes dans les ſciences & les arts!

Fauſſe-Coupe, eſt toute branche coupée trop en bec de flûte, & qu'on a trop tirée & alongée en ôtant trop de bois; d'où s'enſuit, de néceſſité, la difficulté du recouvrement de la plaie, ſouvent la mort de la branche, & preſque toujours l'avortement du bouton.

COUPER, c'eſt, avec un inſtrument tranchant, ſéparer une branche de l'arbre, ſoit du tronc, ſoit des meres-branches, ſoit en raccourciſſant l'extrêmité d'aucunes d'elles.

COURBURE *des branches*, invention nouvelle dans le Jardinage. Ce mot s'entend de lui-même. Quand une branche pouſſe trop, & qu'elle eſt franche, c'eſt-à-dire, ſans aucun chancre, ni défaut, qui puiſſe la faire caſſer en la pliant, il n'y a qu'à la courber en la forçant un peu; par ce moyen, l'on en amortit la trop grande vigueur. De même un gourmand qu'on veut dompter, il n'y a qu'à le courber, & lui faire faire le cerceau; l'on eſt ſûr qu'il ceſſera de pouſſer. On donne la façon, & l'on preſcrit le temps de courber ainſi les branches dans les diverſes circonſtances où

cette opération a lieu, & l'on en détaille les effets. C'eſt une des plus curieuſes & des plus avantageuſes opérations du Jardinage, laquelle non pratiquée, & fort peu connue par le commun des Jardiniers.

Il n'eſt pas hors de propos de dire ici comment & ſur quoi fondé, cette invention s'eſt préſentée à nous. Ce qui eſt à dire à ce ſujet ne paſſera pas les bornes preſcrites pour un Dictionnaire, raiſonné ſurtout : quoi qu'il en ſoit, il eſt bien intéreſſant.

Eſpions perpétuels de la nature, nous la ſuivons d'arrache-pied, comme on dit ; elle ſeule nous guide. En contemplant fortuitement des arbres à plein-vent de divers âges, qui avoient fait de fort amples pouſſes très-alongées & très-nourries, nous remarquâmes, entr'autres choſes, que d'année en année chacun de ces arbres courboit horizontalement ſes branchages, ſoit par le poids d'iceux, ſoit par la peſanteur du fruit, des feuilles, des bourgeons, & celle des pluies : nous apperçûmes que celles des branches du milieu de ces arbres, leſquelles étant droites, montoient par voie de perpendicularité,

perpendicularité, étoient du double en groſſeur en comparaiſon des horizontales. Alors que de conſéquences à la vue d'un tel phénomene : elles tiendroient trop de place ici. Ces branches montantes avoient des fruits; mais les horizontales étoient bien autrement fécondes, & elles ſe courboient de plus en plus, à proportion de la charge du fruit. Les années ſuivantes nous conſidérâmes ces mêmes arbres, ainſi que nombre d'autres, & notre expérience ne fit que ſe confirmer de plus en plus. Il n'eſt qui que ce ſoit, qui, en ſe promenant dans la campagne, ne puiſſe faire la même obſervation que nous. Mais qu'avons-nous fait? Loin de nous contenter de jetter un coup d'œil ſtérile ſur un tel événement, nous en avons fait notre profit, ainſi qu'il ſuit.

Singes de la nature, nous avons été en avant d'après elle. Nous avons courbé exprès des branches de toute nature, fortes, demi-fortes, foibles, des bois jeunes & des vieux, des pouſſes de l'année même, des gourmands ſur-tout pour les mâter, & les mettre à fruit pour l'année d'après, & toujours avec le même ſuccès, ſouvent des

arbres en entier, qui ne donnoient rien, & qui, par ce moyen, ſont devenus fructueux au poſſible. Il n'eſt point de moyen plus prompt, plus ſûr, ni plus efficace que cette courbure pour une autre opération, à laquelle tous, dans le Jardinage, ſont extrêmement embarraſſés; ſavoir, pour mettre l'équilibre dans un arbre, qui pouſſe tout d'un côté & rien de l'autre. De cette courbure des branches & de ſes effets nous rendons, en ſon lieu, un compte exact, & qui va de pair avec ce qu'on appelle démonſtration; & nous enſeignons la façon d'y procéder. Si c'étoit ici le lieu, nous ferions voir comment, par cette courbure, l'écorce preſſant fortement en-deſſus, & ſur le parenchyme, & ſur la partie ligneuſe, intercepte le cours de la ſeve, & en même temps en-deſſous opérant néceſſairement des rides à la peau, comment elle *obſtrue* le paſſage de cette même ſeve, puis nous ferions voir les divers effets qui, immanquablement, s'en enſuivent.

Une autre fois voulant garnir de verdure un baldaquin, à même des branches d'un arbre voiſin, nous les courbâmes fortement

avec des cordages pour les attirer ; l'arbre ceſſa de pouſſer : donc, dîmes-nous, en courbant ſobrement & ſagement, nous opérerons un ralentiſſement dans la ſeve, tel qu'il le faut pour rendre fertile tout arbre fougueux, & toujours nous avons réuſſi.

COURONNÉ. Ce terme a dans le Jardinage une ſignification différente que dans les eaux & forêts. On appelle, en Jardinage, fruits couronnés ceux qui étant trop dégarnis de feuilles, & expoſés, par conſéquent, aux coups brulans du ſoleil en été, ſont brulés ſur la peau & dans l'intérieur, ſouvent juſqu'au noyau. Par conſéquent il faut uſer de beaucoup de prudence pour découvrir, & auſſi pour paliſſer avec précaution. Les poires ſont ſujettes auſſi à être couronnées de la ſorte par des coups de ſoleil. Jamais un tel couronnement ne peut avoir lieu de la part de tout Jardinier attentif & prévoyant, ni ſous un maître inſtruit, qui prend intérêt à ſes Jardins. Quelques poignées de coſſats de pois jettés çà & là ſur l'arbre pour briſer les rayons du ſoleil, ſuffiſent, & rien de plutôt fait. On

donne ailleurs d'autres expédiens encore. *Voyez* ÉFEUILLER.

COURONNER *un arbre*, ſuivant le dicton univerſel de tous les Jardiniers, c'eſt tailler toutes les branches, fortes, ou foibles, à la même hauteur, de façon que tout arbre taillé préſente par en haut une ſurface égale; ils taillent, par conſéquent, une branche qui a 6 pieds de haut & 1 pouce de gros, par ſuppoſition, à 6 pouces ſeulement, & une qui n'eſt pas plus groſſe qu'un fétu, également à 6 pouces. Voilà donc l'arbre couronné, & le Jardinier ſe mirant dans ſon ouvrage, eſt bien content de lui-même. Or qu'arrive-t-il? A la pouſſe la groſſe branche, réduite à 6 pouces, dont le canal regorge de ſeve, fait des jets prodigieux; la petite, au contraire, dont le diametre eſt très-circonſcrit, & qui, par conſéquent, ne peut contenir qu'une quantité de ſeve fort bornée, ne fait que de petits jets fluets & meſquins. Que devient donc alors le couronnement fait à la taille? Un tel arbre pendant l'hiver, & dans le temps où l'on ne fréquente pas les jardins, paroît couronné & ſymmétriſé, & lors de

la pouſſe, il eſt hideux & épaulé, quand tout le monde le voit, & ſouvent pour toujours. Le principe & la regle, qui ne ſont autres que le bon ſens, c'eſt de tailler chaque branche ſuivant ſa force, ſauf, lors de la pouſſe à rabattre & ravaler, comme il ſera dit en ſon lieu. Il faut avouer que la pratique du Jardinage eſt bien informe, & que par-tout regne dans cet art l'ignorance groſſiere & la ſtupidité. Il n'eſt pas poſſible de tirer delà les Jardiniers vulgaires, & de corriger ſur l'article la populace jardiniere. Que les Maîtres donc uſent de leur autorité pour empêcher la ruine totale de leurs arbres.

Il eſt encore un autre couronnement où la routine n'agit pas moins à rebours du bon ſens; ſavoir, de tailler auſſi dans le même gout à l'égalité, toutes les pouſſes du tour des buiſſons; & c'eſt ce que les Jardiniers vulgaires appellent *double couronne*. Suivant notre méthode, on ne taille point les branches du tour; mais on caſſe, ſauf à rapprocher, comme il ſera dit auſſi en temps & lieu.

COURSON. Terme du Jardinage qui porte avec lui ſa ſignification. C'eſt tout

rameau d'arbre coupé tout court. Quand on veut avoir à quelqu'endroit d'un arbre une branche bien forte, il n'y a qu'à la tailler à un œil, ou deux, & l'on eſt ſûr d'avoir du fort bois pour garnir où beſoin eſt. Il eſt quelquefois néceſſaire de tailler en courſon, mais autant dangereux de le faire ſans néceſſité. L'arbre alors pouſſe autant de gourmands qu'on a fait de courſons.

COUTEAU. On dit fruits à couteau en parlant des poires & des pommes bonnes à manger crues, pour les diſtinguer de ceux de ces mêmes fruits qui ne ſont bons qu'à cuire, ou à faire du cidre.

On dit laitues à couteau, celles qu'on ſeme dru pour faire de petites ſalades qu'on coupe avec un couteau dans la primeur.

COUTEAU de bois, de buis, d'ivoire pour gratter la mouſſe, le noir de la punaiſe & ſon couvein, ſur tous arbres & vignes d'eſpalier, de même que celui du tigre. Il faut y procéder après une grande pluie, lors d'un brouillard épais, ou mouiller amplement avec une éponge à plus d'une

repriſe en grattant, juſqu'à ce que l'écorce devienne liſſe, belle & luiſante. Quand les pores de la peau ſont bouchés, il n'y a plus de tranſpiration, & il n'y a plus lieu à l'action de l'air, qui eſt l'un des plus puiſſans mobiles de la végétation.

COUVEIN. *Voyez* MOUCHE NOIRE, PUCERON, PUNAISE, TIGRE.

COUVERTURES en fait de jardinage, eſt tout ce que l'art a inventé pour garantir les arbres, les fleurs, les fruits noués, les bourgeons & les légumes contre les influences malignes de l'air. On dit couvrir avec de la grande litiere, avec des paillaſſons, &c. *Voyez* ABRI.

CREVASSES, SE CREVASSER. Pris du langage commun, & employé dans le Jardinage. Crevaſſes dans le langage commun, ce ſont des gerçures & des fentes qui viennent à la peau, ſur-tout aux mains, & qui ſont occaſionnées, ſoit par le froid, ſoit par la grande ſéchereſſe. Le même a lieu fréquemment dans les végétaux.

Deux ſortes de crevaſſes dans le Jardinage, les unes aux arbres, & les autres à la terre.

Aux arbres pareillement deux ſortes de crevaſſes, celles qui viennent de trop de ſeve, & qu'on appelle fentes, dont il ſera fait mention amplement dans le corps de l'Ouvrage; & les autres, qui ont pour principe la diſette de ſeve, lorſque les branches deviennent paralytiques en certains endroits, on voit la peau qui ſe ſeche, & l'écorce eſt crevaſſée en pluſieurs endroits.

Les crevaſſes de la terre ont lieu lors des grandes ſéchereſſes.

Un Jardinier entendu a grand ſoin de mettre de la miette de terre dans les crevaſſes qui ſe font alors au pied des arbres, ou proche d'eux; par ce moyen les racines ſont conſervées, le pompement des ſucs n'a plus lieu, du moins par les crevaſſes. *Voyez* FENTE, où ce ſujet eſt plus amplement traité.

CRIBLE, tiré de l'uſage commun, ainſi que de la Médecine. On appelle crible dans les plantes, comme dans le corps humain, certaines parties internes d'elles-mêmes à travers leſquelles paſſent le ſuc nourricier & les liqueurs. Il eſt des ſucs qui dans leur paſſage doivent recevoir une certaine pré-

paration. C'eſt ainſi que, ſuivant l'idée de la Médecine, le chyle paſſe à travers les glandes du méſentaire, comme par autant de cribles, pour y recevoir une nouvelle préparation.

Les cribles les plus univerſels des plantes, ce ſont les feuilles. Ce point n'a pas encore été ſuffiſamment entendu dans la Phyſique & dans l'Anatomie du Jardinage: il eſt néanmoins inconteſtable; on le démontre en ſon lieu. Quelques Phyſiciens l'ont entendu juſqu'à un certain point; mais donnant dans un autre excès, ils attribuent aux feuilles des prérogatives qu'elles n'ont pas, & ce pour n'avoir point exercé, & pour n'avoir vu que quelques effets paſſagers. On en revient toujours à ce dicton, *nature veut être ſuivie*.

CRISPATION vient du mot de crêpe. Le crêpe eſt une étoffe particuliere, qui, au lieu d'être unie comme les autres, eſt au contraire inégale & toute raboteuſe; elle prête, s'allonge & ſe tire. Elle eſt plus ordinairement teinte en noir, & ſert pour les habillemens de deuil. De la façon dont une telle étoffe eſt travaillée, & du nom

qui lui a été donné, a été pris le mot de criſpation, pour exprimer la façon d'être de quantité de feuilles, de plantes, & de parties d'elles-mêmes, qui ne ſont pas dans leur état naturel. C'eſt ainſi que la plante appellée ſenſitive, ſe contracte, & ſe retire en ſe criſpant, quand elle ſent l'attouchement humain: & c'eſt ainſi que le froid, la gelée, la neige & les vents deſſéchans & brulans, font retirer les feuilles de quantité de plantes lors des hivers.

CRISTALLINE (humeur). C'eſt, en Jardinage, le ſuc nourricier qui s'épaiſſit dans la peau de l'amande d'un noyau. D'abord il s'y forme une humeur glaireuſe, blanchâtre & tranſparente comme le criſtal; après quoi, peu à peu, elle s'épaiſſit, ſe durcit, & devient enfin une amande formée.

CROCHETS, BRANCHES-CROCHETS. *Voyez* BRANCHES.

CROCHETS *de fer.* A tous les treillages on ſcelle d'ordinaire dans le mur des crochets de fer tels qu'ils ſont d'uſage, & l'on ne peut qu'applaudir. Mais quand les murs ont de bons enduits, ſoit qu'ils ſoient en plâtre, ſoit qu'ils ſoient à chaux & à ſable,

ſoit qu'ils ſoient conſtruits avec de la pierre tendre & de la brique, les cloux à crochets ſont préférables. Voici comme on s'y prend. On choiſit dans les murs de pierre dure, faits avec la chaux & le ſable, un bon joint, & l'on chaſſe à force une cheville de bois de chêne, dans laquelle on fait entrer un bon clou à crochet, qui ſerre mieux & bien plus juſte que les crochets ſcellés. C'eſt bien plutôt fait, moins couteux, moins embarraſſant, & plus de durée. Dans la pierre tendre rien de plus facile encore. Mais ſi l'on a affaire à des murs de terre ſeulement, il faut ſceller des crochets ſuivant l'uſage.

CROISER. Ce mot vient de Croix; il veut dire placer quelque choſe en forme de *croix*, mettre quoi que ce ſoit en travers l'un ſur l'autre, en imitant la figure d'une + : c'eſt un terme uſité pour le paliſſage tant d'hiver que d'été. On appelle *croiſer*, faire paſſer une branche, ou des branches, un bourgeon, ou des bourgeons, les uns par-deſſus, les autres à contre-ſens, au lieu de les placer chacun ſuivant leur département. Tous, ſans exception, conviennent de la difformité d'un tel travail: néanmoins

le plus grand nombre attache les branches & les pouſſes, comme ils trouvent : c'eſt plutôt fait que de les démêler d'enſemble pour leur chercher leur place.

Rien de plus ordinaire dans tous les jardins que des vignes, dont les pouſſes entrelaſſées enjambent les unes ſur les autres.

L'un des effets de la croiſure, outre la confuſion & la difformité, c'eſt la privation d'air pour les bourgeons & les fruits.

Croiſer ſans néceſſité eſt une faute ; mais ſavoir croiſer à propos dans la néceſſité, eſt une grande perfection. Il vaut mieux croiſer, que de laiſſer la muraille vuide.

Il faut mettre une grande différence entre ce qu'on appelle *couler* en Jardinage & croiſer. Des branches croiſées, enjambant en travers les unes ſur les autres, comme font la plûpart, rien de plus infâme. Ce défaut eſſentiel, qui fait prendre un faux pli aux branches en les contournant, eſt très-difficile à corriger quand le bois eſt aoûté. Souvent il caſſe quand on veut le remettre dans ſon ſens naturel. *Voyez* COULER.

CROISSANT. C'eſt un inſtrument cou-

pant uſité dans le Jardinage, lequel imite le croiſſant de la lune par ſa forme & ſa figure. Il a une douille, & eſt emmanché d'un morceau de bois long pour atteindre au loin. Un Ouvrier, à tour de bras, donne des coups ſur les branches & ſur les bourgeons qu'il veut abattre, & il les inciſe à pied droit pour faire une belle eſplanade de verdure. *Voyez* ÉLAGUER & ÉLAGUEUR.

CROTTIN DE MOUTON. Il convient aux terres froides & humides. Il faut comme la fiente de pigeon, qu'il ſoit pendant un an ou deux dans un trou au nord pour y pourrir. Dépoſé ſur terre ſans être pourri, comme il n'eſt que trop ordinaire, il ſeche, il s'évapore & eſt en pure perte.

CROTTIN DE CHEVAL. Il eſt excellent pour toutes les terres en plus, ou moindre quantité, ſuivant la nature des terres plus chaudes, ou plus froides, ſeches, ou humides. Il faut le faire pourrir dans un trou au nord.

CROUTE. *Voyez* AMEUBLIR LA TERRE.

CUEILLOIR. C'eſt un panier à anſe,

plus évaſé du haut, & qui ſert pour contenir ce que l'on cueille ſur les arbres & dans le jardin.

CUTICULE vient du latin, qui veut dire petite peau. En terme d'Anatomie, c'eſt une peau mince & fine, qui couvre la peau, ou le cuir. Il eſt aux plantes une ſemblable cuticule, ainſi qu'à tous les fruits. Elle ſert dans les végétaux, comme dans les animaux, de doublure à la peau, de peur qu'elle ne ſoit offenſée.

D

DARD ou AIGUILLE ſe diſent des fleurs quelconques. C'eſt ce petit filet blanc, ou ces petits filets, qui ſont dans les fleurs des fruits, & qui reſtent tant que le fruit n'eſt pas noué. Comme ils s'élevent droit, on leur a donné le nom de dard. Sitôt que le fruit eſt noué, le dard ſe ſeche. Il en eſt de même des graines; tant que la coſſe de la graine n'eſt pas formée, le dard reſte, & il diſparoît quand il n'a plus beſoin d'y

être. Quand le dard eſt ſain, & que cette aiguille eſt droite, on a bon augure de la fleur; mais quand le dard eſt penché & flétri avant le temps où il doit l'être, la fleur tombe, ou avorte.

On dit darder en Jardinage, quand cette aiguille eſt en bon état. On dit encore darder en parlant des branches, qui, au lieu de s'élever, pointent en devant, ou de côté, comme un javelot, ou une fleche.

DÉCAISSER veut dire ôter quelque plante que ce ſoit d'une caiſſe, ſoit pour la changer de caiſſe, ſoit pour la mettre en pleine terre. La façon de décaiſſer les plantes eſt des plus vicieuſes, en ce qu'on maſſacre les racines. Il eſt fort poſſible de les ménager tout autrement.

DÉCAISSEMENT *des orangers & autres plantes;* il y auroit bien à rectifier à cet égard; on donne des regles à ce ſujet dans le Traité de l'Orangerie.

DÉCHARNER. Ce mot eſt pris métaphoriquement, & employé dans ſa ſignification propre par application aux arbres à qui l'on ôte trop de bois, & qu'auſſi l'on

taille trop courts. O combien de ces ſortes d'arbres, leſquels travaillés ſuivant la routine, on ne leur laiſſe preſque rien, & toujours ils pouſſent à faux & en pure perte pour eux. De tels arbres, outre qu'ils ſont hideux, rapportent peu, durent peu, ſont catereux, & ne donnent que des fruits meſquins.

Revenir à la grande maxime; ſavoir, de ne tailler les arbres que le moins qu'il eſt poſſible, ne les tourmenter non plus à la pouſſe, comme on fait encore; mais leur laiſſer le plus de bois qu'il eſt poſſible *par proportion à leur vigueur.*

DÉCHAUSSER. Il vient de l'uſage ordinaire. On appelle ſe déchauſſer, quand on quitte ce qui entouroit le pied. En Jardinage, déchauſſer un arbre, ou une plante, c'eſt ôter autour du pied & du tronc la terre qui ne doit pas y être, & qui occaſionne une humidité morfondante, empêchant les influences d'en haut & la chaleur du ſoleil. On dit déchauſſer un arbre quelconque, ſoit greffé, ſoit non greffé, quand on lui ôte la terre du pied qu'il a de trop.

On

On dit auſſi dans le même ſens dégorger, en parlant des greffes & des arbres, ou dégager.

DECOLLER, pris de l'uſage commun, & tranſporté dans le Jardinage. Il ſe dit quand, par quelqu'accident que ce ſoit, la tige d'un arbre eſt emportée, ou quand un bourgeon ſe caſſe au collet où il a pris naiſſance ; on le dit encore des plantes que les gros vers rongent raſe terre.

On dit, en parlant des greffes, le vent m'a décollé une belle greffe ; auſſi c'eſt ce qui arrive quand la ſeve s'y porte avec trop d'abondance : alors il faut les raſſurer en les attachant à un échalas, à une perche, ou à une gaulette. Mais il eſt une façon de le faire, pour que l'arbre ne ſoit point eſtropié en touchant à la perche ; ſavoir, de garnir & de matelaſſer l'arbre avec mouſſe, ou chiffons aux endroits où l'arbre touche à la perche. *Voyez* TUTEUR.

DEMI-OSSEUX. } *Voyez* RACINES.
DEMI-LIGNEUX. }

DÉPLANTER, c'eſt le contraire de

planter, c'eſt ſon oppoſé. Déplanter eſt lever de terre avec précaution ce qu'on veut replanter ; on arrache ce qu'on juge à propos, & qu'on n'a pas envie de ménager. Que d'arracheurs & point de déplanteurs ! *Voyez* ARRACHER.

DÉPOTER, ou ôter une plante d'un pot, c'eſt la même choſe.

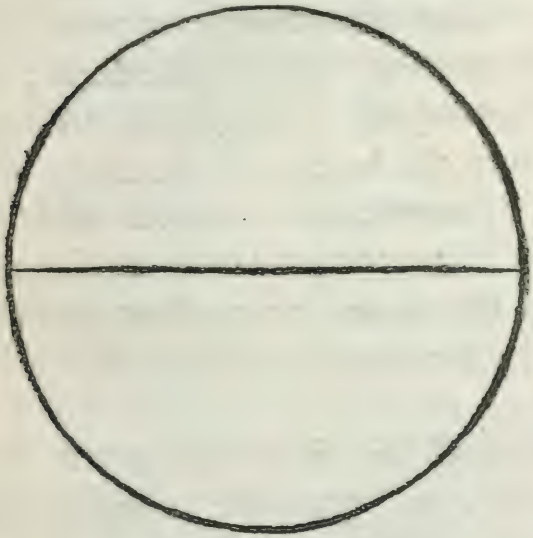
Soit qu'on décaiſſe, ſoit qu'on dépote, ménager ſoigneuſement les racines, & en dépotant, ſe garder d'endommager la motte, ne point la châtrer, comme on dit groſſiérement, & comme encore plus, on le fait dans le Jardinage, en coupant la motte tout autour. Les Jardiniers ne ſavent pas que ces filets blancs qui entourent de toutes parts la motte, ſe détachent quand la plante eſt miſe en pleine terre, ou dans un vaſe plus étendu, & prennent leur direction du côté de la terre nouvelle.

DÉVERSÉ. *Voyez* GLACIS.

DIAMETRE, terme de Géométrie. Il ſignifie, dans l'uſage commun & en Jardinage, le tiers de la circonférence, ou du tour de tout ce qui eſt rond. Par exemple, on dit qu'il ne faut pas planter aucun ar-

bre fruitier qui n'ait deux pouces de gros, ou de diametre. Comme donc le diametre eſt le tiers de la circonférence, un arbre de deux pouces de gros, ou de diametre, aura ſix pouces de tour, ou de circonférence, ainſi qu'il eſt ici repréſenté.

Diametre faiſant le tiers de la circonférence.



DIRECTION *primordiale des arbres.* Le mot de direction vient du latin, & ſignifie gouvernement. Les arbres ont, ainſi que les enfans, beſoin d'éducation, & d'être dirigés, dès leur enfance, pour ſe porter à bien; mais malheureuſement peu de Jar-

diniers entendent cette direction, qui consiſte dans la connoiſſance & dans le choix des pouſſes avantageuſes, ainſi que dans l'induſtrie, pour leur en faire produire de telles.

De cette direction primitive dépend non-ſeulement la belle figure de l'arbre pour toujours, mais encore ſa ſanté, ſa vigueur & un très-prompt rapport; au lieu qu'en mutilant continuellement, en rognant, pinçant, repinçant & arrêtant par les bouts dès la jeuneſſe des arbres, & par après, comme on a la fureur de le faire, on les fait avorter dès la naiſſance même; les arbres ne veulent point être ainſi tourmentés, inciſés & écourtés ſans fin.

DISSÉMINÉ, FEU DISSÉMINÉ. Il vient du latin, qui veut dire répandu, épars, ſemé par petites parties de côté d'autre. Le feu eſt un élément univerſellement répandu dans toute la nature. Nul objet créé où il ne ſoit, & l'air le contient & le porte partout. Le fumier s'échauffe, quand il eſt entaſſé; eſt-il épars, point de chaleur. Vous ſerrez du foin trop verd, il s'enflamme, &

met le feu à la grange. Vous frottez bien fort une clef, par exemple, ſur un morceau de bois, cette clef & ce morceau de bois s'échauffent au point de bruler fortement, ſi on l'applique ſur la chair. Vous entaſſez des herbages de toute ſorte, ils s'échauffent au point que vous ne pouvez y tenir la main. Il eſt une foule innombrable d'exemples ſemblables, qui démontrent l'exiſtence de ce feu diſſéminé dans la nature.

DISSIMILAIRES. *Voyez* FEUILLES.

DRAGEONNER, DRAGEONS; termes de l'art. On entend par ces termes les pouſſes multipliées des arbres vigoureux qui percent de toutes parts, & des écorces, & de la tige, & du pied. *Voyez* BOUTURE.

DRESSER, dans ſa ſignification propre, veut dire rendre droit; mais en Jardinage il a pluſieurs ſignifications.

DRESSER *un jardin*; c'eſt le former.

DRESSER *une allée*; c'eſt quand il y a des creux & des boſſes, les réformer, ou quand elle eſt plus haute, ou plus baſſe à un bout qu'à l'autre, ou dans ſon mi-

lieu & ailleurs, mettre le tout de niveau.

On dit dreſſer des arbres, comme on dit dreſſer un cheval au manege, un chien pour la chaſſe, &c. C'eſt à l'égard des arbres, non-ſeulement les tenir droits & d'alligne-ment, mais les former de jeuneſſe pour leur faire prendre la figure qu'ils doivent avoir pour jamais; c'eſt encore les bien conduire, panſer, tailler, ébourgeonner, &c.

DRESSER *des paliſſades*; c'eſt, en les tondant, avoir ſoin qu'elles ne ſoient pas dérangées, qu'elles ne ſe déverſent pas, qu'elles ne ſoient pas creuſes en des endroits, & bombées dans d'autres.

DRESSER *une branche qui pend*, ou *qui ſe jette de côté*; c'eſt l'attacher de la façon qui convient pour lui faire prendre un bon pli.

DRESSER *une planche*; c'eſt, après qu'elle a été labourée, & avant que de la ſemer, lui donner un coup de rateau; mais avec le rateau à groſſes dents, puis la diſpoſer pour la ſemer, en tirant des lignes deſſus avec le

cordeau, quand c'eſt pour ſemer en rigole; pour planter c'eſt le même.

On dit encore dreſſer un piege pour prendre des animaux nuiſibles au jardin; dreſſer un 4 de chiffre pour prendre les loirs qui mangent les fruits, & pour les mulots, &c.

DISTRIBUTION *proportionnelle des branches & des racines :* ceci eſt la pierre de touche du Jardinage. C'eſt le point le plus important, peut-être, & cependant le plus ignoré.

DISTRIBUER *proportionnellement les branches aux arbres, ainſi que les bourgeons durant la pouſſe ;* c'eſt en laiſſer ſuffiſamment aux uns ſuivant leur vigueur, & aux autres n'en laiſſer pas plus qu'il ne faut, quand ils ſont foibles, ſavoir d'ailleurs faire le diſcernement des bois à laiſſer, ou à ôter, toutes choſes pour leſquelles il ne faut pas être novice dans le Jardinage, non plus que pour le ſuivant; c'eſt en un mot tenir un juſte équilibre dans toutes les parties de l'arbre, afin que tout ſoit plein à la fois, ſans que rien mal à propos domine.

DISTRIBUER *proportionnellement les racines;* c'eſt, avant que de planter un arbre, diriger

avec art celles qui ſont mal placées, qui ſe couperoient, qui ſe croiſent & qui s'entrelaſſent; mais ce n'eſt pas les mutiler, ni les écourter, comme font tant de Jardiniers. Jamais on ne doit planter qu'en laiſſant les racines de toute leur longueur, rafraîchiſſant ſeulement la petite extrêmité de celles qui ſont fracturées, & où ſe trouvent des filandres, mais à l'épaiſſeur d'un ſou neuf.

On dit encore diſtribution proportionnelle de la ſeve dans les branches. Elle dépend du génie, de l'adreſſe & de l'intelligence du Jardinier. Il eſt le maître de la diriger de façon qu'un arbre ne s'emporte d'aucune de toutes les manieres dont on n'a que trop d'exemples dans le Jardinage.

DOS D'ANE; c'eſt une élévation de terre plus haute dans le milieu que des côtés. *Voyez* DOS DE BAHUT.

E

EBOTTER, terme de Jardinage : il veut dire abattre, en partie, les branches d'un arbre. L'ébottement ſe fait quand, en coupant un arbre, on ne lui laiſſe que les plus groſſes branches taillées fort courtes. C'eſt, par rapport à un arbre, comme ſon dernier ſacrement. Si, après une telle opération, il ne ſe remet pas, il n'eſt plus bon qu'à chauffer ſon maître. Aux plaies ne pas oublier l'onguent Saint-Fiacre ; rarement a-t-on vu un arbre ébotté réuſſir ; la raiſon qu'on en donne ailleurs eſt palpable. Cependant on ébotte tant & plus dans le Jardinage, à tort, à travers pour, dit-on, mettre à fruit les arbres, ou pour leur faire pouſſer du bois ; & quoique jamais l'un & l'autre n'arrive, on ne laiſſe pas toujours que de recourir à ce triſte expédient.

ÉBOURGEONNEMENT, ÉBOURGEONNER. C'eſt l'art de ſupprimer avec gout & avec diſcernement les bourgeons ſurnu-

méraires pour ne laiſſer en place que les néceſſaires, ou les plus convenables.

L'ébourgeonnement eſt un art particulier, d'où dépendent & la belle figure d'un arbre, ſa fécondité & ſa ſanté.

Il va de pair avec la taille des arbres pour l'importance, s'il ne l'emporte pas. Mais qui eſt-ce qui le poſſede cet art ?

M. de la Quintinie, fameux Jardinier jadis de Louis XIV, & qui a beaucoup écrit ſur le Jardinage, veut qu'on ébourgeonne les arbres en buiſſon, comme ceux des eſpaliers & contre-eſpaliers : a-t-il raiſon, ne l'a-t-il pas ? C'eſt ce qu'on verra dans notre Traité de l'Ébourgeonnement. Ceux qui ne les ébourgeonnent pas ont grandement raiſon, parce qu'ils ne s'y entendent pas.

L'ébourgeonnement eſt l'art des arts.

ÉCHALAS. Vignes échalaſſées des jardins différentes de celles des champs ; elles doivent être ſymmétriſées & au cordeau. On dit échalas de quartier, parce qu'ils ſont faits avec des bois fendus en quatre, & échalas de cœur de chêne, parce qu'ils ſont formés de la partie intérieure du bois, & non de celle où eſt l'écorce. Ces derniers ſont

les meilleurs. On dit ficher un échalas, les tirer de terre, les aiguiſer : ils doivent être au moins de 6 pouces avant dans la terre ; 8 ou 9 encore mieux, alors on frappe avec un maillet.

ÉCHALAS poſés tranſverſalement dans les murailles. *Voyez* AUVENT.

ÉCHENILLOIR. *Voyez* CHENILLE.

ÉCHIQUIER. *Voyez* QUINCONCES.

ÉCLATEMENT, mot d'uſage. Il vient du verbe éclater. Il eſt de notre invention. Nous l'avons établi & introduit dans le Jardinage ſur des faits conſtans, pour dompter & réduire les branches intempérantes & les bourgeons fougueux d'un arbre qui s'emporte. Il ſe fait en pliant, comme ſi l'on vouloit caſſer tout-à-fait, & ſitôt que la branche, ou le bourgeon a craqué, l'on s'arrête, & l'on rapproche enſuite les parties disjontes qu'on lie enſemble avec oſier, ou jonc, & un peu d'onguent Saint-Fiacre; par ce moyen la branche eſt domptée & ne meurt pas.

ÉCLISSES. *Voyez* BANDAGES.

ÉCOBUE, inſtrument d'Agriculture & de Jardinage, autant connu & célebre dans

l'Anjou, qu'il l'eſt peu par-tout ailleurs. Cet outil admirable, le partage des bien-aimés du Ciel, nous a été manifeſté par M. le Marquis de Turbilli, Fondateur des Sociétés d'Agriculture en France, qui, depuis leur établiſſement, ont ſi bien mérité de cet art pour l'exploitation des terres, pour la multiplication des grains, & les défrichemens, que déſormais notre France ne peut manquer d'être le grenier au moins de toute l'Europe.

L'écobue eſt un inſtrument de fer, qui eſt recourbé à peu près comme une houe, & qui a un long manche de bois. Il ſuffit de poſſéder un bien pour n'en point uſer. Nos Laboureurs & nos Manouvriers, au lieu de ſavoir gré à ce bienfaiteur de l'Agriculture d'une telle découverte, ont laiſſé l'Anjou ſeul en poſſeſſion de cet Inſtrument tant vanté dans le livre de ſon inſtituteur. Nous renvoyons à ce livre ceux qui deſireroient en ſavoir davantage : ce livre, qui a mérité les ſuffrages d'un corps célébre, compoſé, ſans doute, de tous gens conſommés dans l'Agriculture.

ECORCE. Ce mot vient du latin *cortex*,

qui veut dire auſſi écaille. Ce terme eſt appliqué ſpécialement aux arbres, & ſe dit également de quelques fruits. C'eſt la partie extérieure de tout arbre qui lui ſert de couverture & d'enveloppe, au-deſſous de laquelle eſt la peau, & après elle la partie ligneuſe, ou le bois. A raiſon de ce que l'écorce des arbres eſt communément épaiſſe, on a employé ce mot pour ſignifier l'enveloppe extérieure de certains fruits, & l'on dit d'un melon qu'il a une écorce fine, ou épaiſſe, unie, ou brodée, &c. On dit auſſi écorce de citron, d'orange. Mais on ne dit pas l'écorce d'une poire, d'une pomme, d'un navet, d'une rave, &c. Il faut donc mettre une différence entre peau & écorce.

Il eſt des écorces unies, & telles on les voit dans les jeunes arbres, & dans ceux du moyen âge, environ juſqu'à 9 ou 10 ans, après quoi elles deviennent graveleuſes, raboteuſes & écaileuſes. Ces ſortes d'écailles ſont, par fragmens; elles ſe pourriſſent peu à peu, & tombent ſucceſſivement, étant pouſſées dehors par d'autres qui ſe forment au fur à meſure. C'eſt une tranſpiration ſucceſſive

des arbres, qui eſt à leur égard, comme la mue eſt à l'égard des animaux. Mais comme dans ces derniers la mue eſt périodique, & n'a lieu que dans un temps préfixe ; au contraire cette mue des arbres eſt dans tout le cours de chaque année.

ÉCROUTER la terre. *Voyez* AMEUBLIR.

ÉCUSSON. Il ſe dit des greffes. On dit greffe en écuſſon, autrement dit à œil dormant, parce que l'écuſſon qu'on leve ſur une branche pour l'appliquer ſur un autre arbre, reſſemble, par ſa figure, à l'écuſſon des armoiries du blaſon. On ne dit pas ici la façon de greffer en écuſſon, ſoit ce qu'on appelle à la pouſſe, ſoit à œil dormant, & autres : le moindre payſan le ſait & le met en pratique mieux que ne l'enſeignent tous les livres. On apprend cette opération en la voyant faire, plutôt que par tous les préceptes & les deſcriptions les plus détaillées. *Voyez* GREFFE.

EFFEUILLER. C'eſt, peut-être, une des opérations la plus délicate & la plus ſcabreuſe du Jardinage. C'eſt l'art de ſupprimer habilement les feuilles qui peuvent

s'oppoſer à la maturité des fruits, & à leur beau coloris.

On ne doit jamais arracher les feuilles, ſi ce n'eſt aux branches, ou rameaux inutiles; mais les couper à moitié, ou vers la queue à ceux des bourgeons dont on attend du fruit, ou ſur leſquels on prévoit qu'on taillera l'année ſuivante. On coupe ces feuilles avec l'ongle, ou avec des ciſeaux. Un bouton à fruit effeuillé avec feuilles arrachées, ou avorté, c'eſt la même choſe. La feuille eſt la mere nourrice du bouton; vous lui ôtez cette nourrice, il faut qu'il creve de diſette & de faim. Si une autre feuille naît à la place de celle que vous avez ôtée, comme il eſt infaillible, cette feuille eſt formée de la ſubſtance même du bouton: & telle eſt la raiſon pour laquelle il avorte. L'expérience décide. Il eſt auſſi un ordre & une méthode pour effeuiller avec modération.

Dans le Jardinage, c'eſt aſſez la coutume d'effeuiller les raiſins pour les avancer & leur faire prendre couleur. Il eſt une foule de Jardiniers qui les effeuillent au point qu'il ne reſte pas une ſeule feuille. Le fait

eſt qu'ils ceſſent de profiter, qu'ils n'ont plus de gout, qu'ils ſe fanent & ſe rident. Ce qu'on avance ici eſt inconteſtable ; il gît en fait : cependant nul de ceux qui ſuivent cette pratique ſi déraiſonnable, ne veut ſe rendre ; ils prétendent que quand même les feuilles y ſeroient, le même arriveroit. Nous renvoyons ces hommes groſſiers au moindre des Vignerons. Ils ont grand ſoin, quand ils effeuillent, de laiſſer des feuilles de diſtance en diſtance pour porter la nourriture. Ces Vignerons les inſtruiront encore d'un autre fait inconteſtable à ce ſujet ; ſavoir, que quand les feuilles de la vigne, ou ſéchent, ou tombent, le raiſin ne murit plus, il faut faire vendanger.

Autre pratique ſemblable à ce ſujet pour les concombres & les melons (car dans le Jardinage tout eſt routine, uſage, caprice, prévention.) Nous nous gardons bien de confondre ici quantité de gens ſenſés qui honorent l'art & en font la gloire. Ces autres, qui n'ont que le nom de Jardiniers, ne manquent pas, dès qu'un concombre, ou un melon a du fruit noué, de couper les feuilles tout autour : ils croient avancer ; au

au contraire ils retardent la progreſſion, &, par conſéquent, la maturité, en ôtant les meres nourrices du fruit. Il eſt bon d'ôter le touffu, faiſant trop d'ombrage, mais avec diſcrétion & retenue.

Le même eſt pour les pêches : ſi l'on n'a pas ſoin, outre ce qui eſt dit de la façon d'effeuiller, de laiſſer autour de la pêche dans le voiſinage, des feuilles pour ſervir d'auvents & de paraſols, une foule d'elles eſt ce qu'on appelle couronnée, c'eſt-à-dire, brulée juſqu'au noyau, & ces fruits ne ſont pas mangeables. Cependant rien de plus commun qu'un tel événement.

EFFONDRER *la terre*. Le terme exprime par lui-même l'action ſignifiée. C'eſt la creuſer en fond, afin que s'il eſt de la grou, du tuf, du ſable, de la glaiſe, des pierres, des cailloux, de la craie, &c. on les enleve pour y ſubſtituer de la bonne terre.

Jamais on ne doit planter ſans avoir effondré. Quiconque y manque, a temps pour s'en repentir, & plante plus d'une fois.

EFFRITER, terme de l'art. Terre effritée, eſt une terre appauvrie, dénuée de ſucs,

& qu'on a trop fait porter ſans la remonter, & ſans la renouveller par des engrais.

On effrite encore la terre, ſuivant M. de la Quintinie, à force de la labourer trop. Trop de labour nuit, en ce que la terre n'a plus de corps, & elle devient ce qu'on appelle veule; & voilà en quoi peche le ſyſtême d'un Docteur de nos jours, qui, à telle fin que de raiſon, preſcrit des labours ſans fin, banniſſant tout engrais. M. de la Quintinie en ſavoit bien autant que ce nouveau, dogmatiſant dans le fond de ſon cabinet: auſſi tel ſyſtême avorta en naiſſant. En labourant ainſi coup ſur coup, on ne donne pas le temps, dit M. de la Quintinie, aux engrais de l'air qui ont bénéficié le deſſus, de paſſer dans l'intérieur de la terre. De plus, ajoute-t-il, vous remettez, de toute néceſſité, en-deſſus les mauvaiſes herbes que vous aviez enfouies, ou leurs graines. Il eſt un milieu dans tout.

EJECTION vient d'un mot latin, qui veut dire jeter, mettre dehors, pouſſer dehors. Ce terme eſt tiré de la Médecine, & s'applique, par analogie, aux arbres: de même qu'en nous par tous les différens vaiſſeaux, & par les

pores de la peau, les humeurs, les parties ſuperflues & les ſpiritueuſes, ainſi que les vaporeuſes s'échappent perpétuellement, & vont ſe perdre en l'air, de même dans les végétaux : quantité de ſemblables parties ſont pouſſées dehors & reçues par l'air. Les odeurs qui émanent des plantes odorantes & des fleurs en ſont foi. De plus, la double tranſpiration a également pour principe cette éjection. Les feuilles qu'on croit tomber par défaut de ſeve, ſont pouſſées & jettées dehors, quand le boyau umbilical, par lequel leur étoit apportée la nourriture, eſt bouché. La ſeve qui le remplit pouſſe par voie d'éjection la feuille au dehors. C'eſt ainſi que nos cheveux ſont pouſſés dehors, & que nous devenons chauves, quand, intérieurement, le canal qui portoit la nourriture aux cheveux, ſe bouche, & en ſe fermant, le pouſſe dehors.

ELAGAGE, terme de Jardinage. C'eſt l'art de décharger à propos, avec diſcernement & avec gout, les gros bois de trop, ainſi qu'il ſuit.

ELAGUER, c'eſt éclaircir un arbre en lui ôtant les branches qui font confuſion.

C'eſt le décharger de ſa quantité trop grande de bois au milieu, au côtés & aux pourtour, avec gout & diſcernement, non à boulevue & ſans regle.

Quand on élague, couper toujours près de l'écorce; ne point pourtant l'approcher trop; ne jamais laiſſer non plus d'argots, ni chicots, & employer l'emplâtre d'onguent Saint-Fiacre. On dit auſſi élaguer une paliſſade, quand elle eſt trop touffue & trop épaiſſe, lorſqu'on la décharge & qu'on l'évide, ſans néanmoins la rapprocher.

ÉLAGUEUR, terme d'art, comme deſſus. Les Élagueurs ſont des Ouvriers du Jardinage qui, avec le croiſſant, ou les ciſeaux à tondre, dreſſent, uniſſent, forment des paliſſades, des avenues, des berceaux, des compartimens de verdure, & tous les arbres de ſimple ornement.

Rien de plus rare que de trouver de bons Élagueurs; cette ſorte d'hommes ne raiſonne en façon quelconque ſur leurs opérations. Ils taillent, ils abattent, ils ſabrent ſans gout & ſans diſcernement. Mais ce que nous ne pouvons ſouffrir dans leur travail, c'eſt cette miſérable habitude de laiſſer

par-tout des potenceaux & des gibets, qui font horreur, & rendent un arbre le plus difforme. Ces gibets ne produiſent que des toupillons hériſſés de branchettes, qui ne peuvent jamais s'allonger & former une belle verdure ; mais qui font une foule énorme de nids de pies & de têtes de ſaules. Les propriétaires de ces ſortes de bois & d'avenues devroient bien ouvrir les yeux ſur de tels abus, & ne pas s'en rapporter à des hommes, qui ne ſavent que charpenter. Il vaudroit beaucoup mieux abattre tout-à-fait ces branches ainſi mutilées ; du moins l'arbre pouſſeroit d'autres jets, qui ſeroient francs & de bon aloi, donnant un agréable ombrage. Parmi ces gibets, ces potenceaux & ces argots qu'ils laiſſent aux arbres, la plupart, loin de fournir de la verdure, meurt ; ils le voient ſans ceſſe, & cela ne les corrige pas. Donnez-y un coup d'œil, & vous le reconnoîtrez par vous-mêmes. Nous donnons dans notre Ouvrage un Traité de l'Élagage à la ſuite de celui de l'Ébourgeonnement.

ÉLAGUURE. Ce ſont les branchages dont il vient d'être parlé.

ÉLANCÉ, s'ÉLANCER, ARBRE ÉLANCÉ, BRANCHE ÉLANCÉE. Ce terme eſt tiré de l'uſage commun, & employé par application dans le Jardinage. Arbres & branches élancés, c'eſt quand l'un & l'autre s'élevent trop ſans être fournis du bas, ſans profiter en groſſeur par proportion à la hauteur. Il faut alors rabattre ſur le jeune bois du bas. *Voyez* ÉTIOLÉ.

S'ÉLANCER ſe dit de la ſeve, quand au lieu de fournir également par-tout, elle ſe porte toute avec impétuoſité vers le haut, laiſſant le bas dans la diſette. Il eſt des moyens pour la retenir, mais très-ignorés de tous.

On veut faire monter un jeune arbre, pour en faire un arbre de tige; que fait-on d'ordinaire? On coupe depuis le bas juſqu'à la tête du jeune arbre toutes les pouſſes, & la tige s'élance, ſans pouvoir ſe ſoutenir; mais les bons Pépiniériſtes laiſſent, de diſtance en diſtance, des branches-crochets, ſervant à attraire la ſeve; & dans la ſuite ils les jettent à bas.

ÉLASTICITÉ, mot tiré du grec. Il ſignifie reſſort: on dit élaſticité de l'air; on

dit encore élaſtique tout ce qui ſe meut par la vertu & le pouvoir du reſſort.

EMBRYON, terme d'Anatomie, qui veut dire tout être vivant, qui, dans le ſein de la mere, n'eſt pas encore formé, & où l'ont n'apperçoit, quand il en eſt dehors, qu'un commencement de formation. On confond aſſez communément le fétus avec l'embryon. Quoi qu'il en ſoit, on emploie le mot d'embryon, dans l'Anatomie des plantes, pour ſignifier tout fruit dès qu'il eſt noué.

Il faut ſuppoſer, comme un point inconteſtable, que tout ce qui a vie ne ſe reproduit, ne ſe renouvelle, ne ſe multiplie, ne ſe conſerve, & ne ſe perpétue que par voie de génération. Comme donc les fruits ſont réellement des êtres vivans, contenant en eux-mêmes un germe de vie, principe de leur reproduction; ſavoir, leurs graines, qui ſont des êtres vivans & organiſés, en partie, il faut qu'eux-mêmes ſoient vivans, & qu'ils aient un commencement de formation, enſuite leur naiſſance; puiſque paſſant par les degrés de l'enfance, de l'adoleſcence, & de la puberté,

ils arrivent auſſi à la vieilleſſe. Tout dans la nature végétant, comme dans le reſte, eſt un tiſſu de merveilles ſans fin.

ÉMIÉ, ÉMIER, au lieu d'ÉMIETTER, quoiqu'on diſe MIETTE. On dit émier par préférence, à cauſe du mot de mie de pain. Émier la terre, c'eſt en la labourant, la diviſer en menues parcelles; c'eſt caſſer les mottes à meſure qu'elles ſe rencontrent, & les mettre en poudre, comme de la mie de pain broyée dans les mains.

Jamais, en plantant un arbre, on ne doit jetter ſur les racines que de la miette, point de mottes, ni de pierres.

EMMANNEQUINER, terme de Jardinage. C'eſt tirer de terre un arbre, arbuſte, arbriſſeau, &c. pour les mettre dans un mannequin, lequel, par la ſuite, on leve de terre pour le placer ailleurs. Mais on ne doit emmannequiner aucun arbre, ni aucune plante à longues racines, à raiſon de ce que, pour cet effet, on eſt obligé de couper les racines, qui ſont le premier principe de vie dans les plantes. C'eſt pour cette raiſon, que jamais on ne doit planter d'arbres en mannequin de chez les Jardi-

niers fleuriſtes, leſquels rarement réuſſiſſent, pour avoir été écourtés par les racines, & de plus, pour avoir été nourris dans le terreau à force d'eau. *Voyez* MANNEQUIN.

EMONDER vient du latin, qui veut dire rendre pur : c'eſt nettoyer un arbre, ôter non pas les bourgeons ſuperflus, ce qui appartient à l'ébourgeonnement, mais le débarraſſer & le décharger des membres morts, des chicots, des argots, des onglets, des chancres, des gommes, des gales, & de tout ce qui eſt difforme, ou nuiſible, comme auſſi le débarraſſer de la punaiſe, des pucerons, des chenilles, des vers qui s'entortillent dans les feuilles, des perce-oreilles qui déchiquetent ces dernieres, des mouſſes qui les abyment, en les rongeant & en morfondant la ſeve, &c. & c'eſt ce à quoi l'on s'occupe le moins dans le Jardinage.

EMOUSSER, en Jardinage, veut dire ôter la mouſſe aux arbres. *Voyez* MOUSSE.

EMPLATRE, terme de Médecine & de Chirurgie. C'eſt tout médicament ſimple ou compoſé de quoi que ce puiſſe être, de ce qui eſt jugé propre à la guériſon des

plaies, & lequel eſt appliqué extérieurement ſur icelles. Le même eſt préciſément pour les végétaux qui ont des plaies. On peut dire que juſqu'ici la Médecine & la Chirurgie du Jardinage ont été fort mal exercées, & nullement entendues. Quel eſt le livre du Jardinage qui a encore traité *ex profeſſo*, des maladies & des plaies des arbres, de l'origine, des cauſes & des effets des unes & des autres ? Quelqu'un d'eux a-t-il fait une étude particuliere de la contexture & de l'aſſemblage des parties, tant internes, qu'externes qui les compoſent, pour s'y conformer dans l'application des remedes convenables ? On a bien travaillé juſqu'ici à les hacher, les morceler & les déchiqueter ; mais non à les conſerver, les panſer, les médicamenter & les guérir. Nous voyons, au contraire, que dans le peu dont on s'eſt aviſé pour leur cure, on a pris tout le contre-pied de ce qu'il falloit pour les guérir.

Sans entrer dans aucun détail de recettes quelconques hazardées ſans examen, que l'on conſidere, loin de toute prévention, la cire verte employée pour les plaies des

orangers, & l'on reconnoîtra que, loin de leur être utile, elle leur eſt très-préjudiciable. 1°. La cire, par elle-même, eſt un deſſicatif: par conſéquent, elle ne peut attirer la ſeve, & doit reculer la guériſon. 2°. Elle eſt en même-temps un *graiſſeux*, qui jamais ne peut faire alliage avec aucun liquide, telle que la ſeve. 3°. Perſonne n'ignore que le verd-de-gris, qui ſert à verdir cette cire, ne ſoit un poiſon. Le peu qu'il y en entre, ne peut être que dommageable. Auſſi les plaies des orangers ainſi panſées, ſont des temps infinis à guérir; au lieu qu'avec la bouze de vache, elles cicatriſent d'abord. Un peu de jugement ſuffit pour comprendre que tout ce qu'on appelle *graiſſeux*, ne peut jamais s'allier avec aucun ſéreux, & que la ſeve étant ſéreuſe, ne peut ſympatiſer jamais avec, ni poix, ni huile, ni beurre, ni réſine, ni graiſſe, &c. Enfin, quelque précaution qu'on prenne, il n'eſt pas poſſible d'empêcher toutes ces matieres onctueuſes & graiſſeuſes, & de fondre lors des ardeurs brulantes du ſoleil en Juillet & Août, du moins aux endroits des plaies où il darde à plomb. Alors les parties graſſes qui

ſont fondues, s'étendent horizontalement, & imbibent une grande place, & bouchent au dehors les pores de la peau, & en dedans elles abreuvent le parenchyme, dont les parties ſont ſpongieuſes, & la ſeve, qui eſt ſéreuſe, ne peut plus y paſſer.

Ce point important eſt diſcuté ailleurs, & mis dans tout ſon jour. *Voyez* ONGUENT SAINT-FIACRE.

EMPOTTER, EMPOTTÉ, ou mis avec de la terre dans un pot, c'eſt la même choſe. *Voyez* POT.

EMPORTÉ, s'EMPORTER, tiré du langage ordinaire, & employé ici par métaphore. On dit d'un cheval fougueux, qu'il s'emporte, d'un chien de chaſſe le même, &c. Un arbre s'emporte, quand il ne pouſſe que du haut, & point, ou peu du bas & des côtés. Alors il faut le rabattre. Il eſt un art pour empêcher que jamais un arbre ne s'emporte. *Voyez* ÉLANCÉ, DISTRIBUTION PROPORTIONNELLE.

ENCAISSEMENT, ENCAISSER, terme de Jardinage, il veut dire mettre dans une caiſſe avec de la terre. On dit encaiſſer un oranger, quand on le met dans une caiſſe

neuve. On appelle encore encaiſſer un oranger, ou toute autre plante, quand la terre étant uſée, on les tire de leur caiſſe avec la motte de terre, dont on ôte toute la vieille terre pour en mettre de la neuve à ſa place. Cette opération, pour être bien faite, requiert des talens.

On appelle demi-encaiſſement, quand, au lieu d'ôter la terre, on ôte ſeulement celle du tour de l'arbre pour en mettre de la neuve : on l'appelle auſſi demi-change.

ENFOUIR, terme de Jardinage & d'Agriculture ; c'eſt comme qui diroit fouir dedans.

Enfouir eſt différent d'enterrer. Enfouir, c'eſt cacher dans la terre ſeulement en ſuperficie, au lieu qu'enterrer, c'eſt mettre avant dans la terre.

On dit enterrer un arbre, & enfouir des graines & des ſemences pour les faire germer. Un Laboureur en envoyant herſer ſes grains, dit qu'il faut les enfouir, de peur que les pigeons, & autres, ne les mangent; mais il ne dit pas enterrer ſes grains, non plus que le Jardinier enfouir un arbre.

ENGORGEMENT, ENGORGER. Ce

terme a la même ſignification dans le Jardinage que dans la Médecine, lorſqu'il ſe fait en nous des obſtructions par abondance d'humeurs. Il eſt de ſemblables engorgemens de ſeve dans les plantes. Ils ont pour principe dans les végétaux trop de plénitude dans les conduits & dans les canaux de la ſeve. C'eſt ainſi que quand on n'a pas ſoin de lâcher une greffe en coupant la ligature par derriere, il s'y forme un engorgement, une obſtruction, & ce qu'on appelle ſtrangulation, ou étranglement. Ils ont également pour principe quelque vice particulier de la ſeve, qui eſt arrêtée & interceptée dans ſon cours en quelque partie d'eux-mêmes; & telle eſt la raiſon pour laquelle tant de branches d'arbres ont des eſpeces de paralyſies dans divers endroits d'elles-mêmes, & où l'écorce ſe ſeche. Ces parties, aſſez communément, ne reprennent pas vie, & l'on eſt obligé de les réceper plus bas à quelqu'endroit bien vivant. On verra dans le cours de l'Ouvrage comment, à force d'ôter continuellement aux arbres leurs pouſſes, & leur faiſant plaies ſur plaies, qui, en cicatriſant, forment des

bourrelets ſans fin, la ſeve n'a plus ſon cours, étant privée de ſes canaux & de ſes récipiens.

ENGORGEMENT *des greffes dans la terre.* Combien de greffes enterrées dans tous les jardins ? De 100 arbres, qu'on en faſſe ſoi-même la remarque, il y en a communément 80 dont les greffes ſont *engorgées.* On plante ſans réflexion, à la hâte, & des arbres à racines écourtées. Si l'on réfléchiſſoit en plantant, on obſerveroit que toute terre remuée ſe plombe & s'affaiſſe d'un pouce par pied. Que, par ſuppoſition, le trou de l'arbre ait 4 pieds de fouille, infailliblement la terre s'affaiſſera de 4 pouces. Si donc le Jardinier, au lieu de mettre ſa greffe à 4 pouces plus haut, comme il le devroit, la met à fleur de terre, ainſi que tous ont coutume de faire, il eſt démontré que l'arbre, entraîné par la terre, deſcendra de 4 pouces avec elle. Tout d'ailleurs ſe fait trop à la hâte dans le Jardinage pour meſurer des yeux, à vue de pays, le niveau de la terre avec l'emplacement, ou la poſition de la greffe : pourvu qu'on expédie, qu'importe. Enfin, tous les Jardiniers ne plan-

tant que des arbres à racines écourtées, il n'eſt pas étonnant que de tels arbres deſcendent plus aiſément que ceux qui les ont de toute longueur. Mais pourquoi une greffe enterrée eſt-elle nuiſible à l'arbre ? Le voici en deux mots.

Toujours un arbre eſt mal à ſon aiſe, quand la partie de lui-même, fabriquée par la nature, pour jouir des bienfaits & du ſec de l'air, eſt imbibée, détrempée & morfondue par l'humide de la terre. C'eſt la même que dans l'oppoſé, ſi les racines, au lieu d'être cachées dans terre, étoient en plein air & au ſoleil, pour qui elles ne ſont point faites : ceci n'eſt ici qu'eſquiſſé.

Voici des faits conſtans, par rapport aux greffes enterrées, dont nous rendons raiſon ailleurs, & dont on ne peut diſconvenir.

Les arbres à greffes engorgées dans terre, ou ne donnent point de fruit, ou n'en donnent que peu, ou que de mauvais.

L'expérience apprend en outre, à quiconque eſt obſervateur, que de tels arbres ſont ſujets communément à quantité d'infirmités

&

& de maladies, la jauniſſe ſur-tout ; ils dépériſſent peu à peu & languiſſent, nombre de leurs branches meurt d'année en année, puis tout l'arbre.

Les baſſins qu'on fait aux pieds des arbres pour dégorger les greffes, ſont une foible reſſource, comme on le fait voir en ſon lieu.

Déſormais on ne ſera point excuſable d'enterrer les greffes, à moins qu'on ne le veuille de propos délibéré. Nous donnons, dans notre Traité de la Plantation, une regle infaillible, dictée par la nature elle-même, pour planter avec toute la préciſion & la correction poſſibles. Il eſt étonnant que perſonne encore n'ait ſaiſi ce point où la nature, de toutes parts, fait entendre démonſtrativement ſa voix. On en jugera.

ENGRAIS. *Voyez* AMENDEMENT.

ENTE, ENTER (1), c'eſt la même choſe que greffe & greffer ; quoique des gens myſtérieux prétendent y mettre de la différence, c'eſt un raiſonnement de quelques-uns, qui ne fait point loi. Quelques Jardiniers

(1) Voyez le Traité des Greffes de M. de la Quintinie, V. partie, p. 60 & ſuivantes.

du vieux temps disent encore enture. On se sert aussi du mot d'insertion, pour dire greffe : ce dernier mot, qui vient du latin, exprime bien l'action d'enter, en insérant un autre fruit.

L'ente, ou l'action d'enter, est une opération du Jardinage, par laquelle en plaçant, d'une certaine façon, un œil, ou un bout de rameau d'une autre arbre sur une branche d'un arbre d'un autre espece, on change l'espece de celui sur lequel on greffe.

On ente, ou l'on greffe également les arbrisseaux & les arbustes ; un jasmin d'Espagne, par exemple, sur un jasmin commun, soit en fente, soit en écusson, soit en approche. On greffe aussi la vigne ; mais en pied & dans le tronc même : autrement l'ancien sujet repousseroit toujours, & ruineroit la greffe. On peut greffer aussi les fleurs & les herbages même ; mais à quelle fin ?

Il est quantité de sortes de façons d'enter & de greffer.

Les anciens greffoient des fruits sur les arbres des forêts ; mais ces sortes d'entes ne durent qu'un temps, après quoi elles périssent.

Le mot d'ente, ou de greffe ſe prend également pour l'arbre même enté, ou greffé. J'ai, dit-on, quantité de fort belles entes dans mon jardin ; mes greffes, ou mes entes de l'année derniere font merveilles, pour dire mes arbres greffés, ou entés. *Voyez* ÉCUSSON, FENTE.

Au ſujet des entes, ou des greffes, *voyez* tous les livres du Jardinage, qui entrent à leur ſujet dans le plus ample détail ; entr'autres un petit Dictionnaire d'Agriculture & de Jardinage, &c. A Paris, chez David le jeune, à l'entrée du quai des Auguſtins, au S. Eſprit, M. DCC. LI., ou, &c. avec planches gravées.

Là, comme dans les autres livres du Jardinage, on trouvera toutes les autres façons de greffer dans le plus grand détail ; ce qui nous diſpenſe d'y entrer, parce que cela nous meneroit trop loin.

Qu'on ne penſe pas que, parce que nous renvoyons à ces ſortes d'Ouvrages, & particuliérement à ce petit Dictionnaire, nous prétendions autoriſer le peu d'exactitude dans les opérations les plus eſſentielles du Jardinage, dont les maximes ſont toutes

différentes des nôtres. Nous y renvoyons ſeulement pour les opérations méchaniques, ſans titer à conſéquence pour le reſte. De ces ſortes de livres on ne peut tirer aucun avantage pour les opérations du Jardinage, qui ne ſont, ni raiſonnées, ni réfléchies, mais purement machinales, d'après une routine aveugle.

ÉPATTÉ, s'ÉPATTER. L'origine du mot & ſa ſignification s'annoncent d'eux-mêmes; il vient de patte. Il veut dire s'étendre & s'alonger; de même qu'une patte de quelqu'animal que ce ſoit, qui s'étale en marchant ſur terre. Ce mot ſe dit principalement du bled, & auſſi de celles des plantes qui rampent ſur terre. On dit auſſi chicorée épattée, celle qui s'étale & s'allonge ſur terre.

Ce mot a lieu encore pour la plantation des aſperges. On dit *épatter* ſon plant d'aſperges, en étendant exactement, & en eſpaçant les racines.

EPAULÉ, ÉPAULER. Ce terme pris du langage commun, a le même ſens ici; on dit bête épaulée. Arbre épaulé, eſt celui qui eſt tout de côté, parce que la moitié

de lui-même, ou une partie notable péri par quelqu'accident. Jamais il ne fut aucun arbre épaulé, que par la faute du Jardinier en plus d'une maniere : ou bien il n'a pas eu ſoin de ménager toujours, comme on fait à Montreuil, des branches & des bois de réſerve, en cas d'accident ; ou bien il a mal conduit ſon arbre de longue main ſans le renouveller, voyant du bois veule & défectueux ; ou encore par maladreſſe, il aura caſſé & éclaté une groſſe branche, faute de précaution & de ménagement ; ou enfin l'arbre étant épaulé par cas fortuit, par accident, il ne l'a pas redreſſé en le dépaliſſant en entier, & le repaliſſant, ſi c'eſt un arbre d'eſpalier ; & ſi c'eſt un buiſſon, en attirant des branches du côté du vuide.

ÉPIDERME. *Voyez* SURPEAU.

ESPALIER. On ne voit pas trop l'origine de ce mot dans le Jardinage. Il pourroit venir d'eſplanade, terme de fortification, avec lequel il a quelque rapport. M. de la Quintinie dit que les eſpaliers n'étoient pas fort anciens dans ſon temps, & qu'il les a vus preſque naître. En effet, dans tous les

anciens Châteaux on n'y voit pas d'eſpaliers anciens. Les murs n'étoient pas revêtus d'aucuns arbres. Les Seigneurs étant toujours en guerre les uns avec les autres, ne ſongeoient qu'à ſe défendre & à ſe mettre en aſſurance contre leurs ennemis, ou bien les autres avoient pour clôtures de larges foſſés fort profonds, tels qu'on les voit encore dans quantité de vieux Châteaux.

ESPALIER eſt une muraille au pied de laquelle on plante des arbres qu'on attache ſur icelle, ſoit à un treillage, ſoit de quelqu'autre maniere que ce puiſſe être. Quand on plante des arbres en eſpaliers, il faut les déverſer en les plantant en-deçà du mur, à la diſtance de 9 pouces, ou environ, autrement les racines touchant au mur, ne pourroient point agir. De plus, quelque pluie qui puiſſe tomber, jamais ils ne s'en reſſentent, quand ils ſont plantés à plomb du mur.

Ne jamais planter un arbre de tige entre deux nains, à moins que la muraille n'ait 10 à 12 pieds de haut. Aux murailles même de 12 pieds de haut, des nains bien conduits doivent, au bout de 9 ou 10 ans au plus, avoir atteint le mur.

La direction des espaliers est un des chefs-d'œuvre du Jardinage. Rien de plus rare qu'un bel espalier, bien conduit suivant les regles de l'art. Pour en juger, il faut être connoisseur. On se pique de gout, & l'on se passionne pour un oignon de fleur, une plante rare & étrangere, & l'on ne sait pas priser le travail entendu & régulier d'un espalier formant le plus superbe coup d'œil. Que de gens, même dans les rangs les plus distingués, qui ne sont que des profanes en ce genre!

ESQUILLE. C'est la même chose dans un sens, quant au Jardinage, que dans la Chirurgie. On appelle esquilles dans le Jardinage, certains petits filets, & certaines parties inégales, qui restent toujours à toute extrêmité d'un rameau cassé. Ce sont ces esquilles qui, formant des inégalités, empêchent que jamais la seve ne recouvre la branche à l'endroit où elle a été cassée. *Voyez* CASSEMENT des branches & des bourgeons.

ESSORER, s'ESSORER, ou s'ESSUYER, c'est la même chose; il se dit des terres qu'on ne doit pas travailler après de longues

humidités, qu'elles n'aient été reſſuyées par le hâle & les vents.

ÉTIOLÉ, s'ÉTIOLER, terme de l'art. On dit arbre étiolé, branche étiolée, quand l'un & l'autre ne forment que des jets meſquins, maigres & allongés. Il ſe dit auſſi des plantes qui ont été ſemées trop dru, & qui ne font que s'allonger ſans groſſir. *Voyez* ÉLANCÉ.

ÉTRIPER *un arbre*. On ne voit pas trop l'étymologie de ce mot. C'eſt faire quelque choſe de plus que de l'élaguer, & quelque choſe de moins que de l'ébotter; c'eſt-à-dire, lui ôter des branches de diſtance en diſtance pour le rajeunir, lui en faiſant pouſſer de nouvelles, & rabaiſſer les autres en les coupant où il peut y avoir du bon bois. Beaucoup de Jardiniers confondent toutes ces choſes. Si un arbre, pour avoir été toujours inciſé & dépouillé de ſon bois à meſure qu'il a pouſſé, n'a pas donné de fruit, eſpere-t-on qu'en l'étripant, pour le rajeunir, il deviendra fécond, quand ce nouveau bois ſera traité de la même maniere que le précédent? Nous pouvons affirmer que, depuis plus de 40 ans de travail

& d'expérience dans le Jardinage, nous avons bien vu des arbres étripés, ébottés, récepés, étronçonnés, & mutilés de toutes façons imaginables ; mais que nous n'en avons pas vu un ſeul réuſſir.

ÉTRONÇONNER *un arbre*, c'eſt ne lui laiſſer que le tronc ; c'eſt lui couper la tête quand il eſt nouvellement planté, ou bien quand les racines étant bien ſaines encore, & lorſque ſon bois eſt uſé, le réceper ſur la ſouche pour le renouveller. Tels arbres, à moins qu'ils ne ſoient d'âge moyen & bien vigoureux, ne tiennent pas contre une telle opération ; peu à peu ils meurent, à l'exception de certains vieux pêchers ſur amandier & quelques autres.

Les arbres des bois en coupe dans les forêts, ſont coupés raſe terre, & ils repouſſent. Il n'en eſt pas de même des arbres fruitiers des jardins, ils ſont plus délicats ; on en appelle, à ce ſujet, à l'expérience. De plus, quand on coupe les arbres de forêts, ils repouſſent, parce qu'on les récepe dans le tronc même raſe terre, comme il vient d'être dit, & ils font de nouveaux jets ; au lieu que les arbres fruitiers, étant

coupés au-deſſus du tronc, où la peau eſt bien plus dure, la ſeve ne perce point d'ordinaire, & ne pouvant s'y faire paſſage, elle retourne aux racines, & l'arbre meurt par en haut. Ce point eſt ignoré dans le Jardinage.

Voici, à ce ſujet, une obſervation qui mérite de trouver place ici, quoique Dictionnaire, il eſt intitulé *raiſonné*. C'eſt, par rapport aux vieux arbres étronçonnés, qui d'ordinaire meurent. Voici ce que chacun peut obſerver à par ſoi.

Quand on tire de terre quantité de ces ſortes d'arbres, de même que nombre d'autres ceſſant de pouſſer tout-à-fait, ou mourans par la tête, il en eſt quantité à qui on voit des racines immenſes les plus ſaines & les mieux nourries, tandis qu'aux arbres les mieux portans qu'on veut détruire, le même ne ſe rencontre point. On eſt touché de compaſſion à la vue d'un tel ſpectacle, quand on ignore le ſous-œuvre caché de la nature. Voilà le fait, il eſt à la portée de tous; mais ce ſous-œuvre caché de la nature quel eſt-il? On le diſcute dans l'Ouvrage. On avance ſeulement ici, qu'on

ne peut rendre raiſon d'un tel phénomene, qu'en ſuppoſant que dans ces ſortes d'arbres les ſucs ſont pompés, comme à l'ordinaire, par les racines; mais que ne pouvant plus arriver dans la tige, dont les canaux épuiſés ſont obſtrus & bouchés, la ſeve reflue dans ces mêmes racines, & telle paroît être la raiſon de leurs embonpoint ſi exceſſif.

ÉVASÉ, terme d'uſage: il vient du mot de vaſe, comme qui diroit ayant la figure d'un vaſe, tel qu'un verre à boire. Il ſe dit des arbres en buiſſon, & même de certaines tiges qu'on taille. L'art du Jardinier eſt de faire prendre à ces arbres la figure d'un gobelet, ou d'un verre à boire. Pour y parvenir, l'unique moyen c'eſt d'y mettre des cerceaux; autrement on eſt des 10 à 12 ans à former un buiſſon. *V.* CERCEAU, BUISSON.

ÉVENTAIL, *arbre en éventail.* C'eſt un arbre qui imite, dans ſa figure, celle de l'éventail, inſtrument, ou ornement des femmes, pour agiter l'air autour de leur viſage, en faiſant du vent, afin de ſe rafraîchir durant l'été.

Juſqu'ici l'on a dreſſé en éventail tous

les arbres d'eſpaliers, au moyen de quoi on n'a eu que des arbres manqués & eſtropiés. Dans la méthode de Montreuil, chacune des branches forme un éventail : les branches qu'on appelle verticales, & qui ſont perpendiculaires à la tige & au tronc, toujours ont dévoré & anéanti celles des côtés. *Voyez* BRANCHE, & la figure qui eſt à l'endroit même.

ÉVENTER *la ſeve ;* expreſſion familiere dans le Jardinage. C'eſt faire de trop grandes plaies aux arbres, ou bien tirer ſes coupes & ſes tailles trop en longueur. Toute coupe, toute taille, pour être bien faites, doivent toujours être courtes, & priſes un peu de près, & les tailles doivent être tant ſoit peu en bec de flûte. Tel eſt le ſentiment de M. de la Quintinie ; & quand le Jardinier alonge trop ſa coupe, on dit qu'il évente la ſeve, & l'on a raiſon. *Voyez* FAUSSE-COUPE.

ÉVIDÉ, ÉVIDER, viennent du mot de vide. Les arbres en buiſſon, à qui l'on ne laiſſe point, dans leur milieu, des branches, s'appellent des arbres évidés. On dit évider un arbre, quand on éclaircit le trop grand

nombre de branches. On dit oranger bien évidé. *Voyez* ÉVASÉ.

EXCAVATION. Ce mot vient du verbe caver. Il ſignifie dans le ſens propre une fouille de terre en forme de cave. C'eſt l'action de creuſer la terre en fond ; mais pris dans un ſens d'application, il veut dire miner, ronger, carier. C'eſt dans ce dernier ſens qu'un Ancien a dit :

Gutta cavat lapidem, non vi, ſed ſæpè cadendo.

Et c'eſt cette penſée que Quinaut a rendue en ces termes, *l'eau qui tombe goutte à goutte, perce le plus dur rocher.* Voilà préciſément ce qui arrive aux plantes quelconques, dont les parties internes inciſées ſont à découvert, quand, mal à propos, ou par accident, leur ſont faites des plaies graves, ou toutes autres qu'on n'a pas ſoin de panſer avec l'appareil d'onguent S. Fiacre. Il arrive alors le même qu'en pareil cas aux animaux raiſonnables & irraiſonnables, quand le ſang putréfié, ou une humeur acre & mordante ronge, cave & carie les chairs & les os. Ce ſujet (on ne fait que l'effleurer ici,) eſt un des plus importans par rapport

à tous les arbres quelconques, & des plus intéreſſans pour ceux des jardins.

L'excavation dont on parle, & dont on va donner quelques exemples en paſſant, eſt dans les arbres, ce qu'eſt, en Chirurgie, la gangrene dans les chairs & l'exfoliation dans les os, quand, à l'occaſion d'une humeur purulente, les chairs ſont minées & les os cariés. Examinez ce qui ſe paſſe journaliérement dans vos arbres, & que, ſans le remarquer, ou ſans y remédier, les Jardiniers voient à tout inſtant dans leurs jardins.

Tous les arbres qu'on appelle *gommeux*, tels que les cerifiers, pêchers, abricotiers, amandiers, pruniers, & autres ſemblables, lorſque la gomme, qui n'eſt autre qu'une ſeve extravaſée, découle le long d'une branche, ſont minés & cavés au point d'y cauſer un chancre corrodant, qui pénétre juſqu'à la moëlle, qui trop ſouvent fait mourir la branche, & quelquefois tout l'arbre. Si donc le Jardinier, viſitant ſes arbres, avoit l'attention de l'enlever cette gomme, ce qui eſt la plus petite choſe du monde,

vos arbres en ſanté donneroient fruits & proſpéreroient.

On fait des plaies énormes aux arbres quelconques, ſans y mettre d'appareil; qu'arrive-t-il alors? La ſeve hors de ſon cours s'extravaſe; cette ſeve, comme notre ſang hors de nos veines, qui, frappé par l'air, ſe corrompt, ſe putréfie, ſe convertit en une humeur ſanieuſe, qui coule le long des branches & de la tige, & qui mine dedans & dehors. Voyez une foule d'arbres ainſi traités parmi ceux de vos jardins qu'on récepe, qu'on ébotte & qu'on étronçonne, quand ils ſont d'une certaine groſſeur, le bois tombe en canelle, ou bien eſt comme du liege, ou enfin ſe pourrit.

Voyez tous les arbres des boulevarts de Paris, ceux des grands chemins qu'on taillade de la ſorte, & vous y remarquerez cet écoulement de ſeve dont il vient d'être parlé. On la voit ſuinter de la plaie, & ſe répandre ſur la tige. On y apperçoit une tache livide, d'une couleur blafarde, qui dure long-temps, même après la plaie fermée.

Qu'eſt-ce autre choſe dans les eaux & fo-

rêts, que ce qu'on appelle *couronnement* des arbres ? ſinon une ſeve appauvrie, telle que dans les humains un ſang fondu, un ſang diſſous par une humeur corroſive. A ces ſortes d'arbres les extrêmités deſſéchées ne pouſſent plus, & grand nombre d'iceux eſt pourri en dedans.

Feue Mademoiſelle, Comteſſe de Charolois, à Atys, près de Paris, vendit ſur pied un certain nombre d'ormes d'environ 3 pieds de diametre, faiſant 9 à 10 pieds de tour. Jadis ces arbres avoient été coupés du haut pour être rabaiſſés : les pluies, les neiges, les frimats avoient pénétré dans l'intérieur, & ces arbres, nous les avons vus, quand ils furent abattus, étoient creux comme le tour d'une mardelle de puits.

Que conclure de tout ce que deſſus ? ſinon que tout Jardinier doit être extrêmement réſervé, quand il eſt queſtion de plaies graves ſur un arbre. Tous les jours ces mêmes Jardiniers font des greffes, ſoit ſur des branches, ſoit ſur des arbres de 5, 6, 7, ou 8 pouces de gros. Ces greffes ſouvent prennent, elles ſubſiſtent quelque-temps : nous

avons

avons bien des années, & plus de 40 ans d'observations & d'expérience dans le Jardinage; mais nous n'en avons pas vu un seul durer & subsister; à la fin tout créve, & l'on a perdu bien des années.

EXCORIATION, terme de Chirurgie. Dans le Jardinage il signifie, comme dans cet art, écorchure, déchirement & enlévement de la peau. Nulle excoriation aux arbres où il ne soit nécessaire d'appliquer l'emplâtre d'onguent S. Fiacre, sans quoi naît un chancre corrodant. Mais qui est le Jardinier qui y pense?

EXCRETION. *Voyez* ÉJECTION.

EXCROISSANCE. C'est, en Jardinage, la même chose que dans la Chirurgie. Les arbres ont des loupes, des enflures particulieres, des grosseurs, des tumeurs, des poireaux, ou verrues, &c. Toutes ces choses viennent d'un amas de la seve, arrêtée par ce qu'on appelle obstruction, qui empêche la seve de passer, & qui cause un gonflement au-dehors dans la peau de l'arbre, ou du fruit.

De ces excroissances il en est de deux sortes: les unes naturelles, & qui advien-

nent dans les arbres, comme dans les humains, ſuivant le cours de la nature ; en eux par l'épanchement d'une ſeve qui rencontre des obſtacles à ſon paſſage, ou des obſtructions, comme pareilles choſes dans ces derniers au cours & à la circulation du ſang ; & les autres ſont accidentelles & occaſionnées. Ces dernieres viennent, ſoit de la mauvaiſe conduite & de l'impéritie des Jardiniers, qui, par des ſouſtractions continuelles des parties organiques des plantes, dérangent leur méchaniſme, tant interne, qu'externe. Rien de plus commun aux ormes qu'on élague tous les trois ans, & ſur qui l'on fait des coupes de fort bois, que ces ſortes d'excroiſſances. Il en eſt de même des arbres fruitiers & autres, que les Jardiniers vulgaires tourmentent & mutilent de toutes façons diverſes. Le cours de la ſeve eſt troublé, interrompu, intercepté & arrêté ; dès-lors il ſe fait des dépôts de ſeve, où il n'en devroit point être. C'eſt ainſi que dans les humains, par défaut de conduite & de vie ſobre & frugale, ou par débauche, il ſe fait des extravaſions de ſang, des dépôts d'humeurs formant des

loupes, des ſquirres, des tumeurs & des flux immodérés d'humeurs ſanieuſes.

Il eſt des fruits auxquels ces excroiſſances ſont naturelles, comme les limons & les bigarades.

Enlever dès leur naiſſance aux arbres, de même qu'on fait aux animaux vivans, ces excroiſſances, qui ſont contre nature, & mettre à ceux-là l'emplâtre d'onguent Saint-Fiacre.

EXOTIQUE. *Voyez* BARBARE.

EXPERIMENTAL, *Phyſique expérimentale.* Ce n'eſt autre que la connoiſſance de la nature & de ſes effets dans tout ce qui ſe paſſe, tant dans l'intérieur, que dans l'extérieur de la terre & des plantes, pour, enſuite de cette connoiſſance, agir dans la pratique. Cette ſcience eſt requiſe dans tout Jardinier. On ne demande point de lui qu'il ſache toutes ces choſes, comme un ſavant du premier ordre; mais on deſire qu'il ſoit à l'égard des plantes, ce qu'eſt un bon Chirurgien de campagne à l'égard du corps humain. Les gens de Montreuil ont cette Phyſique expérimentale; pourquoi

les autres ne pourroient-ils pas l'avoir comme eux ?

Au lieu de ſe conduire, comme on fait par routine & en aveugle, au moyen de cette connoiſſance de la nature & de ſes effets, on parvient à entendre ce qu'on fait, & pourquoi on le fait, & l'on auroit la ſatisfaction de rendre raiſon de toutes ſes opérations, l'ouvrage n'en iroit que mieux, & l'on travailleroit à coup ſûr.

Ce qui fait qu'on mépriſe les Jardiniers, c'eſt que la plupart n'ont pour guide, comme les animaux, que la ſeule routine : ils font, parce qu'ils ont vu faire, & comme ils ont vu faire. Mais ſi, au contraire, ils avoient, comme les gens de Montreuil, cette ſcience expérimentale, on les conſidéreroit comme gens de mérite. Tout bon Ouvrier, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours regardé de bon œil, ſur-tout par les perſonnes de gout. De plus, ſi les Jardiniers étoient tels, ſurement on leur donneroit de plus forts gages, & même des récompenſes, & l'on ne plaindroit point la dépenſe à leur égard. Il eſt dans cet Ouvrage un Traité de la Phyſique

expérimentale, dont on fait voir la néceſſité & les avantages.

EXPOSITION. C'eſt tout emplacement de quelque lieu que ce ſoit, jardin, ou autre, par rapport au regard du ſoleil. Il y a quatre expoſitions, le levant, le midi, le couchant & le nord. Toutes ces expoſitions tiennent un peu chacune l'une de l'autre.

EXTRÊMITÉ DE POUSSES. Ce terme eſt non ſuffiſamment connu, ni entendu dans le Jardinage. On appelle de ce nom toute branche qui a pouſſé du dernier œil de la branche taillée. L'uſage eſt d'abattre cette branche, & même les autres qui ſont au-deſſous, & de tailler ſur celle qui a pouſſé au dernier œil d'en bas. Par ce moyen l'arbre a pouſſé à faux, & en pure perte pour lui, toutes ces branches ſupérieures dont on le dépouille. En outre, au lieu de croître, de s'allonger & de donner fruit, il reſte toujours circonſcrit, avorton & ſtérile. Mais qu'au contraire, on taille longue la branche qui a pouſſé à l'extrêmité de la coupe précédente, on a, en peu d'années, des arbres immenſes, fructueux au poſſible,

groſſiſſant de la tige à proportion ; & voilà ce qu'on ne connoît pas dans le Jardinage. Tout par routine, ſans réflexion, ni raiſonnement.

On ſuppoſe ici que ces extrêmités de pouſſes ſont telles qu'elles doivent être dans un arbre bien conformé ; car dans le cas où les extrêmités de pouſſes ſeroient fluettes, il faut ſe garder de leur donner trop d'allongement.

F

FAÇON, FAÇONNER. C'eſt l'art de former & de dreſſer la terre, les arbres & les plantes. On dit façonner une terre, donner toutes les façons aux arbres & aux plantes. C'eſt labourer, ſacler, faire les fouilles, dreſſer, tirer au rateau, répandre les fumiers, les enfouir, arroſer, biner, & faire à l'égard de la terre & des plantes, tout ce qui eſt requis pour les cultiver. Communément on donne trois façons à la terre, aux vignes & aux arbres ; ſavoir, labour d'hiver, labour du printemps, & un labour au com-

mencement de l'été ; ce dernier, plus léger que les deux autres, ſans préjudice des différens binages dans le courant de la pouſſe. Nous ne parlons pas ici des autres façons que, pour l'exploitation des terres, les Laboureurs ont coutume de donner à leurs terres, ce qui n'eſt pas de notre compétence.

Dans cette généralité ſont compriſes les différentes opérations de la taille, de l'ébourgeonnement & du paliſſage, dont il eſt parlé à chacun de ces articles.

FACTICE. *Voyez* TERRE, TAUPIERES.

FAUX-BOURGEONS. *Voyez* BOURGEONS, BRANCHES.

FENTES *des arbres*. Ce ſont des crevaſſes qui ſe font à l'écorce des arbres. La peau ſe déchire, & les deux parties ſéparées ſe retirent, comme fait un parchemin, du cuir, ou une étoffe trop bandée, cédant à l'effort. Il en eſt de deux ſortes, des fortes & des foibles : les unes & les autres ont la même origine. Elles viennent d'une abondance de ſeve ; les fortes d'une abondance exceſſive, & voici comment. Un arbre reçoit des racines plus de ſeve que la capa-

cité du diamètre de la tige ne peut en contenir ; & comme elle eſt lancée par voie d'impulſion qui preſſe, pouſſe & appuie toujours plus fortement à meſure qu'un flot de ſeve nouveau eſt ſurajouté, alors le tiſſu cellulaire, qui n'eſt autre qu'un amas de ſeve, & de nature ſpongieuſe, prête, ſe gonfle & s'étend ; la peau conſéquemment ſe bande de plus en plus, elle ſe déchire juſqu'à la partie ligneuſe, & l'on voit le ſuc nourricier congelé aux deux côtés où la peau eſt ſéparée. C'eſt ainſi que quand l'eau eſt pouſſée avec véhémence, & en trop d'abondance dans un tuyau, elle ſe fait jour en le crevant ; c'eſt ainſi qu'en nous les hémorrhagies ont lieu, quand un vaiſſeau eſt briſé par l'impulſion violente du ſang. Ces fentes ſont, en effet, comme des eſpeces d'hémorrhagies de ſeve. Juſqu'ici le Jardinage n'en a tenu compte ; & comme dans quelques arbres elles ſe guériſſent d'elles-mêmes, nul ne s'empreſſe de les panſer. On donne en ſon lieu des préceptes à ce ſujet. Là on fait voir les divers accidens fâcheux, provenans de ces ſortes de fentes négligées, ſur-tout aux arbres de

fruits à noyau, par les épanchemens de gommes cariantes.

Les fentes légeres qui ne ſont, ou que des déchiremens d'une petite étendue, ou de ſimples gerçures à la peau, ne ſont pas plus dangereuſes, qu'en nous certaines petites hémorrhagies qui n'ont pas de ſuites. Il en eſt parmi ces dernieres, que nul ne remarque dans le Jardinage, ſinon ceux à qui on les fait appercevoir. Ces petites fentes, ou gerçures ſont de légeres ouvertures à la peau, qui ſont de couleur jaunâtre, & qui ſont répandues çà & là, ſoit à la tige, ſoit aux groſſes branches. On les compare, & en effet, elles reſſemblent à ces gerçures de pain, formant ce qu'on appelle des grignons. Elles ſont autant de marques de vigueur & de fécondité dans les arbres; les caducs & les infirmes ne préſentent pas de pareils ſymptomes d'abondance du ſuc nourricier, qui, pour ſe faire paſſage, dilate ainſi la peau. Les jeunes greffes ſur-tout abondent en ces ſortes de petites gerçures occaſionnées par une extravaſion du ſuc nourricier ſurabondant.

Outre ces fentes naturelles, il en eſt d'ar-

tificielles que l'induſtrie, mere de l'invention, met en pratique; telles la ſaignée, le cautere, & autres, de même que ce qu'on appelle greffe en fente.

Les greffes en fente ne ſe font que ſur certains arbres, & n'ont pas lieu pour tous, comme la greffe en écuſſon. Les Jardiniers réuſſiſſent aſſez communément à ces ſortes de menues opérations du Jardinage, dont on ne croit pas devoir faire ici mention plus ample, étant fort communes & fort aiſées.

FERMENTATION. Il vient du latin. C'eſt le mouvement de toutes les parties tant acides, que de toute autre nature, qui compoſent les ſucs de la terre, leur agitation, leur combat entr'elles, opérant un bouillonnement par le moyen de la chaleur naturelle de la terre, de celle du ſoleil, ainſi que des engrais, qui tous produiſent enſemble, ce qu'on appelle végétation. L'air eſt le principe & le premier mobile de toutes ces choſes. Il ſe fait dans les plantes, par le moyen des acides, le même qui arrive dans une pâte où l'on met du levain pour la faire fermenter. Ferment, ou le-

rain, c'eſt la même choſe. *Voyez* ACIDE.

FERRUGINEUX, compoſé de deux mots latins, qui veulent dire fer & rouille. Il ſignifie, qui participe à la qualité du fer. On appelle eau ferrugineuſe, celle qui, en paſſant à travers des mines de fer, contracte le gout & la qualité du fer. Il en eſt de même de la ſeve. Elle prend les gouts des terroirs différens, ſuivant leurs qualités particulieres. L'expérience le fait voir dans les vins, dans les fruits & dans les légumes. *Voyez* ROUILLE.

FEU, JETTER SON FEU. Il ſe dit d'un arbre, qui pouſſe vigoureuſement d'abord, & qui enſuite dégénere de cette ferveur primitive, en ne faiſant plus que des pouſſes meſquines, tels que la plupart de ceux traités ſuivant l'ancienne routine.

On dit faire jetter ſon feu à un arbre, quand, non-ſeulement on le charge amplement en bois & en fruit, mais encore quand on lui laiſſe beaucoup de bourgeons ſurnuméraires à deſſein de le mater par-là & de le rendre ſage, comme diſent les gens de Montreuil. Mais après que l'arbre a ainſi jetté ſon feu, ils changent de mé-

thode, le tenant plus de court, ſuivant l'occurence. *Voyez* AMUSER LA SEVE. On dit encore laiſſer jetter ſon feu à la ſeve dans le même ſens que deſſus.

FEUILLE eſt une partie extérieure des plantes, qui a toujours au-deſſus d'elle un œil, ou bouton, dont elle eſt la mere nourrice, & qui eſt compoſée d'une queue, de ſon plat, qui a un endroit & un envers, & des différens contours. Les feuilles ſont tellement néceſſaires à toute plante, que ſans elles, point de boutons, de fleurs, de fruits, ni arbres, ni plantes quelconques.

Les feuilles ſervent à travailler, à préparer & à perfectionner la ſeve, pour la faire paſſer enſuite dans la branche, dans la fleur, dans le fruit, dans l'œil, & dans toute la plante. *Voyez* BOUTON.

FEUILLES *des fleurs* ou *pétales*. Ce ſont celles qui compoſent & conſtituent les fleurs. On dit roſe à cent feuilles. Ces feuilles ſont néceſſaires à toutes les fleurs devenant fruits, ou graines pour allaiter & ſubſtanter ce même fruit & cette même graine, quand ils ne ſont encore qu'embryons. Mais quand le fruit noué, ou la

coſſe renfermant les graines, peuvent ſubſiſter par le moyen des nourritures plus ſolides, alors la fleur épanouie jette ſes feuilles qui ſe fanent.

FEUILLES *diſſimilaires*, ou *diſſemblables*. Ce ſont les deux premieres feuilles de toute plante, & qui croiſſent aux deux côtés de la tige naiſſante lors de la germination d'une graine. Toujours elles ſont placées au-deſſous des deux lobes, qui ſont les deux parties compoſant l'amande de la graine. Ces deux premieres feuilles ne reſſemblent en rien à toutes les autres qui croiſſent après pour raiſons trop longues à déduire ici. *Voyez* LOBES, leur différence d'avec ces feuilles diſſimilaires.

Tous les bourgeons qui croiſſent à chacun des boutons, ont infailliblement à leur empattement de ces ſortes de feuilles diſſimilaires. A la vigne elles ſont des plus remarquables dans chacun des bourgeons.

FIBRE, FIBREUX, RACINES FIBREUSES, terme d'Anatomie, lequel eſt employé dans le Jardinage dans le même ſens que dans celui de l'Anatomie, pour ſignifier les différentes parties qui compoſent le

tiſſu des plantes. Ce mot peut venir du mot de fil, parce que les fibres en général reſſemblent fort à des fils raſſemblés, placés & couchés les uns ſur les autres, tels qu'on les voit dans ce qu'on appelle un écheveau de fil.

Dans le corps humain, les fibres ne ſont autres que des filets blancs, menus & déliés, étendus en long, compoſant les diverſes parties, tant internes, qu'externes des corps vivans. Telles également on les voit dans les plantes, les feuilles, les fleurs & les fruits; mais dans les plantes elles ont leurs formes & leurs couleurs particulieres: on dit fibres ligneuſes, celles qui compoſent les racines oſſeuſes, & celles du bois de tout arbre.

Trois ſortes de fibres dans toute plante, des fibres longitudinales, tranſverſales & ſpirales. On appelle fibres longitudinales, celles qui ſont de fil & étendues en long; c'eſt ainſi qu'on les voit dans les tiges & dans les branches.

Les fibres tranſverſales ſont celles qui, au lieu d'être de fil & en long, comme les précédentes, ſont en travers. Une branche

à bois plie ſans caſſer ; on la courbe même juſqu'à lui faire prendre la figure de cerceau, parce que ſes fibres ſont en long ; mais les brindilles qui ſont les bois fructueux & tous les boutons à fruit caſſent d'abord, parce que leurs fibres ſont en travers, & elles s'éclatent dès qu'on les plie.

Il eſt une troiſieme ſorte de fibres, qu'on nomme ſpirales, parce qu'elles ſont courbées & repliées les unes ſur les autres, ainſi qu'un fil dévidé ſur un peloton : telles on les apperçoit dans les bourrelets cicatriſans des plaies des arbres ; telles encore elles ſont dans les greffes, dans tous les nodus des diviſions des branches, à l'endroit où chacune d'elles tient, ſoit à la tige, ſoit aux branches meres & autres. Là par-tout vous voyez autant de petites éminences, ou ſaillies en forme de bourrelets. La ſeve arrive là ; mais à raiſon de ce que la branche eſt là comme ſoudée, & qu'elle y arrive avec plus d'abondance, que la circonférence du bourrelet n'en peut contenir, elle eſt forcée de ſe replier ſur elle-même, ne pouvant paſſer outre. C'eſt ainſi que toute plante qui eſt dans des pots, giro

flée, œillet, & autres, fait tourner ſpiralement ſes racines fibreuſes dans la circonférence, & le long des parois du pot qu'elles ne peuvent percer.

On dit racines fibreuſes, celles qui, au lieu d'être dures, compactes & ligneuſes, ne ſont autres que des filets blancs d'ordinaire, & fort menus, tendres & caſſans. C'eſt ainſi qu'on les voit aux oignons, poireaux, ciboules, melons, concombres, baſilics, & autres ſemblables. Toutes les racines de toutes les plantes quelconques, ont été fibreuſes dans leur origine, & c'eſt par ſucceſſion de temps que ces mêmes racines acquierent les divers degrés de conſiſtance propres à chaque eſpece. Toutes les plantes appellées bulbeuſes, ou à oignons, n'ont point d'autres racines que des fibreuſes. Il n'y a point de Jardinier qui, avant de mettre dans terre toutes ces ſortes de plantes, ne les ébarbent, les uns plus, les autres moins. Qu'on leur demande pourquoi? Il n'en eſt pas un qui puiſſe en apporter une raiſon ſolide. C'eſt l'uſage donc.... La vraie raiſon, la voici, c'eſt pour accélérer, & pour aller à la décharge de la peine.

peine. On a plutôt planté un millier de poireaux & de ciboules, ſans racines quelconques, qu'un cent avec chacune toutes leurs racines. Mais vous qui êtes pourvu de jugement, & qui ſavez que les racines ſont les premiers principes de la végétation, les meres nourrices, les pourvoyeuſes, & comme les vivandieres des plantes, eſſayez de planter deux poireaux, par exemple, l'un avec toutes racines de toute longueur, en le mettant dans un trou ſuffiſant, pour ne point rebrouſſer les racines, & l'autre en ébarbant, ſuivant la routine, & vous verrez par vous-mêmes quelle prodigieuſe différence. De plus, le Jardinage coupe la fane; mais vous, laiſſez-la-lui cette fane, alors décidez-vous. *Voyez* RACINES.

FIENTE DE PIGEON; elle eſt un des plus puiſſans & des plus chauds engrais. Elle convient beaucoup dans terres fortes, froides & humides. Elle ſeroit bien meilleure dépoſée en terre dans un trou pendant un an, ou deux, pour conſumer les graines des mauvaiſes herbes & les œufs de quantité d'inſectes dont elle eſt remplie.

FIENTE DE POULE ; c'eſt à peu près le même que pour celle de pigeon.

FIENTE *des autres animaux*. Toutes ſont bonnes ; il n'eſt queſtion que de les employer à propos.

FILANDRE, FILANDREUX, vient du mot de fil. Il ſe dit en Jardinage de tout ce qui a la forme d'un fil, qui ſe tire & s'alonge comme du fil. Ainſi l'on dit, en parlant de la coupe & de la taille des branches, qu'elles doivent être nettes, & aucunement filandreuſes. Pourquoi ſi peu de coupes correctes ? C'eſt d'abord parce que tout ſe fait à la hâte dans le Jardinage, maladreſſe enſuite, & gaucherie dans nombre de ſuppôts du Jardinage ; enfin le plus grand nombre des Jardiniers eſt outillé au plus mal. Les maîtres devroient bien leur fournir des ſerpettes ſuivant notre méthode ; les frais en ſont bien modiques.

FILET, *graines à filet*, ou *en filet*, ſont celles qui ſont fort menues & déliées, longuettes & plates, en plus grande partie, comme celles des marguerites de toute eſpece, des roſes d'Inde, d'œillets d'Inde, ainſi que la fleur appellée olidès, ou amaranthe olidès.

FILTRER, FILTRATION, FILTRE, terme de Médecine & de Chymie. Filtrer, c'eſt couler une liqueur à travers quoi que ce ſoit, pour la clarifier. On entend en Médecine par filtration dans le corps humain, une action & une fonction de la nature, par laquelle, au moyen de certains organes, les différentes humeurs contenues dans le fluide commun s'en ſéparent, ainſi qu'il ſe voit quant à notre ſang. A l'égard des plantes, c'eſt cette même action de la nature par rapport à la ſeve, pour être rendue propre à toutes les fins différentes, pour leſquelles elle eſt ainſi travaillée dans les conduits des plantes. Cette action de filtrer ainſi les ſucs, eſt pour épurer & ſpiritualiſer la ſeve, afin qu'elle puiſſe s'inſinuer juſques dans les moindres plis, ceux mêmes des feuilles. Cette même action de filtrer appartient encore à quantité de parties internes des plantes; mais plus ſpécialement aux feuilles dont le miniſtere eſt d'épurer & d'amincir la ſeve. Ce ſont elles qui font les plus grands filtres de la ſeve dans les plantes. *Voyez* COULOIRS, CRIBLE, FEUILLE.

FLÉCHIR, terme de Jardinage. Arbre qui fléchit, ou qui dépérit, c'eſt le même. Combien d'arbres de ce nombre, qui périſſent faute d'être ſecourus ? Nous donnons un Traité de toutes les maladies des plantes, avec la cure & les remedes propres à chacune, mais non des recettes de pure charlatanerie.

FLEUR, eſt une production des plantes, laquelle eſt compoſée d'une tige, ou queue, d'un vaſe, ou calice contenant toutes les différentes parties qui conſtituent la fleur, ainſi que de petites feuilles qui forment la figure, la couleur & les odeurs propres à chacune des fleurs. Toute fleur eſt faite pour devenir fruit ou graine, ou pour ſervir de préparation à l'un, ou à l'autre. Les fleurs ſont faites encore pour ſervir à reproduire d'autres plantes, ſemblables à celles ſur leſquelles elles croiſſent, & à les multiplier par la voie des graines qu'elles produiſent ; toutes les fleurs ſont le principe de la fécondité des plantes, ſuivant l'ordre ordinaire de la nature, auquel cependant quelquefois elle déroge.

FAUSSES FLEURS. On appelle ainſi

celles qui, par elles-mêmes, ne nouent jamais : telles ſont en particulier celles qui croiſſent au collet, ou près de la ſouche des melons, citrouilles, concombres, & leurs ſemblables, qui, par elles-mêmes, & dans l'ordre de la nature, ne ſont point fécondes, mais qui ont une autre deſtination, & l'on fait fort mal de les ôter. Elles ſont néceſſaires, ainſi qu'on le fera voir en temps & lieu. Il eſt conſtant qu'elles contiennent ce qu'on appelle des poudres ſéminales, comme les chatons d'arbres à brou.

Quoique dans l'ordre commun les fleurs ſoient faites pour devenir graines, ou fruits, néanmoins il en eſt nombre qui ſont ſtériles par elles-mêmes ; telles les giroflées doubles, les juliennes, les cives d'Angleterre, l'eſtragon, & nombre d'arbres, d'arbuſtes, d'arbriſſeaux & de plantes diverſes, qui toutes ſe multiplient par la voie des boutures, des rejettons & des marcottes. *Voyez* CHATON, MENSTRUES.

FLUTE, *bec de flûte*, ſe dit de la coupe des arbres. Tous les livres preſcrivent de tailler en bec de flûte, & malheureuſement

ils n'ont que trop de disciples trop dociles. *Voyez* COUPE, FAUSSES-COUPES, TAILLE.

FLUTE a un autre sens en parlant d'une greffe. On appelle greffe en flûte, celle qui se fait par le dépouillement entier de la peau du sujet qu'on applique sur la branche qu'on veut greffer, & à raison de ce que cette peau ainsi dépouillée d'une seule piece, est ronde & creuse; on lui a donné le nom de flûte.

FOLLICULE est un diminutif de feuille, & veut dire petite feuille. Il est à toutes les plantes trois sortes de feuilles, des grandes, des moyennes & des petites. Cette gradation est nécessaire dans l'ordre de la nature, comme il sera démontré en son lieu.

FOLIOLE est un diminutif de follieule. Elle forme une quatrieme classe de feuilles, & sont les plus petites de toutes. Elles sont communément à côté des grandes, une à droite & l'autre à gauche, & ont aussi leurs fonctions propres.

FONDRE, SE FONDRE, veut dire devenir à rien: on dit qu'une plante se fond, quand elle dépérit peu à peu. *Voyez* COULER.

FONGUEUX, terme de Botanique & de Médecine. Il eſt pris d'un mot latin, qui veut dire un champignon, & il ſignifie, participant à la nature du champignon, ou qui a des parties ſpongieuſes & cellulaires dans toute ſa ſubſtance. Ce mot eſt employé, ainſi que beaucoup d'autres pour expliquer la nature de quantité de plantes, ou des parties qui les compoſent. Tel l'agaric aſtringent du ſieur Broſſart, lequel arrête les hémorrhagies externes, & qui n'eſt autre qu'un champignon formé ſur les chênes, & de leurs ſubſtances. Ces ſortes de champignons ſont des excroiſſances vicieuſes d'un ſuc dégénéré qui s'extravaſe, & qui ſe coagule à l'air, comme notre ſang hors de nos veines. Ces ſortes d'épanchemens de ſeve ne ſont pas de bon augure; ils ſont contre nature, & communément ils n'apparoiſſent que ſur des branches, ou des arbres caducs, & toujours à l'endroit de leur adhérence, l'écorce de l'arbre eſt deſſéchée. Jamais le ſemblable n'arrive dans les jeunes arbres vigoureux & de bonne ſanté.

FORT *des racines.* On nomme ainſi l'en-

droit des racines où elles ſont dans leur groſſeur formée. Les racines des arbres & du commun des plantes ſont faites allant toujours en diminuant & dégénérant en pointe, & l'on entend par leur fort, cet endroit où elles ſont dans leur groſſeur. C'eſt un crime énorme en fait de Jardinage, que de raccourcir les racines dans leur fort quand on plante. On ôte à l'arbre ce qu'il faut que, de toute néceſſité, il repouſſe; on dit de même le fort d'une longue branche.

Le fort des branches, c'eſt comme dans les racines l'endroit qui eſt comme mitoyen entre leur groſſeur formée, & l'endroit où elles commencent à diminuer de groſſeur. Conſidérez une rave, un navet, une carotte, &c. leur fort eſt depuis la tête d'iceux, juſqu'au commencement de leur diminution, de même dans les branches fortes, & c'eſt cela même qui ſert de regle pour la taille de ces branches, ainſi qu'il ſera dit.

FOSSE A FUMIER. C'eſt un trou plus ou moins grand fait dans la terre, ordinairement dans les baſſes-cours, pour plus

grande commodité : l'on y dépoſe les fumiers, pour, enſuite les enlever au beſoin.

La plupart des gens de campagne n'ont point de latrines, & ils ne ſe ſervent pas d'autre endroit pour y faire leur beſoin. Là ils y jettent leurs urines, les balayures de la maiſon, les épluchures de leurs herbages, les iſſues de la cuiſine, les lavures de vaiſſelle, & la charrée, autrement dit la cendre qui a ſervi à la leſſive, & même leur eau de leſſive, en quoi ils ſe montrent économes fort aviſés: voici où nous en voulons venir.

Les Jardiniers devroient toujours avoir quelqu'endroit à l'écart dans le jardin, où il y eût une foſſe ſemblable, afin d'avoir en réſerve des fumiers qui y pourriſſent, & les avoir à leur portée dans le beſoin, ſans être obligés de les charrier de la baſſecour dansles jardins. Au lieu de mettre dehors les fanes des plantes aiſées à pourrir, les légumes du jardin qui ſont montés, & les ſaclures des mauvaiſes herbes, excepté le chiendent, les y mettre pour s'y conſumer & pourrir, ils en retireroient un grand

profit. Ceci devroit être de l'ordonnance du maître ; car il eſt plus court pour le Jardinier, & plus aiſé de fronder dehors toutes ces choſes, que de les enfouir, ou les porter dans le trou.

FOUGUE, Fougueux, terme pris du manege. Il ſe dit d'un cheval rétif, difficile à dompter ; il eſt employé par application dans le Jardinage.

Un arbre fougueux eſt celui qui pouſſe à outrance ſans donner du fruit. On ne peut les dompter, qu'en les laiſſant pouſſer tant & plus. Le Jardinage commun ignore encore le moyen d'en tirer du fruit : tous les Jardiniers les tourmentent perpétuellement & à outrance, & toujours inutilement ; les uns leur coupent les groſſes racines, les autres leur font des troux de terrieres dans le tronc, & y chaſſent à force une cheville. Nous en avons vu porter l'excès de folie juſqu'à y mettre, dans ce même trou, du mercure ; non contens de les tourmenter ainſi dans l'intérieur de la terre, ils les ſaccagent par la tête en leur coupant les gros bois, & en les récepant pour leur en faire pouſſer de nouveau. C'eſt ainſi qu'en toute

occaſion, ſans aucun diſcernement, on violente la nature, qui toujours mécontente de pareils traitemens, ne ſe prête à rien, & après bien des tourmens & des peines, les arbres ainſi maltraités, meurent ſans avoir rapporté. Nous donnons dans notre Ouvrage des moyens ſûrs & immanquables de réduire de pareils arbres, ſans leur faire de pareils traitemens.

FOURCHE eſt un inſtrument champêtre à trois dents de fer & à douille, comme les fourches ordinaires à fumier; mais dont les fourchons ſont tout différens. Ils ne ſont pas ſi pointus, ſi écartés, ni ſi menus. Ils ſont auſſi moins courbés, mais autrement forts. Ces fourches dont eſt queſtion, ſont en uſage dans bien des Provinces, mais peu autour de Paris. Rien de mieux pour travailler les terres mattes & caillouteuſes, ſur-tout pour la tranſplantation des arbres. Nul jardin où il ne devroit en être, ſur-tout pour labourer au pied des arbres, ſans endommager leurs racines.

FOURMI. Le Jardinier ſtupide accuſe inſenſément cet inſecte des ravages faits aux arbres par les pucerons & par la pu-

naiſe. Il en eſt d'aſſez extravagans pour imaginer que c'eſt la fourmi qui engendre ces deux ſortes d'inſectes ; parce que partout où ſe trouvent ſur les arbres la punaiſe & le puceron, par-tout là auſſi ſe trouve la fourmi. C'eſt le raiſonnement de quelqu'un qui diroit que le loup engendre la brebis, le renard la poule, le chat la ſouris ; à cauſe que les uns & les autres de ces animaux vont à la pourſuite de ces autres, qui ſont leur pâture, comme le gibier eſt celle du chien de chaſſe. Qu'il n'y ait, ni pucerons, ni punaiſes, ni aucun autre inſecte, jamais vous n'y verrez de fourmi. Détruiſez les punaiſes, les pucerons & les œufs des unes & des autres, dès-lors nulles fourmis. Tous les Jardiniers apperçoivent dans les fourmillieres les œufs des fourmis, leſquels ils ne manquent pas de détruire communément ; ils les voient en labourant, quand elles ne font que d'éclore : alors elles ſont blanchâtres & fort petites, puis deviennent rouſsâtres, vivant alors des racines des plantes, puis au ſortir de terre, elles bruniſſent : ils ſont témoins du tout, & néanmoins il ſe font illuſion au point de les

établir pour les peres & les meres des punaiſes & des pucerons : on a peine à ſe figurer qu'il puiſſe être des gens auſſi dépourvus de ſens.

FOURRER, Branche Fourrée. Ce terme regarde particuliérement le paliſſage ; par branche fourrée, on entend toute branche que le Jardinier pareſſeux fourre par derriere les voiſines, pour s'épargner la peine de les paliſſer.

On dit *arbres fourrés*, celui, ou ceux que les Pépiniériſtes mettent parmi les autres, & qui ne ſont, ni du mérite, ni de la valeur, ou même de l'eſpece de ceux qu'on lui demande.

FRANC. *Voyez* Arbre.

Franc, en parlant du bois des arbres & de leurs branches. On dit d'un bois qu'il eſt franc, quand il eſt bien nourri & qu'il a une belle écorce. Une branche qui eſt franche, eſt celle qui n'a, ni chancre, ni contuſion, & qui n'eſt point noueuſe, laquelle on peut plier ſans danger de la caſſer quand il en eſt beſoin. Terre franche. *Voyez* Terre.

On dit pied franc en Jardinage, quand, au lieu de faire une fouille le long du mur, à

l'à plomb même du mur, on laisse un pied de terre au mur sans le fouiller, de peur d'ébranler le mur, & le mettre portant à faux.

FRANC SUR FRANC. Il se dit des arbres déja greffés qu'on regreffe. De tels arbres font des arbres prodiges, & donnent des fruits monstrueux, sur-tout quand ils sont regreffés six, sept & huit fois, même au-delà, en changeant toujours d'espece.

FRANC se dit des greffes. Un poirier greffé sur un sauvageon de poirier, s'appelle *franc*, à cause qu'il est greffé sur un arbre de la sorte. Au contraire, on dit sur coignassier, quand il est greffé sur un sauvageon de coignassier. Les poiriers sur franc sont bien supérieurs en tout aux poiriers sur coignassier. Les Jardiniers sont d'avis contraire, & ont, à cet égard, des sentimens les plus baroques, dont les ignorans & les imbécilles ne veulent se départir. Ils ne peuvent mettre à fruit le franc, parce que toujours ils le tailladent, & le coignassier nain abondant en seve, y résiste. Tel est l'effet du préjugé de s'aveugler soi-même, & en conséquence se refuser à l'é-

vidence. Que les Jardiniers plantent en gens ſenſés, & des arbres tels qu'il les faudroit, c'eſt-à-dire, ſains, de groſſeur convenable, non des avortons ; & qu'ils plantent avec toutes racines de toute longueur, qu'ils n'écourtent point les arbres, ni ne les mutilent point, régiſſant d'ailleurs de même, & ils pourront planter par-tout du franc ; ils auront des arbres immenſes, fruits en bref ſans nombre, & ne replanteront pas perpétuellement ſans jouir. *Voyez* PLANTER.

FRETIN. Ce mot eſt un diminutif de fret, terme de Marine, ou de frai : fretin en terme de pêcheur, eſt le poiſſon de rebut, & il a paſſé dans le Jardinage pour exprimer, ſoit de vilains arbres, ſoit des pouſſes meſquines, ſoit des fruit petits & rabougris. *Voyez* RABOUGRI.

FRIABLE ou MANIABLE, c'eſt la même choſe. *Voyez* ÉMIÉ.

FRUIT, METTRE A FRUIT. Fruit eſt un mot générique, qui comprend toutes les productions de la terre ſervant à nous alimenter. Le mot de fruit vient du verbe latin *frui*, qui ſignifie *jouir*. Les fruits en gé-

néral, quels qu'ils ſoient, les moiſſons, la vendange, les productions des arbres, tant à pepin qu'à noyau, à brou, à coſſe, &c. les légumes & toutes les plantes uſuelles, on les voit naître, croître & ſe former; on attend après leur maturité pour les moiſſonner, les cueillir, ſerrer ceux qui demandent d'être gardés, & toujours on attend impatiemment cette maturité: le plus grand nombre trouve du plaiſir à les voir, ſoit ſur terre, ſoit ſur les arbres, ſoit ſur table, pour en faire leur nourriture, toutes choſes qui caractériſent ce qu'on appelle *jouiſſance*. Les fruits de toutes eſpeces ſont ſans nombre. Tous ne viennent pas également dans toute terre & dans tout climat.

Mettre les arbres infailliblement à fruit, eſt la choſe la plus ſimple, la plus aiſée, & néanmoins la plus univerſellement ignorée. On ne ſait autre choſe dans le Jardinage que chicotter, tourmenter & charpenter les arbres de toutes les façons imaginables, ſoit par les racines & par la tête en les plantant, ſoit après qu'ils ſont plantés, en eſtropiant leurs branchages. Or que peut-

peut-on eſpérer de tels arbres qu'on trouble perpétuellement dans leur façon de végéter, dont on dérange, & l'on détruit le méchaniſme, en ſupprimant continuellement les canaux & les réſervoirs deſtinés par la nature à recevoir, à contenir & à charier la ſeve ? Le grand art conſiſte à ſeconder la nature, en taillant, le moins qu'il eſt poſſible, évitant néanmoins la confuſion. Cet accord, comme on le verra en détail dans l'Ouvrage, n'eſt rien moins que difficile.

Etre à fruit, terme de Maçonnerie. Il ſe dit des murailles, ſoit de terraſſe, ſoit de toute autre formant les eſpaliers, leſquelles ſont en-devers, avançant par en-bas, & reculant du haut. Les gens de Montreuil ont obſervé que les eſpaliers trop à fruit étoient pernicieux pour le pêcher, étant alors plus expoſés aux influences malignes de l'air, des neiges, des frimats, des givres, des gréles, des humidités morfondantes, que quand les murs ſont d'à plomb.

A *fruit* ſe dit auſſi des paliſſades & des charmilles, qui, au lieu d'être d'à plomb, s'écartent par en haut, & rentrent du bas,

& voilà ce qu'un tondeur habile doit éviter, de même que le contraire, c'eſt-à-dire, de ſurplomber en ſaillant plus du haut que du bas.

FRUITERIE. Lieu où l'on ſerre les fruits. Il n'eſt rien communément de ſi mal logé que les fruits ; auſſi en perd-on beaucoup. La grandeur de la fruiterie, ſa poſition, ſon expoſition, la hauteur du plancher, l'épaiſſeur convenable des murs, les ouvertures des portes & des croiſées, la propreté, les tablettes & les diſtances entr'elles, ainſi que leur largeur, le tranſport & l'arrangement des fruits en icelle ſont toutes choſes d'un trop long détail pour trouver place ici. On en fait une mention très-détaillée dans le corps de l'Ouvrage.

FUMAGE. Il ſe dit en Jardinage, comme labourage, paliſſage, & autres, quoiqu'on diſe arroſement, & non arroſage. Fumage eſt l'action de fumer la terre avec les ſtercorations des animaux. On dit amender & engraiſſer, quand on remonte la terre avec tout ce qui n'eſt point ſtercoration d'animaux. *Voyez* REMONTER, TERRES REMONTÉES.

Il eſt à l'égard des fumiers un ordre de providence, tant pour nous débarraſſer, & faire emploi de ces ſortes d'excrémens qui nous empeſteroient, ſi nous n'en faiſions point uſage, que pour remonter, par leur moyen, les terres qui s'uſent & s'épuiſent par les diverſes productions que nous en tirons. Que faiſons-nous en fumant la terre ? Sinon de lui rendre ce qui vient d'elle, & qui, dans le temps, a ſervi de nourriture aux animaux. Ceux-là, ſans contredit, ne ſe montrent pas fort aviſés, qui prétendent bannir tout fumier & tout engrais dans ce qui concerne la végétation, réduiſant tout au ſimple labour fréquent, ainſi qu'on a fait dans ces derniers temps.

FUMER, c'eſt répandre ſur la terre, & enfouir ce qui a ſervi de litiere aux animaux domeſtiques, & qui contient leurs excrémens.

FUMIER & ENGRAIS ſont tout-à-fait différens ; cependant le plus grand nombre confond l'un & l'autre. Preſque tous les livres du Jardinage ſont dans l'erreur à cet

égard. Tout fumier eſt engrais, mais tout engrais n'eſt pas fumier. On appelle fumier, les ſtercorations des animaux, parce qu'effectivement, ſoit qu'on les leve de deſſous les animaux, ſoit qu'on les entaſſe en les dépoſant quelque part que ce ſoit, ou en les remuant, elles s'échauffent & rendent de la fumée. Mais ce qu'on appelle engrais, ſont les terres neuves, les gazons, les feuilles pourries, les terreaux, les balayures, vanures, les marnes, les boues des chemins, la vaſe des étangs, des pieces d'eau des jardins & des mares deſſéchées, ou écurées, les bêtes mortes, les tripailles de boucheries, &c. ce ſont-là des engrais; mais ce ne ſont pas des fumiers. Toutes ces choſes ne s'échauffent pas, comme les ſtercorations des animaux, juſqu'à rendre de la fumée.

M. de la Quintinie bannit tout fumier pour les arbres, & M. Thull pour les grains. Ces deux illuſtres cultivateurs également extrêmes, ſont grandement dans l'erreur. L'un eſt démenti par un peuple qui fait foi dans le Jardinage; c'eſt Mon-

treuil. Là depuis cent cinquante ans, avant que M. de la Quintinie eut écrit, on fume les arbres qui deviennent des coloſſes, portant des fruits ſans nombre, de groſſeur au-delà de l'ordinaire & exquis, & ces arbres durent des ſiecles. Le ſecond reviendra, à coup ſûr, de ſes préjugés. Il eſt homme de trop d'eſprit pour ne pas réfléchir ſur un parti pris ſans trop de connoiſſance de cauſe ; la pratique de fumer les grains & les légumes eſt de même date que la formation du monde, & eſt de toutes les contrées ; elle eſt fondée ſur des raiſons péremptoires. *Voyez* AMENDEMENS.

G

GALE eſt la même dans les arbres que dans les animaux. C'eſt une maladie qui attaque la peau des arbres & qui la ronge, & enſuite y produit des chancres. La gale, quand on n'y remédie pas, fait mourir peu à peu les branches, empêche la fécondité

& mine les arbres, les faisant enfin périr.

Cette maladie commune aux arbres & aux animaux raisonnables & irraisonnables a le même principe dans tous. Elle n'est autre dans les arbres qu'une humeur âcre d'une seve crue & mal digérée qui ronge la peau. Indépendamment des causes internes, elle en a d'externes, telles que les grêles, les givres que le soleil fond, & qui par après se regelent, les mauvais vents, &c. Les effets de cette maladie sont de rendre la peau des arbres raboteuse & noirâtre, pleine de petites croutes qui s'écaillent, de rides & de creux, au lieu de lisse, d'unie & de rebondie qu'elle étoit auparavant. Les pluies venant à s'insinuer dans ces cavités & dans ces rides de la peau, ainsi que les gelées & les frimats, leur causent un préjudice notable; les branches meurent successivement, puis l'arbre périt, après avoir langui nombre d'années.

A proportion que la peau des arbres est plus tendre & plus mince, à proportion les arbres sont plus sujets à cette maladie, & telle est la raison pour laquelle les beurrés entr'autres, les bergamottes Royales,

les rouſſelets, & beaucoup d'autres fruits d'été, ſont plus ſouvent attaqués de cette maladie.

Non-ſeulement elle attaque l'écorce & le bois des arbres; mais encore les fruits, ſur-tout lors des grandes humidités, comme lors de leurs contraires. Les poires de Saint-Germain dans les terreins humides, ainſi que les Martin-ſecs, ſont communément galeux.

La gale attaque auſſi quelquefois les arbres & les fruits à noyau. Que d'arbres galeux dans les jardins, & auxquels on ne fait rien! Il eſt néanmoins bien des remedes très-sûrs; un ſimple enduit de bouze de vache (la choſe n'eſt pas bien difficile) eſt le plus excellent antidote. *Voyez* CHANCRE.

GALERNE. C'eſt le vent du nord tirant ſur l'oueſt, ou couchant, & qui brûle, par ſon haleine deſſéchante, les verdures de la campagne & des jardins.

GAZON *vif & tout ſaignant, pour ainſi dire.* On nomme de la ſorte tout gazon levé & employé ſur le champ, ſoit pour remplir les trous des arbres, ſoit pour

gazonner quelqu'endroit. C'eſt aſſez la coutume dans le Jardinage de lever proviſoirement des gazons, qu'enſuite on laiſſe ſur terre, puis on les enleve quand on peut. Alors le hâle les prend, l'air en emporte toute la ſaveur, & quand c'eſt pour gazonner, jamais il ne reprend ſi vîte. Ne point lever de gazon que juſqu'à la concurrence de la conſommation actuelle.

Les gazons, tels qu'on les preſcrit ici, ſont un des plus puiſſants engrais.

GELATINEUX, terme de Phyſique employé dans l'Ouvrage, en parlant de la façon d'être de certaines parties des végétaux lors de leur formation.

Ce mot vient de celui de gelée : on dit gelée de pommes, de groſeilles, de viande & autres, quand ces choſes, de liquides qu'elles étoient, acquierent par l'action du feu plus de conſiſtance, s'épaiſſiſſent & ſe coagulent. Elles forment alors un corps plus compacte, qui eſt tranſparent comme la glace, & ſemblable aux diverſes congellations durant les hivers.

Dans l'Ouvrage ce mot eſt employé quand il eſt queſtion d'Anatomie des végé-

taux. C'eſt ainſi que quantité de fruits & d'amandes de noyaux ſont d'abord mucilagineux, glaireux, & comme une eſpece de bave, puis peu à peu, ils prennent plus de conſiſtance, & arrivent enfin à la ſolidité des corps durs ; & tels ſont tous les fruits à brou & les amandes des noyaux. Voyez les noix qu'on mange en cerneaux, quand la noix n'eſt pas ſuffiſamment formée, de même que les amandes qu'on mange en verd, elles ſont alors gelatineuſes & tranſparentes, comme de la gelée. Le bled devient une bouillie blanche, quand il germe ; il eſt de même en lait avant d'être formé. Que de métamorphoſes ſucceſſives dans les végétaux juſqu'à leur entiere formation !

GENOUILLERE, terme nouvellement introduit par nous dans le Jardinage, & il vient du mot de genou, & voici à quelle occaſion. C'eſt une pratique univerſellement obſervée dans le Jardinage, de toujours couper le pivot à quoi que ce ſoit qu'on plante. Nul livre qui ne la preſcrive. L'un des prétextes dont on ſe ſert pour autoriſer cette pratique meurtriere pour les

arbres, c'eſt le peu de fond de certains terrains où l'on veut planter. Mais nous, après de mûres réflexions ſur les maux réſultans d'une telle opération, avons inventé & mis en pratique de courber le pivot en lui faiſant prendre la figure du genou, quand il eſt plié. Au moyen d'une telle attitude, ce pivot, au lieu de plonger en terre, devient racine horizontale, & cette invention, outre qu'elle ſauve aux plantes une opération cruelle, facilite toute plantation dans les terrains les plus ingrats, & elle eſt infaillible. Dans notre Traité de la Plantation, nous donnons divers expédiens immanquables pour planter tous les terreins pour peu qu'ils ſoient praticables.

GERMINATION vient de germer. C'eſt le développement de toutes les parties conſtitutives de toute plante quelconque, ſuivant ſon eſpece, par l'entremiſe des ſucs de la terre, & de toutes les autres cauſes concurrentes de la végétation. C'eſt l'action de toutes ces mêmes cauſes agiſſant de concert avec la graine, pour faire éclore la plante renfermée & contenue en petit dans cette graine, en faiſant plonger dans terre

a partie inférieure d'icelle, & darder vers e haut la partie ſupérieure. Tout ce qui ſe paſſe de la part d'une poule qui couve par apport à l'œuf, qui devient poulet, ſe répete dans la germination de la part de la erre par rapport à la graine. La terre n'eſt à l'égard des plantes qu'une pure matrice. Nous ne nous engageons point ici dans la diſcuſſion des diverſes opinions des Phyſiciens ſur la préexiſtence des germes.

Il y a donc dans la germination une double action, l'une de la part de la terre, & l'autre de la part de la graine. Il faut un concours des deux. Graine ſans terre ne germe point, du moins ſuivant l'ordre commun, & terre ſans germe ne peut produire, ou du moins ſans un équivalent à la graine, tel qu'une bouture, &c. Beaucoup de graines germent à la faveur de l'eau, mais c'eſt parce que l'eau contient en elle-même beaucoup de parties terreſtres, quelqu'épurée qu'elle puiſſe être. Au double concours dont il vient d'être parlé, il faut que l'air intervienne, ſans le ſecours duquel nulle germination. Il faut préparer la terre avant que de ſemer, &

par après lui donner toutes les façons requises jusqu'à ce que la graine arrive à sa perfection. On compare encore la germination, & tout ce qui se passe alors dans l'intérieur de la terre & au-dehors, à ce qui arrive communément dans les accouchemens, & ce rapport est très-sensible.

GLACIS, terme de Jardinage & de différens arts. Il vient du mot de glace, à raison de ce que tous les glacis sont toujours en pente précipitée, & que lorsqu'on y marche en descendant, on glisse, & on risque de tomber, comme d'ordinaire, sur la glace; il signifie tout ce qui est en pente plus alongé du bas, & plus reculé du haut. *Voyez* DOS DE BAHUT.

GLAIREUX, terme de Médecine, de Chymie & d'usage commun; c'est tout ce qui est gluant, limonneux, & comme qui diroit morveux. Il se dit, en fait d'Anatomie, des plantes de l'humeur gluante qui tapisse les parois & le parenchyme des racines de toute plante, pour faciliter le passage des sucs de la terre, comme aussi de certains fruits non formés encore, tels que les noix qu'on mange en cerneaux, les

mandes mangées en verd, & autres. *Voyez* GELATINEUX.

GLAISE, GLAISEUX. La glaise est une terre qui est matte, épaisse, gluante & condensée. Ses parties rapprochées des unes, des autres, ne permettent point l'entrée, ni la sortie, ni à l'air, ni à l'eau, ou que très-difficilement; par conséquent elle n'est aucunement propre à la végétation par elle-même; elle est d'ailleurs froide, dépourvue de suc, & retenant les humidités, elle fait pourrir les racines. Elle se pétrifie au soleil & au hâle. Elle donne un fort mauvais gout à toutes les productions de la terre. Lors des gelées, soit celles d'hiver, soit les printanieres, les plantes des terres glaiseuses ont étrangement à souffrir. Elles demandent les mêmes traitemens que les terres argileuses. *Voyez* ARGILE.

GLANDE, GLANDULEUX, terme pris de la Chirurgie & de l'Anatomie. Les glandes sont dans les corps vivans des parties molles & spongieuses, qui ont diverses fonctions; elles sont de diverse figure & grosseur; on les apperçoit dans quantité de

fruits, ſur-tout dans certaines prunes & pommes où l'on trouve de petits corps glanduleux. Par exemple, la pomme qu'on nomme glacée & qui eſt tranſparente, eſt remplie, dans différens endroits de la pulpe, de quantité de ces petits corps glanduleux.

Ces glandes ſont accidentellement dans quelques fruits où la ſeve a été mal travaillée par quelque cauſe que ce puiſſe être.

GLANDULEUX. Ce mot vient de gland, qui eſt le fruit du chêne, parce que ce qu'on appelle communément glande, eſt de figure à peu près ſemblable à celle du gland.

Les glandes dans le corps humain ſéparent la ſalive & les autres humeurs d'avec le ſang. C'eſt une queſtion de ſavoir, s'il eſt de ces glandes dans les plantes. M. Grew, Médecin Anglois, célebre Anatomiſte des plantes, les bannit des végétaux, ainſi que les valvules. On verra dans l'Ouvrage s'il a raiſon, ou non.

GLU. *Voyez* GOMME *ci-après.*

GOMME, GORME, ou GOURME. Toutes ces choſes ne ſont qu'une. La gomme

eſt le ſuc naturel, & comme le ſang de toute plante, qu'on appelle gommeuſe. Dans ſon principe elle eſt claire & liquide, & elle ne ſe fige, que parce qu'elle n'eſt plus dans ſes conduits, comme notre ſang qui ſe caille, quand il n'eſt plus dans nos veines, comme auſſi le lait, lorſqu'il ſe prend & ſe caille.

La gomme n'eſt jamais nuiſible, quand on l'ôte à meſure, & qu'on ne lui donne pas le temps de caver.

Ne jamais laiſſer amaſſer la gomme, & ne l'ôter qu'après une humidité, ou une roſée abondante.

GORME. Beaucoup de gens à Montreuil diſent ainſi, quand ils parlent d'une certaine maladie qui prend aux bourgeons du pêcher durant Juin & Juillet, & qui les fait périr. Mais il faut dire gomme. Cette humeur n'eſt autre que la gomme qui ſe dépoſe ſur ces bourgeons verds & tendres, & qui par conſéquent fait ſur eux plus d'impreſſion encore, qu'elle n'en fait quand ces bourgeons ſont devenus bois.

GOURME, c'eſt encore la même choſe. Tous ceux qui diſent gorme, ou gourme

parlent mal, & quoi que disent quelques particuliers à Montreuil, la gomme est la même chose dans le fond que ce qu'ils appellent & gorme & gourme. Les bons Jardiniers de Montreuil, ceux de la haute volée, n'y mettent, dans le fond, aucune différence, & cette différence n'est que pour le temps seulement, & la maniere dont cette gomme prend aux arbres. Le détail de la naissance du progrès & des effets de la gorme, gourme, ou gomme est rapporté ailleurs, ainsi que la cure d'icelle.

GOURMANDS ou BRANCHES GOURMANDES. Ce sont des branches, ou des rameaux des arbres qui sont produits par la nature avec une capacité plus grande, pour contenir plus de seve que les branches ordinaires. Comme la nature est plus sage que nous, & qu'elle ne fait rien en vain, ceux qui ont du jugement, & qui font usage de leur raison, savent tirer de ces sortes de branches de grands avantages. Le Jardinier butord les abat, & il perd son arbre sans en tirer presque de fruit. Le Jardinier intelligent qui entre dans les desseins de la

nature,

nature, trouve le ſecret de former ſon arbre par le moyen de ces branches, & d'avoir des arbres prodigieux en étendue & en groſſeur, produiſant des fruits à l'infini. Mais il eſt un art pour s'en ſervir à propos.

On a qualifié ces branches de gourmandes, à cauſe qu'elles prennent toute la ſubſtance, & affament leurs voiſines. Mais en ſondant le ſous-œuvre caché de la nature, & ſon deſſein dans la production de ces ſortes de branches, on raiſonne & on agit tout différemment que juſqu'ici. Ote-t-on aux arbres des forêts leurs gourmands? Si dans les arbres taillés on en ôte, c'eſt par néceſſité, & quelques-uns ſeulement. On traite amplement ce ſujet en temps & lieu.

Demi-Gourmands. Ce ſont des branches moins fortes que les gourmands, mais plus nourries que les branches ordinaires, & qui affament auſſi, quoique moins, leurs voiſines.

Il eſt des gourmands qu'on nomme naturels, & tels ſont les précédens; & il en eſt qu'on appelle artificiels, & que l'in-

duſtrie du Jardinier fait naître, & il eſt le maître d'en faire naître : on en donne les moyens ſûrs, comme il dépend de lui de n'en point avoir, ou du moins fort peu, en donnant plus l'eſſor à ſes arbres qu'il ne fait. On n'a de prétendus gourmands, que parce qu'on taille trop & trop court. On ôte à la ſeve ſes logemens & ſes conduits naturels, où elle devroit ſe dépoſer, elle s'en fait d'autres. C'eſt une ſource, dont on amoindrit le canal ; il faut, de toute néceſſité, qu'il y ait débordement & inondation.

GOUSSES. *Voyez* Cosse & Cossats.

GRAINES ou Semences ſont la même choſe. On entend par graine, toute production des plantes formée des ſucs les plus purs & les plus travaillés, qui, après avoir été fleur en ſon temps, eſt renfermée dans ſa gouſſe & dans ſon fruit, où elle acquiert la forme & la groſſeur propres à ſon eſpece pour ſervir à la multiplication des plantes.

Toute graine eſt compoſée d'une enveloppe extérieure, qui a toujours une double peau ; d'une amande, qui ſe partage le

plus communément en deux parties, au milieu desquelles est ce qu'on appelle le germe.

GRAINES proprement dites, sont toutes les semences des plantes, de quelque nature qu'elles soient. Il en est à coquilles, comme noix, noisettes, noyaux. D'autres sont à simple peau, comme est le plus grand nombre de toutes les graines. D'autres encore ont un brou, telles que les marons & les chataignes. Il en est qui sont renfermées dans le centre des fruits, comme sont tous les pepins des arbres & ceux des citrouilles, concombres, melons & autres. Il est des graines qui, au lieu d'être partagées en deux, comme le plus grand nombre sont d'une seule piece, tels le bled, le seigle, l'avoine & leurs semblables.

GRAINES ou GRENAILLES. Ce sont celles qui sont employées à notre nourriture & à celle des animaux domestiques; savoir, pois, feves, lentilles, pois-chiches, féveroles, & autres. *Voyez* GERMINATION.

GRAPIN, terme de Fortification. C'est, en ce sens, une sorte de croc de fer, qui sert à attacher & à retenir. On se sert de

ce mot pour désigner les liens & les attaches que la nature a donnés à la vigne vierge, au lierre pour s'accrocher par-tout, & à quantité d'autres plantes semblables.

GREFFE. *Voyez* ENTE. Il faut dire ici un mot important par forme de supplément au mot d'ente. C'est le plus grand hazard, quand on trouve dans les jardins quelques arbres dont les greffes ne soient pas enterrées; ou bien les uns mettent les greffes, à vue de pays, sans trop y regarder, ou bien les autres les mettent à fleur de terre; enfin quelques-uns les placent à un, deux, ou trois pouces hors de terre, & ces mêmes greffes se trouvent toujours enterrées plus, ou moins. Tous savent néanmoins les suites fâcheuses des greffes enterrées. Le mal vient de ce que, ni les uns, ni les autres ne supputent point. Le fait est, que tout affaissement de terre remuée se fait d'un pouce par pied. Vous avez une fouille de 5 à 6 pieds de profondeur; & en outre il faut que la greffe soit plus haute d'un pouce que la superficie; par conséquent il faut que votre greffe soit de 6 à 7 pouces plus haute que la superficie; & quand l'affaisse-

ment des terres ſera fait, la greffe ſe trouvera être, par ce moyen, dans ſa poſition requiſe. S'il eſt des arbres greffés dans le tronc même, comme il n'arrive que trop par l'avarice du Pépiniériſte, les rebuter, & n'en jamais planter un ſeul.

On a encore, dans le Jardinage, pour maxime de ne point mettre la greffe du côté du ſoleil; mais toujours du côté du nord. De-là un arbre eſt difforme, le coude de la greffe faiſant la plus vilaine figure. Il faut toujours mettre l'arbre dans ſon ſens naturel; qu'importe où ſoit la greffe. Si l'on appréhende le ſoleil pour elle, y mettre l'emplâtre d'onguent S. Fiacre pour la garantir. *Voyez* FLUTE, ŒIL DORMANT.

GREFFOIR eſt un inſtrument fait en forme de petit couteau, qui a au bout du manche une eſpece de petite lame d'ivoire en forme de ſpatule pour entrer dans l'écorce & la lever, afin d'y faire entrer l'écuſſon. *Voyez* OUTILS DU JARDINAGE.

GRIFFE ſe dit de certaines plantes que la nature a pourvues de petits crochets en forme des griffes des animaux, & avec leſquelles ces plantes attachent leurs ra-

meaux à tout ce qu'elles rencontrent. Tels le lierre, la vigne-vierge, les mouſſes, &c. *Voyez* GRAPINS.

On appelle griffes les petits oignons des fleurs, de ſemi-doubles & de renoncules, parce que ces petits oignons imitent la figure des griffes des animaux.

GROU, GROUETTE & GROUETTEUX, termes de Jardiniers, de Terraſſiers, Laboureurs & autres. La grou eſt une matiere pierreuſe qui ſe trouve au-deſſous de la ſuperficie des terres. Si l'on n'a pas ſoin, avant que de planter, de percer la grou bien avant, & au pourtour, il eſt impoſſible d'y réuſſir.

GROUETTE ſignifie petite grou, c'eſt-à-dire, une grou moins dure & moins pierreuſe que la grou, & qui eſt un peu mêlée de terre. A cette derniere il ne faut pas faire plus de grace qu'à la précédente, quand on plante un arbre.

Terrain grouetteux, eſt celui qui tient de la nature de la grou. Il veut être fumé amplement avec fumier gras bien conſommé, *item* arroſé & labouré, pour empêcher qu'il ne ſe ſcelle.

GROUPPÉ, terme de Sculpteur. Il ſe dit des fleurs & des feuilles. On appelle fleurs grouppées, celles qui au lieu d'être ſeules à ſeules, ou ſolitaires, ſont pluſieurs enſemble ſur une même tige en forme de bouquets. Les pieds-d'alouette, les giroflées, les lis, les tubéreuſes, les thlaſpi, les campanelles ſont toutes fleurs grouppées : au contraire la tulipe, la roſe, l'œillet, &c. ſont des fleurs ſolitaires, parce qu'elles ſortent ſeules à ſeules, & ont chacune une tige. Toutes les fleurs qui ſont pluſieurs enſemble attachées les unes près des autres s'appellent fleurs grouppées, telles qu'on les voit dans les boutons à fruit, des arbres ſur-tout à pepins & autres.

GRUMEAU, GRUMELEUX, SE GRUMELER. Ces termes ont lieu par rapport aux fruits, & ils ſont pris de l'uſage commun, & ont ici une ſignification propre.

On appelle grumeaux dans les fruits certaines petites parties de la chair des fruits qui ſont plus dures, plus ſeches que le reſte, & filandreuſes. Il eſt des fruits où ces ſortes de petits grumeaux ſe rencontrent plus

communément que dans les autres : tels les abricots, ſur-tout d'eſpaliers, quantité de prunes, quelques pêches, & nombre de pommes, ainſi que quelques poires, & ces fruits on les appelles grumeleux.

SE GRUMELER ſe dit de la formation de ces petites parties plus ſeches, plus dures que le reſte de la chair du fruit, & qui ſont filandreuſes. On les prendroit pour des corps glanduleux. *Voyez* GLANDES.

GUI. Le gui eſt une plante qui ſe forme ſur quantité d'arbres, & qui a une feuille à peu près comme celle du buis. Le gui de chêne eſt fort renommé dans la Médecine pour différens remedes. Il ne vient que ſur des arbres fort âgés, & toutefois il n'eſt pas bon ſigne pour l'arbre. Il eſt formé d'une ſubſtance étrangere ſur les arbres où il croît. Force pommiers vieux & caducs ont des guis qui font périr les branches & l'arbre, quand on n'y remédie pas. Le remede eſt de les ôter, dès qu'ils croiſſent.

H

HABILLER *un arbre par les racines.* Terme bas & populaire du Jardinage. Le petit monde dit, habiller un porc, quand on en ôte les iſſues ; & cette vilaine façon de s'exprimer a tranſpiré dans le Jardinage ; ainſi habiller un arbre, c'eſt, ſuivant la pratique du plus grand nombre des Jardiniers, les écourter au point, qu'il ne reſte preſque plus rien d'eux-mêmes : mais, ſuivant la bonne méthode, ce ſeroit rafraîchir ſimplement le petit bout des racines, ôter celles qui ſont fendues, caſſées, torſes, éclatées & défectueuſes, comme auſſi de ſupprimer celles qui ſeroient en danger de ſe couper en groſſiſſant. *Voyez* RAFRAICHIR.

HABLEUR. Jardinier hableur, eſt celui qui ſait tout, & qui ne ſait rien ; qui dit beaucoup, & qui ne fait point ; qui ſe vante tant & plus, ſans talens quelconques ; qui ſe fait fort de tout, ſans réuſſir à quoi

que ce ſoit ; qui blâme, cenſure, critique & condamne à tort à travers tout ce qu'il ignore, faiſant toujours, en toute occaſion, le procès à tous ſes confreres ; qui ne croit rien de bien fait que par lui. Combien de ces hableurs dans le Jardinage, plus que dans les autres profeſſions ?

Il eſt auſſi de ces ſortes de gens parmi les Écrivains du Jardinage, qui ſe vantent d'une multitude d'épreuves qu'ils n'ont point faites. *Voyez* CHARLATAN.

HANNETON, HANNETONNER. Tout le monde ſait ce que c'eſt que le hanneton. Il ne faut jamais planter des bois taillis l'année où ces ſortes d'animaux, ſortant de terre, dévorent la verdure ; car alors ils ſe débandent ſur les pouſſes tendres du jeune plant, & le font avorter ; mais bien l'année d'après, quoiqu'ils ne laiſſent pas que de lui nuire auſſi dans terre, quand ils ſont vers blancs, appellés auſſi *taon* & *mans* ; mais beaucoup moins alors.

HANNETONNER, c'eſt, dans le Jardinage, ſecouer les arbres & les branches lors du ſoleil levant, temps où ces animaux ſont endormis, & les écraſer.

Quand les vers de hanneton rongent les racines des arbres, on découvre ces racines, & l'on tue les vers. Il ne faut pas se lasser de leur faire assidument la guerre; de même pour les fraisiers, laitues, &c. que ces animaux ravagent.

HEMORRHAGIE DE SEVE. Le terme vient du grec, & est pris de la Médecine. C'est dans les arbres le même que dans les humains.

L'HÉMORRHAGIE DE SEVE est ordinaire aux pêchers sur-tout. Un arbre est le plus vivant aujourd'hui, & le lendemain on le voit mort, soit avec tous ses fruits, soit après les avoir donnés. En visitant au dehors de tels arbres, comme en les disséquant, on leur trouve toutes les parties nobles les plus saines, la moëlle, les écorces, le parenchyme, les racines, le tout intact. Alors on suppose engorgement, pléthore, ou réplétion, obstructions occasionnant la suffocation.

L'hémorrhagie de seve est bien manifestement marquée dans les greffes de fruit à noyau, qui sont, dit-on, noyées par la gomme, quand la seve est trop abondante.

Souvent auſſi dans les greffes de fruit à pe pin, quand la ſeve ſurabonde, & il ſe fai au-deſſous de la ligature un bourrelet con ſidérable; & il faut, tant aux unes qu'au: autres, veiller ſoigneuſement pour préve nir ces hémorrhagies de ſeve, en lâchan les greffes par derriere, c'eſt-à-dire, en coupant la ligature. *Voyez* ASCENSION DE LA SEVE, *v.* BOURRELET.

HERBAGES. Par le mot d'herbages on entend tout ce qui reſte toujours verd ſur terre, ſans jamais parvenir à la conſiſtance du bois dur des arbres, des arbriſſeaux & des arbuſtes.

Le mot d'herbages, dans l'uſage ordinaire, s'entend des légumes & de toutes les denrees du jardin potager ſervant à la cuiſine.

HERBES, MAUVAISES HERBES, ou PLANTES ADVENTICES. Le vulgaire, & quelques prétendus Phyſiciens, croient que la terre contient dans ſon propre fonds, & produit ce qu'on appelle mauvaiſes herbes. Ils attribuent le même aux fumiers. Nous démontrons le contraire, & nous prouvons invinciblement que l'air eſt le grand

:meur, & le colporteur des ſemences des
iauvaiſes herbes. Les fumiers peuvent en
ontenir de celles qui ſe trouvent, ſoit dans
:s pailles, ſoit dans le foin, & autres
iourritures des animaux, de même que les
anures & les balayures qu'on met avec les
umiers, & auſſi la fiente & les ſtercora-
ions des animaux : mais nulle de ces cho-
:s ne les produit directement & par elles-
nêmes. Les plantes qui croiſſent ſur les
nurailles & ſur les toits, ſur les rochers,
es vieux bâtimens, les friches, &c. qui
:ſt-ce qui les y ſeme, ſinon l'air par l'en-
:remiſe des vents ?

Quelqu'un qui a écrit fort amplement ſur le Jardinage, & dont il a été déja parlé plus d'une fois, avance, entr'autres choſes, que les graines des mauvaiſes herbes ſe conſervent pendant 20 ans dans la terre; parce qu'une terre qui, 20 ans auparavant, avoit été portée dans un trou, & qui enſuite, ayant été priſe de-là, avoit été couverte de mauvaiſes herbes. Donc, conclut-il, ce ſont les graines de 20 ans. Je ne m'arrêterai pas à réfuter ce ſentiment.

HERMAPHRODITE, eſt un terme de Médecine, de Chirurgie & de Botanique tout enſemble. C'eſt toute créature raiſonnable, ou irraiſonnable qui poſſéde les deux ſexes, & qui eſt enſemble mâle & femelle. Grands débats dans la Botanique entre les ſavans ; ſavoir, ſi les plantes ſont hermaphrodites, ou s'il en eſt de mâles, & d'autres femelles. Cette opinion qui, dans le fond, n'intéreſſe point la pratique, ne vaut pas la peine que nous nous mêlions dans la querelle. Nous ſommes ſimples ſpectateurs, & nous ſavons d'ailleurs à quoi nous en tenir. Dans le cours de notre Ouvrage nous diſons à cet égard ce que nous penſons, ſans trop rien prendre à cœur ſur ce ſujet.

HERSE, PETITE HERSE, inſtrument ſemblable en tout à celui du labour, excepté que la herſe du Jardinage eſt plus petite. Elle ſert à tirer les allées des grands jardins, après qu'elles ont été labourées avec la petite charrue. Un homme avec une ſangle à travers ſon corps, laquelle eſt attachée à cet inſtrument, la tire, ou bien un cheval.

HORIZON. Mot grec. C'eſt la circonférence de l'étendue & de la partie du Ciel qui nous environne de toutes parts, & au-delà de laquelle la vue ne peut rien appercevoir, ni du Ciel, ni du continent.

HORIZONTALEMENT, en Jardinage, veut dire en circonférence. On dit racines horizontales, & branches horizontales celles qui ſont en circonférence, chacune ſuivant ſa poſition.

HOUE eſt un inſtrument de l'Agriculture & du Jardinage, ayant un fer large & alongé, renverſé & recourbé en-dedans, avec douille & manche.

Il y a de petites houes, qui ſont des diminutifs de celle-là.

HOUE FOURCHUE, eſt un inſtrument, qui, au lieu d'être d'une piece, comme la houe ordinaire, eſt fendu en forme de fer à cheval, & qui a une douille & un manche. Elle ſert pour les terres grouetteuſes, où la houe ordinaire & la bêche ne pourroient aller.

On dit houer une vigne, ou une terre, pour dire les labourer à la houe.

HOULETTE eſt un inſtrument de fer

ſemblable à celle d'un berger, excepté que le manche de bois qui eſt dans la douille eſt d'environ un pied de long. Cet inſtrument ſert à faire de petits trous dans terre pour lever, comme pour mettre en terre de menues plantes, & faire certains petits labours légers.

HOUPÉ, FLEURS HOUPÉES, GRAINES HOUPÉES. Ce ſont celles qui ſont faites en forme de houpes, telles, par exemple, les roſes de Gueldre. Les graines houpées ſont celles des piſſenlits, des ſcorſoneres, ou ſalſifis d'Eſpagne, & le blanc.

HOYAU eſt un inſtrument de Jardinage, que l'on confond avec la beſoche & la pioche. Ces trois inſtrumens différent peu; ils ſont trop connus pour s'amuſer à en faire ici la deſcription.

HUMIDE. *Voyez* RADICAL.

J

JARDIN eſt un eſpace de terre particulier, ſéparé, ou par un mur, ou par une haie, ou par un foſſé, dans lequel on cultive des arbres, arbriſſeaux & arbuſtes, ainſi que des légumes, des fleurs, & ce qu'on appelle des ſimples, ou des plantes médicinales, ou bien les unes & les autres de toutes ces choſes, à raiſon de quoi ils en retiennent le nom : ainſi l'on dit jardins fruitiers, potagers, ou légumiers, fleuriſtes & botaniſtes, ou de plantes médicinales.

JARDINAGE eſt l'art de vaquer aux exercices & aux fonctions de tout ce qui concerne les jardins.

Deux ſortes de jardinage ; l'utile & le curieux, ou de bon plaiſir ſeulement. L'utile a pour but les fruits & les légumes ; le jardinage curieux regarde les fleurs, les compartimens & les ornemens.

JARDINER veut dire s'amuſer à diver-

ſes pratiques du Jardinage, comme font quantité d'honnêtes gens, qui ne ſont pas de la profeſſion. Heureux les jardins, ſi les maîtres ſavoient jardiner !

JARDINIER n'eſt pas ſeulement celui qui eſt prépoſé pour diriger, conduire & arranger le jardin ; mais celui qui poſſéde la ſcience & les talens requis pour tous les exercices & les fonctions du Jardinage. On peut dire des bons Jardiniers en général, ſans taxer perſonne, qu'ils ſont auſſi rares que *les bons directeurs des conſciences : un entre dix mille*, dit-on.

Comment eſt-il poſſible qu'un Jardinier entende la ſcience du Jardinage, & poſſéde toutes les pratiques d'un art auſſi étendu, qui requierent, outre le génie & le gout, une expérience conſommée, ainſi qu'une étude ſuivie de la nature ? Où, quand, & avec qui auroient-ils appris quoi que ce ſoit de ces choſes ? Le fils eſt guidé par ſon pere, qui eſt Jardinier manqué, n'ayant qu'un trantran & une routine qui lui viennent de ſes peres, auſſi peu éclairés que lui. Celui-ci, pour avoir vu, avoir tracaſſé dans le Jardinage, & manié la beche & le hoyau, ſe

croit déja Docteur ; il cherche condition, & ſous un maître qui n'en ſait guere plus que lui, il eſt montré à faire comme il voit faire. Tel autre ne ſachant que faire, après avoir tâté de tout inutilement, ſe fait, ou Jardinier, ou Moine, ou Soldat. On peut dire que le Jardinage eſt le pis-aller de tous ceux qui ſont impropres à toutes les autres profeſſions. Il n'eſt pas étonnant que tant de gens de toute trempe ſe tournent du côté d'un art où nuls frais à faire, ni étude quelconque. Ne ſoyons donc pas ſurpris que le Jardinage ſoit rempli de tant de gens ineptes, & qui pervertiſſent tout, détruiſent, maſſacrent, ſaccagent les arbres. Quoi qu'il en ſoit du général, il eſt pourtant des exceptions. Indépendamment de ceux que nous ne connoiſſons pas, il en eſt un bon nombre, ſoit avec qui nous ſommes en relation, ou que nous connoiſſons par la renommée ; il en eſt que nous priſons particuliérement, & même que nous protégeons, & que nous produiſons.

Voyez dans M. de la Quintinie, tome I, I. partie, chapitre IV, ſon eſpece de diſ-

ſertation ſur le choix d'un Jardinier.

IDÉAL. Phyſique idéale, ou Phyſique ſpéculative eſt la ſcience de ceux qui raiſonnent ſur les végétaux, mais ſans les avoir ſuivis dans la pratique. Ceux qui ne raiſonnent que d'après elle, ſans avoir ſuivi la nature, ſont ſujets à s'égarer, & à donner dans de grandes erreurs : s'ils ſe mêlent d'écrire, que de travers, grand Dieu ! que d'écarts ! que d'inepties ! On le fait voir démonſtrativement dans une ſorte de Bibliotheque jardiniere, où l'on paſſe ſommairement en revue un grand nombre d'Écrits faits ſur le Jardinage. *Voyez* EXPÉRIMENTAL.

JECTICE. *Voyez* TERRE.

JET vient du latin *jactus*, & du françois *jetter*. On nomme jet la pouſſe d'un arbre, parce qu'il monte & qu'il s'éleve : après avoir été bourgeon, il devient branche & bois formé.

JEU *de la nature*. Ce terme eſt d'une grande reſſource pour réſoudre quantité de problêmes qui paſſent les bornes de notre entendement. On appelle jeu de la nature dans le Jardinage, & dans tout ce qui eſt

du reſſort de la végétation, toutes les productions extraordinaires, ſingulieres & inattendues de la nature, dont on ne peut rendre raiſon. Tels ſont tous les effets ſurprenans, bizarres en apparence, & ſi diverſifiés, dans leſquels, ſuivant notre façon de penſer, la nature ſemble jouer; ces effets, quoiqu'ils paroiſſent s'écarter des regles ordinaires de la végétation, ſont néanmoins dans l'ordre de la nature.

Mais de quel côté vient-elle cette prétendue bizarrerie? ou de nous qui taxons la nature de fantaſque, quand elle varie ſes procédés, ou d'elle-même qui agit toujours conſéquemment à des regles ſages, mais dont le ſous-œuvre nous eſt caché. *Mundus*, dit un Ancien, *exteriora monſtrat, interiora tegit.* Que de phénomenes éclatent de toutes parts à nos yeux qui nous déconcertent!

On jette différentes graines en terre de plantes les plus curieuſes, & au lieu de produire leurs ſembables, la nature ne fait éclore que des plantes les plus communes. Au contraire, parmi les graines de plantes les plus communes, la nature en fait éclore es plus riches productions en quelque genre

que ce ſoit. Les curieux en fleurs expérimentent tous les jours combien la nature ſe plaît à ſe ſignaler par des variétés à l'infini, qui toujours les ſurprennent.

Vous mettez dans terre un noyau de quelque pêche la plus excellente, & l'arbre qui en provient, au lieu de donner des pêches ſemblables, n'en produit que de fort mauvaiſes. Vous ſemez un pepin d'excellente poire de beurré, qui vous rend dans l'arbre qui vient de lui, des poires âcres, qui vous enlevent la bouche, tandis qu'une noix & une amande miſes en terres, font naître leurs ſemblables. Voilà ce qu'on appelle *jeu de la nature*.

JEUNE, JEUNER, FAIRE JEUNER LES ARBRES. Ces termes ſont très-nouveaux dans le Jardinage. C'eſt une invention nouvelle pour empêcher qu'un arbre ne s'emporte tout d'un côté, tandis que l'autre côté ne profite point, & au contraire dépérit. On y remédie en ôtant toute la nourriture & la bonne terre au côté trop en embonpoint, mettant à la place de la bonne terre, de la terre maigre, ou du ſable de ravine, pendant qu'on fume bien,

& qu'on engraiſſe bien le côté maigre. De plus, on courbe un peu forcément toutes les branches du côté trop gras, & on laiſſe en liberté entiere le côté maigre. Il eſt encore beaucoup d'autres choſes à pratiquer, mais qui ſeroient trop longues à rapporter ici. Voilà ce qu'on appelle faire jeûner les arbres, & leur faire pratiquer l'abſtinence & la diete : c'eſt ainſi encore que ſans tourmenter les arbres qui ne ſe mettent pas à fruit, ſans leur couper les racines, & les mutiler en cent façons ſuivant l'uſage, on parvient à leur faire porter fruit.

INCISER vient du latin, veut dire couper & retrancher, ſéparer, entamer, disjoindre, au moyen de quelqu'inſtrument tranchant, les diverſes parties de quoi que ce puiſſe être.

Inciser les arbres, comme on fait univerſellement dans le Jardinage, c'eſt les détruire de propos délibéré.

INCISION, dans le Jardinage, eſt la même choſe que dans la Chirurgie ; c'eſt ouvrir la peau d'un arbre. Il eſt mille & mille occaſions dans le Jardinage de faire des inciſions aux arbres, ſoit pour des chancres,

des tumeurs, des contuſions, des plaies diverſes qu'il faut raviver, ſoit des entailles à faire pour faire évaporer la ſeve, quand un arbre ne pouſſe point de la tige à proportion de la greffe & de la tête, &c. Jamais d'inciſion ſans l'emplâtre d'onguent S. Fiacre. *Voyez* SAIGNÉE.

On dit inciſion latérale, longitudinale, tranſverſale, courte, ou longue, totale, ou d'une partie, grande, ou petite, profonde, ou ſuperficielle, & de la peau ſeulement, le tout ſuivant les cas particuliers, où elles peuvent avoir lieu.

INFLUENCES vient d'un mot latin, qui veut dire fluer deſſus, ſe répandre ſur quelque choſe. On ſuppoſe comme un point inconteſtable, que tout ce que l'air pompe perpétuellement ici bas tant des vapeurs que des exhalaiſons de la terre, eſt porté dans la moyenne région de l'air, & en deſcend également, ſans diſcontinuer, ſous diverſes formes; ſavoir, pluies, roſées, ſereins, brouillards, neiges, frimats, givres, grêles, &c. enſorte qu'il eſt dans chaque hémiſphere un flux & reflux perpétuels du bas en haut, & du haut vers le

bas. Rien ne monte qui n'ait deſcendu, & rien ne deſcend qui ne remonte. Voilà une idée ſommaire de ce qu'on appelle influences de l'air. Ce ſont ces influences de l'air avec le concours de la chaleur du ſoleil, qui ſervent d'alimen aux plantes. La terre eſt le théâtre où s'operent tous les grands myſteres de la végétation par le concours des influences d'en haut, elle eſt la matrice qui reçoit dans ſon ſein toutes ces mêmes influences pour les tranſmettre enſuite dans les végétaux, à chacun ſuivant ſa façon d'être. On démontre en temps & lieu que la terre n'étant qu'une pure matrice, ne contribue pas plus de ſon propre fonds à la formation & à l'accroiſſement des plantes que la poule à l'égard du poulet dans un œuf. Cette propoſition, qui au profane vulgaire, ſemble un paradoxe d'abord, eſt portée à l'évidence, & l'on réſout toutes les difficultés populaires à ce ſujet.

Deux ſortes d'influences, des bénignes, telles que les roſées fécondes, les pluies humectantes, &c. des malignes; ſavoir, des vents roux, des brouillards vermineux apportant les œufs de quantité d'inſectes &

de graines de mauvaiſes herbes, dont l'air ſeul eſt le colporteur & le diſtributeur.

IGNÉ, mot pris du latin, qui veut dire ayant du feu, ou étant de la nature du feu. On dit les parties ignées de l'air, du ſoleil, de la terre, &c. *Voyez* DISSÉMINÉ, FEU DISSÉMINÉ.

INHÉRENCE, INHÉRENT, pris du latin. C'eſt une qualité accidentelle, qui eſt jointe à un ſujet, & qui lui eſt ſurajoutée. Le blanc, ou le meunier, qui eſt une eſpece de lepre du pêcher, laquelle rend tout blancs d'une ſorte de duvet la peau, les feuilles & les fruits. La jauniſſe qui prend aux arbres infirmes, comme ſemblable maladie aux humains, ſont inhérens, y tiennent, quoiqu'accidentellement, en quoi telles choſes different des mouſſes & des ſemences d'inſectes, qui ne ſont que ſimplement adhérens aux arbres.

INNÉ. Chaleur innée de la terre, pris du latin, & qui ſignifie *né avec*. On appelle de ce nom ce qui en elle eſt un principe de chaleur renfermée dans ſes entrailles, par le moyen de laquelle s'opere toute végétation. Cette chaleur innée concourt avec

:elle du ſoleil pour agir dans les plantes. :lle eſt établie ſur les mêmes principes quant aux végétaux, que celle du corps umain & des autres animaux qui ont le ang chaud.

On ſuppoſe d'abord, comme un principe inconteſtable, que l'élément du feu eſt répandu par-tout dans tous les êtres imaginables, & qu'en outre il eſt une chaleur naturelle ſpéciale & individuelle dans la terre. L'exemple des caves & des puits chauds en hiver en eſt une preuve, quoiqu'il ſoit démontré que les uns & les autres ne ſont pas plus chauds dans un temps que dans un autre. Toute la différence n'eſt que relative à nous, à cauſe de l'air du dehors qui nous environne en différens temps. *Voyez* FEU CENTRAL.

INOCULATION. Ce terme eſt compoſé de deux mots latins, qui veulent dire mettre un œil dedans, ou un bouton. Il veut dire greffer. *Voyez* ENTE.

INSECTE vient d'un mot latin, qui veut dire marcher en ſe traînant. Quelques-uns prétendent que le mot d'inſecte dérive d'un autre mot latin, qui veut dire inciſer,

parce que nombre d'insectes ont au milieu du corps, comme des coupures, ou séparations ; telles que les mouches, les abeilles, les guêpes & autres.

Ce mot est générique, & comprend la totalité de ces sortes d'animaux, soit ceux qui rampent sur la terre, soit les autres qui s'élevant dans l'air, s'attachent aux arbres & aux plantes. Tous ces animaux destructeurs ont pris ce nom d'insecte, qui renferme leurs différens genres & leurs différentes especes. Ils sont divers, suivant les divers lieux, les contrées, les climats. Il en est de terrestres, d'aériens & d'aquatiques. Tout, par un effet de la Providence, ont leur utilité pour nourrir une infinité d'autres animaux. Les hirondelles, par exemple, ne vivent que de ces insectes, qui peuplent la région supérieure des airs ; & quand l'air s'épaissit par quelque brouillard, ou nuage épais, les insectes se rabattent sur la terre, pour échapper au danger menaçant d'un orage prochain ; les hirondelles rasent alors la terre pour les y venir chercher. M. de Réaumur a fait un Traité des Insectes, qu'à bon droit on pour-

oit réduire. Ce ſavant Phyſicien a dit
e très-excellentes choſes d'ailleurs ſur
ifférentes particularités concernant cet-
e partie curieuſe de l'Hiſtoire Naturelle.
Nous traitons occaſionnellement dans no-
re Ouvrage quelques-uns de ces points,
uſſi *de viſu* & par notre propre expérience,
on ſur le rapport d'autrui. M. Pluche, en
on Spectacle de la Nature, en a parlé aſſez
ertinemment dans le peu qu'il a traité.

INSTRUMENTAL. *Voyez* EXPÉRIMEN-
TAL.

JONC, il vient du verbe joncher, qui
eut dire répandre çà & là. Le jonc dont
ſt queſtion en Jardinage, étant un herbage
le marais, qui croît en touffe & par place
eulement, a été, pour cette raiſon, ap-
ellé de la ſorte. C'eſt une herbe qu'on ne
eme, ni qu'on ne cultive point, & qui
ient dans les lieux humides. Au lieu de
euilles il produit de petits tuyaux ronds
d'un verd foncé, qui ſont toujours droits
& ſans aucun nœud, de la hauteur d'un
ied, ou d'un pied & demi. Il a une ſorte
le petite moëlle blanche. Il eſt pluſieurs
ſortes de joncs: le menu, qui eſt plein &

ferme ; c'eſt celui-là qui ſert dans le Jard nage pour lier les bourgeons tendres , & les attacher aux treillages quelconques , c qui s'appelle paliſſer. Les autres joncs qu ſont creux , longs , mollaſſes & gros , n valent rien. Il faut que le jonc ſoit verd quand il eſt ſeché il caſſe. Il eſt un jonc ma rin qui eſt menu & très-fort : quantité d Jardiniers s'en ſervent ; mais il coup le bourgeon ; & comme il y a deſſus un ſorte de vernis , il agace d'abord les ſerpet tes les mieux tranchantes.

Nous conſeillons d'en faire lever des touf fes dans les lieux marécageux, & de les plan ter dans les jardins à l'écart en place perdu au frais & à l'ombre pour en avoir au be ſoin ſous ſa main. Rien de mieux , non ſeulement pour le paliſſage , mais pour ſer vir de liens à la place de la paille aux menu légumes , & même pour attacher les vigne aux échalas.

ISSUES DE CUISINE , ou LAVURES DE VAISSELLE. C'eſt là un des plus puiſſan engrais , quand il a fermenté. Le hazard ou ce qu'on nomme ainſi , eſt le pere de quantité de découvertes & d'inventions

L'Auteur avoit planté dans une encoignure le ſa cour au midi & au levant un figuier, qui pouvoit avoir alors 2 pouces & demi à , de gros, ce qui fait environ 8 pouces le tour. En moins de 6 ans l'arbre devint le 6 à 7 de diametre, & s'éleva à la hauteur lu toit de la maiſon. Les figues ſans nombre étoient de groſſeur fort au-delà de 'ordinaire, & d'un gout ſupérieur à tous es fruits de pareille eſpece. Les racines avoient percé à travers les joints des moëllons des fondemens, & paſſoient ſous le pavé de la cuiſine de la longueur de plus le 30 pieds. En ſuivant les racines, on reconnut par l'événement qu'elles rempliſſoient toute la capacité d'un puiſard, qui étoit là-même pour recevoir les eaux de la cuiſine, qui étoit plus baſſe de 2 à 3 pieds que le pavé de la cour. D'après cette découverte l'Auteur ſupprima le plomb qui dégorgeoit les eaux de la pierre à laver de la cuiſine dans le puiſard; il fit faire un large baquet, ayant deux mains de fer, dans lequel tomboient toutes les iſſues de la cuiſine, & les lavures de vaiſſelle, & chaque jour on portoit le tout dans la baſſe-cour

dans des tonneaux défoncés, où on le laiſſoit fermenter. On avoit ſoin, en allant & venant, de remuer avec un bâton. L'Auteur, de même que ceux à qui il a communiqué cette découverte, en a tiré des avantages au-deſſus de tout ce qu'on peut dire, pour la guériſon de quantité de maladies des arbres, ſur-tout pour les orangers; mais il faut être fort circonſpect dans l'uſage d'un tel ingrédient, qui, par lui-même, eſt brulant. On donne dans l'Ouvrage des regles pour s'en ſervir à propos.

Issues de Boucheries. Ce ſont toutes les parties, tant internes qu'externes, des animaux deſtinés à nous nourrir, qui, ne pouvant être employées, ſoit à la conſommation, ſoit à d'autres uſages, ſont jettées dehors, & qui étant décompoſées par la putréfaction, contiennent quantité de parties volatiles propres à la végétation. Tels le ſang, les inteſtins qu'on ne mange point; les cornes de la tête & des pieds non-miſes en œuvre pour divers ouvrages, &c. rien de meilleur encore, mais il faut ſavoir en uſer. Les bêtes mortes, chevaux, vaches, moutons & autres, vont de pair en ce genre

genre avec les iſſues de boucheries, & ſervent d'excellens engrais. *Voyez* BOUILLON.

L

LABOUR, LABOURAGE, LABOURER, termes auſſi anciens que le monde, & qui ont la même ſignification dans toutes les langues.

LABOUR eſt l'action de remuer la terre avec quelque outil, ou inſtrument que ce puiſſe être, mettant le deſſus en deſſous, & le deſſous à la place de la ſuperficie, pour la rendre féconde. On dit labour foncier, quand il eſt profond, & lorſque le ſol a du fond; labour léger, quand il eſt ſuperficiel. On ne peut trop labourer les terres fortes pour les atténuer, les briſer, les diviſer & les réduire en menues parcelles; mais il eſt des temps propres à ce. Quant aux terres légeres, il faut être grandement en réſerve à ce ſujet. Dire qu'on doit labourer davantage les terres légeres que les

terres fortes, eſt un paradoxe des plus inſoutenables.

LABOURAGE ſe dit de la profeſſion d'exploiter les terres à la charrue.

LABOURER, c'eſt retourner la terre, comme il vient d'être dit, avec les divers inſtrumens uſités, ſuivant les lieux & les terreins. On dit labourer à la houe, à la fourche, à la beche, &c. Le labour le plus parfait de tous eſt celui de la beche.

LAMBOURDE. *Voyez* BRANCHES.

LATERAL vient d'un mot latin, qui veut dire de côté. On dit branches latérales, & bourgeons latéraux. *Voyez* l'un & l'autre à leur lettre.

LÉGUME & LÉGUMIER. Ce mot vient du latin. Il comprend toutes les plantes qui compoſent le potager, ou ce qui ſert pour la cuiſine. Le jardin légumier eſt celui où ſont cultivés les légumes, ou le potager. *Voyez* POTAGER.

Jardinier légumier, ou maraicher, eſt celui qui ſe conſacre uniquement à cultiver les légumes. C'eſt une merveille de voir à Paris la quantité de légumes que, ſans manquer un ſeul jour, on étale ſur le car-

teau de la halle, & qui y ſont apportés de tous les endroits circonvoiſins ; il faut en être témoin pour le croire. *Voyez* MARAICHÉS.

LEPRE. *Voyez* au B LE BLANC, ou LE MEUNIER.

LESSIVE. Mot écorché du latin. On entend par ce mot en Jardinage certaines compoſitions de drogues inconnues, employées par les Charlatans pour guérir les arbres, ou pour les préſerver de certaines maladies, ainſi que des inſectes nuiſibles. Ces Jardiniers affronteurs attribuent à ces recettes dangereuſes des effets miraculeux; tel celui qui gâta à Plaiſance, par-delà Vincennes, les arbres de M. Paris du Verney; tels une foule de Charlatans, qui débitent des eaux & des compoſitions pour les Fermiers, afin d'occaſionner une heureuſe germination & une récolte abondante. Ces diſtributeurs de pareilles drogues font quelques dupes, mais s'en vont le grand chemin à l'hôpital. Que d'Écrits ! que d'Auteurs qui n'enſeignent & ne débitent que de ſemblables charlataneries !

LESSIVE ſe prend auſſi en bonne part,

quand un Jardinier entendu lave avec une eau de ſavon les arbres tout noirs de punaiſes, & où ſe trouve une incruſtation du couvain de l'animal appellé tigre ; on les frotte avec un couteau de bois, puis avec une broſſe courte, on les lave enfin avec l'eau ſimple.

LEVAINS *de la terre.* On appelle ainſi les ſucs de la terre & des engrais qui font le même effet dans les plantes, que le levain qu'on met dans la pâte pour la faire lever quand on fait du pain. *Voyez* ACIDE.

LEVER, BOUILLONNER & FERMENTER, ſe dit des ſucs de la terre & des engrais qui font agir la ſeve dans les plantes, & qui la mettent en mouvement.

LEVER ſe dit des graines qui, miſes en terre, y germent & s'élevent ſur la ſuperficie de la terre.

LEVER ſe dit d'un arbre qu'on déplante pour le replanter. C'eſt fort mal parler de dire arracher alors. Jamais on ne peut prendre trop de précautions pour bien lever tout arbre qu'on veut remettre en place. Il en eſt ainſi de tout ce qu'on replante, ſi les Jardiniers, au lieu d'arracher ſtupide-

ment comme ils font, s'adonnoient, en gens qui raiſonnent, à lever avec toutes racines, & à replanter ſans en couper aucunes, ils y gagneroient cent pour cent. Quand on arrache, alors toutes les racines qui reſtent en terre ſont en pure perte pour la plante, puiſqu'il faut qu'elle en produiſe d'autres : d'ailleurs à toute caſſure de toutes racines, ce ſont autant de plaies qu'il faut que la nature guériſſe. Alors donc, quel retard ? Le même eſt de la part de ceux qui coupent les racines en plantant quoi que ce puiſſe être. *Voyez* ARRACHER.

LEVRES. On appelle levres d'une plaie en Chirurgie, les deux parties ſéparées de la peau. Le même eſt pour toutes les inciſions faites aux arbres : les deux parties de l'écorce ſéparée ſe disjoignent & ſe contractent, & par-deſſous il ſe fait un épanchement du ſuc nourricier pour réunir les deux parties ſéparées.

LIGAMENT, terme de Chirurgie, qui vient du latin. Il eſt compoſé du mot de lier, & de celui de main, comme qui diroit lier avec la main, ou avec les mains. Ce terme alors pris dans ce ſens général

& dilaté, ſuivant ſon étymologie, pourroit exprimer tout ce qui ſert à attacher enſemble, à joindre, à tenir unies toutes les parties raſſemblées, les rapprocher, les maintenir chacune en leur état & dans leur place.

Outre cette idée générale, ce mot a un ſens particulier qui lui eſt propre en Chirurgie & dans l'Anatomie, & que nous employons dans le Jardinage. Il ſignifie dans ce ſens, tout ce qui dans les corps vivans, ſert de liens & d'attaches pour tenir enſemble les diverſes parties dans les corps vivans, afin qu'elles puiſſent avoir leur jeu, & faire leurs fonctions. Les os ſont attachés & retenus par des ligamens. On dit les ligamens de la langue. Il eſt dans les plantes de ces ſortes de ligamens à l'infini, que tout bon Anatomiſte des plantes apperçoit. Tout dans les plantes, comme dans nos corps, n'eſt autre qu'un tiſſu de fibres raſſemblées qui ſe tiennent enſemble. Coupez, fendez, déchirez, caſſez, briſez en long, en large, en travers quoi que ce puiſſe être de tout ce qui conſtitue les plantes, & par-tout vous y appercevrez de

ces ſortes d'attaches & de ligamens proprement dits.

LIGATURE, pris de l'uſage commun, terme auſſi de la Chirurgie, qui vient du latin. C'eſt tout ce qui ſert à ſerrer, lier, rapprocher & contenir extérieurement ; telles les ligatures préparatoires à la ſaignée. Ce mot nous ſert pour tout ce qui eſt d'uſage dans notre art, afin de tenir ferme, ſuivant les occaſions, des bandages, des cataplaſmes ſur les parties malades & les bleſſures des arbres. *Voyez* BANDAGE.

LIGNEUX vient du latin, qui veut dire ayant la nature & la conſiſtance de bois. On dit plantes ligneuſes, toutes celles qui ont les parties ſolides du bois dur, tels le chêne, le poirier, pommier, &c. les herbages au contraire, les plantes bulbeuſes, les fleurs, les légumes & autres ſemblables, ne ſont pas des plantes ligneuſes.

On dit couches *ligneuſes*, ou cercles *ligneux* dans les arbres, les empreintes qui ſe font chaque année dans l'intérieur d'eux-mêmes du ſuc nourricier, ſe figeant & ſe durciſſant, ainſi qu'on les voit dans la pré-

ſente figure. En coupant tranſverſalement

un arbre, ou une groſſe branche, on les apperçoit très-diſtinctement, & par leur moyen on ſait au juſte l'âge d'un arbre. Ces cercles ligneux ſont inégaux entr'eux, d'abord ſelon les expoſitions : du côté du midi ils ſont bien plus amples & plus nourris que du côté du nord, enſuite on les voit plus, ou moins dilatés ſuivant le temps de chaque années plus, ou moins propre à la végétation. Ils ſont auſſi différenciés ſuivant les terreins bons, ou mauvais, ainſi que conſéquemment à la ſanté & à l'infirmité de l'arbre. Dans les années froides & pluvieuſes, ou trop ſeches, de même dans

:elles où les chenilles ont dévoré la verdu-
:e, ainſi que dans les terreins ingrats, ces
:ercles marquent beaucoup moins : alors
ls ſont ſi minces, & tellement rapprochés,
que ſouvent on ne peut les diſtinguer.
Quand vous ferez abattre quelqu'un de ces
arbres, leſquels, durant une longue ſuite
d'années, on a mutilés, leur faiſant plaies
ſur plaies, faites-les ſcier tranſverſalement,
& vous reconnoîtrez toutes ces variations
exprimées dans les cercles. Enfin le dernier
cercle, celui qui eſt comme incorporé &
identifié avec la peau de l'arbre, eſt bien
plus gonflé que tous les autres, plus po-
reux & plein du ſuc nourricier. Ce ſuc eſt
contenu dans toutes les parties cellulaires
de ce dernier cercle, pour être envoyé &
réparti dans tout l'arbre. L'impétuoſité
avec laquelle ce ſuc eſt fouetté du bas en
haut, preſſe contre la peau de l'arbre, ainſi
que l'eau d'un réſervoir, ou d'une pompe
contre les parois du tuyau qui la contient.
Cette peau cédant à l'effort, prête & obéit;
elle ſe dilate au point, que dans les jeunes
arbres, rien de plus commun que ces ger-
çures & ces fentes expliquées dans le pré-

ſent Dictionnaire ; on peut y recourir. *Voyez* FENTES & GERÇURES. Dans les vieux arbres c'eſt le même, avec cette différence que la peau devenant plus épaiſſe avec le temps, au lieu de ſe fendre ſeulement par place, comme dans les jeunes, ſe gerce de toutes parts en forme d'écailles raboteuſes. Telle eſt l'origine & la cauſe de la croiſſance des arbres du moins en groſſeur. Cette partie du ſuc nourricier qui ſe fige de la ſorte chaque année, eſt ce que dans les bois employés par nous aux divers ouvrages, on nomme *aubier*, qui veut dire en latin *blanc*, ce dernier cercle étant toujours blanchâtre. Il ne ſe durcit & ne brunit que quand l'année ſuivante, à force de s'être dégorgé dans tout l'arbre, il s'affaiſſe ; cependant au fur à meſure, il ſe fait un nouvel envoi de ce même ſuc, qui forme auſſi une nouvelle incruſtation : ce dernier pouſſant fortement à ſon tour, appuyant & preſſant ſur ſon prédéceſſeur, le preſſe auſſi, il l'applatit, faiſant également effort contre la peau de l'arbre. Il faut dire ici que pendant que le tout s'opere dans l'intérieur de l'arbre, l'air au-dehors agit ſur la peau,

fait paſſer à travers les pores de la peau uantité de parties ſubſtantielles qui la di- ıtent auſſi, la bandent & la font auſſi prê- :r. Ceci n'eſt point une conjecture, ni une ıppoſition, puiſque tous les cercles du ôté du nord ſont maigres & rapprochés, andis que ceux du côté du midi ſont plus ıourris & plus gonflés.

Une obſervation que tout le monde peut aire avec nous, c'eſt la ſuivante; ſavoir, ue ces mêmes cercles ligneux ſont dans le as, à meſure qu'ils approchent du tronc, eaucoup plus amples, à raiſon de ce que e bas de l'arbre eſt toujours plus gros que e reſte de la tige. On peut le voir dans out arbre coupé raze terre. Quiconque ſe- oit curieux d'approfondir davantage ce phénomene de la nature, qui eſt ſi digne d'admiration, n'auroit qu'à ſe tranſporter dans les jardins lorſqu'on détruit quel- ques-uns de ces arbres ſi maléficiés par les plaies ſucceſſives qu'on leur a faites durant une longue ſuite d'années, il n'y trouvera que des cercles ligneux très-circonſcrits, au lieu que faiſant la même expérience ſur les arbres dirigés d'origine, ou de longue

main, ſuivant notre méthode, on trou vera tout le contraire, nos arbres groſſiſ ſant plus en une ſeule année, que ceux-l en 4 ou 5.

On n'a juſqu'ici communément obſerv ces couches & ces cercles produits pa l'empreinte du ſuc qui ſe forme chaque an née que dans les plantes ligneuſes; mais nou les avons reconnus dans une foule d'autre plantes de toute nature; & ſans cherche au loin, vous trouverez dans vos plante domeſtiques le ſemblable, ſur-tout dans le plantes de vos jardins, qu'on nomme ra cines, panais, navets, carottes, raves, oignons, &c. L'une de ces plantes où ces empreintes ſurajoutées du ſuc nourricier ſont plus diſtinctement marquées; c'eſt dans la betterave coupée tranſverſale ment. Dans ces dernieres les cercles ne marquent point les années, la plupart étant plantes annuelles; mais ſeule ment les différentes progreſſions ſucceſſi ves du ſuc nourricier s'épaiſſiſſant & ſe coagulant. Comme ce n'eſt point ici le lieu de traiter un tel ſujet, nous n'inſiſtons point.

LIMONNEUX, pris du latin, qui veut ire limon. En parlant des ſucs de la terre : de ceux des plantes, il ſe prend en bonne : mauvaiſe part : en bonne part, quand n parle des ſucs de la terre & de ceux des lantes : alors il veut dire gluant, épais, gras, nctueux; en mauvaiſe part, pour exprimer :s qualités déſavantageuſes de ces mêmes ucs & de ces mêmes plantes dans les mau-ais terreins : alors limonneux veut dire nat, groſſier, épais, bourbeux, &c. c'eſt a différence de tout ce que produit une)onne terre franche, d'avec ce qui vient lans un terrein argilleux, glaiſeux & ma-écageux. *Voyez* GELATINEUX.

LYMPHE, LYMPHATIQUE, terme d'Anatomie pris du latin, qui veut dire eau, ou de la nature de l'eau, ou qui contient de l'eau, ou bien toute liqueur approchante de l'eau. Les Médecins & Chirurgiens appellent vaiſſeaux lymphatiques ceux qui contiennent une humeur aqueuſe, ou d'eau. On dit, en terme d'Anatomie, des végétaux les parties lymphatiques des plantes, celles qui tiennent de la nature de l'eau. La

ſeve eſt lymphatique dans le plus grand nombre des plantes.

LIMPIDE, pris du latin, qui veut dire clair & tranſparent. On attribue dans la Phyſique du Jardinage la limpidité de l'eau à la ſeve, & l'on dit ſeve limpide.

Dans la vigne, quand on la coupe durant qu'elle eſt en ſeve, il en ſort une quantité d'eau prodigieuſe, & cette eau eſt la plus limpide, telle que celle qui auroit été filtrée à pluſieurs repriſes. C'eſt la différence de la ſeve de quantité d'autres végétaux où elle eſt viſqueuſe, glutineuſe, laiteuſe, &c.

LISETTE ou COUPE-BOURGEON. L'inſecte à qui l'on a donné ce nom, à cauſe qu'il s'attache aux bourgeons tendres, & les coupe, eſt en petit ce que le hanneton eſt en grand. Il vole & va d'arbre en arbre, & avec deux petites pinces, dont ſa tête eſt armée, il entame l'extrêmité tendre d'un bourgeon, & le coupe en deux. Il s'attache encore à quantité de plantes naiſſantes, & à force de les pâturer, il les fait avorter : telles ſont entr'autres les raves, les cardons, les giroflées ; ces dernieres,

il les affectionne particuliérement. Il eſt comme impoſſible de ſe garantir des incurſions de ce petit ennemi, qu'à peine on apperçoit, qui voltige ſans ceſſe, & marche toujours en bande nombreuſe. Tout ce que vous diſent & tout ce que vous promettent à ſon ſujet pour ſa deſtruction les charlatans, ſont autant de ſupercheries & d'impoſtures pour attraper votre argent.

LOBES eſt un terme d'Anatomie, dont on ſe ſert pour déſigner les deux parties du poumon. Ce terme a été introduit dans ce qu'on appelle la Phyſique du Jardinage pour exprimer les deux parties qui compoſent certaines graines, telles que l'amande, fruit de l'amandier, l'amande des noyaux, les deux parties auſſi d'une feve, d'une amande de citrouille, melon, concombre, &c. à cauſe de la reſſemblance que ces deux parties peuvent avoir avec les lobes des poumons. Le bled, le ſeigle, l'avoine, & autres ſemblables, n'ont point de lobes, ces graines ſont d'une ſeule piece. Ces lobes s'ouvrent lors de la germination, pour laiſſer paſſer la tige qu'ils renferment.

Il eſt de grands débats entre les Phyſiciens au ſujet des lobes ; ſavoir, s'ils ſont les mêmes ou non que ce qu'on nomme feuilles diſſimilaires. La queſtion eſt bientôt décidée, quand on eſt obſervateur.

Certains Jardiniers du bas étage appellent oreilles ces deux parties de l'amande des melons, & ſtupidement ils les coupent, ſans pouvoir dire pourquoi. Par ce moyen ils font un grand tort à la plante naiſſante, ces lobes lui ſervant alors comme de mamelles. Sitôt que la plante n'a plus beſoin d'eux, ils ſechent & tombent d'eux-mêmes, ſans qu'il en reſte aucun veſtige. Quand on demande à ces ſortes d'hommes, pourquoi ils ne les ôtent point aux amandes d'aucuns noyaux lors de la germination, ni aux feves de haricot, aux cardons, aux raves, à la poirée, ainſi qu'à toutes les autres graines germées, ils ne ſavent plus que dire. Les bons Maraichers & quelques Jardiniers ſenſés ſe gardent bien de les ôter ; mais le commun du Jardinage n'y manque pas : auſſi les melons ainſi traités ont toutes les peines à nouer, & l'on

n'a

n'a que de mauvais melons. Telle en eſt la cauſe en partie.

LOGE ſe dit dans les plantes de quantité de petits eſpaces vuides qui reçoivent & contiennent la ſeve. Loge, ou cellule, ou partie cellulaire, ſont la même choſe. L'éponge eſt compoſée de toutes parties cellulaires, ou de loges. Le même a lieu dans les plantes. On les apperçoit à la faveur du microſcope. Il en eſt où on les apperçoit palpablement, telles les moëlles du figuier, du ſureau, de la vigne & autres.

LOIRS, & non pas LERRES, comme dit le groſſier du Jardinage. C'eſt une ſorte de rat de jardin, qui ne vit que de fruit. Il reſſemble un peu à l'écureuil pour la figure & la couleur du poil. Il fait ſon nid dans les arbres, comme les oiſeaux. Cet animal eſt ſix mois & plus ſans prendre aucune nourriture. Il dort le jour, & ne paroît que la nuit pour aller à la picorée. Il ne fréquente point les lieux habités; mais il ſe retire dans des creux d'arbres & dans des pierres, dans de vieilles murailles & dans les bâtimens abandonnés. Pour les prendre on leur tend des pieges avec des amorces;

ſavoir, des noix, du pain d'épice, toutes ſortes de fromages, des amandes, des avelines & des mendians de carême, des morceaux de pommes, ou de poires gardées juſqu'alors. Mais il eſt un avis important & particulier; ſavoir, que pour les loirs il faut mettre l'amorce, ou la recette avant le commencement de la maturité des fruits, & dans le temps auquel ces animaux s'éveillent pour ſe débander dans les Jardins vers la mi-Mai. L'animal, lors des fruits mûriſſant, ou mûrs, ne quittera pas aiſément ſa pâture naturelle pour aller à une autre, & il s'en prend bien moins qu'alors.

LOQUE. Ce terme, quoiqu'ancien dans le Jardinage, eſt nouveau dans un ſens. La loque n'eſt autre choſe qu'un petit morceau d'étoffe avec lequel on attache chaque branche, & chaque bourgeon à leur place dans les murailles, chaſſant avec un marteau un clou ſur chaque loque dans cette muraille.

On dit paliſſage & paliſſer à la loque. Ce paliſſage eſt ſeul en uſage à Montreuil, & aux villages circonvoiſins. Là on ne ſe

ſert pas d'oſier, ni de jonc aux eſpaliers.

Le paliſſage à la loque n'eſt pas ſi magnifique que le paliſſage ſur les treillages peints en verd ; mais il eſt bien plus avantageux, il n'y a pas de comparaiſon, pour l'abondance & le gout, la beauté & la maturité des fruits. En général plus un fruit quelconque approche de la muraille, plus il acquiert de qualité, de couleur & de ſaveur. Telle eſt la raiſon pour laquelle les fruits de Montreuil ſont ſi recherchés.

LOQUETTES. Ce ſont ces petits morceaux d'étoffe avec quoi l'on paliſſe à Montreuil.

LOTION. *Voyez* LESSIVE.

LOUCHET, outil du Jardinage, dont on ne ſait l'étymologie. Il eſt fait comme la beche pour la figure, à l'exception que la beche eſt toute de fer, & que le louchet eſt de bois garni de fer tranchant pour fendre la terre. Il eſt fort d'uſage en diverſes provinces.

LOUPES. Il vient de la Chirurgie. Ce ſont des groſſeurs qui naiſſent aux écor-

ces & à la peau des arbres, comme à nous les excroiſſances de chair. On peut les couper ſans danger, dès leur naiſſance, en y appliquant l'emplâtre d'onguent S. Fiacre, mais non quand elles ont vielli.

LUBRIQUE, terme de Médecine, qui veut dire onctueux, gluant, limonneux. Il y a dans l'écorce de toutes les plantes, & ſur-tout dans les racines, une humeur lubrique, qui ſert à faire couler la ſeve. Sans ce lubrique, elle ne pourroit, ni monter, ni couler, pas plus que notre ſang dans nos veines, pas plus que les alimens dans notre éſophage & notre goſier, ni que les excrémens dans nos inteſtins ſans un pareil gluant, ſans un ſemblable onctueux & limonneux, qui en facilite l'écoulement & le paſſage. On dit auſſi labrifier, ou lubréfier, pour dire rendre lubrique & gliſſant.

M

MACHINAL, mot pris du latin. Il veut dire le bâtis, la carcaſſe, pour ainſi dire, des plantes. Il eſt pris auſſi pour la méchanique & le jeu des reſſorts qui agiſſent en elles. C'eſt encore la diſpoſition, l'ordonnance, la correſpondance, & le concours de toutes les parties entr'elles, leur aſſemblage, leur emboîtement, comme celui des os dans les cavités, ou des tenons dans leurs mortaiſes.

Le machinal pris dans un autre ſens, & conſidéré, dans quantité de nos Jardiniers, par rapport aux opérations du Jardinage, veut dire cette routine aveugle qui les guide d'ordinaire.

MALADIES *des plantes*. Elles ont, comme nous, des dérangemens de ſanté chacune, ſuivant ſon eſpece.

Les maladies des plantes ſont auſſi nombreuſes que celles des animaux raiſonnables & autres. Il en eſt, comme en nous,

d'internes & d'externes, de naturelles & d'accidentelles, ou occaſionnées, &c.

On n'a pas encore étudié à fond, ni connu les maladies des plantes, faute de cette connoiſſance de la nature, appellée Phyſique inſtrumentale. Un Médecin & un Chirurgien qui ignorent les cauſes des maladies, faute de ſavoir la ſtructure du corps humain, ne peuvent pas les traiter, ni les guérir. Il en eſt de même du Jardinier, qui doit être le Médecin & le Chirurgien des plantes.

Nous donnons dans notre Ouvrage non-ſeulement le dénombrement des ces maladies, & nous en aſſignons les cauſes; mais nous preſcrivons les remedes ſûrs, ce qui n'a point encore été fait.

MALE, PLANTE MALE, PLANTE FEMELLE. La queſtion des deux ſexes dans les plantes eſt un jeu d'eſprit qui n'intéreſſe point pour la pratique.

MANNEQUIN. Arbres en Mannequin. Ce ſont des arbres que des Jardiniers tirent de terre, & mettent dans des mannequins, ou paniers d'oſier, leſquels enſuite ils re-

mettent en terre pour les lever & les tranſplanter avec leurs mannequins.

C'eſt, peut-être, la plus maudite manœuvre du Jardinage : on croit jouir plutôt en plantant de tels arbres ; mais ces arbres, pour mille & mille raiſons, ne réuſſiſſent jamais. *Voyez* PANIER.

Il n'en eſt pas de même des arbres *emmannequinés* dans le jardin même, & avec les précautions requiſes, dont eſt fait mention en ſon lieu.

MARAIS. *Voyez* LÉGUMES & LÉGUMIERS.

MARAISCHÉS, JARDINIERS MARAISCHÉS. Ils ont été ainſi nommés à cauſe qu'ils conſtruiſent leurs jardins légumiers dans des bas, par rapport à ce que les légumes y viennent mieux qu'aux endroits élevés, & que les puits y ſont moins creux, & auſſi par la conſidération du tranſport plus facile des fumiers. Les Jardiniers maraiſchés de campagne autour de Paris, & ſur-tout dans la plaine de S. Denis, portent leurs denrées à Paris. Il eſt des villages nombreux, où, en pleine campagne, on fait venir les gros légumes en une quantité

preſque incroyable. Ces Maraiſchés ſont différens des autres qui ſont autour de Paris dans les fauxbourgs : ceux de campagne ne s'appliquent pas, comme ceux de Paris, aux menus légumes & aux plantes hâtives, ni à faire des couches, comme ces derniers. Ces Ouvriers ſont les plus grands travailleurs du Jardinage. Il eſt fait, de ces travailleurs, mention plus ample en plus d'un endroit de notre Écrit.

MARCOTTE, MARCOTTER. On ne voit pas trop l'origine de ce mot. C'eſt faire prendre racine à un rameau de quelque plante en le couchant en terre.

Deux ſortes de marcottes, la ſimple, & celle à entaille. La ſimple ſe fait en couchant ſimplement en terre quelque rameau de celles des plantes qui prennent aiſément racine. C'eſt ainſi qu'on marcotte la vigne, le figuier, le coignaſſier, le jaſmin, le groſeiller, le murier & autres. La marcotte à entaille eſt celle qui ſe fait par une inciſion au rameau, avant que de le coucher en terre ; & telle on la pratique aux rameaux d'œillets.

Toutes ces marcottes on les ſevre en les

coupant au-deſſus de l'endroit où elles ont pris racines, & on les tranſplante. Il eſt une façon entendue de marcotter la vigne, & de ſevrer les marcottes. La pratique univerſelle eſt de coucher tellement quellement en terre, & de tirer à force dans le temps pour l'avoir, puis de couper fort près les racines au plus grand nombre d'elles. C'eſt mal travailler, il faut lever; il en réſulte des avantages infinis.

MARNE, MARNER, MARNEUX. La marne eſt une terre graſſe, qui tient beaucoup de l'argille. Les Jardiniers la laiſſent aux Laboureurs, qui en tirent de grands avantages.

On appelle terres marneuſes, celles qui tiennent de la nature de la marne, ou bien celles où cette terre domine. *Voyez* ARGILLE.

MASSE, en Phyſique, veut dire amas. On dit l'air en maſſe, quand il eſt ramaſſé; & au contraire, quand il eſt diviſé, morcelé, épars, on dit l'air en bulle. C'eſt de cette derniere façon que l'on conſidere l'air, quand, chaſſé par le feu, lorſque l'eau commence à frémir avant de bouillir, on voit

de petites bulles s'élever du fond du vaſe qui le contient. *Voyez* MOLÉCULES.

MASSIF ou ÉPAIS, c'eſt la même choſe. On a donné ce nom à certains arbres, qui, à meſure qu'ils pouſſent du haut, ſont coupés en forme de planiſphere, ou plate-forme. On les tond avec des croiſſans fort longs & des ciſeaux de même : ces maſſifs ſont des maſſifs réguliers. Il en eſt d'irréguliers, qui ſont en pente & en glacis.

Certains Jardiniers qui ont de pareils maſſifs, au lieu de les tondre dans le temps de la pouſſe & en verdure, laiſſent croître les bourgeons, qui forment de vrais hériſſons, faiſant un vilain coup d'œil. D'ailleurs ces maſſifs ſont pratiqués pour ne point ôter la vue, au lieu que ces ſortes de bourgeons hériſſés, vilains à voir, ôtent cette vue, & tels Jardiniers les élaguent d'hiver: des maîtres, bonnes gens, le veulent bien. *Volenti non fit injuria. Voyez* MOULER.

MAT veut dire brut, groſſier & non travaillé. On dit, en parlant des ſucs de la terre, ſans être cuits, ni ſubtiliſés, mais cruds & indigeſtes, qu'ils ſont mats ; & tels ſont ceux des arbres à greffes enterrées.

L'humidité de la terre qui imbibe la greffe, à qui il faut du ſec, délaie trop, abreuve trop, & morfond les ſucs qui paſſent alors par ſon canal.

MAXIMES, SENTENCES, PROVERBES, regles de conduite qui ſervent dans la façon de gouverner les plantes, ſont la même choſe.

MÉCHANIQUE, terme grec, qui ſignifie ce pourquoi il faut des outils & divers inſtrumens. Ce mot au pluriel ſignifie les arts qui s'exercent plus par les forces & le travail du corps, que par les talens de l'eſprit. Ce n'eſt pas que les derniers n'y entrent pour quelque choſe; mais les autres prédominent. On dit la méchanique des plantes, comme on dit la méchanique du corps humain. *Voyez* CONFIGURATION, CONFORMATION, MACHINAL.

MÉCHANISME eſt l'aſſemblage, ainſi que la fonction de toutes les diverſes parties qui compoſent un être vivant. *Voyez* MACHINAL.

MÉDICAMENT, pris du latin; médicamenter les plantes. Par médicamens on entend tout ce qui peut ſoulager & guérir.

MÉDICAMENTER *les plantes ;* c'eſt employer les remedes convenables à la nature de leurs maladies. Mais auparavant il faut connoître, & les maladies, & les diſpoſitions des parties qui compoſent l'intérieur des plantes, & la vertu des remedes. Qui eſt-ce qui ſait toutes ces choſes parmi les Jardiniers ? Qui ſont ceux qui s'empreſſent de guérir ? & que d'arbres périſſent faute de ſecours ? On a plutôt fait de replanter, ſur-tout de la façon dont le vulgaire plante. Quantité de Jardiniers vous diſent, au ſujet d'un arbre qui meurt faute de ſoin, bon, il n'a point d'ame à ſauver. *Voyez* BOUILLON.

MEMBRANE, terme d'Anatomie. Elle eſt une peau formée d'un tiſſu de fibres diverſement arrangées, & entrelaſſées enſemble, qui ſont plus ou moins épaiſſes, plus ou moins étendues, ſuivant les parties qu'elle couvre, ou qu'elle renferme. Leur uſage eſt de ſervir d'enveloppe aux parties pour leſquelles elles ſont formées, & d'y pratiquer des cloiſons pour les ſéparer des autres leurs voiſines. On dit la membrane du foie, de la ratte, &c. Dans l'Anatomie

des plantes, il eſt de pareilles membranes, ſur-tout dans les pulpes des fruits, & dans les feuilles. Les peaux de toutes les plantes & de tous les fruits ſont autant de membranes.

MEMBRANEUX, veut dire, qui eſt de la nature de la membrane, ou qui a une membrane, ou des membranes.

MEMBRE. *Voyez* BRANCHE.

MENSTRUES, dans les plantes, ſont le même, en un ſens, que dans les animaux vivans où elles ont lieu. Ce terme eſt pris ici dans un ſens différent que dans l'Anatomie, & dans un ſens d'application. Les châtaigniers, les noyers, & quantité d'autres arbres, ont de ces ſortes de fauſſes-fleurs qualifiées de menſtrues. Ce ſont des eſpeces de guirlandes longuettes, & qui ſont un amas de petites fleurs grouppées, pendantes vers le bas. Elles précédent toujours la fleur, & il ne vient point de fruit ailleurs où pareilles choſes ne ſe rencontrent point. Elles ne durent que quelques jours, puis ſe fanent, noirciſſent & tombent. Quand au printemps l'on paſſe ſous des noyers, on voit la terre qui en eſt couverte. A leur

figure, par terre, alors on les prendroit pour des chenilles. Que de merveilles cachées dans la nature ! Pourquoi ces moyens employés pour faire fructifier ces arbres, & point les autres ? Pourquoi ces derniers donnent-ils leurs fruits, ſans ces ſortes d'avant-coureurs & de ſignes de fécondité, & non ceux-là ?

Indépendamment de ces amas de fleurettes, appellées communément des chatons, il eſt à chaque fruit du noyer deux petites fleurs jaunâtres, ou une ſeule à la tête du fruit, formant comme un croiſſant.

Au mois de Mai, quand les châtaigniers pouſſent leurs chatons dehors & fleuriſſent, il ſe répand dans l'air un gout fade, que nombre de perſonnes ne peuvent ſupporter, & dure environ quinze jours, ou trois ſemaines. *Voyez* CHATON.

MESQUIN. On dit arbres, branches, fruits meſquins & pouſſes meſquines, quand toutes ces choſes ſont mal faites & mal configurées. *Voyez* RABOUGRI.

MÉTHODE, terme uſité en Jardinage pour dire façon de régir & de traiter les

plantes & les arbres ſuivant des principes & des regles.

Il n'eſt point d'excrément du Jardinage qui ne ſe faſſe une méthode à ſa guiſe, laquelle il a la ſotte vanité de croire la plus excellente, quoique ſans principe & ſans raiſonnement.

La méthode de Montreuil eſt la ſeule qui ſoit ſûre pour avoir de beaux arbres, d'un prompt rapport, d'une longue durée, & des fruits exquis. Mais ceux des Jardiniers qui croient & qui diſent la connoître, n'en ont pas la moindre idée. De plus, à Montreuil même un grand nombre eſt novice encore, ſur quantité de points très-importans des pratiques eſſentielles que nous avons réformées, ou perfectionnées.

MEUNIER. *Voyez* BLANC.

MIETTE, MIETTES DE TERRE, METTRE LA TERRE EN MIETTES. *Voyez* AMEUBLIR. On ne doit, quand on plante, mettre que de la miette ſur les racines, & jamais, ni mottes, ni pierres : on devroit paſſer la terre à la claie, ce ſeroit le plus ſûr expédient.

MOBILE, MOBILIAIRE, MEUBLE en

parlant de la terre. *Voyez* AMEUBLIR, EMIER.

MOBILE veut dire encore la principale cauſe de quelque choſe que ce ſoit. Le grand mobile de tout ce qui ſe paſſe quant aux plantes, c'eſt l'air, comme fait l'or pour les choſes de ce bas monde.

MOLÉCULES, terme de Phyſique. Il ſe dit de l'air. Molécule eſt un diminutif de maſſe; il veut dire petite maſſe. On ſuppoſe, comme il eſt de fait, que l'air étant peſant, appuie, preſſe & pouſſe, ce qu'on ne peut concevoir, ſi l'on n'admet point dans lui une peſanteur, & ce qu'on appelle gravitation, ou la faculté d'appuyer, de preſſer, & de pouſſer fortement.

MONTÉ, MONTER, s'entend dans le Jardinage en bonne & en mauvaiſe part; 1°. pour toute production qui s'éleve convenablement; 2°. pour tout ce qui au lieu ou de pommer, ou de s'étendre ſur terre, monte en graine. On dit de la feve qu'elle monte, qu'elle deſcend. Quand & après une gelée blanche, les gens de campagne voient la roſée monter, ils annoncent de la pluie;

pluie : le même eſt par rapport au brouillard.

MONTREUIL, Village à une lieue, ou environ de Paris. C'eſt l'endroit de l'Univers où l'on cultive le mieux toutes les plantes dont on fait commerce des fruits. On a ſupputé, à vue de pays, à combien pouvoit ſe monter la vente des pêches ſeules, & l'on a trouvé qu'elle pouvoit aller, bon an, mal an, à cent mille écus ; qu'il s'y vendoit pour environ dix mille écus de fraiſes ; les autres fruits, fleurs & denrées peuvent encore aller à autant que le tout. Mais il ne faut pas imaginer que le tout ſoit pur gain. Les frais de loyers de terre, de murs, de fumiers, de voitures, d'échalas, de journées d'hommes & de chevaux, ainſi que tous les faux frais, conſument beaucoup ; à quoi ajoutez que le Village paie de fortes impoſitions au Roi tous les ans, & que les loyers des terres y ſont prodigieuſement chers. Le Village & ceux adjacens, ne ſont point ce qu'on appelle riches ; l'on y vit, mais à force de travail & d'induſtrie. Pour quelques-uns qui ont dequoi, il en eſt d'autres qui ne ſont rien

moins qu'opulens ; perſonne ne ſait mieux que nous ce qui en eſt.

Il y a environ un ſiecle & demi, que le gout de travailler le pêcher s'y eſt introduit, ſans qu'il ait tranſpiré ailleurs que depuis environ quinze ou vingt ans. Maintenant la méthode de Montreuil a percé & s'étend de toutes parts ; mais particuliérement au fauxbourg S. Antoine à Paris, où nombre d'excellens Jardiniers vont de pair avec Montreuil, & en une foule d'endroits où nous l'avons admiſe ; mais elle n'a point tranſpiré encore dans les Provinces, ni dans les pays étrangers. Les Anglois, nation la plus induſtrieuſe, curieuſe & inventive, ne la connoiſſent en façon quelconque, quoi que prétendent à ce ſujet quelques curieux parmi ceux de cette nation. Quelques Jardiniers Anglois, appellés ici pour les ananas & les ſerres chaudes, mais les plus novices ſur tout le reſte du Jardinage réglé & raiſonné, ne peuvent la digérer cette méthode, & ils la blâment hautement ſans la connoître. Il n'en eſt pas ainſi de quantité de perſonnages d'un mérite diſtingué parmi ces Inſulaires, gens ſenſés, qui raiſonnent

& réfléchiſſent. Ces derniers l'ont admiſe avec connoiſſance de cauſe. On ne fait nul doute que les curieux, parmi ceux de cette contrée, ne l'embraſſent, dès qu'ils l'auront étudiée & approfondie : elle eſt digne de la ſagacité particuliere de ces hommes de génie, comme il eſt fort en ſa place que d'autres, ſans principes quelconques, infatués de leur prétendu mérite, la blâment ſur l'étiquette du ſac, comme on dit.

Montreuil, quant à la culture des arbres, eſt un nom collectif, c'eſt-à-dire, qu'il comprend les Villages circonvoiſins, Bagnolet, Vincennes, Charonne & autres. *Voyez* MÉTHODE.

MORFONDU ſe dit en Jardinage de la ſeve lors du printemps, & à l'occaſion des greffes enterrées. Quant au printemps, il eſt certains coups de ſoleil vifs, qui d'abord mettent tout en mouvement, & font monter précipitamment la ſeve, & enſuite à ces coups de ſoleil ſi pénétrans ſuccédent tout-à-coup des vents de Galerne, dont le froid ſaiſit & refroidit ces arbres, où couloit d'abord rapidement la ſeve : on ſe ſert alors du terme de morfondre, pour expri-

mer ce qui ſe paſſe dans les plantes. Il leur arrive ce que nous éprouvons nous-mêmes, quand, paſſant ſubitement d'un excès de chaleur à un froid ſaiſiſſant, nous ſommes frappés de fluxion de poitrine. Il ſe fait alors en nous un mêlange & un bouleverſement d'humeurs qui brouillent le ſang. Le même arrive dans les plantes; & c'eſt de-là que vient cette maladie, ſi fatale au pêcher, qu'on appelle la cloque, ou la brouiſſure.

On dit encore ſeve morfondue en parlant des greffes enterrées. Ainſi quand par l'impéritie & la mal-adreſſe du Jardinier, dont il n'eſt preſque aucun qui ſache planter, la greffe eſt enterrée, la ſeve qui paſſe par ces greffes qui ſont abreuvées par l'humidité de la terre, ne peut être que morfondue. Les greffes des arbres ſont faites pour recevoir les impreſſions de l'air, comme les racines ſont faites pour l'humide de la terre, & non pour l'air. De même donc que les racines qui ſont faites pour l'humide de la terre périroient à l'air, de même auſſi les greffes qui ſont faites pour l'air, ſe trouvent fort mal d'être étouffées

& morfondues dans la terre. Ce ſujet, on ne peut trop le rebattre, ni trop inſiſter deſſus à raiſon de ſon importance, & parce que le mal eſt preſque univerſel.

MOTTE a pluſieurs ſignifications. On entend par mottes de terre, ce qui étant deſſéché par le hâle, ſe durcit & ſe ſcelle. Jamais en labourant on ne doit laiſſer de mottes. *Voyez* ÉMIER.

On dit planter en motte, quand on leve un arbre avec ſes racines, en total, ou en partie, la terre tenant au pied: il ne fait pas bon planter en motte des arbres trop vieux; c'eſt temps, peine & argent perdus. Pendant quelque temps ces ſortes d'arbres paroiſſent réuſſir, & au bout de cinq, ſix, ſept, ou huit ans, il faut replanter. Ceci eſt d'après l'expérience la plus conſommée.

Jadis on plantoit en mottes, & gens qui ne raiſonnent point le font encore. La pratique eſt vicieuſe, en ce que l'on eſt forcé de couper raſibus de la motte toutes les racines qui ſont le premier principe de toute végétation. Cela réuſſit par fois, mais avec des dépenſes énormes.

Motte ſe dit encore de tout ce qui eſt planté, ou ſemé dans des pots, & qu'on tire de ces mêmes pots pour les tranſvaſer, ou pour les mettre en pleine terre. Suivant la méthode du préſent Dictionnaire, qui a pour but de ſuivre en tout, d'imiter & de ſeconder la nature, les mottes dont eſt ici queſtion, ſont d'un fréquent uſage; on n'arrache rien de tout ce qu'on tranſplante, arbres, arbriſſeaux, légumes & fleurs, ſoit en les tirant des pots pour les placer ſur couche, ſoit pour les mettre en pleine terre. Il eſt queſtion de ſe conduire convenablement quant à ces mottes, & à ce ſujet on ſe ſert des termes ſuivans.

Ménager la motte, ne point ébranler la motte, ne point l'éventer, la briſer, ni la déranger, ne point la châtrer. Ce dernier mot eſt fort impropre, & a une ſignification odieuſe. Il eſt donc queſtion d'enlever & de tirer du pot une motte pour la placer quelque part que ce ſoit. Alors renverſer le pot ſans deſſus deſſous, puis par un petit ébranlement la faire ſortir pour la mettre en place ſans la déranger, mais en la laiſſant dans ſon entier.

Tous les Jardiniers ſont dans l'uſage, de ce qu'en terme de Jardinage ils appellent châtrer la motte, quand ils dépotent quoi que ce ſoit. La plante pouſſe quantité de filets blancs, qui, ne pouvant percer le pot, ſe replient le long de la motte en deſſous & tout autour. Or ces filets blancs, qui ſont autant de racines épanchées, les Jardiniers les coupent tout autour & en deſſous. Ils ne ſavent pas que ces mêmes racines, quand on met la motte en terre, ou dans un vaſe plus grand, ſe détachent de la motte par leur extrêmité, & ſuivent leur direction en s'épanchant dans terre, & que de couper tous ces filets blancs, c'eſt faire à ces racines autant de plaies d'où ſort le ſuc nourricier, & qu'il faut que la nature les guériſſe.

Ils font plus. Au lieu de ménager la motte, pour ne point la briſer lorſqu'ils la mettent en terre, ils appuient, au contraire, à force cette terre contre la motte, &, de toute néceſſité, ils la briſent; au lieu qu'il faut tout ſimplement la poſer dans un trou proportionné, & approcher lé-

gérement la terre tout autour ; l'eau qu'on y met la ſoude avec la terre.

MOUCHE NOIRE. C'eſt une mouche de la petite eſpece, qui, comme une colonie nombreuſe, va par bande, & ſe fixe ſur certains arbres & ſur certaines vignes. Elle les charbonne par ſa fiente au point qu'on les croiroit peints exprès en noir. Laver alors, éponger, frotter à diverſes repriſes. Il n'eſt pas d'autre expédient contre cet inſecte.

MOULER *des arbres*, veut dire, en les taillant aux ciſeaux, leur faire prendre diverſes figures. On ſe ſert auſſi du terme de figure en parlant des ifs.

On fait prendre à tous les arbres telle figure qu'on veut, en les moulant de jeuneſſe. A Marly & à Verſailles, il eſt de ces arbres moulés qui forment des corps d'Architecture, des portiques avec des cintres, des timpans, des aſtragales, des pilaſtres, des chapiteaux, des baſes, des piedeſtaux, des corniches, &c. La façon la plus ordinaire de mouler des arbres, eſt de les dreſſer en boules, ou en pommes, & en maſſifs. *Voyez* BOULES, MASSIFS.

MOULES, terme pris des arts méchaniques, & employé dans la Phyſique du Jardinage, pour exprimer la façon dont la ſeve ſe modifie & ſe diverſifie à l'infini dans les plantes. De même que ce ſont les différens moules où l'on jette le métal fondu qui forment les différentes figures, de même la ſeve eſt configurée dans les plantes ſuivant les différens couloirs d'elles-mêmes par où elle paſſe. *Voyez* COULOIR, CALIBRES.

MOUSSE. La mouſſe eſt véritablement une plante qu'on a appellée paraſite à raiſon de ce qu'elle vit aux dépens des arbres ſur qui elle croît. La mouſſe a, comme toutes les plus grandes plantes, des racines, un tronc, des branches, des feuilles, des fleurs & des graines. Nos yeux ne ſont pas capables de diſtinguer toutes ces choſes; mais le microſcope les fait voir dans la mouſſe.

La mouſſe fait tort aux arbres, en ce qu'elle empêche leur tranſpiration, en ce qu'elle tire à elle les ſucs, & qu'elle vit de la ſubſtance des arbres, & en ce qu'elle gâte leur peau par l'application des petites grif-

ſes de ſes racines qui entrent dans cette peau & qui la piquent ; enfin parce qu'elle morfond la ſeve par l'humide qu'elle retient.

On dit en Jardinage émouſſer. C'eſt avec un petit morceau de bois fait en forme de lame de couteau, ou même avec le dos de la ſerpette gratter les parties mouſſeuſes des arbres. Jamais on ne doit émouſſer qu'après des humidités. On dit arbre mouſſeux, celui qui eſt couvert de mouſſe.

MUCOSITÉ, MUQUEUX, terme de Médecine pris du latin. Il ſignifie la même choſe que lubrique. *Voyez* LUBRIQUE, RACINES.

MULE *de fumier*. Quelques-uns diſent meule. C'eſt un amas de fumier qu'on éleve à telle hauteur que l'on veut pour s'en ſervir au beſoin.

MULOTS. Secret pour s'en débarraſſer. *Voyez* LOIRS. Ce qui eſt dit des loirs pour leur deſtruction, eſt applicable aux mulots.

MURS, ou MURAILLES. Murs coupés & pratiqués en tout ſens. Ce ſont les pe-

its murs pratiqués à Montreuil pour briſer es vents. *Voyez* BRISE-VENTS.

MUR, *maturité des fruits ;* elle ſe fait apercevoir, pour peu qu'on ait d'uſage de la façon de gouverner les arbres. Grand nombre les preſſe en enfonçant leur pouce dedans ; ils y font des contuſions qui les déshonorent & les font pourrir. M. de la Quintinie ſe fâche rudement contre ces patineurs qui font ainſi des contuſions aux fruits.

MUSCLES, terme d'Anatomie. Ce ſont dans le corps humain des parties charnues qui ſont un tiſſu de fibres capables de contraction, d'extenſion & de relâchement. Ces mêmes parties ſe font appercevoir en plus d'une façon dans les plantes. On ne peut, par exemple, ſuppoſer ce double mouvement que nous appercevons ſi manifeſtement dans la ſenſitive, à l'occaſion de notre attouchement, ou à l'occaſion du froid & du chaud, de l'humide & du ſec, qu'en l'attribuant à l'action des fibres muſculaires qui entrent dans la compoſition de ſon être, ou dans la configuration de ſes parties. Il eſt une infi-

nité de plantes où le ſemblable ſe ren contre, c'eſt-à-dire, ce double mouve ment de contraction des muſcles & d leur relâchement. Elles penchent leur feuilles & leurs fanes lors de la grand ardeur du ſoleil, & au ſerein, & à l roſée elles les relevent. Les fleurs duran le jour s'épanouiſſent communément, & ſe ferment la nuit ; du moins tel eſt l plus grand nombre, leurs branchage plient au gré des vents, s'élevent & s'abaiſſent ; or le tout, & autre ſem blable, ne pourroient avoir lieu, ſi dans les plantes il n'étoit point des parties muſ culeuſes capables de reſſort.

N

NATURALISTE eſt celui qui s'applique à la conſidération & à l'étude des effets de la nature dans les êtres vivans & inanimés, qui ſont partie de ce qu'on appelle la matiere univerſelle.

NATURALISTE, dans ce qui concerne le jardinage & la végétation, eſt un obſervateur qui ne laiſſe rien paſſer de tout ce que la nature offre à ſes yeux, ſans le ſaiſir & ſans l'examiner, pour en connoître la cauſe & le principe, & agir en conſéquence quant au gouvernement des plantes; c'eſt un obſervateur & un cultivateur tout à la fois.

Quelques Naturaliſtes ont pris à gauche & ſe ſont écartés du vrai, en prêtant à la nature des vues & des idées qu'elle n'eut jamais. Pluſieurs ont induit une foule de perſonnes en erreur, à qui ils promettoient au-delà de toute eſpérance. L'Ouvrage, entr'autres, de Bernard Paliſſi, & autres de

ſon temps, celui de l'Abbé de Valmont du Médecin Agricola, ne ſont remplis qu d'exagérations, & de toutes choſes impra ticables. Parmi quantité de morceaux ex cellens répandus dans les Mémoires célé bres des diverſes Académies ſur l'Agricul ture & la végétation, il en eſt où, faute d'être cultivateurs, des hommes de génie d'ailleurs ne rencontrent pas toujours juſte & c'eſt ce que, ſans déroger à l'eſtime & à la vénération dues à leur éminent ſavoir nous démontrons en temps & lieu. Pline entr'autres, eſt un grand Naturaliſte.

NATURE. Ce mot a bien des ſignifications. Le ſens le plus uſité, quant au Jardinage, & quant à tout ce qui en dépend, c'eſt celui qui nous repréſente la nature, comme le principe univerſel, & la cauſe de toutes les productions de la terre. C'eſt cet ordre admirable & invariable qui regle le cours ordinaire de tout ce qui ſe paſſe dans les plantes & hors des plantes. C'eſt l'aſſemblage & le concours de toutes les cauſes particulieres, qui toutes enſemble coopérent à la naiſſance, à la formation, à l'accroiſſement, à la conſervation, à la mul-

tiplication & à la fécondité des plantes. C'eſt, en un mot, tout ce qui ne dépend en aucune façon de l'art des hommes ; mais que cet art toujours ſuppoſe comme premier principe.

NATURE pris dans un autre ſens, veut dire qualité, propriété, vertu, eſpece. On dit chaque plante a ſa nature particuliere, changer la nature d'une terre, qui, par elle-même, eſt ingrate & ſtérile. La nature d'un tel fruit, d'un tel herbage, pour dire leurs qualités particulieres.

NAVRURE, du mot NAVRER, employé dans ſa ſignification propre en Jardinage. Il eſt terme auſſi de Treillageur & de Tonnelier. Navrer une branche, c'eſt donner un coup de ſerpette, ou d'un outil tranchant, pour enſuite, en appuyant deſſus, ouvrir l'entaille, après quoi l'on rapproche les parties diviſées, & on les attache avec une ligature, y mettant l'onguent S. Fiacre. Ce moyen eſt efficace pour empêcher, par exemple, qu'une branche ne prenne trop de ſubſtance dans un arbre trop fort d'un côté, & maigre de l'autre. Elle a lieu en quantité de rencontres. Nous

dirons à quelle occaſion nous avons introduit une telle opération dans le Jardinage.

NIELLE, & non pas NUILE ; NIELLER, & non pas NUILER, comme diſent nombre de Jardiniers. C'eſt une humeur âcre qui vient de l'air, & qui endommage beaucoup les plantes.

Quelques Jardiniers charlatans ſe font fort, & ſe vantent de préſerver les plantes de la nielle. Ce ſont des fourbes.

Quantité de Phyſiciens, dans ces derniers temps, ont donné diverſes diſſertations ſur la nielle. Ils s'efforcent de remonter à ſon origine, à ſa cauſe, & à ſes divers effets. Ils preſcrivent divers préſervatifs & des antidotes qui n'ont point encore produit tous les effets qu'on attendoit. Il faut eſpérer qu'enfin on arrivera à quelque découverte qui comblera nos vœux.

Les moindres des gens de campagne, travaillant à la terre, prétendent que la nielle des bleds vient tout-à-coup, & ſe manifeſte en 24 heures. Voici un fait recueilli par tous nos Campagnards.

Le ſoleil ſe leve dans toute la ſplendeur

la

la plus brillante, & tout à coup du ſein de la terre, ou d'en haut, on voit éclorre un brouillard le plus épais. Le ſoleil, après avoir ceſſé pendant quelque temps de darder ſes rayons ſur la terre, reparoît ſur l'horizon dans tout ſon éclat. Alors tous nos bonnes gens de campagne s'accordent à dire, *gare la nuile pour les bleds*, ou bien, *j'aurons du velin*, pour dire du venin, autrement des inſectes de toute nature. En effet, ce qu'ils prédiſent ne manque pas d'arriver.

NITRE, NITREUX, SEL NITREUX, termes de Phyſique. On l'appelle auſſi ſalpêtre. C'eſt un ſel qui eſt fort répandu dans toute la nature, ſur-tout dans les bâtimens humides, dans ceux qui ſont vieux & caducs. C'eſt une ſorte de minéral chaud par lui-même, ſec & mordant, actif & produiſant du mouvement. On ſuppoſe la nitre être un agent fort puiſſant pour la végétation. La terre ne pourroit produire ſans lui. Tous les Phyſiciens l'exaltent audeſſus de tous les autres agens de la végétagion; & du temps de Virgile, on en ſaupoudroit les terres pour les faire produire. Il ſeroit dangereux d'en uſer ſans de ſages

précautions. On dit le nitre de l'air, parce qu'il en porte par-tout avec lui. La neige eſt bienfaiſante aux plantes, parce qu'elle eſt, dit-on, nitreuſe, c'eſt l'opinion commune.

NODUS eſt un mot latin, qui veut dire *nœud*. Il eſt employé dans la Chirurgie, d'où il a paſſé dans le Jardinage. On appelle *nodus* dans la Chirurgie toute groſſeur, ſoit naturelle, ſoit contre nature, qui fait quelque ſaillie en quelque partie du corps humain. On dit les *nodus* des doigts faiſant la jonction des articles; on dit de même les *nodus* du bled & des autres plantes ſemblables, où le long de la tige ſont des groſſeurs faiſant ſaillie, & ces ſortes de *nodus* ſont dans l'ordre de la nature pour des raiſons qui ne ſont point du préſent ſujet. Les *nodus* qui ſont contre nature ſont des tumeurs qui ont pour principe un dépôt d'humeurs vicieuſes : tels dans les goutteux les *nodus* qui ſe rencontrent aux jointures, & qui y font des dépôts d'humeurs virulentes, & auſſi les tumeurs & groſſeurs occaſionnées dans le corps humain après la guériſon de certaines plaies

aux parties offeuſes & charnues. Le même eſt dans les plantes, quand, par des coupes vicieuſes & des plaies réitérées, il ſe fait en elles des tumeurs ſaillantes de quantité de bourrelets cicatriſans. Une plaie n'eſt pas encore fermée, que l'année ſuivante à côté d'icelle, au-deſſus & au-deſſous, on en fait de nouvelles formant de nouveaux calus, l'un auprès de l'autre, ce qui occaſionne ces gros *nodus* ſi difformes. Une branche, un gros bois, auront été forcés, tors, contournés par quelque cauſe que ce puiſſe être; alors il s'y forme des *nodus* par l'acceſſion du ſuc nourricier. Il ſurvient une grêle fort groſſe fouettée par le vent, laquelle hache, briſe, & enleve la peau, faiſant des contuſions & plaies ſur plaies: alors par-tout aux vignes, comme aux arbres ce ne ſont que de ces ſortes de *nodus*. Pour le tout ſont des remedes ſûrs, mais, ou ignorés, ou négligés.

NOGUETS, ou NOQUETS. Ce terme eſt d'uſage à Montreuil. Ce ſont certaines mannes d'oſier fort plates, ſur leſquelles les gens de Montreuil arrangent leurs fruits, dans de petits paniers d'oſier auſſi, pour

les porter au marché. Ces noguets, ils les portent ſur leurs têtes. *Voyez* PANIERS.

NOMBRIL. Le nombril des fruits eſt ce qu'on appelle la tête, ou la couronne; c'eſt dans les fruits la même choſe que le nombril de l'enfant, qui eſt la cicatrice du boyau coupé, par lequel il tenoit à la mere. Le nombril du fruit eſt dans le même ſens la cicatrice d'une ſorte de petit boyau, par lequel le fruit, avant que d'être noué, tenoit à l'œil, ou bouton de la fleur.

NOUER ſe dit de toutes les plantes qui portent des fruits, ou des graines. Le fruit eſt noué, quand, de la fleur épanouie, ſort le fruit formé en petit. On dit que les graines, ou grenailles nouent, quand la fleur épanouie auſſi fait voir la coſſe formée également en petit.

NOUEUX ſe dit des arbres & de leurs tiges, quand il s'y trouve beaucoup de nœuds & de calus. Ne planter jamais de jeunes arbres dont la tige ſoit noueuſe; mais de ceux en qui elle eſt bien unie. Ces nœuds, qui ſont les anciennes plaies des ſouſtractions de branches faites le long de

la tige, & leſquelles ne ſont point encore totalement refermées, marquent peu de vigueur dans l'arbre. De plus, quelle différence pour la facilité du paſſage & de la communication de la ſeve par une tige liſſe & unie, avec une autre raboteuſe, remplie de *nodus* & de cicatrices entaſſées l'une ſur l'autre, qui ſont un obſtacle au cours de la ſeve? C'eſt la différence d'un ruiſſeau, dont les eaux coulent ſans obſtacle quelconque, d'avec un autre où ſe trouvent des pierres & autres, occaſionnant des détours. *Voyez* NODUS.

NUD. Planter à nud, c'eſt-à-dire, les racines à découvert, & non en manne-quin, ni en motte, ni en pots. Toujours planter à nud, on voit ce que l'on fait, & l'on ſait à quoi s'en tenir; autrement on agit en aveugle. Les racines peuvent être chancies, pourries, chancreuſes, &c. ſans qu'on puiſſe le voir & y remédier.

O

OBLIQUE. *Voyez* BRANCHES.

OBSTRUCTION, terme qui vient du latin, & qui appartient à la Médecine. Il a pour les plantes la même ſignification que pour le corps humain. On appelle obſtruction en Médecine, un engorgement, ou embarras cauſé par la quantité & l'amas des humeurs vicieuſes, groſſieres, ou étrangeres, lequel ſe fait dans la cavité des tuyaux, & qui forme un obſtacle à la circulation des liquides, d'où réſultent différentes tumeurs, ſoit intérieures, ſoit extérieures. Dans les plantes toute obſtruction vient également d'une humeur vicieuſe, qui fige & qui coagule le ſuc nourricier, qui l'empêche par conſéquent de couler comme auparavant; c'eſt en un mot une affection dans les conduits de la ſeve, laquelle y cauſe, ou un gonflement contre nature, ou un affaiſſement. L'une & l'autre cauſes, quoique différentes entr'elles,

produiſent néanmoins les mêmes ſymptomes.

Pour appercevoir, ou ces gonflemens, ou ces affaiſſemens dans les parties des plantes à l'extérieur, ou dans l'intérieur, il faut être tout autrement Jardinier qu'on ne l'a été juſqu'ici, de même que pour les prévenir & y remédier.

ŒIL. *Voyez* BOUTON. On dit, en parlant d'une greffe qui eſt la plus uſitée, greffe à œil dormant, celle qu'on fait en Juillet, Août & Septembre, laquelle ne pouſſe qu'au mois de Mars ſuivant. Cette greffe, appellée autrement en écuſſon, a été appellée à œil dormant, parce que l'œil ſemble dormir durant l'hiver.

ŒILLETON, comme qui diroit petit œil. Ce ſont de petits yeux en effet, qui partent de la ſouche, qui, peu à peu groſſiſſent & s'alongent. Ces eſpeces de boutons naiſſent au pied des plantes, percent la terre, & forment de petites ſouches autour du maître-pied. On dit œilletons d'artichaux. On dit le même des petits rameaux qui croiſſent autour de la ſouche, ou des pieds d'œillets.

ŒILLETONNER, c'eſt ôter ces parties qui naiſſent autour de ce maître-pied. On œilletonne les artichaux, parce que ſi l'on leur laiſſoit tous ces œilletons aux pieds, ils ne pourroient les nourrir tous, & ils avorteroient. De même aux œillets ils affoibliroient le maître-pied.

ONGLET. C'eſt le bois mort reſtant de la coupe d'une branche, laquelle n'a pas été faite aſſez près de l'œil, ou de la branche, & qui forme, par ſon extrêmité, un excédant reſſemblant à la ſaillie, ou l'extrêmité de l'ongle de l'un de nos doigts, quand il n'eſt point coupé.

L'onglet empêche que la ſeve ne puiſſe recouvrir la plaie de la coupe faite à la branche. On ne doit pas laiſſer de ces ſortes d'onglets, ſous prétexte de les abattre l'année ſuivante : c'eſt faire deux plaies pour une, ce qui recule d'autant le recouvrement de la plaie.

ONGUENT SAINT-FIACRE. On a donné ce nom à l'emplâtre faite avec la bouze de vache, ou le terreau gras, ou la terre graſſe, ou même la terre du lieu, à cauſe que

les Jardiniers ont pris Saint-Fiacre pour leur Patron. *Voyez* EMPLATRE.

M. de la Quintinie s'eſt ſervi du même terme, & pour les mêmes cauſes (1).

OPÉRATION, veut dire action, travail & pratique de quelque choſe, dans quelque art que ce ſoit, ſuivant une méthode & des regles.

L'opération ſans la théorie dans le Jardinage, & la théorie ſans l'opération, ſans la pratique, ou l'expérience, ne peuvent jamais rien faire de bien.

OPÉRER, c'eſt travailler en conſéquence des regles dans quelque art que ce ſoit. Que de gens dans le Jardinage, comme en tout autre genre, ſe tourmentent tant & plus, & s'agitent pour ne rien faire! *Operoſe nihil agunt*, dit un Ancien (2).

ORDONNANCE; une belle ordonnance, en terme de Jardinage, c'eſt l'ordre, l'arrangement & la propreté; c'eſt l'aſſemblage de toutes les parties du jardin d'après un plan bien dirigé, ſuivant lequel un jardin eſt conſtruit & dreſſé. La belle ordon-

(1) V. Partie, p. 57 & 59.
(2) Séneque.

nance regarde non-ſeulement les jardins de propreté, les parterres & les ornemens, mais encore les jardins fruitiers & potagers. Dans tout, la belle ordonnance n'eſt autre que l'ordre, la ſymmétrie & le rapport de toutes les parties formant un bel enſemble, & un tout qui plait.

OREILLES. *Voyez* LOBES.

ORGANES, ORGANIQUE, ORGANISATION, ORGANISÉ. Tous ces termes ſont tirés de la Médecine, de la Chirurgie & de l'Anatomie; ils appartiennent auſſi aux plantes.

ORGANE eſt dans les plantes la même choſe que nos organes, tels que l'œil qui eſt l'organe de la vue, & les autres. On appelle organes dans les plantes tout ce qui ſert en elles aux fonctions particulieres qui leur ſont propres pour les divers effets auxquels la nature les deſtine; les racines, par exemple, ſont différemment faites que le tronc, la tige & les branches, & elles ont des fonctions & des deſtinations toutes autres: elles ſont les premiers organes des plantes; les feuilles ſont auſſi des organes

les plantes, & elles ont des fonctions toutes différentes encore.

On appelle parties organiques des plantes, celles qui, ſuivant la deſtination de la nature, produiſent en elles les effets qui leur ſont propres. Ainſi les premieres parties organiques des plantes ſont les racines. Elles ſont les ſeules qui reçoivent la nourriture immédiatement de la terre. Toutes les autres parties organiques la tiennent d'elles. C'eſt ainſi encore que les feuilles ſont après les racines les parties organiques les plus néceſſaires, & les plus employées pour travailler la ſeve, la préparer, & la communiquer enſuite à tous les yeux, ou boutons.

Ce qu'on appelle organiſation, eſt la diſpoſition des parties faites pour les effets auxquels elles ſont propres. L'œil eſt autrement fabriqué par la nature que l'ouie & l'odorat : de même les racines étant fabriquées par la nature autrement que les feuilles, ont des fonctions, & produiſent des effets tout différens que les feuilles.

Corps organiſé, eſt tout corps vivant ayant toutes les parties, tant internes qu'exter-

nes, propres à lui entretenir la vie & l'action. Les plantes ſont des corps organiſés, comme les nôtres, & qui ont toutes les parties qui leur conviennent pour tout ce qui eſt conforme à leur nature en tout genre.

Les graines & les ſemences de toutes les plantes, de même que tous les œufs des animaux appellés ovipares, volatils & inſectes, ſont des corps organiſés. Jamais nulle graine ne pourroit lever dans terre, ni aucun animal ne pourroit éclorre d'aucun œuf, ſi l'un & l'autre n'avoient vie. On voit dans une graine la plante future; elle y eſt repréſentée en petit, comme le plus grand tableau eſt tout entier dans une mignature. De même le plus grand chêne eſt en raccourci dans un gland. Tous deux, ſavoir, la graine & l'œuf, renferment & contiennent chacun en ſoi un corps organiſé, avec toutes leurs parties appellées intégrantes.

ORIFICE. Il vient d'un mot latin, & veut dire petite bouche, petit trou, petite ouverture, ou bien petite embouchure. Ce terme eſt de la Phyſique, & eſt em-

ployé dans le Jardinage & dans la végétation, pour exprimer toutes les différentes ouvertures qui ſont dans le tiſſu des productions de la terre, & par leſquelles l'air & la ſeve leur ſont communiqués. Il eſt dans les extrêmités des racines quantité de ces ſortes d'ouvertures, ou orifices, par leſquels les ſucs ſont lancés, ou pompés, pour être communiqués dans toute la plante. Ce qu'on appelle pores dans les plantes, ſont autant d'orifices par leſquels les bienfaits de l'air leur ſont diſtribués & répartis.

OSSEUX. Il vient du latin, & il eſt pris de l'Anatomie. Il veut dire qui fait partie de l'os, qui eſt de la nature de l'os, ou qui en a la figure, la reſſemblance, la dureté & les qualités, ou bien encore faiſant les fonctions de l'os, & tenant lieu d'un os.

On appelle racines oſſeuſes celles qui, couvertes d'une peau épaiſſe, ſont plus dures & plus compactes que le bois des branches, & qui imitent la dureté de nos os, ou bien encore celles qui par leur poſition ſont placées & arrangées comme nos

os dans nos membres pour leur servi de soutien. *Voyez* LIGNEUX, RACINES.

OVIPARE, ANIMAUX OVIPARES Mot composé de deux mots latins, qu veulent dire, produisant, engendrant par l moyen d'un œuf. On dit par contraste animaux vivipares ceux qui sont produits immédiatement dans le corps de quelqu'a nimal que ce soit.

Les plantes sont des êtres végétans en même-temps ovipares, qui se reproduisent & multiplient par la voie des graines, qui sont des œufs bien réels, tels que ceux de tous les insectes. Ces derniers c'est le soleil, ou sa chaleur qui les couve & qui les fait éclorre, & ceux-là germent dans terre, & s'élancent au dehors par la chaleur innée, & le feu central de cette même terre, secondée & aidée par celle du soleil.

Il est cette différence entre les animaux ovipares & les plantes, que, quoiqu'elles soient également ovipares, plusieurs d'entr'elles peuvent être régénérées par d'autres voies que par les graines, ou les œufs; savoir, par les marcottes, les boutures &

es rejetons, privileges dont ne peuvent ouir les animaux ovipares.

OUTILS, ou INSTRUMENS DE JARDINAGE. Ce ſont les uſtenſiles propres à opérer dans tout ce qui eſt du reſſort de cette profeſſion.

Trois ſortes d'outils ſervant aux travaux du Jardinage, des gros, des moyens & des petits. Les gros, tels que les diverſes échelles, ſimples & doubles, les bars, les civieres, les brouettes, les arroſoirs, &c. appartiennent d'ordinaire au maître : on les donne par compte au Jardinier qui doit les bien ſoigner. Les outils moyens ; ſavoir, les beches, les rateaux, ratiſſoires, pelle, ſerpe, marteaux, &c. ſont d'ordinaire, & preſque toujours au Jardinier. Enfin les petits outils leur appartiennent également, & tels ſont les diverſes ſerpettes & ſcies à main, le greffoir, &c. Mais parce que les Jardiniers ſont montés au plus mal, & que l'ouvrage n'en va pas mieux, nous avons examiné d'où venoit la faute, & nous avons reconnu qu'elle étoit toute de la part des Couteliers, qui ne furent ſtylés & dreſſés juſqu'ici à fabri-

quer ces ſortes d'outils d'après des regles. En conſéquence, nous avons jugé à propos, pour le bien des uns & des autres, d'établir une réforme quant à ce point. Depuis environ une vingtaine d'années qu'elle eſt établie, il eſt preſqu'incroyable combien a été grand le débit de ces ſortes d'outils de nouvelle invention. Ils ſont repréſentés dans la planche ci-jointe. Il ne faut que les comparer avec ceux faits juſqu'à préſent, pour juger de leur utilité & de leur ſupériorité au-deſſus de ceux des anciens. Voyez comme ces derniers ſont figurés dans M. de la Quintinie, tome 1, partie IV, p. 520. Les ſerpettes ont une lame alongée, de la longueur même du manche, & ne ſont que médiocrement courbées par le bec. Le manche eſt fort court; le reſſort affleurant la garniture du manche, & l'entaille de la lame qui emboîte le reſſort étant également à fleur du manche, comme le tout eſt à tous les couteaux, le cloud rivé de la lame eſt, par une conſéquence néceſſaire, ſur le petit bord du manche, ce qui n'eſt rien moins que ſolide. Au contraire aux ſerpettes de notre

invention

Invention le manche eſt d'un pouce plus long ; le reſſort, au lieu d'être à fleur, eſt plus court au moins d'une ligne ; par conſéquent l'emboîture de la lame deſcend d'une ligne de plus, & le cloud rivé ſe trouve plus bas d'autant, ce qui fait qu'une partie de la lame eſt enfermée dans le manche, & jamais elle ne peut, ni branler, ni ſe caſſer : la longueur de la lame ne faiſant qu'embarraſſer, nous avons tenu la nôtre beaucoup plus courte. Enfin le bec de la lame des anciennes ſerpettes étant tiré fort en long, & étant fort peu courbé, ce qui auſſi empêche qu'on ne puiſſe faire l'ouvrage proprement, commodément & promptement, nous avons jugé à propos de donner aux nôtres beaucoup plus de croiſſant.

Ces ſerpettes de notre invention ſont de quatre ſortes : des groſſes, pour les gros ouvrages, quand on veut travailler dans les haies, les broſſailles & dans les bois : de celle-ci nous ne donnons point de modeles, parce qu'elles ſont d'un uſage peu fréquent dans le Jardinage ; des moyennes pour tous les ouvrages quelconques ; d'au-

tres d'après celles-là, & qu'on nomme demi-ſerpettes, pour les moindres ouvrages ; enfin des petites appellées ſerpillons, qui ſont de la plus grande commodité pour l'ébourgeonnement & le paliſſage, & pour nombre de menues beſognes, comme pour marcotter des œillets, tailler les melons & concombres, &c.

Les greffoirs ſont auſſi fabriqués différemment ; la lame en eſt moins maſſive, & le manche pareillement.

Quant aux ſcies à main, nous avons cru auſſi devoir les rendre plus commodes & portatives que celles de M. de la Quintinie. Voyez le tome 1, IV partie, p. 225. Le manche en eſt rond, & par ſon extrêmité il eſt du double de la groſſeur d'en haut. De plus, ces manches ſont trop courts, & les dents de la ſcie fort groſſes. Les ſcies qui ſont ici figurées ſont tout l'oppoſé. Il en eſt de diverſes ſortes & grandeurs, fermantes & non fermantes, à manches de buis & de corne de cerf : nous préférons ces dernieres, qui ferment à reſſort, à celles de buis fermantes à virole. On peut allonger les lames & les manches d'un pouce de plus. Quoi qu'il en ſoit de

ces ſcies à main, beaucoup plus commodes que les anciennes, néanmoins nous penſons qu'on peut enchérir ſur nous. C'eſt à chacun à s'aviſer à ce ſujet.

Pour les uns & les autres de ces outils, nous n'avons rien trouvé de mieux parmi les Coutelliers de Paris, que le nommé Boſnier, rue des Cinq Diamans, au coin de la rue Ogniart, quartier S. Merri, à l'Aigle d'Or. Sa trempe eſt parfaite. Convenu avec lui que, ſi quelque ſerpette ſe trouvoit pailleuſe, ou graveleuſe, il la reprendroit. Nous avons auſſi fixé, de concert avec lui, les prix ſuivans; les groſſes ſerpettes à 3 livres, les moyennes à 40 ſols, & le reſte à 30 ſols; les grandes ſcies à main de buis à virole à 4 livres & à 5 livres, ſuivant leur force, & les autres moyennes de corne de cerf à 3 livres. Comme nous ne prétendons point favoriſer un ſeul au préjudice d'autrui, il ne tiendra qu'aux autres Coutelliers de Paris & de la Province, d'en faire de ſemblables. Le grand débit qu'en ont fait avant ledit Boſnier quelques Coutelliers, & lui-même, dépoſe en faveur de ces ſortes d'outils. A la priere

dudit Boſnier, nous avons joint ici un modele d'échenilloir, qui n'eſt pas de notre invention.

OUVERT, OUVRIR, terme pris dans ſa ſignification propre. Il ſe dit de tout arbre d'eſpalier, dont les branches, au lieu d'être ſerrées & rapprochées les unes contre les autres, ſont à des diſtances proportionnées, qui, au lieu d'être en forme d'éventails montées perpendiculairement, ſont un peu déverſées & couchées ſur les côtés, formant un V un peu ouvert. *Voyez* BRANCHES, PERPENDICULAIRE.

P

PAILLASSON; c'eſt un aſſemblage de pailles longues de froment, de ſeigle & autres, qu'on arrange les unes près des autres à une certaine épaiſſeur, & qu'on attache enſemble, ſoit avec des ficelles, ſoit avec des oſiers ſur des échalas, ſuivant une longueur & une étendue plus, ou moins grandes, & déterminées quant au beſoin.

Les paillaſſons & les briſe-vents, ainſi que les autres abris, ſont dans le Jardinage, par rapport aux plantes, ce que ſont dans les appartemens les paravents, ainſi appellés, parce qu'ils parent du vent. *Voyez* AUVENT, BRISE-VENT.

PALISSADE vient de l'art Militaire. C'eſt en Jardinage le même, quoique dans un autre ſens. Ce qui, en terme de fortification, eſt un aſſemblage de pieux mis dans terre, pour ſe défendre contre l'ennemi, eſt un aſſemblage d'arbres & d'arbriſſeaux plantés près à près d'un ſeul rang formant une tapiſſerie verdoyante de telles longueurs, hauteur & figure que ce ſoit. Cette paliſſade ſe tond au croiſſant, ou aux ciſeaux.

PALISSER, PALISSAGE ont une ſemblable origine, à cauſe qu'en arrangeant dextrement les rameaux des arbres, chacun ſuivant ſa place naturelle ſur une muraille, ou ſur un treillage, l'arbre forme la figure d'un paliſſage bien ordonné. Quelques-uns diſent paliſſader, mais fort mal.

PALISSAGE eſt l'action d'arranger & d'attacher à un mur, ou à un treillage au

moyen de quoi que ce puiſſe être, avec ordre, & d'après des regles, les diverſes branches & les bourgeons des arbres & des arbriſſeaux.

Le paliſſage à la loque eſt le plus parfait de tous. *Voyez* LOQUE.

PAMPRES, ou RAMEAUX VERDS; c'eſt la même choſe. Le mot de pampres ſe dit de la vigne plus particuliérement que des autres plantes; ce ſont les bourgeons chargés de raiſins.

PANIER a pluſieurs ſignifications dans le Jardinage, & eſt de l'uſage ordinaire, ſuivant lequel, panier vient de pain, ou corbeille dans laquelle on met du pain.

PANIER pour cueillir les légumes & les fruits. On a à Montreuil des eſpeces de mannes longuettes, ayant de fort petits rebords & une anſe dans le milieu; on les y nomme des noguets. Rien de mieux pour cueillir des fruits, même pour cueillir la proviſion des denrées du jardin, les frais n'en ſont pas conſidérables. *Voyez* NOGUETS.

PANIER, *arbres en panier. Voyez* MANNEQUIN.

PARADIS. C'eſt le nom qu'on donne à une petite pomme, dont l'arbre croît peu, qui reſte toujours fort petit, & qui n'a auſſi que des fruits fort menus. On greffe ſur les arbres de cette eſpece toutes ſortes de pommes, qui y deviennent fort groſſes ; mais l'arbre reſte toujours petit, & rapporte promptement & en abondance.

On dit planter ſur franc, quand on plante des pommiers greffés ſur des arbres venus de pepins, ou de boutures, & planter ſur paradis, quand on plante des arbres greffés ſur ces pommiers de pommes appellées pommes de paradis. Enfin greffer ſur doucin, appellé ainſi, parce que l'arbre porte des pommes douces, & que ſur ces pommes douces on greffe diverſes pommes.

PARENCHYME. Mot grec, terme d'Anatomie. Dans cette ſcience, on entend par ce mot une ſubſtance cellulaire contenant un fluide. La rate eſt un parenchyme. Ce mot a lieu par rapport à l'Anatomie des plantes. C'eſt proprement la partie de toute plante & de tout fruit qui répond immédiatement à la peau intérieure des uns &

des autres, & qui eſt un peu plus poreuſe. C'eſt là ce que dans les gros arbres on appelle plus particuliérement l'aubier. Cet aubier eſt un parenchyme à cauſe de ſes parties molles, cellulaires & étendues dans la circonférence de l'arbre & de chaque partie qui le compoſe. Le parenchyme d'une graine, comme d'une amande, par exemple, eſt la partie moins compacte & plus poreuſe qui compoſe les lobes. *Voyez* le Traité d'Anatomie des Plantes par Grewe, célebre Phyſicien Anglois.

PAROIS, terme d'Anatomie. C'eſt toute partie du corps humain qui unit & ſépare tout enſemble. Par exemple, la partie cartilagineuſe intermédiaire du nez qui ſépare les deux narines, s'appelle un parois. Ce mot eſt employé dans ce même ſens par application aux végétaux; ainſi toutes les membranes, les tuniques, qui, dans eux ſervent d'enveloppes aux différentes parties d'eux-mêmes, comme la peau, ſont autant de parois qui ſéparent & conjoignent ces mêmes parties. Parois, ou contours intérieurs des vaiſſeaux contenant quoi que ce ſoit, ſont la même choſe. Ainſi lors du

froid les parois des veines ſe retirent, ils ſe retréciſſent, ils ſe rapprochent; & lors du chaud, quand le ſang abonde, ces mêmes parties prêtent, s'étendent & ſe dilatent. Tels, dans l'ordre de la végétation, les vaiſſeaux lymphatiques des plantes. Conſidérez, lors des grands froids, les plantes des jardins, & au-dehors les bleds & autres, leurs parois ſont tellement rapprochés, qu'à peine les voit-on, & quand le dégel arrive, vous les voyez couvrant la terre, que les uns & les autres tapiſſent d'une riante verdure.

Jadis on ſe ſervoit du terme de parois, pour dire une muraille ſervant à clore & à ſéparer un terrein d'avec celui du voiſin.

PARTICULE veut dire petite partie. On appelle, en Phyſique, particule, tout ce qui échappe & ſe détache de toute matiere d'une façon inſenſible, ou imperceptible. La tranſpiration inſenſible des corps n'eſt autre que l'émanation des diverſes particules de nous-mêmes, qui s'évaporent à tout inſtant. Les odeurs ne ſont autres que des particules émanées des fleurs & de tout ce qui rend des odeurs. Ces particules ſont

réparées en nous par les nourritures & les autres parties ſubſtantielles, & ſe renouvellent continuellement. Quatre perſonnes ſont dans une voiture, dont les glaces ſont fermées, à l'inſtant les glaces ſont ternes. Ces mêmes particules émanent de nous & de tous les animaux vivans, & produiſent dans l'air des traces & des veſtiges de nous-mêmes. C'eſt à ces veſtiges & à ces traces que l'animal, ſymbole de la fidélité, reconnoît ſon maître, & le diſtingue de tout autre.

Lors de la grande ardeur du ſoleil, toutes les plantes ſont lâches, veules, molles, & ce qu'on appelle fanées, parce que les particules humides qui les abreuvoient & les imbiboient, ſont enlevées & évaporées. Qu'il ſurvienne une pluie, d'abord tout eſt réparé, & tous les vuides ſont remplis, au moyen de quoi il ſe fait de leur part un nouvel envoi de ſemblables particules, qui perpétuellement a lieu, plus ou moins, & perpétuellement ſe répare, plus ou moins auſſi; telle en nous la double tranſpiration ſenſible & inſenſible.

PASSER. Ce terme a pluſieurs ſens dans

le Jardinage. On dit entr'autres, paſſer par-deſſus l'ouvrage, quand on fait toutes choſes ſuperficiellement, quand les Jardiniers s'embarraſſent peu ſi l'ouvrage eſt bien, ou mal, pourvu qu'il paroiſſe fait.

PASSÉ ſe dit des fruits trop mûrs, & qui n'ont plus de gout.

PASSER *à la claie ;* c'eſt jetter la terre avec la pelle ſur une claie faite de grand oſier, & qui eſt un peu à claire voie, afin que la terre puiſſe paſſer à travers, & que les pierres reſtent en-deçà au bas de la claie.

Jamais ne planter, ni remuer les terres où il y a des pierres & des cailloux ſans les paſſer à la claie.

Jamais non plus ne paſſer à la claie que de bonne terre ; paſſer de mauvaiſe terre à la claie, comme font quantité de gens, c'eſt perdre ſon temps, ſa peine & ſon argent.

PEAU. C'eſt dans les arbres la même choſe qu'en nous. La peau eſt ce qui couvre nos chairs, nos oſſemens, & tout notre corps à l'extérieur. Dans les plantes, c'eſt ce qui ſert d'enveloppe à toutes les

parties intérieures qui compoſent les plantes. Les racines, les branches, les fleurs, les bourgeons, les feuilles, les fruits & les graines, ont tous des peaux particulieres. *Voyez* SURPEAU.

Les peaux des plantes ont divers uſages, comme les nôtres. C'eſt d'abord pour contenir toutes les parties internes & leur ſervir de robe, d'étui, de fourrure, &c. enſuite pour parer tout ce qui pourroit endommager les parties internes que ces peaux renferment. C'eſt encore pour ſervir à ce qu'on appelle la tranſpiration & la reſpiration. Toutes les peaux des plantes ſont criblées de petits trous imperceptibles comme notre peau, & par ces trous déliés, l'air pénetre, les roſées s'inſinuent, & auſſi l'air en ſort, le ſoleil & l'air en pompent l'humide qui leur eſt rendu par les roſées, ou par l'humidité de la nuit. Toutes ces choſes ont lieu par l'entremiſe des peaux des plantes.

Il n'y a point de peau dans les plantes, ou dans les parties d'elles-mêmes, qui ne ſoit double, comme en nous. Toujours il y a une premiere peau, qui eſt étendue ſur la ſeconde; la premiere eſt toujours

fort mince, à cauſe de quoi on la nomme pellicule, ou petite peau; puis une autre ſur laquelle cette petite peau eſt collée.

Les peaux des arbres ſont différentes de ce qu'on nomme écorce, & non écoſſes. On appelle communément écorce cette partie extérieure des arbres, qui a été peau en ſon temps, & qui, par la ſuite, eſt devenue fendue de toutes parts, & écailleuſe, ou toute par écailles. De ces écailles la nature ſe débarraſſe peu-à-peu, en les pouſſant dehors par parcelles; mais toujours ſous ces écorces écailleuſes, eſt une peau qu'on appelle ſurpeau, autrement dit en Chirurgie épiderme, ou peau de deſſus, puis la peau qui eſt appliquée ſur le bois, ou ſur la partie ſolide de toute autre plante. *Voyez* ÉCORCE.

PÉDICULE, tiré du latin. C'eſt un diminutif de pied, comme qui diroit petit pied. Par ce mot on entend la partie des feuilles, des fruits, des fleurs, des graines, des boutons & des bourgeons qui leur ſert d'attache, où le tout eſt né. Le pédicule d'un fruit eſt l'endroit de la queue par lequel cette queue eſt enchaſſée, ou

encaſtrée dans la branche qui l'a produite. Elle y eſt placée, comme on dit en terme d'art, en queue d'aronde, ou comme un diamant dans ſon chaton.

PELLE, inſtrument du Jardinage, vient du mot de peller, en ce qu'enlevant de deſſus la terre les immondices avec une pelle, on la rend unie comme la peau. C'eſt un outil de bois plat & large, un peu creux dans le milieu, avec deux rebords aux côtés & un manche.

Il eſt des pelles de fer applati, fort mincé, ayant une douille auſſi de fer, & un manche de bois. Elles ſont d'une grande utilité pour enlever la terre meuble. Cette pelle de fer n'eſt point employée dans le Jardinage, mais fort mal à propos, car elle a de grands avantages.

PELLICULE. Mot latin, diminutif de peau, comme qui diroit petite peau. C'eſt une membrane mince & fort déliée qui couvre une autre peau. *Voyez* CUTICULE, ÉPIDERME.

PÉPINIERE. Originairement c'étoit un lieu conſacré à la ſemence des pepins pour y élever des arbres provenans de ces pepins;

mais à préſent c'eſt un endroit où l'on éleve toutes ſortes d'arbres, d'arbriſſeaux & d'arbuſtes fruitiers & non fruitiers. Les meilleures pépinieres ſont celles de Vitry, mais on *arrache*, au lieu de *lever;* au moyen de quoi l'on ne peut avoir de la ſatisfaction des plantations.

Les pépinieres d'Orléans font un grand débit, & l'on y arrache comme ailleurs.

Quant à celles des Chartreux de Paris, c'eſt le même à cet égard. Ces pieux Anachoretes font commerce d'arbres pour le ſeul bien public. On ſait d'eux-mêmes qu'elles leur cauſent plus d'embarras que de profit; autre choſe eſt d'exploiter par ſoi-même, comme font tous les autres Pépiniériſtes, & autre choſe de faire façonner par autrui. Ils ſont trop honnêtes gens pour tromper, mais ils ne ſont pas exempts d'erreur. Ils confondent l'Abricot de Nancy avec ce qu'on appelle *Abricot-Pêche*, qui ſont auſſi différens l'un de l'autre, que l'Abricot commun de tous ceux des autres eſpeces. Il a fallu regreffer en vrais Abricots-Pêches, tous les Abricots de Nancy par eux fournis pour le Roi

Choiſy, ainſi que chez les principaux Seigneurs de la Cour. Nous donnons un Traité des Pépinieres. Nul jardin de certaine grandeur où ne doive être pépiniere convenable.

PÉPINIÉRISTE eſt celui à qui appartient la pépiniere, ou du moins ce qui eſt ſur la terre : c'eſt celui qui la ſeme & la plante, qui en cultive les arbres, & qui en fait commerce.

PERCE-OREILLE, animal long d'environ un demi-pouce, étroit & plat, ayant deux pinces, avec leſquelles il entame, il ronge, il perce & déchiquete les feuilles, & mange les fruits. Il a à l'extrêmité de ſon corps deux petites pointes en forme de croiſſant. Cet animal ſe refugie communément ſous les feuilles dans leſquelles il s'enferme. Là il tend une ſorte de petite toile blanche, il y dépoſe ſes œufs & meurt. Il ſe refugie également dans les creux des murailles, dans les replis des écorces d'arbres, & dans toutes ſortes de recoins. Il n'éclot que lorſqu'il y a de la verdure formée, vers la fin d'Avril. Il eſt des ſecrets infaillibles pour détruire cette peſte des jardins. On tend des cornets de papier, ou des tampons de feuillages

feuillages dans leſquels il ſe refugie. On les ſecoue tous les matins, & même dans le jour; ils tombent, & on les écraſe. Il ne paroît communément que la nuit.

PERCER. Ce mot ſe dit en Jardinage au ſujet des plantes en caiſſe que l'on arroſe. On dit, en parlant des arroſemens qu'on fait aux orangers, qu'on veut arroſer à fond, il faut les baigner & les percer, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que l'eau paſſe à travers les joints de la caiſſe par en bas.

PERPENDICULAIRE, terme de Géométrie. Ce terme a lieu dans le Jardinage, particuliérement par rapport aux branches qui montent droit, ſoit de la tige, ſoit du tronc de l'arbre. On les nomme encore branches verticales. Ces branches dans les arbres dévorent toujours les latérales & les obliques. Jamais il ne faut laiſſer à tous arbres quelconques que des branches obliques & latérales. Obſerver qu'il eſt ici queſtion d'arbres fruitiers en eſpalier & en contre-eſpalier, & non des autres quelconques.

Quant aux branches perpendiculaires qui croiſſent ſur les obliques, comme elles ne

le ſont pas directement, ni primitivement, elles ne peuvent emporter la ſeve, à moins qu'elles ne fuſſent branches gourmandes : alors ſi elles ſont mal placées, on les ſupprime. L'expérience ici, comme dans le reſte, eſt un juge ſans appel. *Voyez* BRANCHES.

PÉTALE, terme de Botanique. On ne ſait pas trop pourquoi l'on a appellé de ce nom les feuilles formant les fleurs. On dit monopétales, polypétales, les fleurs qui n'ont qu'un rang de feuilles, ou celles qui en ont pluſieurs. Ce ſont des variétés de la nature, dont on ne peut rendre raiſon.

PHÉNOMENE. Mot qui vient du grec : il eſt de la Phyſique ; il ſignifie tout ce qui eſt apparent dans la nature, mais dont on ne connoît pas la cauſe, ni le principe.

On appelle communément phénomenes tous les événemens qui s'offrent à nos yeux dans les effets de la nature, ſoit dans l'air & dans le ciel, ſoit ſur la terre, ſoit enfin dans tout ce qui compoſe la matiere univerſelle, & dont on cherche les cauſes particulieres.

Les phénomenes du Jardinage ſont tous les effets de la végétation que bien nous appercevons, mais dont nous ignorons les vrais principes. Cet art offre de toutes parts à nos yeux des phénomenes ſans nombre & à tout inſtant. Le vulgaire du Jardinage, qui en eſt le témoin oculaire, n'en apperçoit quoi que ce ſoit, leſquels les ſavans ne peuvent appercevoir, parce qu'ils ne pratiquent pas.

PHYSIQUE. *Voyez* EXPÉRIMENTALE.

PHYSICIEN, vient du grec. Il veut dire obſervateur de la nature ; tous les Jardiniers devroient être tels, du moins juſqu'à un certain point, & comme le ſont les gens de Montreuil. *Voyez* OPÉRATION, *Voyez ci-après* PRATIQUE.

PIÉ, ou PIED. C'eſt la partie d'en bas de toute plante, celle qui eſt à la ſuperficie de la terre, où eſt la jonction du tronc avec la tige. On dit le pied d'un arbre, un pied de vigne, &c. le pied du mur.

Le mot de pied en Jardinage ſe prend ſouvent pour la plante même. On dit un beau pied d'arbre, un pied de fraiſier, de

chicorée, de cardon, de melon, de concombre, de céleri, un pied d'œillet, de basilic, de girosiée, &c.

PIÉTINER *la terre. Voyez ci-après* TRÉPIGNER.

PINCEMENT, PINCER, c'est arrêter & casser, ou couper par les bouts les bourgeons de la pousse de l'année, quand ils sont à une certaine longueur.

Ce pincement est en usage universellement dans le Jardinage, excepté à Montreuil, & chez toutes les personnes qui font usage de leur raison.

Comme on a trouvé ce pincement établi & pratiqué dans le Jardinage, on a imaginé qu'il ne pouvoit être que bon sans autre examen. Cependant il est la ruine des arbres. Tout ce que disent les partisans de cette opération meurtriere des arbres pour la justifier, n'est qu'un pur radotage enfanté par l'ignorance.

PINCER, c'est, avec l'ongle du pouce & le second doigt, casser l'extrêmité d'un rameau tendre, ou bien, quand le rameau est devenu bois dur, l'éclater par le bout avec les doigts, ou le couper avec la serpette: ainsi font tous les Jardiniers pin-

ceurs au grand détriment des arbres.

Il eſt pourtant des occaſions où l'on pince à Montreuil, mais c'eſt avec diſcernement, ou dans le cas requis : par exemple, lors de la taille, au lieu de faire des coupes aux bourgeons latéraux, ou de côté des arbres en buiſſon, & même de ceux en éventail, ce qui fait d'un arbre un nid de pie; ne faire que pincer & éclater par les bouts, & vous êtes ſûr d'avoir, en peu de temps, des fruits à l'infini; & par après, d'année en année, vous rapprochez tant & plus, ſuivant le beſoin.

Voici encore une occaſion où le pincement a lieu, où même il eſt néceſſaire. Vous voulez dompter un gourmand de milieu, & en faire une branche avantageuſe pour garnir votre milieu. Si vous le laiſſez pouſſer à ſa volonté, il abſorbera toute la ſeve, il appauvrira les autres branches, & ruinera tout votre arbre. Quand donc il a environ deux pieds de long, vous le ravalez & le réduiſez à un pied ſeulement. Alors les yeux au-deſſous du pincement pouſſent pluſieurs bourgeons que vous étendez en paliſſant; & au bout d'un

mois, vous le raccourciſſez encore, en ravalant de nouveau ſur les bourgeons qui ont pouſſé plus bas. C'eſt le cas encore d'un buiſſon que vous voulez former, & qui ne pouſſe qu'une ſeule branche, ou deux branches; vous pincez alors pour faire drageonner. Enfin vous pincez heureuſement & à propos une giroflée & autres ſemblables pour les évaſer, quand, ne pouſſant qu'un jet, elle s'étoileroit. Hors ces cas, & leurs pareils, c'eſt, en Jardinage, un crime énorme de pincer; néanmoins un tel pincement eſt de pratique univerſelle, & même il eſt preſcrit par tous les livres. Tous juſqu'ici, faute de lumieres, faute de phyſique & de réflexion, ſe ſont entendus à détruire ainſi, ou du moins à troubler étrangement l'ordre & le méchaniſme de la nature.

PIOCHE eſt un outil du Jardinage connu de tous. Quelques-uns l'appellent auſſi beſoche. Ils ne different qu'en ce que l'une eſt un outil pointu, en langue de chat, & l'autre eſt camus, applati & large à ſon extrêmité.

PIVOT. Ce terme eſt pris des différens

arts. On dit une porte qui roule ſur ſon pivot, quand elle eſt ſupportée par un morceau de fer, qui eſt perpendiculairement en deſſous. C'eſt d'après cette idée qu'en Jardinage on a appellé pivot, ou racine pivotante, la groſſe racine d'un arbre, laquelle eſt placée immédiatement ſous le tronc, & qui darde en terre.

Tous les Jardiniers ſe ſont accordés juſqu'ici, & s'accordent encore dans la pratique de ſupprimer tout pivot à tout arbre. Qu'on en demande les raiſons, il n'en eſt que de ſi miſérables, qu'elles font pitié. Telle eſt la force du préjugé & de l'ignorance.

La plupart des jeunes arbres ne périſſent que par-là. Il eſt à ce ſujet une obſervation la plus importante, également ignorée par les Phyſiciens & par les Jardiniers; ſavoir, qu'en ſupprimant un pivot, comme le preſcrivent tous les livres du Jardinage, & comme tous les Jardiniers le pratiquent; deux événemens s'enſuivent: le premier, c'eſt le dépériſſement, la langueur, & ſouvent la mortalité de l'arbre: faites une expérience à ce ſujet. Paſſez votre main dans

terre ſous le pivot coupé, & vous trouverez que le tronc qui eſt le réſervoir commun de la ſeve, où toutes les racines reportent, ne peut plus contenir la ſeve, ſe trouvant à jour perpendiculairement endeſſous, & que la terre eſt trempée à cet endroit-là même, comme ſi elle avoit été mouillée exprès, & cela durant un aſſez long temps, juſqu'à ce que, ou l'arbre meure, ou que la plaie guériſſe, quand l'arbre eſt aſſez vigoureux pour ſoutenir cette cruelle opération.

La ſeconde obſervation n'eſt pas moins certaine; ſavoir, qu'à la place du pivot coupé, la nature, quand l'arbre reprend, fait éclorre du tronc un autre pivot, ou des racines pivotantes, équivalentes au pivot récepé. Viſitez tels arbres un an, ou deux ans après, & vous en ſerez convaincu. Ces deux points ſont inconteſtables. Pourquoi donc priver une plante d'une partie eſſentielle d'elle-même, dont la privation lui eſt mortelle, ou que la nature eſt obligée de reproduire? Enfin toutes les plantes imaginables, à l'exception des plantes bulbeuſes & de quelques arbres & ar-

buſtes à racines, qu'on appelle fibreuſes, ont inconteſtablement un pivot; perſil, oſeille, carottes, panais, cardons, raves, choux, chicorées ſauvages, &c. ainſi que tous les arbres des forets plantés par la nature.

Mais voyez tous les arbres des forêts qui croiſſent d'eux-mêmes: ils ont leur pivot; viennent-ils moins bien? Au contraire.

On peut ajouter un troiſieme fait; ſavoir, qu'un arbre qui a ſon pivot, profite plus en trois ou quatre ans, que l'autre en dix. C'eſt encore une épreuve à faire.

Malheureux le Jardinage contre lequel l'homme d'eſprit, comme le ſtupide, conſpirent également; ils ſemblent travailler à l'envi à ſa deſtruction. Tous s'accordent, contre toute vraiſemblance, à ſupprimer le pivot, qui eſt une partie eſſentielle des arbres. Il ne faut point d'effort de génie; il ne faut que du bon ſens pour appercevoir la néceſſité du pivot dans toute plante, puiſque la nature le procrée dans toutes les plantes imaginables, à l'exception des plantes bulbeuſes & à racines fibreuſes, à

qui, par un ordre particulier de cette mere commune des végétaux, il n'eſt point néceſſaire, parce qu'il ne peut y avoir lieu. Parmi ceux des Auteurs modernes conjurés contre les pivots, il en eſt un, fort galant homme d'ailleurs, qui leur en veut juſqu'à la mort. Il appréhende tellement qu'on n'oublie de les proſcrire, qu'en cent endroits de ſes Écrits il en ordonne la ſuppreſſion. Quel acharnement, grand Dieu! mais ſur quoi fondé? Nulle raiſon.

Voulez-vous planter ſans couper le pivot dans un terrain qui n'a point, ou que fort peu de fond? Courbez-le en genouillere, par ce moyen vous ferez de lui une racine horizontale; & quant aux autres racines, qui piquent en en bas comme le pivot, courbez-les de même en genouillere, & alors vous pourrez, à la faveur d'un tel expédient, planter dans un terrain qui n'auroit qu'un pied de bonne terre. Il faut dire à ce ſujet deux choſes qui ſont eſſentielles: 1°. qu'en ce cas il faut arroſer de tels arbres lors des ſéchereſſes: 2°. qu'il faut planter des arbres avec des racines de toute leur longueur, & qu'on puiſſe cour-

ber, ce qui ne ſe peut, quand elles ſont écourtées ſuivant la routine. *Voyez* GENOUILLERE.

PLAN, ou DESSEIN, c'eſt la même choſe ; mot pris de l'Architecture. On dit plan d'un jardin, comme on dit plan d'un bâtiment, d'un château, d'un palais, &c. Afin qu'un jardin puiſſe être bien, il faut qu'il ſoit fait d'après un plan. Rien de plus rare qu'un jardin correct. Preſque tous ſont de pieces & de morceaux, comme on dit, & tous communément aſſez mal aſſortis. A meſure qu'un jardin change de maître, chaque propriétaire veut y mettre du ſien, & les Architectes enchériſſent ſur ce qu'ont fait leurs devanciers.

PLANCHE, en terme de Jardinage, eſt un eſpace de terre que l'on dreſſe d'ordinaire, & qu'on pratique de 4 pieds de large, ſur la longueur du quarré dont elle fait partie. Toujours une planche a à droite & à gauche un ſentier d'un pied de large. On dit dreſſer, former, labourer, border, ſemer, ſarcler, &c. une planche.

PLANCHES à Montreuil ſe dit des planches de bois qu'on met à plat ſur des po-

tençaux de fer le long du chaperon des murs, pour détourner les eaux & les influences malignes de l'air. *Voyez* PAILLASSONS PLATS, ABRI.

PLANISPHERE, terme latin composé, qui eſt pris de la Géographie & de l'Aſtronomie. Il veut dire ſurface plate. Telle eſt la figure qu'on fait prendre aux arbres taillés en maſſifs réguliers. Toujours on les coupe à plat à meſure qu'ils pouſſent. *Voyez* MASSIFS.

PLANT, qui vient du mot de planter, s'entend de pluſieurs manieres.

On dit du plant de laitues, de chicorées, de melons, de concombres. C'eſt, en général, tous les éleves qu'on fait des graines ſemées, pour les replanter enſuite. On dit auſſi du plant d'aſperges, de fraiſiers, &c. lorſqu'il eſt queſtion de les mettre en place.

Le mot de plant ſe prend encore pour la choſe même plantée, ou ſemée, comme quand on dit un plant d'artichaux, un plant de haricots, de groſſes feves, de fraiſiers, framboiſiers, &c. quand les unes & les autres ſont ſur terre.

PLANT *d'arbres*. C'eſt l'aſſemblage de pluſieurs arbres de mêmes, ou de différentes eſpeces, plantés en un même lieu. On dit plant de poiriers, plant de cerifiers, plant d'ormes, ou de tilleuls en quinquonces.

PLANTATION eſt l'action de planter. *Voyez* PLANTER.

PLANTE eſt un terme général, qui comprend toutes les différentes ſortes d'arbres, d'arbriſſeaux, d'arbuſtes, d'herbages, de fleurs, de légumes & autres qui croiſſent, ſoit dans les terres, ſoit dans les jardins, ſoit dans les campagnes & les bois. Il eſt des plantes de tant de diverſes eſpeces, qu'on ne pourroit les nombrer.

Toute plante eſt un corps vivant organiſé venant de graine, ou de bouture, ou de marcotte, ou de rejeton, lequel eſt nourri des ſucs de la terre, ayant des racines, un tronc, une tige, des branches, des feuilles, des yeux, ou boutons, des fleurs, des graines & des fruits, le tout enſemble, ou ſéparement.

PLANTER. C'eſt, après avoir ouvert la terre en largeur & en profondeur convenables, & fait un trou ſuivant les re-

gles, mettre dedans une plante, puis la recouvrir de terre. Rien de plus rare que de trouver un Jardinier qui ſache planter ; cependant les non Jardiniers s'en mêlent auſſi, comme du reſte du Jardinage.

On verra par le détail de l'opération de la plantation, ſi elle eſt ſi aiſée, & les effets de la bonne & de la mauvaiſe plantation. L'on y apprend à planter pour la prompte jouiſſance, & pour ne plus replanter ſans fin, comme juſqu'ici.

Il eſt bien des façons de planter, outre celle ci-deſſus ; ſavoir, en bordure, en rigole, en échiquier, au plantoir, dans des pots, en caiſſe, en mannequin, en rayon, en pépiniere, en motte, en quinquonce, &c.

On dit planter ſur franc, ſur coignaſſier, ſur doucin, ſur paradis. *Voyez* aux différentes lettres dans le préſent Dictionnaire ces différens articles.

Il eſt un proverbe qui dit, *qui plante d'heure* (ou de bonne heure) *gagne un an.* Il eſt un autre proverbe qui dit encore, *qui plante bien en gagne dix.*

PLANTER *un arbre ;* rien de plus aiſé en

apparence. Tous plantent, & croient ſavoir planter : cependant, à bien le prendre, ils ne ſavent que ficher un morceau de bois en terre, qui verdit d'abord, puis rechigne la plupart du temps, & meurt.

De cent arbres, que par ſuppoſition l'on plante, qu'on en faſſe l'obſervation, il y en a, au plus, la moitié qui fait un peu quelque choſe, & l'autre moitié périt peu à peu en moins de dix ans. La preuve gît en fait. Combien d'arbres ne replante-t-on pas chaque année dans tous les jardins ?

Quiconque ſut planter ne replanta jamais, ſi ce n'eſt par des accidens qu'on ne peut prévoir.

PLANTOIR eſt un morceau de bois coudé en forme de béquille, lequel eſt de diverſes grandeur & groſſeur, ſuivant les plantes qu'on veut mettre en terre. Il forme la figure d'un 7, dont la quarre eſt un peu arrondie à ſon coude, & il dégénere en pointe. On appuie deſſus le manche pour faire un trou dans terre, puis on l'en retire, & l'on met ſa plante dans le trou. Les plantoirs pour les buis ſont par en bas applatis des deux côtés & garnis de fer.

PLATE-BANDE. C'eſt un terrain long & étroit, bordé d'un côté ſeulement, ou de tous les deux, lequel eſt deſtiné & employé à des fleurs, ou à de menues plantes. Elles ſont mal nommées préſentement; car l'uſage univerſel eſt de les tenir plus hautes du haut que du bas, ſoit celles des parterres, ſoit celles des murailles. Mais comme ces parties de terre étoient plates dans leur inſtitution, elles ont conſervé leur nom.

PLAIES *des arbres.* Ce mot a la même ſignification pour eux comme à notre égard. C'eſt tout dérangement interne, ou externe en quelque partie d'eux-mêmes, ſoit qu'il y ait rupture entiere & fracture, ſoit qu'il n'y ait ſeulement que déchirement & ce qu'on appelle ſimple léſion, en un mot toute ſolution de continuité dans la partie offenſée.

Deux ſortes de plaies aux arbres & aux plantes: des plaies naturelles venant du vice du ſuc nourricier qui s'épanche, ainſi qu'il arrive aux arbres gommeux, quand la gomme y forme des chancres, ou bien encore par la qualité défectueuſe d'une humeur maligne

maligne dont ce ſuc eſt formé. Ces mêmes plaies ſont accidentelles & forcées, comme celles qui arrivent aux arbres par les grêles, les vents & toutes les cauſes violentes qui caſſent, briſent, détruiſent & arrachent.

Il eſt encore une troiſieme ſorte de plaie aux arbres, leſquelles ſont occaſionnées exprès, & qui ſont artificielles, ſavoir, celles que nous leur faiſons en les taillant, en les greffant, les rapprochant, les récepant, &c.

Toutes ces plaies ſont traitées approchant de même que les nôtres. *Voyez* BANDAGES, MÉDICAMENT.

Il ne faut pas attendre que les plaies ſoient frappées par l'air pour y apporter les remedes; mais les traiter dès leur naiſſance. Il eſt des moyens non-ſeulement de les guérir, mais auſſi d'en prévenir, & de leur en épargner beaucoup.

Indépendamment de l'Écrit ci-devant mentionné, préſenté par ordre du Roi à l'Académie Royale de S. Côme, ſur les plaies des arbres, on donne dans l'Ouvrage pour lequel le préſent Dictionnaire eſt fait,

un Traité des maladies particulieres des arbres, avec les remedes les plus éprouvés, en même-temps que les plus ſimples.

PLOMB, D'A PLOMB ; c'eſt quand quoi que ce ſoit eſt perpendiculaire, ſans être plus d'un côté que d'un autre. Il eſt pris des méchaniques & des arts, Maçonnerie, Charpenterie, Menuiſerie, &c. Un arbre, ſoit en pleine terre, ſoit en caiſſe, doit être toujours ſur ſon à plomb, pourquoi le Jardinier ſoigneux doit y regarder, de peur que l'arbre ne ſe déjette, ni plante quelconque. Les paliſſades doivent être tenues toujours d'à plomb, plutôt un peu à fruit qu'en ſurplomb.

PLOMBER, veut dire s'affaiſſer. La terre remuée ſe plombe & s'affaiſſe d'un pouce par pied : voilà à quoi il faut prendre garde quand on plante, pour que la greffe ne ſoit pas enterrée, & voilà à quoi perſonne ne prend garde : telle eſt la raiſon pour laquelle tant d'arbres infertiles. Leurs greffes ſont enterrées.

POILS. Il eſt quantité de plantes en qui l'on voit des poils, & des formes de duvets répandus en différentes parties d'eux-

mêmes. Ces parties, superflues en apparence, furent placées en eux par la nature pour les mêmes usages & la même fin que ceux qui sont aux corps vivans, & entr'autres, pour la transpiration & l'écoulement de quantité de petites parties insensibles qui s'évaporent par-là. En les examinant au microscope, on les apperçoit creux, à peu près comme sont nos cheveux.

POLYPODE. Mot grec composé, qui veut dire ayant plusieurs pieds. Il est plante, mais étrangere à l'arbre sur lequel il croît contre l'ordre de la nature. Le polypode a des feuilles semblables à celles de la fougere. Il vit de la substance même de l'arbre sur lequel il se forme. Le nombre de ses racines qui s'enfonçent dans l'écorce de l'arbre sur lequel il monte droit, lui a fait donner le nom de plante à plusieurs pieds, ou polypode. Il croît sur l'arbre même d'un suc dégénéré, de même qu'en nous certains corps glanduleux, squirrheux, les loupes, & autres concrétions de chair mollasse & baveuse. Cette plante bâtarde a de grandes propriétés pour la Médecine. Les vieux arbres sont plus sujets

à ces ſortes de corps étrangers que les autres. Les polypodes ſont ſtériles, ne donnant jamais, ni graines, ni fruits; du moins n'en a-t-on point encore apperçus. Ils ſont monſtres dans le genre de la végétation.

POMPER, POMPEMENT. Pris dans l'uſage commun & appliqué dans le même ſens aux racines. On ſuppoſe qu'elles aſpirent les ſucs de la terre, comme les piſtons d'une pompe aſpirent l'eau pour la faire monter juſqu'au tuyau de décharge de la pompe.

Non-ſeulement les racines pompent & aſpirent les ſucs qui leur ſont contigus, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont à l'entour d'elles, mais encore les ſucs éloignés haut & bas & au pourtour. C'eſt ainſi qu'à meſure qu'on tire de l'eau d'une ſource, l'eau lui arrive des lieux circonvoiſins. Pour donner à ce point curieux & intéreſſant de Phyſique, juſqu'ici non traité, une étendue convenable, il faudroit être moins borné qu'on ne l'eſt dans un Dictionnaire, mais voyez au mot SUÇOIR.

PORES, POREUX, POROSITÉ. Le mot de pore pourroit venir de porte. En effet,

ce qu'on appelle *pores* ſont autant d'ouvertures inſenſibles, ou preſqu'inſenſibles à travers leſquelles ſe fait la tranſpiration dans les animaux vivans. Ils ſervent d'écoulement aux humeurs ſuperflues, & d'introduction à l'air. Ces petits points qui ſont à notre peau, ſont autant de pores pour tels uſages. C'eſt le même pour les plantes, toutes ſont criblées de ſemblables ouvertures, pour évacuer leurs humeurs ſuperflues, & recevoir les influences d'en haut.

POREUX, qui a des pores. Il eſt dans les plantes grand nombre de ſujets fort poreux, celles à odeurs fortes, choux, ail, oignon, de même toutes les plantes aromatiques, & les fleurs parfumant les airs.

POROSITÉ, ou la qualité poreuſe plus ou moins grande des corps & des végétaux.

POTAGER. Jardin potager, eſt celui où l'on cultive les plantes qui ſervent pour la cuiſine, & en particulier pour le potage & à la ſoupe, d'où lui vient ce nom.

Un potager bien tenu, proprement, avec ordre, où tous les légumes ſe ſuccédent,

& où la propreté, ainſi que la belle ordonnance régnent de toutes parts, & où foiſonnent en tout temps les légumes de toutes les ſaiſons, vaut bien un parterre de fleurs.

Plantes potageres, ſont celles qu'on fait venir dans ces ſortes de jardins pour ſervir à notre nourriture. Plantes potageres & légumes ſont la même choſe, ainſi que jardin potager, & jardin légumier.

La halle de Paris eſt le plus beau jardin potager de l'Univers, & où l'on a des légumes en tout temps, les plus beaux & à meilleur compte. Mais ſont-ils auſſi ſavoureux venant ſur couches, à plein collier, comme on dit, dans le terreau & à force d'eau, que ceux qui croiſſent dans les terres ſubſtantielles des campagnes ?

Un arpent de jardin potager à loyer fort cher, fait ſouvent vivre toute une famille, & quelquefois un de trois, quatre & cinq, même au-delà, ne peut ſuffire pour une maiſon bourgeoiſe. La raiſon eſt bien ſimple ; l'un travaillant pour ſon compte eſt bien autrement aviſé & clairvoyant que celui qui travaille pour le compte d'autrui. *Oculus*

magiſtri, dit Columelle, *optima ſtercoratio.*

POTS, en Jardinage, ſont de trois ſortes; des pots communs de terre cuite pour y mettre diverſes plantes; d'autres, ſoit de fayance, de toutes grandeurs & de toutes figures, ſoit de cuivre, de fer fondu, &c. pour y mettre des fleurs & des plantes curieuſes; enfin des pots de ſimple ornement appellés vaſes, & qui ſont de toute matiere, leſquels ſont ornés & ſculptés, & dans leſquels on ne met rien.

On dit arbres en pots. Ce ſont d'ordinaire des Paradis, ou des pêchers nains de la petite eſpece, mais dont les pêches ne valent rien. Ne jamais acheter d'arbres, ni de marcottes de vignes en pots, mais bien des fleurs & des arbuſtes.

Pour placer des arbres, ſi petits qu'ils puiſſent être, dans des pots & dans des mannequins, il faut, de toute néceſſité, circoncire toutes les racines qui, comme il a été dit, ſont le premier principe de vie des plantes. En ſuppoſant qu'à la faveur du terreau & des arroſemens, ces arbres reprennent, que peuvent-ils devenir, ſoit quand ces mêmes racines pouſſant, iront

ſe briſer contre le pot, ſoit lorſque, placés dans la terre, ils n'auront plus que des nourritures fortes ? Tel un jeune enfant, dont, à force de chatterie & de friandiſes, on a altéré le tempérament ; au lieu qu'élevé avec bon pain de pâte ferme, il devient robuſte & de bonne conſtitution. Les Fleuriſtes qui font commerce de pareils arbres, ſavent bien à quoi s'en tenir à ce ſujet ; mais quantité de gens veulent être dupes, & en faveur du gain, ils s'y prêtent. Le même eſt, à peu de différence près, au ſujet des mannequins. L'unique façon de planter avantageuſement, c'eſt de planter à nud.

POUDRES SÉMINALES, ou POUSSIERES. Dans le ſyſtême de la diſtinction des deux ſexes dans les plantes, ce ſont elles qui par l'entremiſe de l'air & des vents, operent une conjonction pour ſe féconder réciproquement. Dans le ſyſtême oppoſé elles ſont des menſtrues. Ces poudres ne ſont autres que les odeurs des fleurs. *Voyez* FLEURS, CHATONS.

POUDRETTE. On a donné ce nom au terreau qui ſe forme au bout de deux,

trois, ou quatre années des vuidanges, dont on fait les décharges hors de Paris, de matieres appellées fécales. Ce terreau alors ne ſent plus rien du tout ; mais il eſt fort chaud, & il faut le bien battre, & le mêler avec la terre, ſi l'on le mettoit deſſus, de même qu'on fait à l'égard du terreau ordinaire, comme il ne manqueroit pas de bruler les racines ; ce terreau étant fort ſpiritueux, ſeroit bientôt évaporé, s'il étoit long-temps au grand air. La poudrette ne convient qu'à certaines plantes & aux terres froides, ainſi que la fiente de pigeons. La poudrette entre dans la compoſition de la terre à orangers ; mais il faut qu'elle ſoit employée avec prudence.

POUPÉE, GREFFE EN POUPÉE. On appelle de ce nom toutes les greffes en fente, parce que pour retenir les greffes dans leur place, ainſi que pour empêcher que l'air ne les ſaiſiſſe & ne les deſſeche, pour également empêcher que les pluies, les roſées, les brouillards, n'entrent dans la fente, on applique deſſus de la terre graſſe avec du foin qui ſert à les entourer,

en détrempant le tout dans de l'eau avec du foin. *Voyez* ENTE, GREFFE.

POUSSER. Arbre, ou plante qui pouſſe, eſt celui, ou celle qui produit des rameaux verds, des feuilles, des fleurs, des yeux, ou boutons, des graines & des fruits, ou l'une, ou l'autre de ces choſes. C'eſt encore groſſir, s'étendre & profiter en tout ſens.

POUSSER ſe prend en mauvaiſe part dans le Jardinage, en parlant des arbres qu'on n'a pas aſſez ménagés. Arbre pouſſé & épuiſé, c'eſt la même choſe. On dit arbre pouſſé, comme on dit cheval pouſſé.

On dit encore pouſſer à l'eau, en parlant des herbages & des fleurs, c'eſt-à-dire, les arroſer abondamment, pour qu'ils ne montent pas en graine, & pour les avoir plutôt & plus nourris.

On s'exprime encore d'une autre façon, en diſant faire pouſſer un arbre, ou toute plante, quand, à force de fumer, labourer, biner, ſacler, mouiller, &c. on leur fait faire des progrès.

POUSSE *des arbres.* Ce ſont les jets nouveaux.

PRATICIEN. Jardinier praticien, eſt celui qui exerce le Jardinage. Jardinier ſpéculatif, eſt celui qui, ſans avoir pratiqué, mais qui, à la faveur de quelque teinture ſuperficielle du Jardinage, médite, raiſonne & dogmatiſe, s'ingere même trop ſouvent d'écrire. Combien de ces ſortes de gens, pervertiſſant le Jardinage, inondent cet art par des volumes entaſſés, & qui ne ſont imprimés que par la ſeule démangeaiſon d'écrire : & c'eſt ce que nous ferons voir en analyſant quelques-uns de ces ſortes d'Ecrits dans la ſuite du préſent Ouvrage. On y verra, tant de la part des Jardiniers-Travailleurs qui ont oſé ſe faire Auteurs, que des autres ſimples ſpéculatifs, tous non avoués par la nature, combien d'erreurs groſſieres, de mépriſes, de bévues, de préjugés faux, de mauvais raiſonnemens, de pratiques vicieuſes & meurtrieres pour les plantes quelconques. Il eſt donc queſtion d'une réforme univerſelle, autant dans la façon de penſer, que dans celle d'opérer. Cette réforme elle s'établit depuis nombre d'années, & elle perce en quantité d'endroits, de jour en jour.

Ce mot de praticien a une autre ſignification. Il veut dire un Jardinier ſtudieux, économe, induſtrieux, qui, avec peu de dépenſe, fait beaucoup de bons Ouvrages; un Ouvrier qui, au lieu de tout laiſſer périr, faute de ſoin, faute de veiller ſur chaque choſe, & de raccommoder dans le temps, fait ſon capital de pourvoir à tout.

PRATIQUE eſt toute opération du Jardinage, conformément à des regles à & des principes. On dit la pratique de Montreuil, pour dire la façon de cultiver les plantes uſitée à Montreuil.

PRATIQUE s'entend auſſi des arts & des ſciences, où l'on opere par des exercices corporels, ce qui forme ce qu'on appelle expérience ; ſuivant le dire des bonnes, à force de forger on devient forgeron.

PRATIQUER un art, ou une ſcience, c'eſt exercer l'un, ou l'autre, s'y former, y acquérir des connoiſſances & de l'expérience. On dit pratiquer le Jardinage, comme on dit pratiquer la Médecine & la Chirurgie.

PRIMITIF, PRIMORDIAL. *Voyez* DIRECTION.

PROBLÊME. Mot grec, qui veut dire opinion, point particulier, ſujet, queſtion, propoſition pouvant ſouffrir le pour & le contre, & qu'on peut ſoutenir de part & d'autre.

Dans le Jardinage ce qu'on appelle problême, eſt un événement dans la nature ſur lequel les uns & les autres opinent à leur gré; il fait le ſujet des préſomptions & des ſuppoſitions pour découvrir les ſecrets de la nature. C'eſt un problême continuel & le plus ſurprenant de voir comment la ſeve peut ſe modifier en tant de manieres, dans les racines, la tige, les branches, les feuilles, les fleurs & les fruits; le changement d'un mauvais fruit en un bon par le moyen des greffes, eſt un problême; de même de ſavoir pourquoi la ciguë & l'aconit font mourir, tandis que la laitue bienfaiſante, ou toute autre plante ſalutaire vivifie. Les vapeurs des fruits & des herbages, les nuances & les formes ſi diſſemblables des fleurs, &c. ſont autant de problêmes, & toujours ils donneront lieu à des raiſonnemens & à des ſyſtêmes ſans fin.

PUCERON. C'eſt comme qui diroit une petite puce. C'eſt un inſecte qui s'attache à quantité de plantes, ſur-tout aux feuilles du pêcher, qui les ronge, & qui par là-même, cauſe un préjudice conſidérable à ces arbres. Il èſt des pucerons de toutes eſpeces. Il en eſt qui ſont ſi petits, qu'on ne peut les appercevoir qu'à la faveur de la loupe, ou du microſcope, inſtrumens qui groſſiſſent les objets bien autrement que les lunettes.

L'air eſt plein de ces inſectes & de leurs œufs, comme il eſt rempli de graines de mauvaiſes herbes. Telle eſt la raiſon pour laquelle, après des brouillards, qu'on appelle vermineux, toutes les plantes ſe trouvent couvertes de toutes ſortes d'inſectes que le ſoleil, lors du printemps & en été, fait éclorre en 24 heures.

On dit arbre empuceronné, celui qui eſt attaqué de pucerons. On dit encore épucceronner, comme on dit écheniller, pour dire ôter les pucerons.

Les recettes de drogues, quelles qu'elles puiſſent être, ne font point mourir les pucerons; ou, ſi elles les tuent, elles ne peu-

vent le faire ſans danger pour l'arbre. On ne peut les détruire autrement qu'en les cherchant & les tuant, de même que les vermines humaines & celles des animaux. On donne des moyens ailleurs qu'ici pour y parvenir.

PUNAISE DE JARDINS. Inſecte qui incommode les arbres. Il en eſt de deux ſortes, la grande & la petite eſpece. Ceux de la grande ſont de la largeur d'une groſſe lentille, & ont une odeur infecte. Ces ſortes de punaiſes mangent les fruits tendres, & ſur-tout les pêches. Elles ont des doubles aîles; celles de deſſus ſont comme des écailles ſemblables à celles des hannetons, & en-deſſous d'autres aîles qui ſont repliées, & qui ſont à jour comme des réſeaux. Ces animaux on les détruit en les cherchant & en les écraſant. Il faut s'y prendre lors du ſoleil, qu'ils chériſſent beaucoup. On arrache une feuille, & on a ſoin de les prendre avec; autrement les doigts ſeroient empeſtés par leur odeur abominable. L'autre ſorte de punaiſe de la petite eſpece n'a aucune odeur, mais eſt bien plus à redouter pour les arbres. Ce petit animal,

dont il eſt fait ailleurs par nous la deſcription, ronge les feuilles en-deſſous, & par ſa fiente, noircit & charbonne les feuilles, l'écorce & les fruits, de même que les treillages & la muraille. Il fait des coques d'œufs qu'il répand par-tout & qui pullulent à l'infini. Ces œufs n'écloſent que lorſque la verdure eſt ſuffiſante pour les nourrir, vers le mois d'Avril & de Mai. Si l'on néglige de les détruire, l'arbre s'en trouve fort mal, & trop ſouvent il meurt néceſſairement. Quand on les a laiſſé engrener juſqu'à un certain point, il n'y a pas d'autre moyen, pour s'en débarraſſer, que de laver les arbres, les treillages & la muraille avec de l'eau de ſavon, puis éponger avec de l'eau ſimple. On n'en eſt pas quitte pour une ſeule fois. Il faut recommencer à pluſieurs repriſes d'année en année, à raiſon de ce que, quelque précaution qu'on prenne, il reſte toujours du couvain, qu'on ne peut appercevoir. De plus, il en renaît d'autres. Le temps d'y procéder eſt lorſque les boutons ne ſont pas en mouvement durant l'hiver. De plus, au lieu de frotter du haut en bas, ou horizontalement,

talement, il faut toujours frotter du bas en haut, de peur d'arracher, ou d'endommager les boutons.

Il eſt une troiſieme ſorte de punaiſes qui ſont rouges & de moyenne groſſeur. En Normandie, où elles ſont fort nombreuſes, on les appelie des mazarins. Elles ne laiſſent pas que d'être répandues par-tout ailleurs. Elles vont en bande & déſolent les jardins, dévorent les fruits, criblent les feuilles & les mettent à jour. Au printemps, quand ces animaux attaquent un pêcher, ils rongent toute la verdure naiſſante juſque dans l'écorce même, & font périr l'arbre : comme ils aiment fort la chaleur, ils s'adonnent aux eſpaliers, & ne ſe débandent ailleurs que lors du temps chaud. Le plus grand nombre des Jardiniers qui n'obſervent rien, ne s'apperçoit nullement de tous ces dégâts, les voit d'un œil tranquille, & les laiſſe bonnement faire, ne les ſoupçonnant aucunement ; on les détruit en les écraſant.

Q

QUARRÉ *de jardin.* C'eſt un eſpace particulier du jardin ayant une forme quarrée & des allées au pourtour, qui partagent le jardin & le coupent en différentes pieces. On coupe enſuite & l'on diviſe les quarrés par planches, ayant autour d'elles des ſentiers. Il eſt auſſi des quarrés en une ſeule piece, & uniquement employés à une ſeule ſorte de plante; on dit un quarré de choux, de navets, de pois, &c. Alors ces quarrés on les ſeme à la volée, & on n'y pratique point, ni planches, ni ſentiers; mais il eſt plus propre & plus régulier, ſur-tout dans un jardin qui n'eſt pas immenſe, de partager les quarrés en planches & en ſentiers.

QUEUE ſignifie, dans le Jardinage, toute extrêmité attachée à quelque choſe, ou ce à quoi quelque choſe eſt attachée. On dit la queue d'une feuille, d'une fleur &

d'un fruit ; c'eſt l'attache qui les tient à la branche, ou à la tige.

Il faut bien prendre garde de caſſer la queue des fruits en les cueillant ; ils ne ſont plus, ni de miſe alors ſur la table, ni de garde au fruitier.

La queue des feuilles, des fleurs & des fruits qu'on voit tous les jours, ſans y faire attention, renferme des curioſités dignes d'être remarquées. Elle eſt le canal par lequel les feuilles, les fleurs & les fruits reçoivent la nourriture de la branche, & elle contient quantité de petites parties, qui ſervent également à ſa ſubſiſtance, & à celle des choſes pour leſquelles elle eſt faite, & dont le détail ſeroit ici déplacé.

Les queues des plantes ſont auſſi diverſes que les figures mêmes des plantes.

QUEUE D'ARONDE. Il veut dire queue d'hirondelle, & par corruption queue d'aronde. C'eſt un terme de quantité d'arts. Il a lieu parmi les Menuiſiers, Charpentiers, Serruriers & autres. C'eſt un emboîtement de deux pieces enſemble, encaſtrées de façon que l'entrée ſoit beaucoup plus étroite que le fond. Mais pour pou-

voir loger dans l'entaille cette extrêmité, beaucoup plus large que l'entrée, on l'y introduit par en-deſſus. Cette figure de queue d'aronde ſert à expliquer comment les feuilles des plantes ſont enclavées dans leur peau, comment celles des arbres peuvent tenir contre l'effort de certains grands vents, & comment, lors de leur chute, ces feuilles, en ſe rétréciſſant & en diminuant de volume, ſe détachent de leurs entailles dans la peau, & tombent. Pluſieurs Artiſans diſent encore queue d'hirondelle, quoique l'uſage ſoit queue d'aronde. Cette figure eſt en effet celle de la queue de cet animal, & c'eſt d'après ſa reſſemblance avec elle, qu'elle eſt ainſi appellée dans les différens arts.

QUINCONCES. Mot grec, & non quinconges, comme diſent quelques-uns. Ce ſont des rangées d'arbres en échiquier, & non en échiquiet. Elles préſentent des allées, de quelque côté qu'on les regarde.

La façon de planter la plus univerſelle, eſt de tout planter en échiquier, ce qui eſt une forme de quinconce. Elle eſt fort

avantageuſe pour gagner du terrein, pour faire plus aiſément les labours légers & les ſaclages, ainſi que pour le coup d'œil. C'eſt ainſi qu'on plante & qu'on doit planter tout dans les jardins utiles, & dans ceux de ſimple ornement, à l'exception des plate-bandes, des allées, de plein-bois & des maſſifs.

R

RABAISSER *un arbre.* C'eſt quand il monte trop, le ravaler en le coupant plus bas, ou ſur des bons yeux, ou ſur des branches jeunes & vigoureuſes. On dit encore dans un autre ſens rabaiſſer les branches ſur les côtés quand, au lieu de les placer perpendiculairement aux eſpaliers, ou aux contre-eſpaliers, on les tire de côté, depuis le bas du mur, ou du contre-eſpalier juſques en haut. C'eſt les étaler à la façon dont nous étendons nos bras de toute leur longueur; au lieu qu'en les montant droit, comme on a coutume de faire, on a tou-

jours de fort vilains arbres, preſque pas de fruits, & la muraille eſt toujours dégarnie du bas. *Voyez* EMPORTÉ.

RABOUGRI, terme populaire. Il ſe dit des arbres, de toute plante & des fruits. Ratatiné & racorni ſont la même choſe. C'eſt, en fait d'arbres, celui qui ne fait que rechigner, dont les pouſſes ſont maigres, qui ne donne que des fruits meſquins, dont l'écorce eſt toute raboteuſe, qui, au lieu de profiter, ſemble décroître, un arbre en un mot hideux, vilain à voir.

Ces ſortes d'arbres péchent par le principe, vice d'origine, mauvaiſe plantation, mauvais régime, défaut auſſi quelquefois de la part de la terre.

Le remede eſt d'en mettre un autre à la place, mais en changeant la terre, &c.

Plantes rabougries ſe dit des herbages & des fleurs qui ont les mêmes défauts que les arbres & les fruits rabougris. Les fruits rabougris ſont de petits fruits ratatinés, graveleux en dehors, pleins de boſſes & de creux, pierreux en-dedans, & qui n'ont nulle ſaveur. Le Jardinier eſt le maître d'empêcher les arbres d'avoir de tels fruits,

& ce en mille manieres trop longues à détailler ici.

RACINES, ſont la partie inférieure de toutes plantes, laquelle réſide & eſt cachée toujours en terre. C'eſt cette partie d'elles-mêmes qui toujours eſt formée la premiere dans toutes les ſemences, & qui reçoit, ou qui pompe directement les ſucs de la terre pour les faire paſſer continuellement à tout le reſte des plantes.

Les racines ſont compoſées d'une ſurpeau & d'une peau, & elles ſont criblées de petits trous de toutes parts. Dans toutes eſt un gluant dont il va être donné une légere ébauche.

La deuxiéme peau eſt toujours imbibée de ce gluant, qui eſt un ſuc limonneux & gras, ſervant à faire couler la ſeve, comme dans notre goſier le ſemblable, qui ſert à faire couler les nourritures, ſans quoi elles s'y attacheroient.

Toutes les racines ſont creuſes par les bouts, & ouvertes pour pomper, ou pour recevoir les ſucs de la terre.

Il eſt auſſi dans toutes des eſpaces vuides, des loges, des interſtices, des parois,

qui ſe vuident ſans ceſſe, & qui également à tout moment ſe rempliſſent, de même que nos veines où le ſang paſſe & s'échappe continuellement ; mais qui eſt auſſi ſans ceſſe remplacé par ce même ſang arrivant toujours ſans diſcontinuer.

On range dans quatre claſſes les diverſes racines ; ſavoir, des groſſes, des moyennes, des petites, & le chevelu, deſquelles va être dit un mot.

On dit racines chancies, moiſies, pourries, uſées, épuiſées, brulées par les bouts & chancreuſes. A toutes ces choſes ſont des remedes, mais que nul ne connoît, ou ne pratique. On laiſſe périr quantité d'arbres faute de ſoin, ou de ſavoir pour les panſer.

On appelle racines, quantité de plantes qui ſervent à nous nourrir, telles les panais, navets, carottes, raves, ſalſifis, &c.

Ces quatre ſortes de racines ſont des ligneuſes, ou oſſeuſes, qui ſont ainſi appellées, à cauſe qu'elles tiennent de la nature du bois & de nos os pour la ſolidité. Des demi-ligneuſes, ou demi-oſſeuſes, qui ſont in-

férieures à celles-là. Des fibreuſes, qui ſont des filets creux, plus, ou moins gros & alongés; enfin les chevelues, à cauſe qu'elles ne ſont pas plus groſſes que des cheveux. Ailleurs on traite au long ce ſujet.

Faute d'avoir étudié ſuffiſamment la nature dans les racines, pour connoître leur tiſſu, leur organiſation, leur méchaniſme, leurs fonctions diverſes, leur action & leur jeu, non-ſeulement on ne les a pas aſſez ménagées; mais on a péché griévement à leur égard, la pratique univerſelle étant de les mutiler étrangement. Tous en effet s'accordent en ce point, de n'en laiſſer preſque point en plantant, & nul livre qui ne le preſcrive. Monſieur de la Quintinie, entr'autres, excelle en ce point: il donne des préceptes pour le faire avec art, & il entre, à ce ſujet, dans un détail le plus ample. Quiconque eſt au fait du méchaniſme, tant interne, qu'externe, des racines, & de ce qui compoſe leur tiſſu intérieur, ſe garde bien de les offenſer aucunement; & c'eſt ſur quoi il eſt queſtion d'inſtruire ici par rapport à un point eſſentiel univerſellement ignoré, & qui eſt des

plus curieux, & autant important pour la pratique.

Il n'y a point de plante, ſi petite qu'elle puiſſe être, où ne ſe rencontre néceſſairement dans l'intérieur des racines une couche inhérente d'un muqueux, un gluant, un collant qui tapiſſe les parois du parenchyme. A ce muqueux eſt toujours joint un acide, ou un levain, tel qu'il puiſſe être, lequel eſt propre & particulier à chacune des eſpeces des végétaux; de cet acide l'intérieur de la racine eſt toujours impregné. Ce muqueux ſert d'abord à faciliter, comme a été dit, l'introduction & le paſſage des ſucs de la terre dans les racines, puis dans tout le reſte de la plante, où le ſemblable eſt placé par la nature. C'eſt ainſi que le Créateur a placé dans l'œſophage, ou le goſier de tout être vivant, un glaireux, un limonneux, un gluant, pour l'écoulement des nourritures dans l'eſtomac. Pareil muqueux, & une ſorte de velouté eſt, pour diverſes raiſons, également dans nos viſceres.

L'acide, ou le levain, qui ſemblablement y réſide, ſert à décompoſer les ſucs de la

terre, & à les rendre propres à chaque eſpece de plantes. La ſeve, qui eſt un liquide ſpiritueux compoſé de toutes parties nitreuſes, ſulphureuſes, onctueuſes en même-temps que balſamiques, n'eſt qu'une; quoi que diſe, au contraire, le profâne vulgaire, & même quelques ſavans Cultivateurs. Les uns & les autres prétendent que la terre contient autant de ſucs qu'il y a de plantes différentes, & que la ſeve eſt autant diverſe: nous faiſons voir dans notre Traité de la ſeve, qu'elle n'eſt qu'une. C'eſt à la faveur de ce levain, ainſi que par le moyen des moules intérieurs & des calibres où eſt le muqueux que cette ſeve acquiert tant de formes diverſes, de configurations ſi variées, de qualités & de propriétés particulieres; & telle eſt la raiſon, du moins la plus apparente, pour laquelle la ciguë donne la mort, tandis que la laitue vivifie. Ainſi dans les animaux les nourritures, quoique les mêmes, ſont modifiées diverſement. C'eſt en conſéquence auſſi qu'une greffe appliquée ſur un arbre, laquelle ne vit que de la ſubſtance du ſauvageon, porte des feuilles, des fleurs & des

fruits tout autres qu'auparavant, à raiſon du changement d'organes travaillant tout différemment la ſeve.

Ce muqueux, qui eſt dans le parenchyme des racines, qui s'étend, & qui ſe communique à toute la plante, produit conjointement avec le levain, & auſſi par le moyen des organes, la diverſité de forme & de gout dans les feuilles, les fleurs & les fruits. Enfin les eaux minérales & autres contractant des qualités ferrugineuſes, & diverſes autres, ſuivant les veines de terres par leſquelles elles paſſent, peuvent donner un grand jour à ce problême. On peut, ſans recourir à des expériences fictives avec le vinaigre, l'eau-forte, & l'application de toutes matieres corroſives, s'aſſurer du vrai en diſſéquant, & en mettant dans ſa bouche, ou en décompoſant des morceaux de ſes racines. Ce muqueux s'apperçoit plus particuliérement dans les racines fibreuſes, en les froiſſant & les briſant dans les doigts.

De tout ce que deſſus que conclure ? Une foule de conſéquences, qui nous meneroient trop loin ; mais en deux mots, qu'il faut reſpecter les racines, & en mieux

uſer envers elles, qu'on n'a fait juſqu'ici : enfin, qu'il en coute prodigieuſement à la nature pour réparer tous les dommages qui lui ſont faits par la mutilation & le retranchement des racines, dont on dérange, & dont on détruit l'organiſation & le méchaniſme, tant interne qu'externe. *Voyez* SUÇOIR.

RACORNI, vient du mot de corne, qui, quand elle ſent la chaleur, ou le feu, ſe replie, ſe reſſerre ; dont alors les parties ſe rapprochent les unes des autres, compoſant un moindre volume, & rempliſſant un moindre eſpace ; ou bien quand, étant à l'humidité, elle ſe gonfle & ſe déjette. Ainſi le cuir, le parchemin & autres, éprouvent le ſemblable, à l'occaſion de ces deux contraires. C'eſt dans le premier ſens qu'en Jardinage on dit de la peau d'un arbre, d'un fruit, d'un légume qu'ils ſont racornis, quand ils ſe fanent, ſe rident, & lorſque cette peau n'eſt point bandée, comme elle doit l'être, bouffie & rebondie. C'eſt ſigne de dépériſſement. Un Jardinier intelligent aimant ſes plantes, n'attend pas que les choſes en viennent là : il

prévient le mal, ou il y remédie, & en cherche la cauſe. On donne en ſon lieu tous enſeignemens à cet égard.

RACORNISSEMENT n'eſt autre que comme deſſus, un flétriſſement des parties & une ſorte de rétraction ſur elles-mêmes, un rétréciſſement. *Voyez* CRISPATION.

RADICAL, HUMIDE RADICAL, il vient du latin, & veut dire principe d'humidité. On le dit particuliérement de la terre : ſi ce principe tariſſoit, c'en ſeroit fait de toute plante ; & lorſque cet humide radical eſt altéré, ces mêmes plantes ont beaucoup à ſouffrir, ſi les arroſemens n'y ſuppléent.

RAFRAICHIR les racines des arbres & des plantes avant que de les mettre en terre, ce n'eſt pas les écourter, comme font tous les Jardiniers, qui les réduiſent preſque à rien ; mais c'eſt ôter ſeulement à l'épaiſſeur d'un ſou neuf l'extrêmité, qui eſt un peu gercée, ou fanée, ou bien auxquelles il ſe trouve de petits lambeaux par les bouts. *Voyez* HABILLER.

RAGRÉER. *Voyez* RAFRAÎCHIR, RÉPARER.

RAJEUNIR *un arbre ;* c'eſt le tailler uniquement ſur les branches de la nouvelle pouſſe, & ſupprimer la plus grande partie du vieux bois. Cette opération doit être faite avec toutes les précautions & les conditions requiſes, & toujours en employant l'onguent S. Fiacre ſur les plaies ſérieuſes.

RAMEAU. *Voyez* BOURGEON.

RAMIFICATION. Ce mot eſt compoſé du terme de rameau & du verbe faire, comme qui diroit, fait de différens rameaux.

On appelle ramifications dans les plantes les diverſes diſtributions des rameaux, ou branches moindres qui tirent leur origine de rameaux plus gros. C'eſt ainſi qu'à nos veines on apperçoit quantité de ramuſcules, ou petits rameaux dérivant des groſſes.

RAMIFICATIONS DES FEUILLES. Ce ſont certains filets qu'à travers les feuilles on apperçoit dans leur intérieur, & qui ſur le plat de ces mêmes feuilles ſont ras & unis,

mais ſaillans & raboteux au revers. C'eſt par-là que la ſeve leur arrive, & eſt diſperſée dans toute la capacité de la feuille, pour y être cuite & digérée par l'air qui les frappe, & tamiſée dans tous leurs contours & leurs circuits faits en forme de labyrinthes.

RAMPANT, PLANTES RAMPANTES. Ce ſont celles qui, étant extrêmement tendres, creuſes en dedans, & remplies d'une humeur ſéreuſe, ne peuvent ſupporter d'être attachées à quoi que ce ſoit, & ſont répandues à plat ſur terre, où elles s'étendent au loin, chacune ſuivant leur capacité. Tels les melons, les concombres, les citrouilles, les courges & autres. Il eſt quantité d'autres plantes également rampantes, comme ſont la plupart des légumes, perſil, oſeille, épinards, pourpier. Il eſt des plantes ſarmenteuſes, telles que la vigne & ſes ſemblables, qui rampent également ſur terre; mais à qui il faut des ſupports, ou à qui la nature a accordé des griffes pour s'attacher, ou des grapins, tels le lierre, la vigne-vierge & autres. Il eſt auſſi de ces ſortes de plantes rampantes à qui

cette

cette même nature a donné la faculté de s'entortiller autour de tout ce qu'elles rencontrent, ou ſpiralement, tels que les pois, les haricots, les lizerons, &c.

RAMUSCULE, diminutif de rameau, & qui veut dire petit rameau. Ce ſont dans les feuilles les diviſions de ces filets qui ſortent des plus gros, & dans les racines, ce ſont les petites qui ſortent des moyennes à différens étages.

RAPPELLER *un arbre*, eſt un terme nouveau; mais inventé avec jugement, & employé à Montreuil avec autant de diſcernement. Rappeller s'entend des arbres qui, après avoir été quelque temps laiſſés un peu à eux-mêmes juſqu'à un certain point, à cauſe de leur trop de vigueur, ſont, par la ſuite, tenus un peu plus de court. On les rappelle alors; c'eſt-à-dire, on les ſoulage à la taille, on les rapproche un peu, on les rabat & on les décharge.

RAPPROCHEMENT, RAPPROCHER, ſe dit des arbres & des paliſſades. Le rapprochement des arbres a lieu, quand les arbres s'étant trop allongés du haut & des côtés ſont dépouillés du bas & du milieu;

alors on eſt obligé de les tailler plus bas pour les regarnir. Mais ce rapprochement ſe fait par gradation, un peu dans une année, & un peu dans une autre, en 3, 4, 5, ou 6 ans; & voilà ce qui n'eſt rien moins qu'entendu dans le Jardinage.

On ne ſait que tout ſabrer d'abord, étriper, ébotter, réceper, étronçonner, tout abattre, voilà ce qu'on entend au mieux; mais ménager de bon bois pour ſe reprendre deſſus, ravaler adroitement, peu-à-peu, d'année en année, pour ne pas tout-à-coup épuiſer un arbre, à force de lui faire des plaies graves, où ſouvent les chancres & la gangrene gagnent & carient les arbres. S'attacher à tirer avantage de certaines pouſſes heureuſes, inattendues & capables de renouveller tout l'arbre; lui donner le temps de ſe remettre, le remonter avec de bons engrais, quand il y a lieu de tout eſpérer encore d'un arbre vif d'ailleurs; enfin ſe retourner habilement de diverſes façons pour ſauver un arbre en qui eſt encore de la reſſource; voilà ce qu'on ignore. L'on a plutôt fait d'arracher & de planter. Mais ce nouvel arbre combien durera-t-il?

Après peu d'années un pareil ſort l'attend, qui n'eſt que la ſuite d'un traitement ſemblable à celui de ſon prédéceſſeur. C'eſt ainſi qu'on ne jouit point en dépenſant gros, en perdant beaucoup de temps, & toujours l'on n'a rien en comparaiſon de ce qu'on pourroit & devroit avoir.

RAPPROCHER une paliſſade de charmille, d'ormille, d'érables, de tilleuls, &c. C'eſt quand, au bout d'un certain nombre d'années qu'elle s'eſt trop allongée & éclaircie, on la coupe tout près du vieux bois pour lui faire pouſſer de nouveaux ſcions.

RAT dans les Jardins. Moyen de s'en délivrer. *Voyez* TAUPES.

RATATINÉ. *Voyez* RABOUGRI, RACORNI.

RATEAU, RATELER, RATISSER, RATISSOIRE, termes d'uſage dans le Jardinage, pour ſignifier des outils de cet art, & l'action de travailler avec.

RATEAU eſt un outil de bois où ſont des dents de fer, avec un long manche, pour attirer à ſoi les immondices du Jardin, les amaſſer pour les enlever.

RATELER, c'eſt avec le rateau faire ce que deſſus.

RATISSER, c'eſt avec la ratiſſoire gratter le deſſus de la terre pour ôter les mauvaiſes herbes, & les enlever par le moyen du rateau.

RATISSOIRE eſt un inſtrument de fer plat replié, long d'environ un pied & étroit, ayant une douille & un long manche de bois.

Il eſt une autre ratiſſoire qu'on appelle à pouſſer, & dont le fer eſt à plat, & l'on pouſſe en avant pour écrouter la terre; au lieu qu'avec celle ci-deſſus on fait en tirant à ſoi.

RAVALEMENT, RAVALER. Ce terme eſt pris de la Maçonnerie. Dans cet art on appelle ravaler un bâtiment, quand en s'y prenant du haut, on fait un nouvel enduit en allant toujours juſqu'en bas. Le même ſe pratique dans le Jardinage, quand un arbre eſt emporté, & qu'on le rabat ſur les branches inférieures. *Voyez* RABAISSER, RAJEUNIR, RAPPELLER & RAPPROCHER.

RAYON. Semer & planter par rayons.

Rayon, ou petite raie, c'eſt la même choſe. On dit rayon d'aſperges, de vigne, &c. *Voyez* TALUS.

Semer par rayons, c'eſt, après avoir fait avec un traçoir une raie ſur terre au cordeau, y répandre de la ſemence, ou des graines, & les couvrir de terre.

Planter en rayons ſe dit de la vigne & des aſperges plus particuliérement. Voici l'uſage commun. On fait au cordeau une fouille d'un, ou de deux pieds de profondeur, ſur autant, ou environ de large, & on laiſſe un entre-deux de terre de ſemblable grandeur, ſur lequel on jette la terre de la fouille, & l'on plante dans ce fond ainſi creuſé, puis d'année en année on prend de la terre de cet entre-deux pour rechauſſer toujours le plant, juſqu'à ce que le fond ſoit rempli, & que tout ſoit de niveau. Tel eſt l'uſage ordinaire. Quoiqu'il ne ſoit point blâmable en lui-même, cependant on peut le perfectionner de la façon qui ſuit. Au lieu de deux pieds d'un rayon à l'autre & d'un ados ſemblable, en donner quatre; par conſéquent chaque planche & chaque rayon auront quatre

pieds. Alors il y aura beaucoup moins d'ombre que de la part des ados, ſi durs, & ſi près l'un de l'autre, à deux pieds de diſtance ſeulement : les plantes par conſéquent recevront plus amplement tous les bienfaits de l'air. Il ſera loiſible en outre d'eſpacer davantage ſon plant, qui aura plus de nourriture. Enfin combien de facilités pour les labours & pour placer les engrais, ainſi que pour tout le travail ? Il eſt encore d'autres avantages qui ne ſont point à comparer à ceux de l'uſage commun. On peut en eſſayer. Tout ce que deſſus eſt d'après l'expérience.

RAYONNER. C'eſt tirer & marquer avec un outil des raies ſur la terre, & la creuſer enſuite, ſuivant ce qu'on veut y planter. On dit rayonner pour planter des aſperges & de la vigne, &c.

RAYS, terme uſité à Montreuil, & inconnu par-tout ailleurs. Ce ſont les rayons des vieilles roues de caroſſes que des gens achetent à Paris, pour déchirer & mettre en piece. Les gens de Montreuil achetent ces rayons pour les faire ſceller au haut de leurs murailles en ſaillie, & deſſus ils po-

ſent des paillaſſons plats, comme a été dit. *Voyez* PAILLASSONS.

Pourquoi plutôt ces rays, ou rayons de roues que d'autres bois, comme pluſieurs en ont ? C'eſt par rapport aux diverſes couches de vermillon en huile qui les garantit de la pourriture.

REBOTTÉ, terme de Pépiniériſte. On appelle un arbre rebotté, celui que le Pépiniériſte n'a pu vendre, & qu'il a coupé tout près de ſa greffe. Il pouſſe un, ou deux jets, qui reſſemblent beaucoup aux jets des greffes ; mais ces arbres ainſi rebottés, à cauſe de ces deux plaies, ſi proches l'une de l'autre ; ſavoir, celle de la greffe de l'année précédente, & celle du rebottement faite tout près de celle-là en dernier lieu, ſont fort riſquables. Cependant il en eſt qui ne laiſſent pas que de bien faire : mais cela eſt plus rare que le contraire. Beaucoup de Jardiniers, qui ne s'y connoiſſent point, ou qui n'y regardent pas, prennent de ces arbres rebottés, & ſont fort ſouvent trompés. Le rebottement n'a lieu que par rapport au pêcher, qui, quand on le laiſſe ſans le rabattre, ſe dégarnit du bas, & n'eſt

plus de défaite ; ce qui n'arrive point aux autres arbres qui percent du bas, au lieu que rarement le pêcher.

RÉCEPER vient du latin, & veut dire couper une ſeconde fois. C'eſt un arbre déja rebaiſſé qu'on rabat plus bas encore, parce qu'il ne s'eſt pas remis. *Voyez* EBOTTER & ÉTRIPER.

RECHIGNER. On entend par rechigner être de mauvaiſe humeur, chagrin, triſte, bourru, mélancolique, & l'on dit par comparaiſon qu'un arbre rechigne quand il fait mauvaiſe figure dans le jardin, ſoit pour avoir été mal planté avec les racines écourtées & mutilées, comme auſſi pour être trop avant dans terre, ſoit pour être charpenté continuellement, & privé de ſes rameaux, qu'on ôte, ou qu'on pince & repince, qu'on racourcit ſans fin, & qu'on tourmente en toutes manieres, ſoit pour être dans un terrein déſavantageux, &c. *Voyez* RABOUGRI.

RÉCHAUF, RÉCHAUFFER, ſe dit des couches. On appelle réchauf du fumier de cheval, ou de mulet ſortant de deſſous l'animal, lequel on place tout autour d'une

couche à l'épaiſſeur d'un pied, quand la couche commence à ſe refroidir.

Si l'on fabriquoit les couches, comme il eſt preſcrit à l'article des couches dans le préſent Dictionnaire, on ne ſeroit pas dans la néceſſité de réchauffer après coup, ni auſſi ſouvent qu'on le fait. Il eſt hors de doute que les couches tiendroient leur chaleur le double du temps ordinaire.

On peche aſſez communément dans le Jardinage au ſujet des réchaufs. On attend ordinairement que la couche ſoit preſque froide pour appliquer le réchauf; de plus on met la plupart du temps le réchauf de niveau avec ſa ſuperficie, au lieu de l'exhauſſer au moins de 6 pouces de plus: en outre il faudroit qu'il fût bien ſoudé, battu & piétiné; en ſus encore il ſeroit queſtion d'avoir toujours une ſeconde couche toute prête, & lorſque la précédente commenceroit à ſe ralentir, on tranſporteroit ſon plant ſur la nouvelle faite; bien entendu qu'on n'arracheroit point, & qu'on ne tireroit pas hors de terre de quelque façon que ce puiſſe être le plant; mais qu'uſant de petits pots à baſilic, on les tranſporte-

roit tout brandi ſur la nouvelle couche, & qu'on enfonceroit juſqu'au rebord, comme ils étoient. Enfin en ſuppoſant une terre factice pour ſubſtituer au terreau, qui eſt extrêmement poreux, & qui par conſéquent ſe refroidit auſſi aiſément qu'il s'échauffe, la couche conſerveroit bien plus long-temps encore ſa chaleur avec cette terre plus compacte & plus ſerrée, compoſée d'ailleurs de tous ingrédiens propres à s'échauffer ſuffiſamment, ſans trop s'enflammer.

Ce qui eſt propoſé ici, tant pour les réchaufs que pour les couches, n'empêcheroit pas que pour les ſalades de primeur, on ne pratiquât, comme on a fait juſqu'ici, en laiſſant ſon plant à demeure ſous chaque cloche ; mais il faudroit remonter & renforcer le terreau en lui donnant plus de corps. *Voyez* COUCHE, TERRE FACTICE.

Tout ce que deſſus, ainſi que ce qui eſt dit à l'article des couches, ne préjudicie en rien aux chaſſis ; ſeulement il y faudroit ſubſtituer au terreau la terre factice. Ceci

eſt tellement d'importance, qu'on ne peut trop le rebattre, ni inſiſter deſſus.

RÉCHAUFFER *des aſperges*. On pourroit s'y prendre autrement qu'on ne fait pour réchauffer des aſperges. Elles ſont communément maigres, petites, courtes & toutes blanches, filandreuſes, ſouvent ameres, ou ſans gout. On les leve de terre, & on les met dans le terreau, ſoit ſous chaſſis, ſoit ſur couches chaudes. Le terreau eſt trop veule pour leur donner de la qualité. De plus ces aſperges qu'on réchauffe ainſi, ont d'ordinaire été cueillies l'année même, par conſéquent elles ne peuvent être valeureuſes : enfin la plupart du temps ces aſperges qu'on réchauffe ſont de vieux plants uſés qu'on veut détruire, & qui ſont invalides.

Voici donc comme il faudroit s'y prendre. Au lieu de déplanter, ce qui altere & affoiblit la plante, il faut réchauffer en place ; faire pour cet effet aux deux côtés d'un rayon d'aſperges de 5 à 6 ans dans ſa pleine vigueur, deux tranchées d'un pied & demi de large, & d'autant de profondeur. Là mettre du fumier chaud que l'on

piétine tant & plus pour qu'il tienne ſa chaleur, & l'exhauſſer de chaque côté de 6 bons pouces de plus que la terre du rayon. Couvrir le rayon avec de la grande paille qui n'ait pas été ſous les chevaux, laquelle on briſe, ou de la grande litiere, qui ait été long-temps à l'air depuis qu'on l'a tirée de deſſous les chevaux, & qui par conſéquent n'ait point de gout. Si l'on a des chaſſis en commandement, on porte un, ou pluſieurs chaſſis ſucceſſivement ſur le rayon, & l'on pouſſe plus, ou moins pour accélérer, ou retarder, ſuivant le beſoin. Sur cette grande paille briſée, ou ſur la litiere, on met une épaiſſeur de 8, ou 9 pouces de fumier chaud, & par-deſſus des paillaſſons pour parer contre les humidités.

De temps à autre on leve le tout quand le froid n'eſt pas grand pour faire brunir & verdir les aſperges, puis on recouvre. Si les gelées ſont fortes, on ſe tient coi, & lorſqu'il eſt un rayon d'un beau ſoleil, on en profite. On ne réchauffe pas tout à la fois, mais ſucceſſivement; faire à cet égard, ſavoir pour couvrir & découvrir, le mê-

me que pour les plants d'artichauts.

On obſerve de ne pas cueillir l'année même les rayons d'aſperges que l'on deſtine pour réchauffer, & on les laiſſe auſſi l'année d'après ſans les cueillir, &, par conſéquent, on peut, de deux années l'une, réchauffer alternativement les mêmes rayons.

Ces aſperges, qui ont été réchauffées, on les reſtaure pour les remettre de leur fatigue, avec fumier bien conſommé; on ôte la grande litiere qu'on a miſe deſſus & le fumier des réchaufs, & on remet la terre qu'on avoit ôtée.

Ne point laiſſer de lacunes; & ſi quelqu'aſperge vient à manquer, la remplacer par une autre, qu'on leve avec toutes ſes racines à un bout de rayon qui eſt ſacrifié pour ce ſujet.

Sur tout ce que deſſus, on peut enchérir & perfectionner. On ômet ici beaucoup de menus détails auxquels on peut ſuppléer; mais voilà le principal.

D'après cette pratique, on a des aſperges, à peu de différence près, auſſi groſ-

ſes, auſſi belles & auſſi ſavoureuſes que dans la ſaiſon.

Tout ce qui eſt ici preſcrit eſt dans un ſens moins embarraſſant, qu'en déplantant & en tranſportant ſur couches, ou ſous chaſſis, & eſt bien plus ſimple & plus naturel. Le tout à commencer vers la fin d'Octobre, & continuer juſqu'au printemps. Renouveller les réchaufs en cas de beſoin. Nous convenons que le tout eſt plus couteux que ſuivant la façon ordinaire. Mais qui ſont ceux qui mangent d'un tel mêts? ſi ce n'eſt les oppulens curieux, à qui rien ne coute pour ſe ſatisfaire. Quoi qu'il en ſoit, il vaut mieux patienter pour avoir chaque choſe en ſon temps.

RECOQUILLÉ, & non pas RECROQUEBILLÉ. Recoquillé veut dire, en parlant des feuilles, qui eſt replié en forme de coquilles : c'eſt ce qui arrive au printemps, quand les temps ſont contraires. *Voyez* CLOQUÉ.

REGREFFER veut dire greffer un arbre qui l'a déja été, parce que ſon fruit n'eſt pas bon, ou pour toute autre raiſon.

Quiconque veut avoir des fruits monſtrueux, n'a qu'à greffer tous les ans un même arbre ſur la pouſſe de la nouvelle greffe, en changeant toujours d'eſpece de greffes; & au bout de 9, 10, 11, ou 12 ans, les fruits qui viendront ſur la derniere greffe ſeront ſurprenans. L'expérience juſtifie ce point. Elle en a été faite plus d'une fois, & ſpécialement par l'Auteur du préſent Dictionnaire juſqu'à neuf fois, & en dernier, il a eu des fruits monſtrueux.

REMEDES quant aux plantes. *Voyez* MÉDICAMENT.

REMONTER DES TERRES, TERRES REMONTÉES. Ce ſont celles qui, dépourvues de ſubſtance, ſoit par leur nature, ſoit pour avoir trop porté, ſont renouvellées par d'autres terres qu'on y rapporte, ou par abondance de fumier qu'on a mêlés avec elles, ſoit avec force terreau gras.

RENOUVELLER. *Voyez* RAJEUNIR.

RÉPARER, terme de Jardinage. C'eſt, lorſqu'on a ſcié quelque branche, unir la plaie en ôtant avec le tranchant de la ſerpette toutes les bavures, les eſpeces d'eſ-

quilles, les petits lambeaux de l'écorce occaſionnés par les dents de la ſcie. C'eſt à quoi il ne faut pas manquer ; autrement la plaie ne ſe recouvriroit point, le bois ſécheroit, & il s'y feroit un chancre. Surtout emplâtre d'onguent S. Fiacre.

REPLANTER veut dire planter une ſeconde fois, ſoit un arbre à la place d'un autre, ſoit un arbre qu'on tranſporte d'une place dans une autre. Quiconque plante bien, & ſuivant une méthode, eſt bien ſûr de ne point replanter. Ne devroit-on pas être las de replanter ſans fin, comme ſans jouir ? Que de temps perdu !

RÉSERVE, BRANCHE DE RÉSERVE. *Voyez* BRANCHE.

RESSORT. *Voyez* ÉLASTICITÉ.

REVERS DES FEUILLES, ou leur ENVERS. C'eſt cette partie plate d'elles-mêmes qui eſt en-deſſous. Toujours le revers, ou l'envers des feuilles eſt différent du deſſus. La nature a ſes raiſons dans ces ſortes de diſſemblances dans un même ſujet, & dont ailleurs on rend raiſon.

RIDES. *Voyez* ANNEAUX.

RIGOLE, RIGOLER, terme de Jardinage.

nage. Rigole, ou petit creux tiré en long. Par rigole, on entend une fouille étroite faite dans la terre pour y mettre des semences, ou de menues plantes. Il eſt quantité de graines & de plantes qu'on ſeme & qu'on met dans des rigoles, comme l'oſeille, le perſil, le cerfeuil, les laitues à couteau, &c. Il eſt auſſi des groſſes ſemences que pareillement on met dans des rigoles, telles les pois, la poirée, la chircorée ſauvage & autre. Le même eſt pour quantité de plantes & de fleurs qu'on met en bordures par rigoles; les fraiſiers, par exemple, dont nous avons donné un Traité.

RIGOLER, c'eſt faire de ces tranchées étroites, ou fouiller des terres pour y mettre certaines plantes qu'on veut faire blanchir dans la terre, comme le céleri, que dans la ſuite on butte, & autres plantes.

RIGOLER pour faire écouler les eaux; c'eſt faire de petites tranchées en forme d'orniere, pour diriger les eaux dehors. Il eſt auſſi des rigoles faites avec des gouttieres pour porter les eaux d'un quartier du Jar-

din dans un autre, comme en ont la plupart des Maraîchers autour de Paris.

ROBE, *fruits à robe.* Ce ſont tous ceux qui ont, à l'extérieur, une ſorte de ſurtout en forme d'écorce, dans lequel eſt enchaſſé le fruit. Tels les avelines, les noiſettes & le gland.

ROGNER. *Voyez* ARRÉTER, PINCER.

ROUILLE eſt une maladie des arbres & des autres plantes. Elle eſt appellée ainſi à cauſe des taches livides de la couleur de la rouille du fer qui les prend. Cette maladie, qui vient de bien des cauſes, fait grand tort aux plantes. Il eſt des remedes pour la guérir, quand elle n'a point fait trop de progrès. Les arroſemens faits avec des eaux trop dures & trop crues de puits fort profonds, & qui ſont trop froides, ou bien qui ont paſſé à travers des bancs de pierre tendre, font rouiller & périr quantité de plantes, les melons, entr'autres, & les concombres, le céleri, comme auſſi quantité de plantes tendres & délicates. Les humidités froides produiſent le même effet: les pluies démeſurées encore.

Arroſer en plein midi les plantes tendres ſur les feuilles, occaſionne la rouille. Le contraſte du chaud & du froid produit dans les plantes les mêmes effets qu'en nous, lorſqu'excédés de la chaleur, nous allons dans un lieu froid, où nous buvons alors très-frais. Telle eſt la cauſe la plus ordinaire de la rouille des plantes.

La rouille eſt préjudiciable aux plantes, en ce qu'elle attaque leurs feuilles, qui ſont les ouvrieres de la ſeve, & qui lui ſervent de cribles & de tamis; une plante rouillée ceſſe de profiter, elle va toujours en dépériſſant; enfin la plupart du temps elle avorte. Dès que les ouvrieres, faites pour travailler, cuire, digérer la ſeve, & de plus pour pomper au-dehors les bienfaits de l'air & les influences d'en haut, afin de les tranſmettre à toute la plante, ſont hors d'état de faire leurs fonctions à raiſon du dérangement de leur tiſſu, la plante patit de toute néceſſité. Les taches livides imprimées ſur les feuilles, ſont autant de froiſſemens, où la ſeve ne peut plus arriver; ces parties ainſi froiſſées venant à ſe ſecher, deviennent paralytiques.

La rouille a pour cauſe, entr'autres, les vents brulans auxquels ſuccéde tout-à-coup une pluie froide & morfondante, qui inciſe & déchire les parties membraneuſes de ces mêmes feuilles. Dans les lieux humides, ſoit du côté de la terre, ſoit du côté de l'impreſſion de la trop grande humidité des vapeurs le long des étangs & amas d'eau, contribue encore à la rouille.

Les Maraiſchers autour de Paris arroſent ſans obſerver quoi que ce ſoit de tout ce que deſſus; mais d'abord ils ne peuvent faire autrement; enſuite ils ne s'en trouvent pas mieux : enfin ils uſent de précautions envers les plantes délicates, de même que les curieux pour les fleurs & pour les plantes graſſes. Nous traitons de la rouille dans notre Traité des maladies des plantes.

S

SACLER, ou SARCLER. M. de la Quintinie dit l'un & l'autre, I. Partie, p. 92, & dans ſon Dictionnaire; mais le dire univerſel des Ouvriers & des gens de campagne eſt ſacler. On entend par ce mot ôter, de quelque façon que ce ſoit, les mauvaiſes herbes.

SACLAGE eſt l'action de ſacler.

SACLEUR, eſt celui qui ſacle. Il eſt un art pour le faire à propos, ſans nuire aux plantes utiles.

SACLOIR, eſt l'inſtrument de fer avec lequel on coupe les mauvaiſes herbes. Cet inſtrument eſt connu de tous les Jardiniers, & il eſt d'une différente forme & figure, ſuivant l'uſage des lieux.

Jamais on ne devroit ſacler dans un Jardin bien entendu, mais biner & ſerfouir. En ôtant les mauvaiſes herbes, dès leur naiſſance, on ne leur donne point le temps de s'approprier & de conſumer en pure

perte les ſucs de la terre ; ces mauvaiſes herbes ſont au moins autant de conſommation de ces ſucs, que les bonnes & les utiles. Il ne faut que comparer la production de ces herbages fortuits avec les plantes fructueuſes qu'un même eſpace de terrein peut rendre, & l'on verra qu'ils ſont équivalens à celles-ci, s'ils ne l'emportent. *Voyez* HERBES.

SAGE. Ce mot, dans le Jardinage, eſt conſacré à Montreuil, pour ſignifier l'état d'un arbre qui, après avoir pouſſé follement par trop de vigueur & d'embonpoint, eſt enfin ce qu'ils appellent ſubjugué, à force de lui avoir laiſſé pouſſer des gourmands & des demi-gourmands, & de l'avoir chargé, tiré & allongé, pour, comme diſent encore les bonnes gens de ce lieu, lui faire jetter ſon feu. C'eſt donc alors qu'un tel arbre eſt devenu ſage. Cette ſageſſe, attribuée alors à cet arbre, conſiſte à ne plus pouſſer que modérément, & toutes branches fructueuſes. Telle eſt la façon dont ces agriculteurs s'y prennent pour réduire ces arbres indociles, & ils y parviennent pour leur profit particulier, & pour

l'avancement de l'arbre qui, au moyen de ce qu'on lui lâche la bride, comme ils le diſent encore, fait, en peu d'années, des progrès immenſes.

Dans la vieille routine, on raccourcit toujours, on ravale & l'on rapproche ſans ceſſe; au moyen de quoi l'on n'a, ni arbre, ni fruit, & l'on eſt des 10, 12, 15 ans à former des arbres.

Ils uſent encore de ce même moyen pour ceux des arbres qui s'obſtinent à ne pas donner de fruit. Les Jardiniers pendant des 10, 15 & 20 années, les tourmentent de toutes façons en pure perte. Mais ſans les tourmenter ainſi & les mutiler, ils les ont bien-tôt rendu ſages. Ils uſent encore d'autres moyens non moins ſenſés & réfléchis, mais ignorés dans le Jardinage commun.

Ce mot ſe trouve employé dans la même ſignification par M. de la Quintinie, IV Partie, ch. XXXVII, p. 645.

SAIGNÉE *des arbres*. Tiré de la Chirurgie. Cette opération n'eſt entendue, ni faite à propos qu'à Montreuil. C'eſt une inciſion faite avec précaution & connoiſſance de cauſe par la pointe de la ſerpette à

l'écorce des arbres, ou des branches. C'eſt un des moyens dont ſe ſervent les gens de Montreuil pour traiter leurs arbres dans différentes circonſtances où cette opération a lieu. Elle a ſes regles & ſes principes. Il faut être bien aviſé & bien prudent pour ne pas l'employer contre les regles, par exemple, en face du ſoleil, & à l'expoſition des pluies, ni à des arbres catéreux; mais toujours de côté & par derriere. Cette invention n'eſt pas pratiquée ſeulement à Montreuil. Il y a environ deux cens ans qu'elle fut miſe en avant par le Docteur Tongres, Médecin Anglois, comme il paroît par les Mémoires de l'Académie de Londres. Nos Jardiniers, bonnes gens, n'abuſeront pas d'une telle invention; ils ne la connoiſſent pas. On dit, par métaphore, ſaigner un ruiſſeau pour diminuer l'eau, &c.

SARMENT, nom qui a été donné au bois formé & aoûté de la vigne.

SARMENTEUX, PLANTE SARMENTEUSE; c'eſt toute plante qui, de même que la vigne, quoique ligneuſe, ne ſe ſoutient point par elle-même, comme les

arbres, telles la vigne-vierge, &c.

SAUVAGES, en parlant des fruits, ſont ceux qui viennent ſans être cultivés, ni greffés, tels que ceux des bois.

SAUVAGEON. Il ſe dit de tous les arbres, qui, ayant beſoin d'être greffés pour rapporter des fruits ſavoureux, ne porteroient que des fruits ſauvages, comme ceux des bois.

Tous les arbres ſont originairement ſauvageons. Ceux que nous greffons ont été pris dans les bois, & apportés dans nos jardins pour être entés ſur d'autres ſauvageons. Tous les jours on découvre dans les forêts de nouveaux fruits. M. de la Quintinie parle, dans ſon Ouvrage, de poires à lui apportées des bois par un Curieux de Guienne. Les Chartreux, dans leur liſte des fruits, accuſent quantité de nouveaux fruits, qu'ils donnent pour tels, ainſi que pour excellens. Il eſt une eſpece de poire, entr'autres, qu'on nomme la bergamotte de Hollande, qui ſe garde juſqu'au mois d'Août, laquelle eſt aſſez belle, paſſablement bonne, elle eſt de date aſſez récente. Tous les curieux devroient s'appliquer à multiplier ce fruit, pour les compottes ſur-

tout, & qui n'eſt pas indifférent à être employé au couteau.

SCARIFICATION, terme de Chirurgie par nous adapté au Jardinage. Cette opération eſt pour les arbres la même que pour les humains. Un arbre pouſſe à outrance, il fleurit toujours & ne porte jamais ; ſcarifiez-le, & lui laiſſez tout ſon bois durant une année ſans le tailler aucunement, & à coup ſûr, il rapportera la même année de l'opération. Elle ſe fait ainſi.

Avec le tranchant de la ſerpette vous inciſez tranſverſalement du bas en haut toutes les branches juſqu'à la partie ligneuſe, en faiſant une eſpece de hoche, en coulant la ſerpette en-deſſous, & la couchant par conſéquent. Vous faites de ſemblables inciſions dans tous les ſens, pardevant, par derriere, & des deux côtés. La diſtance d'une inciſion à l'autre doit être depuis 7, 8, ou 9 pouces juſqu'à 1 pied. Si l'on faiſoit les inciſions du haut vers le bas, les inciſions ne tarderoient pas à ſe fermer, & toujours la ſeve reprendroit ſon même cours ; mais ces inciſions étant faites endeſſous, du bas en haut, il faut, abſolu-

nent, que cette ſeve ſoit retardée dans ſon cours, qu'elle n'arrive que difficilement & par menues parcelles ; & par ce moyen elle eſt, de toute néceſſité, élabourée, cuite & digérée. De telles opérations, & de quantité d'autres ſemblables, dont on s'eſt aviſé, on rend dans l'Ouvrage les raiſons plus détaillées ; mais elles ſont rendues bien autrement certaines par l'expérience & le ſuccès. On la fait au renouveau, en Mars.

SCIE A MAIN. *Voyez* OUTIL DU JARDINAGE.

SECRÉTION. Ce terme vient d'un mot latin, qui veut dire ſéparation. La ſecrétion eſt un terme uſité en Médecine, & il ſignifie la ſéparation des parties groſſieres & ſuperflues des nourritures d'avec les parties alimentaires. Le même a lieu dans les végétaux. M. Halles, dans ſon Traité admirable de la Statique des Végétaux, admet dans les plantes de même que dans les animaux vivans, une faculté de ſe décharger des parties ſuperflues par voie d'éjection, & l'expérience le confirme. Leur peau eſt criblée de pores, comme la nôtre, par leſquels ils tranſpirent d'une façon auſſi

ſenſible que nous. Ils ſe dépouillent de leu vieille écorce par parties, & une autr écorce naiſſante, pouſſant celle-là, pren ſa place. Les baumes, les gommes, les ré ſines, fluant ſans cauſes forcées, &c. ainſ que les odeurs des fleurs, les chatons d certains arbres & autres, ſont une preuv de cette vérité.

SECTION, vient d'un mot latin, qui veut dire coupure. Il s'applique aux végétaux & aux inſectes. Le bled, par exemple, l'avoine, le ſeigle, & leurs ſemblables, ſont fendus par le milieu, d'une extrêmité à l'autre, & cette fente, ou coupure, s'appelle ſection. Dans les inſectes, comme dans les mouches à miel, les guêpes, les bourdons; ce qu'on appelle ſection, c'eſt le milieu de leur corps après leur eſtomac, qui paroît ne tenir qu'à un fil.

SEL. On dit les ſels de la terre, c'eſt-à-dire, les parties ſpiritueuſes qui ſont dans la terre, & qui participent à la nature du ſel. *Voyez* NITRE, NITREUX.

SEMENCES. *Voyez* GRAINES.

SEMER, c'eſt répandre la ſemence ſur terre, & l'y enfouir en la couvrant de terre.

Il y a plusieurs façons de semer ; savoir, à champ, ou en plein champ, ou à la volée, en rigole, en pots, c'est-à-dire, en faisant de petits bassins pour y mettre pois, feves, lentilles, &c. On dit encore semer au talon dans les terres meubles & les terres légeres, lorsqu'en frappant fermement du talon sur la terre, on y fait un trou, dans lequel on met des pois, & autres semences, qu'ensuite on recouvre de terre. Semer sagement, rien de plus rare. Tous mettent au moins le double de la semence, toujours ils ont peur de ne pas assez charger ; & quand le plant leve, il faut l'éclaircir, sinon il s'étiole ; & alors on n'a rien. Il est un proverbe qui dit : *qui seme dru recueille clair, & qui seme clair recueille dru.* Les habiles semeurs sont chiches de semence ; aussi recueillent-ils le double des autres. Les Jardiniers prodigues de semence, disent pour raison, qu'ils doutent de la bonté de leurs graines. A ce frivole prétexte, on répond en deux mots ; savoir, que pour s'assurer des semences, il est un expédient infaillible, le voici. Mettre tremper toute graine dans de l'eau tout simple-

ment, durant 5 ou 6 heures, plus, ou moins, peu importe. Toutes les graines qui ont des amandes bonnes vont au fond & celles qui ſont vuides ſurnagent. Avec une écumoire enlever tout ce qui flotte, & le jettez en toute ſureté. Mettez les graines du fond ſur un torchon clair au ſoleil, ou en lieu ſec, pour ſe reſſuyer, puis ſemez, & vous êtes ſûr qu'il n'en manquera pas une ſeule graine. Mais parce que cela demande quelques momens, du ſoin, de l'attention, & une ſorte de ſujétion, & que tout ſe fait à la hâte dans le Jardinage, on ſeme à telle fin que de raiſon. Si la ſemence eſt trop drue, on en eſt quitte, dit-on, pour l'éclaircir. Mais le plant trop près ſe nuit, (on ne peut en diſconvenir); d'ailleurs c'eſt de la ſemence perdue; en outre, quel temps employé mal à propos à éclaircir le plant? Enfin en arrachant le plant de trop près, n'incommode-t-on pas le plant voiſin? On ne peut encore en diſconvenir: ſi au contraire la ſemence ne leve point, on en eſt quitte, dit-on encore, pour reſſemer; mais alors il eſt des ſemences dont la ſaiſon eſt paſſée, & on n'y revient plus.

On donne ici pour maxime à l'occaſion préſente, de ne jamais rien ſemer, ſans auparavant l'avoir mis tremper. M. de la Quintinie eſt de cet avis, quant au bien qui en réſulte. L'amande de la graine alors ſe gonfle, la peau ſe bande & s'étend, le germe humecté s'élance déja pour ſortir, toutes choſes qu'il faut que la nature faſſe, & dont, par ce moyen, on lui épargne les frais : auſſi elle en eſt tellement reconnoiſſante, que la germination en eſt admirablement diligentée. Mais point de ces mixtions folles, qui ſont de pures charlataneries ; de l'eau tout ſimplement.

SEMINALES, FEUILLES SÉMINALES. *Voyez* DISSIMILAIRES.

SERFOUETTE & SERFOUIR, inſtrument & action du Jardinage. La ſerfouette eſt un outil du Jardinage qui a une partie de ſon fer faite en forme de petite beſoche, & l'autre en forme d'une petite fourche à deux dents, lequel ſert à donner un labour léger aux plantes. *Voyez* BINAGE, biner, binette ; ſerfouette & ſerfouir étant, à peu de choſes près, les mêmes que binette & biner.

SERFOUIR, c'eſt labourer avec la bi-

nette, de l'un, ou de l'autre de ſes côtés ou de tous deux, pour, ou enfouir, ou enlever les mauvaiſes herbes.

Quelques Jardiniers, peu inſtruits dans leur art, corrompent ce mot. Les uns diſent *ſarfouir*, les autres *ſarfouer*, d'autres encore *ſerfouetter*. Tous ces termes ſont contre les regles de l'art.

SERPETTES. *Voyez* OUTILS DU JARDINAGE.

SERRE vient du mot ſerrer. C'eſt tout lieu deſtiné pour ſerrer pendant l'hiver les plantes qui redoutent le froid. Aujourd'hui l'on pratique des ſerres d'une nouvelle invention toutes différentes de nos anciennes; mais qui ſont ſi diſpendieuſes, que chacun n'y peut atteindre.

Les Auteurs des nouvelles ſerres ſont principalement les Anglois & les Hollandois, à cauſe de la température ingratte du climat; ils ont inventé des ſerres où, par le moyen d'une chaleur douce & modérée des fourneaux y pratiqués pour y faire un feu égal & ſucceſſif, on fait venir des pois en Mars, des haricots, des fraiſes; & en Mai des pêches, des figues, du raiſin, des melons,

melons, des roſes, des jaſmins, des œillets, &c. Les Allemands s'y appliquent auſſi. Il eſt au Jardin Royal des Plantes, à Paris, de ces ſortes de ſerres; mais pour des plantes de ſimple curioſité.

Nombre de Seigneurs & de Particuliers opulens ont de ſemblables ſerres. Il en eſt dans les Maiſons Royales. Nos Jardiniers n'ont pu encore atteindre au gouvernement de telles ſerres; & communément ce ſont des Ouvriers qu'on fait venir des Pays étrangers, qui régiſſent ces ſortes de ſerres, tant le Jardinage eſt encore borné chez nous. La choſe n'eſt pourtant rien moins que difficile.

Il ſe paſſera encore un fort long-temps juſqu'à ce que nos gens y mordent. Accoutumés aux choſes de routine, à ce qu'on appelle trantran; lorſqu'on les retire de là, & qu'on les emploie aux choſes où ils ne ſont pas verſés, ils n'y ſont plus. On en connoît plus d'un, pour qui l'on a fait les frais de les envoyer ſur les lieux, & qui en ſont revenus, à-peu-près, tels qu'ils étoient partis; défaut d'abord de lumiere, de capacité, d'intelligence, d'induſ-

trie & de génie ; défaut enſuite d'éducation, de diſpoſition naturelle ; enfin défaut de volonté & d'application. Vous envoyez à Rome de jeunes Éleves de Peinture, de Sculpture, d'Architecture, &c. mais ils ont, outre des commencemens & quelques notions de ces arts, un fonds avantageux du côté des talens : or quant à ceux des Jardiniers qu'on fait voyager dans les contrées où ſe pratiquent les ſerres chaudes, à peine ſavent-ils les premiers élémens de l'art dont ils font profeſſion ; comment imaginer qu'ils pourront ſe ſtyler à des pratiques toutes différentes de celles uſitées chez eux ? Pour réuſſir, il faudroit envoyer un jeune homme qui n'eût pris aucun pli, qui, ayant du feu & de la bonne volonté, reſtât pluſieurs années & s'appliquât. Notre méthode n'eſt pas, comme on dit, la mer à boire, & l'on ne peut, ou l'on ne veut y mordre.

SEVE. On entend par ce mot, un liquide ſpiritueux provenant des ſucs de la terre, lequel eſt le principe de la formation des plantes, de leur accroiſſement, de leur fécondité & de leur multiplication.

La ſeve eſt proprement le ſang des arbres. Elle fait en eux, ainſi que dans toutes les plantes, les mêmes fonctions que le ſang dans les animaux. Elle eſt auſſi différente en eux que celui-ci dans ceux-là.

Seve ſe prend quelquefois pour gout. On dit d'un fruit, ou d'un vin qu'ils ont une ſeve exquiſe, pour dire un gout exquis.

On dit encore que les arbres ſont en ſeve, quand les boutons commencent à mouvoir. Il faut, dit-on auſſi, ſaiſir le temps de la ſeve pour greffer.

Il eſt, lors du ſolſtice & durant la canicule, un renouvellement de ſeve. On dit premiere ſeve, ſeconde ſeve, ſeve d'Août.

La ſeve, quoique la même dans ſon principe, eſt diverſe dans les différentes plantes pour ſa couleur, ſon gout, ſa forme, ſa figure, ſes qualités & propriétés. De toutes ces choſes, il eſt des raiſons très-pertinentes déduites ailleurs.

On dit arrêter la ſeve, la troubler dans ſon cours, retarder la ſeve, la précipiter, l'éventer, l'épuiſer, &c. comme encore l'action, le mouvement, l'impétuoſité,

l'irruption, l'intempérance & la ſurabondance ; la fougue même de la ſeve, & auſſi ſeve appauvrie, défaut de ſeve, inondation de ſeve, noyé par la ſeve, en parlant de l'écuſſon d'une greffe, &c. On dit encore amuſer la ſeve, en laiſſant beaucoup de bourgeons à un arbre. Eſt un Traité en forme ſur la ſeve, faiſant partie du préſent Ouvrage.

SEVRER. Tiré de l'uſage commun & tranſporté dans le Jardinage. C'eſt quand ayant couché en terre un rameau de quelque plante, ce qu'on appelle marcotte, on le coupe, & on le ſépare de la plante ſa mere, après que ce rameau a pris racines, pour le replanter ailleurs.

SILIQUE. *Voyez* GOUSSE, COSSATS.

SILLON. Ce mot a lieu dans le Jardinage, comme dans le labourage. On dit ſillonner pour faire un plant de vigne dans un des quarrés du jardin. On dit encore tirer un ſillon d'un bout à l'autre d'une allée pour planter dedans des fraiſiers d'après notre méthode, toute différente de celle juſqu'ici. En général tout ſillon dans le Jardinage, comme dans le vignoble, doit

être fait au cordeau, pour être droit & régulier.

SILLON & rayon, quoiqu'ils ne ſoient pas ſynonymes, approchent bien l'un de l'autre dans l'uſage commun du Jardinage.

SORTIES. Mot barbare pour les Jardiniers du commun; il vient du mot ſortir. Nous appellons ſorties, tous boutons, ou à bois, ou à fruit ſortant de la tige par en bas aux arbres nains qu'on plante. Tous les Pépinieriſtes, parce que leurs arbres ſont plantés trop près, coupent toutes les pouſſes du bas, leſquelles s'offuſqueroient, & qui empêcheroient d'aller, de venir & de labourer dans la pépiniere; mais ces arbres privés de ſorties, quand on les plante dans ſon jardin, ont toutes les peines imaginables à percer une écorce épaiſſe quelquefois de deux lignes, & ſouvent meurent à la peine; en outre, ſi ce ſont des arbres fruitiers, combien de temps ſont-ils à ſe mettre à fruit? Aux arbres de tige, c'eſt différent; il leur faut auſſi des ſorties, mais aux branches; pourquoi, au lieu d'abattre les têtes des arbres de tige, comme très-

ineptement on fait, laiſſer toujours quelques branchettes pour ſervir au paſſage & à l'introduction de la ſeve. Par ce moyen on a des arbres qui, la premiere année, ont des têtes régulieres formant déja un coup d'œil agréable, au lieu qu'en abattant la tête, votre arbre n'eſt plus qu'une perche fichée en terre, faiſant un fort vilain coup d'œil. A la ſeconde année, un arbre planté de la ſorte, c'eſt-à-dire, ayant des ſorties ſur le vieux bois, leſquelles font amplement des pouſſes que l'on éclaircit, en ôtant tout le fretin, préſente déja un arbre touffu, & à la troiſieme, il eſt arbre formé, comme d'ordinaire à dix, ſuivant la routine d'étêter. Le même eſt pour tous les arbres fruitiers, ou non, eſpaliers, contre-eſpaliers, buiſſons, quand on peut avoir des ſorties aux arbres qu'on plante, & du vieux bois ſortable, ſur qui on puiſſe ſe reprendre. Mais il faut tout dire, c'eſt qu'on doit planter non à racines écourtées, ou hachées, mais des arbres levés avec toutes racines de toute longueur; & quand on eſt aſſez dépourvu de ſens pour planter ſans racines, ou à racines maſſacrées, il

faut étêter comme le ſtupide vulgaire, parce que ce ſont les racines ſeules qui peuvent fournir, & aux ſorties, & aux vieux bois. Par tel moyen on jouit & l'on n'attend pas. Ce point concernant les ſorties aux arbres, quand on plante, eſt une des clefs du Jardinage.

Une autre raiſon pour laquelle il eſt aſſez difficile d'avoir des ſorties aux arbres nains & aux tiges ; c'eſt, en premier lieu, parce que la plupart des pépinieres étant en plein champ, on empaille les arbres l'hiver, de peur que le gibier ne mange l'écorce tendre de ces arbres, & afin de pouvoir les empailler, on coupe toutes les ſorties des arbres nains, ce que pourtant on pourroit ſe diſpenſer de faire : en ſecond lieu, on coupe les têtes en entier des tiges à cauſe du tranſport, & auſſi par routine.

SOUCHE. C'eſt la partie de toute plante, qui eſt entre la tige & les racines, & autrement dit le tronc auquel ſont attachées les racines. *Voyez* TRONC.

SOULEVER LA TERRE, voici ce que c'eſt. Un Jardinier plante un arbre tellement quellement ; ceci n'eſt que trop or-

dinaire : au bout d'un mois, ou ſix ſemaines, quand la terre eſt affaiſſée, l'arbre ſe trouve enterré de 3, 4, 5, ou 6 pouces. Au lieu de fouiller alors avec précaution la terre, pour en tirer l'arbre, ſans offenſer les racines, & le replanter ſagement, que fait-on ? Tous, ſans exception, fourrent la beche entre deux terres plus bas que les racines, & faiſant une peſée, ils la ſoulevent avec l'arbre, fourrant enſuite un peu de terre endeſſous. C'eſt tout d'un coup fait. Mais ſi l'arbre a des racines, que deviennent-elles ? Comment s'accommodent-elles d'un pareil traitement ? Ce qui eſt de certain, c'eſt que cette terre ainſi ſoulevée, ne tarde guere à s'affaiſſer, à peu de choſe près, comme auparavant, & que l'arbre reſte enterré. Le même eſt uſité pour toutes les autres plantes trop enterrées, ſoit ſur couche, ſoit en pleine terre. On ſouleve de la ſorte, & l'on briſe les racines. C'eſt ainſi que, ſans croire mal faire, ſans y faire attention, preſque tout eſt fait à rebours du bon ſens. Voilà ſur quoi il faut abſolument ſe réformer.

Terre ſoulevée s'entend des terres gon-

flées dans leur ſuperficie. Les labours ſoulevent la terre, puis, peu à peu, elle s'affaiſſe : les taupes en fouillant la terre, la ſoulevent. Rien ne ſouleve tant la terre & ne la rend plus meuble, ou mobile, que la neige & les gelées. Les pluies d'orage battent, au contraire, la terre & la plombent.

SOUPIRAUX, ou TRANCHÉES, terme d'Anatomie. Dans les plantes, on appelle ſoupiraux quantité d'ouvertures imperceptibles, par leſquelles l'air entre dans la capacité intérieure des plantes, & en ſort, de même que dans les corps animés. *Voyez* PORES.

Faute de liberté de ces ſoupiraux dans les plantes, ou elles languiſſent, ou elles périſſent. Les arbres plantés trop avant ne patiſſent & ne viennent à leur fin que par cette raiſon. C'eſt auſſi pour le même ſujet, que les arbres galeux & mouſſeux ne profitent pas.

Les arbres encore qu'on entortille avec quoi que ce puiſſe être par la tige, pour quelque motif que ce ſoit, ceſſent auſſi de profiter. Les arbres encore à qui on

laiſſe trop long-temps de ſuite les paillaſſons au printemps, blanchiſſent & s'attendriſſent, faute de reſpiration.

Toutes les plantes qu'on veut faire blanchir & attendrir, on les prive de l'air, telles les chicorées, le céleri, les cardons; enfin les plantes qui pomment par elles-mêmes, comme les laitues, les choux & autres, ne blanchiſſent & ne s'attendriſſent que faute de ſoupiraux dans l'intérieur d'elles-mêmes, ou de leur obſtruction. *Voyez* VENTOUSE.

SOUS-YEUX ſe dit de la vigne & des arbres. On appelle ſous-yeux ces petits yeux, ou boutons qui ſont placés au-deſſous des yeux formés de tous les arbres. Toujours ils ſont plus petits du double que ces yeux formés. Chacun de ces ſous-yeux a une plus petite feuille auſſi, qui lui ſert de mere nourrice, & cette feuille eſt conſtruite tout différemment que les grandes feuilles qui ſont aux yeux formés.

Ces ſous-yeux reſtent toujours nains, & ne produiſent que des bourgeons nains auſſi. Il eſt un moyen d'en tirer avantage

& de les convertir en boutons à fruit par le caſſement. *Voyez* CASSEMENT.

SPÉCULATIF. Ce ſont ceux des ſavans Phyſiciens qui ont raiſonné & raiſonnent ſur les phénomenes de la nature dans le Jardinage & la végétation; mais qui n'ayant pas opéré dans les diverſes fonctions de l'Agriculture, ne ſont pas à portée de raiſonner d'après une expérience ſuivie. C'eſt, en fait d'Agriculture & de Jardinage, ce qu'eſt un Médecin théoriſte qui n'a jamais pratiqué la Médecine, & qui n'a pas vu de malades.

SPIRALE. *Voyez* FIBRE.

STERCORATION vient d'un mot latin, qui veut dire excrément. Ce mot en Jardinage ſignifie tous les excrémens des animaux ſervant à amander la terre & à faire venir les plantes. *Voyez* FUMIER.

SUCCION, SUÇOIRS, vient du verbe ſucer. Ce qu'on nomme ſucer eſt attirer à ſoi, par le moyen des levres, tout liquide renfermé dans quoi que ce puiſſe être. Un enfant ſuce ainſi la mamelle de ſa mere pour en tirer le lait. La bouche & les levres de l'enfant ſont les ſuçoirs ou les or-

ganes & les inſtrumens qui ſervent à ſu cer le lait de la mamelle. La ſuccion eſ l'action de cette faculté de ſucer. On ſup poſe donc dans les plantes, de la part de racines, cette action de ſucer & de tette les ſucs de la terre ; & comme l'enfant ne tette que pour faire paſſer le lait dans ſon eſtomac, afin d'être ſuſtenté, de mê me les racines n'aſpirent les ſucs de la terre que pour les tranſmettre au tronc, qui eſt le réſervoir commun, d'où ils ſont répar tis dans tout l'arbre.

A propos de ces ſuçoirs (ceci eſt un des points le plus eſſentiel du Jardinage ſur le quel on ne peut trop inſiſter) : on avance ici deux vérités inconteſtables, capables, s'il en fût jamais, de faire impreſſion ſur ceux qui, faute, ou de lumieres, ou de ré flexion, ou d'expérience, tarabuſtent tant & plus ces ſuçoirs, & ſur-tout les pivots des arbres, qui enſeignent à le faire, &, qui pis eſt, le preſcrivent. Il eſt, ſans contredit, une grande différence entre être ſimple ſpéculatif, ou être cultivateur & obſervateur tout à la fois ; entre ne voir que de loin & ſuperficiellement, ou conſidérer

le près, & voir attentivement ſur le tas même ſans diſcontinuer. Voici une premiere vérité démontrée par l'expérience & une foule de faits.

Non-ſeulement les racines ſucent, pompent & attirent les ſucs prochains de la terre ; mais encore ceux qui ſont au-delà à des diſtances éloignées, par proportion à la faculté de chacune d'elles, pour pomper & attraire la ſeve. C'eſt un fait certain que toutes les racines ne pompent, ne travaillent & ne charient la ſeve qu'à raiſon de leur étendue & de leur capacité. Pourquoi les arbriſſeaux & les arbuſtes ne parviennent-ils jamais à la groſſeur des chênes, des ormes, des noyers, marronniers & autres ? C'eſt parce qu'ils n'ont que de petites racines, & en quantité bornée. Il faut pourtant obſerver que quelquefois la multitude des ſuçoirs dans certaines plantes, comme dans l'if, le pin, le ſapin, le cyprès, & autres ſemblables à racines touffues, équivaut par un ordre particulier de la nature à la groſſeur des ſuçoirs de nos arbres les plus gros, qui furent pourvus de racines ligneuſes d'une groſſeur prodigieuſe & d'une étendue

immenſe. Les autres raiſons étant étrangeres au préſent ſujet, ſont déduites ailleurs: mais cette exception nous fait voir que la nature, inépuiſable en reſſources, produit ſouvent les mêmes effets, & arrive à la même fin par des moyens, en apparence, tout-à-fait diſparates.

A meſure donc que les ſuçoirs des arbres & des plantes quelconques pompent les ſucs de la terre, il ſe fait aux environs, de proche en proche, un envoi ſucceſſif de ſucs nouveaux, ſans quoi la ſéve tariroit: de plus s'il n'en étoit point ainſi, il ſeroit fort indifférent de planter près à près, ou non. La comparaiſon de l'enfant qui tette eſt la plus juſte, quant au préſent ſujet: cet enfant qui tette, aſpire non-ſeulement le lait qui eſt contigu au bouton de la mamelle, mais encore celui qui eſt au-delà; puiſque à meſure qu'il tette, il ſe fait, de proche en proche, de la part des vaiſſeaux lactés, un dégorgement & une émanation ſucceſſive de nouvelles portions de ce lait, qui ſe porte vers le bouton d'icelle. On conçoit que, s'il n'en étoit point ainſi, la mamelle, après quelques gorgées de lait

de la part de l'enfant, tariroit infailliblement. Voilà une image la plus reſſemblante de l'action des racines pompant la ſeve. En offenſant donc, en coupant & en raccourciſſant les ſuçoirs des plantes, qui ſont le premier principe & les agens de la végétation, les pourvoyeuſes, les meres nourrices des plantes, que fait-on autre choſe, ſinon d'altérer & de détruire l'organiſation des plantes, de troubler & de déranger leur méchaniſme ?

Ceux qui ſuivent & obſervent la nature ſur le tas même, ſont à portée de vérifier le tout. On abat, par exemple, quelques gros arbres, conſidérez la terre tout autour, & au loin par-delà les racines, & vous la verrez comme de la cendre. Le même eſt, par proportion aux plantes moyennes & aux petites, en ſemblable cas. Telle eſt la raiſon pour laquelle dans le Jardinage, quand on plante un arbre à la place d'un autre, ſoit vivant, ſoit mort, on obſerve ſcrupuleuſement de changer la terre. Quant à la plantation d'un nouvel arbre dans le même trou d'un autre qui y eſt mort, M. de la Quintinie dit, que le nouvel arbre

qu'on y plante, ſans changer la terre périt, à cauſe d'une impreſſion & d'une odeur de mort laiſſée dans le trou par le prédéceſſeur. C'étoit l'opinion de ſon temps.

L'autre vérité n'eſt pas moins digne de toute l'attention, ſur-tout des hommes de génie; ſavoir, qu'en détruiſant, de propos délibéré, quelques ſuçoirs pour en faire pouſſer nombre d'autres, c'eſt infirmer la végétation, au lieu de la procurer. Ce n'eſt pas tant la multitude des petites racines, & ſur-tout de telles racines procréées contre l'ordre de la nature, qui opérent la végétation, que le volume, la force, la longueur & le diametre. Cette propoſition générale eſt vraie, toute proportion gardée, dans toutes les ſortes de plantes. Quiconque prétend, en coupant les ſuçoirs, les multiplier, & par-là bien faire aux plantes, fait le même raiſonnement que celui qui diſoit, qu'au lieu d'un tuyau d'un pied de diametre à une pompe, ou à un réſervoir, il en faudroit appliquer douze d'un pouce de diametre chacun; qu'au lieu d'un gros cable pour enlever quelque fardeau, on n'auroit qu'à multiplier les ficelles. Si ceux

ceux qui ſe ſont déclarés contre les racines, à telle fin que de raiſon, avoient examiné & ſuivi les opérations de la nature, ils ſauroient qu'une ſeule racine oſſeuſe tire plus de ſeve, & la travaille mieux que cent racines fibreuſes, & un millier de chevelus. Entre des exemples à l'infini de cette vérité, on produit celui des arbres fruitiers, ce qu'on appelle *ſur franc*. Ces ſortes d'arbres n'ont, la plupart, pour toutes racines qu'un pivot en forme de croſſe allongée; cependant nuls arbres auſſi abondans en ſeve. Les Jardiniers n'en veulent point, parce qu'avec tous leurs efforts, ils ne peuvent les mettre à fruit, & dans nos mains ils portent fruit d'abord. A de tels arbres ôtez le pivot, c'eſt autant de morts. Si les Phyſiciens ſimples raiſonneurs étoient en même-temps manouvriers, ô! qu'ils changeroient de langage; & ſi nos manouvriers étoient Phyſiciens juſqu'à un certain point, combien ils ſe réformeroient quant à l'opération. La Phyſique dont nous entendons parler ici, eſt cette Phyſique inſtrumentale & expérimentale dont nous

avons fait un Traité particulier que nous produirons en ſon temps.

Il eſt un miſérable proverbe du Jardinage, contre lequel d'honnêtes gens & des gens ſenſés ne peuvent trop s'élever, & que nous diſcutons ailleurs ; ſavoir que, *ſi un Jardinier plantoit ſon pere, il lui couperoit la tête & les pieds.* En conſéquence on a agi, & on agit encore. Des hommes de mérite d'ailleurs, ne rougiſſent point de ſe déclarer les apologiſtes & les partiſans d'une pratique auſſi perverſe & auſſi contraire à la nature. *V.* POMPEMENS, POMPER, RACINES.

SUPPURATION, terme de Médecine & de Chirurgie. Ce mot eſt un mot compoſé, qui vient principalement de celui de pus. Le pus eſt une humeur corrompue, provenant de toute plaie quelconque. La ſuppuration eſt l'écoulement de cette humeur. Dans les végétaux, pour peu qu'on ſoit obſervateur, on reconnoîtra le ſemblable. On ſait combien d'arbres ſont ſujets à de pareils écoulemens d'humeurs provenantes du ſuc nourricier corrompu, ou putréfié. Les arbres gommeux & réſineux en ſont foi. Combien d'ormes, entr'autres, à

qui l'on a fait des plaies graves, ſuppurent durant un très-long-temps ? Il eſt un temps où la vigne & le bouleau, ſur-tout, à l'occaſion des plaies à eux faites, diſtillent d'abord une lymphe très-limpide ; mais cette humeur ainſi découlante, à cauſe qu'elle eſt dérangée de ſon cours ordinaire, ſe pervertit enfin, elle ſe coagule & s'épaiſſit, formant un vrai pus dégénérant en ſanie, qui ronge, cave & carie, faiſant mourir ſouvent la partie maléficiée de l'arbre. Ceux qui exploitent les bois n'apperçoivent rien de plus fréquent que des arbres totalement cariés & creux en dedans, en conſéquence de pareilles humeurs vicieuſes du ſuc nourricier croupiſſant, lorſqu'il eſt hors de ſa place.

La même eſt, par rapport aux racines des arbres. Le commun des Jardiniers coupe les pivots des arbres, ainſi que le preſcrivent tous les ſuppôts du Jardinage. Donnez-vous la peine de paſſer votre main dans terre, de temps à autre, ſous l'endroit inciſé, & vous la trouverez mouillée, & une humeur putréfiée y fluant durant pluſieurs mois ; & comme de cent

arbres à pivots amputés, il y en a cinquante qui périſſent durant un certain cours d'années, examinez la plaie du pivot, & vous verrez un chanci, un moiſi & un chancre corrodant, ayant miné les parties.

Nous avons fait voir dans un Ouvrage manuſcrit encore, dont il a déja été parlé, & lequel a été envoyé par Sa Majeſté à l'Académie Royale de S. Côme, à Paris, l'analogie, la conformité & la reſſemblance parfaite des plaies des végétaux avec celles des animaux vivans. Cette Académie honorable nous a fait délivrer le certificat le plus authentique en faveur de l'Ouvrage, qui eſt fondé uniquement ſur des faits. Cette piece, précieuſe pour nous, ſera produite dans le temps avec l'Ouvrage.

On paſſe volontiers à l'Auteur de l'Hiſtoire Naturelle d'avoir frondé ce ſentiment établi ici, faute par lui d'être verſé dans ce qui eſt du reſſort de la végétation. Quelques talens qu'on ait, on ne peut être univerſel. Voici les termes de cet Auteur célebre. »Comme nous ne connoiſſons nous-» mêmes qu'une voie pour arriver à un

» but, nous nous perſuadons que la natu-
» re fait & opere tout par les mêmes
» moyens.... Cette maniere de penſer a
» fait imaginer une infinité de faux rap-
» ports entre les productions naturelles ;
» les plantes ont été comparées aux ani-
» maux.... leur organiſation ſi différente
» & leur méchanique ſi peu reſſemblante, a
» été ſouvent réduite à la même forme.
» Le moule commun de toutes ces cho-
» ſes ſi diſſemblables entr'elles, eſt moins
» dans la nature que dans l'eſprit de ceux
» qui l'ont mal connue, & qui ſavent auſſi
» peu juger de la force d'une vérité, que
» des juſtes limites d'une analogie com-
» parée, &c. « Maniere de traiter l'Hiſ-
toire Naturelle, page 10, 1 vol. page 12, au commencement.

SURPEAU. Ce mot eſt compoſé de deux mots, de *ſur* & de *peau*. C'eſt, ſuivant les Anatomiſtes, & en Chirurgie, une peau mince & déliée, qui eſt appliquée ſur la peau, ou le cuir. On la nomme auſſi épiderme, mot tiré du grec. Toutes plantes quelconques ont, de même que tous les êtres vivans, une ſurpeau ſervant d'en-

veloppe, de fourreau & de couverture à la peau. La peau, ſurpeau, ou épiderme, ſont fort différens de ce qu'on appelle écorce. Il eſt permis, dans le langage des Eaux & Forêts, de n'en pas faire diſtinction ; mais non à un Phyſicien. Ce qu'on appelle ſtrictement écorce, eſt la partie épaiſſe & écailleuſe de l'arbre, ſurajoutée à la peau dans les arbres formés & âgés. Mais pourquoi cette partie écailleuſe ainſi ſurajoutée ? Pourquoi quantité d'arbres n'en ont-ils point ? A toutes ces queſtions & leurs ſemblables, le plus court ſeroit de dire, qu'il a plu à l'Être Souverain que cela fût ainſi ; néanmoins perçant à travers le voile de la nature, on peut dire que cette incruſtation de l'écorce ligneuſe ſurajoutée à la peau de ces ſortes d'arbres, ſert à deux fins ; d'abord à leur tranſpiration active & paſſive. Ces parties écailleuſes qui ſont graveleuſes & raboteuſes, & de qualité ſpongieuſe, reçoivent, conſervent & retiennent les influences nourricieres d'en haut, qui de-là ſont envoyées à travers la peau pour paſſer juſqu'au tiſſu cellulaire. Ces parties écailleuſes à force de ſervir de la ſorte, s'amolliſſent, s'attendriſſent & s'u-

ſent ; alors elles tombent, étant jettées dehors & pouſſées par des nouvelles que la nature forme au fure à meſure. Il eſt donc à préſumer, d'après ce double effet de la nature, qu'à ces ſortes d'arbres ces écorces écailleuſes furent formées pour tranſpirer de la ſorte, & que le même ordre de la nature a pourvu par d'autres moyens aux divers beſoins des arbres, à peau unie ſans écorce écailleuſe. On peut dire enſuite, que ces écorces écailleuſes ſont auſſi dans l'ordre de la nature, autant de plaſtrons, de ramparts, de préſervatifs contre les effets de l'air, les gelées, les grands vents, les rayons perçans du ſoleil, & contre tous les accidens nuiſibles, dont, pour ſe parer, tels arbres peuvent avoir beſoin, & non les autres. *Voyez* ÉPIDERME.

SURPLOMB, vient des arts. Quand on veut voir ſi quoi que ce ſoit eſt droit & perpendiculaire, on a un petit morceau de plomb ſuſpendu à une ficelle qu'on préſente à telle longueur qu'il eſt néceſſaire, & ſi le plomb, ou s'écarte, ou rentre, alors on voit ſi la choſe eſt d'à plomb. On voit du ſeul coup d'œil, ſi un arbre, ou une pa-

liſſade ſont d'à plomb. *Voyez* PLOMB, D'A PLOMB.

SURPOUSSES. Le mot porte avec lui ſa ſignification. C'eſt une pouſſe ſurajoutée à une pouſſe de l'année. Ces ſurpouſſes ſont de deux ſortes, les unes naturelles, & les autres qui ſont occaſionnées.

Ceci eſt très-curieux, connu juſqu'à un certain point, mais non approfondi : il faut obſerver que juſqu'au ſolſtice toutes les productions ſe font en conſéquence d'un mouvement univerſel produit par la nature à l'occaſion de l'application des rayons du ſoleil animant la ſeve. Tout alors eſt ordonné ſuivant des regles dont la nature ne ſe dément gueres : mais lors du ſolſtice, il ſe fait un ébranlement & un nouveau mouvement produits par l'action du ſoleil dardant preſque perpendiculairement, & c'eſt ce que nos gens de campagne appellent *renouvellement de ſeve*, ou *ſeve d'Août*, *ſeconde ſeve*. De ce renouvellement de ſeve, nous avons fait en ſon lieu un expoſé fort en détail. Or donc alors toutes les pouſſes qui ſe font aux arbres étant plus précipitées par l'action vive du ſoleil, ne

ſont pas ſi franches, que celles qui ſont dans l'ordre ordinaire : en conſidérant attentivement ces pouſſes nouvelles, elles paroiſſent comme ſurajoutées & entées ſur les précédentes. La couleur en eſt plus pâle ; la peau en eſt comme velue, & il n'eſt pas difficile de les diſtinguer de la pouſſe primitive, telles que celles qui ſont dans l'ordre commun de la nature, opérant lors du printemps ſucceſſivement & par degrés. La différence de ces deux façons d'opérer de la part de la nature, vient de ce qu'au printemps le ſoleil va toujours en avançant juſqu'au ſolſtice, & après le ſolſtice, toujours en rétrogradant. Quelle ſource de réflexions pour un Obſervateur !

Quant aux ſurpouſſes qui ſont occaſionnées, elles ſont à peu près ſemblables à celles-là, & ont tous les mêmes indices : elles n'adviennent que parce que l'on a coupé & rogné les pouſſes pr mitives. Communément on ne fait point d'uſage de ces ſurpouſſes ; on ſe garde bien de tailler deſſus. Mais nous autres nous en faiſons uſage, quand il eſt queſtion d'arrêter

la ſeve, de la détourner & de la conſumer. *Voyez* VENTOUSES.

SYSTÊME. Il vient du grec. On entend par ſyſtême, un aſſemblage de penſées, d'opinions & de raiſonnemens, d'après leſquels on va en avant & l'on agit.

On dit, en Jardinage, ſyſtême de Montreuil. Il eſt le plus entendu, le plus induſtrieux & le plus conſéquent qui fût jamais en aucun autre genre.

Il eſt impoſſible de connoître le ſyſtême de Montreuil, qu'on ne fréquente les uns & les autres des gens du lieu. Il eſt répandu dans tous les habitans; mais il eſt des particularités dans la façon d'opérer des uns, qui ne ſe trouvent pas dans les autres. Quant aux principes & aux fondemens, ils ſont à peu près les mêmes dans tous, malgré la diverſité de quelques pratiques, de quelques ſentimens particuliers & d'opinions. Il faut avec eux, en quantité d'occaſions, deviner, conjecturer, ſuppoſer, ſupputer, combiner & tirer des conſéquences. Outre que les gens de Montreuil entendent mieux à opérer qu'à s'expliquer;

ils ſont ſerrés & diſſimulés, cachés & myſtérieux, ne voulant ſe découvrir à perſonne, ſur-tout aux Jardiniers ordinaires, qu'ils ne ſont rien moins que fâchés de voir dans des pratiques ruineuſes pour les arbres. Ils ne ſe communiquent point à eux. Ils leur font prendre le change en toute occaſion, & ſe donnent bien de garde de les relever & de les inſtruire. Mais parce que ce procédé ſingulier de la part des gens de Montreuil envers les Jardiniers ordinaires, pourroit donner lieu de mal penſer ſur leur compte; ce qui vient d'être dit a beſoin d'un petit éclairciſſement : le voici en peu de mots.

Juſqu'à il y a environ 30 ans, les gens de Montreuil étoient les plus renommés, ſur-tout pour les pêches, particuliérement du temps de M. Girardot, pere, à Bagnolet, lequel avoit été Mouſquetaire. Alors tous les fruits de Montreuil avoient la vogue; ils ſe tiroient par préférence aux autres, & ſe vendoient fort cher. Ceux des Jardiniers ordinaires qui intercepterent quoi que ſoit de leur méthode, n'y comprirent rien & ſe déchaînerent contre, at-

tribuant le ſuccès de leurs denrées à la ſeule bonté du terrein, grand cheval de bataille & refrein ordinaire des non-connoiſſeurs, comme des mal-intentionnés, voulant croupir dans l'ignorance ſans rien examiner. De cette vieille antipathie réciproque, il reſte toujours quelques veſtiges; & quoique la méthode de Montreuil ſoit divulguée & pratiquée en nombre d'endroits, néanmoins elle eſt méconnue en une infinité d'autres, même autour de Paris, dans les Provinces, & par-tout hors du Royaume, où d'après tout ce qui nous a paru de la part de perſonnes de gout chez l'Étranger, on attend après notre Ouvrage pour embraſſer cette méthode. Combien donc ceux-là ſont-ils loin de compte, qui s'imaginent connoître leur ſyſtême, ainſi que le prétendent la plupart des Jardiniers? On dira dans la Préface comment on eſt parvenu à la découverte du ſyſtême des Montreuillois.

Jardiniers à ſyſtême. Ce ſont ceux qui, ayant enfanté dans leur cerveau quelque façon particuliere de diriger les arbres & les plantes, agiſſent en conſéquence

ſans vouloir ſe départir de leurs ſentimens. Tel un Médecin épouſant par ſyſtême des pratiques deſtructives de la ſanté ; il faudra bien, diſoit-il, qu'à la fin la maladie s'y faſſe. Dans le Jardinage rien de ſi commun. Voyez tous les écrits faits ſur le Jardinage, & vous n'en trouverez pas un qui n'ait une ſorte de ſyſtême. Tels, entr'autres, certains Jardiniers, ſoit diſant, ne voulant point de fumier, & réduiſant tout au ſimple labour, & une foule d'autres.

T

TABLETTES. *Voyez* AUVENTS, PAILLASSONS PLATS, PLANCHES.

TAILLE *des arbres*. Tailler c'eſt un terme commun à bien des arts. On taille la pierre, on taille une plume, on taille quantité d'autres choſes utiles pour les arts particuliers.

On dit tailleur d'habits, tailler en plein drap, tailler des étoffes de toutes les ſor-

tes. La taille des arbres eſt contre nature. On ne taille pas les arbres des forêts, non plus que ceux des pleines campagnes & des vergers. Cependant ces derniers, parce qu'ils ne ſont pas taillés, pouſſent prodigieuſement, groſſiſſent & s'allongent en peu de temps ; un ſeul d'entr'eux porte plus de fruits qu'une douzaine de ceux par nous taillés.

Voici ce que c'eſt que la taille des arbres. C'eſt la ſuppreſſion des rameaux ſuperflus & le raccourciſſement de ceux qui ſont néceſſaires, & que l'on fait par le moyen d'un inſtrument tranchant, ou de la ſcie à main. Les raiſons de la taille, les conditions, les regles, le temps, la maniere d'y procéder, &c. ſont d'une trop longue diſcuſſion pour être ici traités. Mais la taille de tout arbre doit être faite avec prudence, avec ſageſſe, avec diſcernement. Tailler n'eſt point écourter les arbres, les mutiler, les inciſer ſans raiſon, les charpenter & les réduire preſque à rien. Que diroit-on de quelqu'un qui, au lieu de tailler une pierre, la réduiroit à la ſimple qualité de moi-

lon, ou qui, en taillant une plume, l'affameroit au point qu'il en ôteroit tout le taillant ? Voilà ce que font d'ordinaire tous les Jardiniers, & voilà ce qu'apprennent tous les livres. La fin de la taille eſt la ſanté de l'arbre, ſa fécondité, ſa belle figure, ſa durée, ainſi que la beauté des fruits & leur gout exquis. Il eſt un proverbe très-ſenſé, qui dit, *taillez peu, paliſſez prou.* Toujours on taille trop & trop court. *Voyez* COUPE, FAUSSES-COUPES, FLUTE, BEC DE FLUTE.

Conſidérez tous les arbres généralement quelconques, taillés par les Jardiniers ordinaires, & vous les verrez mutilés au point que ce ne ſont que plaies ſur plaies, formant des *nodus* les plus difformes. Ces *nodus* de tant de plaies non renfermées encore, ſont autant d'obſtacles à la communication de la ſeve ; auſſi à ces arbres ainſi maléficiés, périt-il continuellement quelque branche ; ils deviennent épaulés par la ſuite : grand nombre ſuccombant à tant de mauvais traitemens, périt à la fin.

Voici, quant à la taille, & quant à toute ſouſtraction, quelle qu'elle ſoit, des rameaux des arbres, l'une de ces vérités capi

tales, déciſives quant à l'opération ; vérité méconnue, & dont l'ignorance eſt la ſource trop féconde des mauvais traitemens à eux faits juſqu'ici. Ceci eſt un point de Phyſique des plus curieux, non moins intéreſſans pour tous, Jardiniers, ou non Jardiniers : il paroîtra paradoxe à quelques-uns.

Tel traitement qu'on puiſſe faire à la tête d'un arbre, les racines n'en pompent pas moins la même quantité de ſeve qu'auparavant. Cette ſeve eſt toujours, comme ci-devant, portée, lancée & fouettée du bas en haut, & avec la même abondance ; mais les vaſes, les récipiens & les canaux formés par la nature, pour la recevoir pour la contenir, la travailler, la charier & la tranſmettre où beſoin eſt, & ce ſont les différentes branches, ces canaux, n'y ſont plus, du moins dans la plus grande partie. Que fait-elle cette ſeve ? Ne trouvant plus des canaux ſuffiſans pour s'y épancher, elle s'en fait de nouveaux. Ces nouveaux ſont de deux ſortes, ou des gourmands, ou des branches de faux bois ; & telle eſt leur origine (car aux arbres bien dirigés, & ſuivant notre

notre méthode, il y a très-peu, ou point des uns & des autres, tout eſt profit pour l'arbre). Voici en paſſant une réflexion à cette occaſion.

Tous les Jardiniers ne peuvent revenir de leur étonnement de voir les arbres dirigés par nous, groſſir & s'étendre prodigieuſement en peu d'années, & donner des fruits en ſi grande abondance : s'ils réfléchiſſoient, ils reconnoîtroient que c'eſt parce qu'au lieu de les appauvrir, de les tourmenter, & de les dénuer comme eux, nous les ménageons ; & parce que cette énorme quantité de bois dont ils privent un arbre à la taille, & que cette infortunée victime de leur impéritie a produit, en pure perte pour lui, a tourné tout à ſon profit par notre façon de le travailler ; & c'eſt ce qu'ils ne peuvent concevoir. En conſéquence, *blaſphemant ce qu'ils ignorent*, quelques-uns d'entr'eux (& ce n'eſt pas la plus ſaine partie de ceux de la profeſſion,) déclament à tort, & travers contre nous, diſant que nos arbres ne peuvent durer. Il en eſt qui ne rougiſſent point de dire qu'au bout de 4, ou 5 ans tous nos arbres pé-

riſſent. Nous n'avons d'autre réponſe à leur faire que celle-ci : allez dans tous les jardins où nous travaillons depuis 25 à 30 ans, & vous ſerez déſabuſés.

Pour revenir donc à notre ſujet, ces gourmands & ces branches de faux bois occaſionnés par une coupe vicieuſe ; au lieu de s'en ſervir pour l'avantage & le profit de l'arbre, on les ſupprime encore l'année ſuivante, puis celle d'après, & l'arbre, par la raiſon que nous avons dite, pouſſe toujours à faux, & d'autant qu'on lui ôte plus de bois. C'eſt une ſource dont vous amoindriſſez, ou ſupprimez le canal : quoi que vous faſſiez à ce canal, la ſource n'en épanche pas moins la même quantité d'eau. Mais qu'arrive-t-il alors ? Débordement & inondation de toute néceſſité. Il arrive encore à ces ſortes d'arbres qu'on dépouille des canaux & des réceptacles de la ſeve, le même que ce qui ſe paſſe dans le corps humain, toute proportion gardée, quand a été faite l'amputation de quelque membre, une jambe, ou une cuiſſe : l'eſtomac n'en fait pas moins la même quantité de chyle qu'auparavant ; mais que devient le ſang

contenu auparavant dans ce membre amputé ? La Médecine & la Chirurgie conviennent de deux choſes : la premiere, que celui qui a ce membre de moins, doit être fort réſervé ſur le boire & le manger, & ſe faire ſaigner de temps à autre, ſans quoi il pourroit être ſuffoqué, comme il n'arrive que trop ſouvent ; la ſeconde, qu'à moins d'une très-forte tranſpiration, un tel particulier ne pourroit vivre, s'il mangeoit comme ci-devant. Si donc, au lieu d'énerver les arbres, de les appauvrir, & de les dénuer, comme on fait, en les deſtituant de preſque tout leur bois, on ne faiſoit ſimplement que les décharger de ce qui fait confuſion, & de ce qui peut nuire à leur figure réguliere, on ſecondoit la nature, on auroit, comme nous & comme ceux qui pratiquent notre méthode des arbres immenſes, de groſſeur prodigieuſe en peu d'années, avec des fruits ſans nombre, & de durée éternelle.

Enfin nous en revenons à notre dicton ; ſavoir, qu'on ne taille point les arbres fruitiers des campagnes & des vergers, ni les autres des forêts, dont nous avons les

ſemblables dans nos clos & dans nos parcs, & voyez quelle différence d'avec les nôtres perpétuellement tourmentés : auſſi avons-nous dit en ce ſens, que la taille eſt contre nature.

TALUS, terme de Maçonnerie adapté dans le Jardinage à toute élévation de terre, qui, au lieu d'être de pied droit & d'à plomb, eſt un peu couchée ; tel un mur de terraſſe, qui eſt ce qu'on appelle à fruit. Talus, en Jardinage, n'eſt autre qu'une élévation de terre, ou naturelle, ou artificielle, qui a du devers, étant beaucoup plus ſaillante par en bas que par en haut. On dit talus d'un rayon d'aſperges, d'un rayon de vigne, de céleri & autres. On dit également talus d'une terraſſe retenue par des gazons en guiſe de muraille. Border une allée, ou une planche en talus, c'eſt-à-dire, qu'il faut battre les terres, afin de les faire rentrer du haut, & que le bas ſoit plus ſaillant. On bat avec le revers de la beche, ou avec le dos d'une pelle, pour empêcher que les terres ne s'éboulent dans les ſentiers. *Voyez* DOS DE BAHUT.

TAN & TANNÉE. C'eſt de l'écorce de

chêne pilée & battue, réduite en poudre par le moyen des moulins à ce deſtinés. Dans la tannerie & dans la fabrique des cuirs, on ſe ſert de ce tan & de ces écorces pilées pour travailler les peaux des animaux, & préparer tout ce qu'on appelle cuirs. Après les avoir bien lavés & bien ratiſſés, on les met dans des cuves cerclées de fer, & enterrés juſqu'au bord. On met deux, ou trois pouces, plus, ou moins d'épaiſſeur de ces écorces réduites en poudre, & l'on en garnit le fond de la cuve. On met ſur ce tan des peaux étendues à plat, & l'on en fait un premier lit.

Sur chaque lit de ces peaux ainſi placées, on met un lit de ce tan de la même épaiſſeur que ci-deſſus, & ainſi juſqu'à parfait rempliſſage de la cuve. On laiſſe durant 4, 5, 6 mois, un an, plus, ou moins, ces peaux dépoſées de la ſorte, après qu'on les a bien humectées avec de l'eau. Les parties ſpiritueuſes de cette écorce paſſent dans les peaux; au moyen de cette couche de tan ſur chacune des peaux, deſſus & deſſous elles ſe gonflent, ſe reſſerrent, elles ſe replient ſur elles-mêmes, & acquierent une

épaiſſeur qu'elles n'avoient pas auparavant. Après que ces peaux ont été ſuffiſamment impregnées des parties ſpiritueuſes de ce tan, ou écorces pilées; on enleve la premiere couche d'icelles, & on les met en un tas; après quoi l'on tire chaque peau l'une après l'autre, puis on travaille ce tan, qu'on appelle alors de la tannée. C'eſt de ces poudres qui ont été ainſi dépoſées, qu'on fait, ce qu'on appelle à Paris des mottes, qui ſervent de chauffage aux pauvres gens, après qu'elles ont été ſéchées.

Le tan eſt employé dans le Jardinage pour mettre ſur des couches de fumier chaud. Mais qu'on ne ſe trompe point; ce n'eſt pas la tannée dont il vient d'être parlé, laquelle eſt deſtituée de tous ſes eſprits, & ſans vigueur. C'eſt le tan lui-même & qui n'a pas ſervi. On en met ſur ces couches chaudes communément un bon pied d'épaiſſeur. On dépoſe au fond ſur le fumier même, le plus gros de cette poudre, qui tient plus la chaleur que les parties fines & déliées de lui-même. Dans cette ſuperficie on fait des trous, & l'on y dépoſe des pots de terre pleins d'une terre factice, où l'on

ſeme & où l'on plante des ananas, & d'autres plantes curieuſes, qui ne peuvent venir que par artifice. Ce tan ainſi dépoſé ſur une couche de fumier, tient fort long-temps ſa chaleur ; elle dure le triple & le quadruple des couches de fumier ordinaire. C'eſt principalement aux Anglois & aux Hollandois que nous ſommes redevables de cette invention. Mais avouons que nos Jardiniers ſont encore bien novices, quant à l'uſage de ces couches de tan. Il faut eſpérer qu'avec le temps ils s'y entendront.

TATONNEMENT, TATONNER, TATONNEUX ; cela regarde les fruits, quand, pour voir s'ils ſont mûrs, on y enfonce les doigts. M. de la Quintinie eſt furieux contre les tâtonneurs. Si c'eſt une pêche, outre qu'elle eſt déshonorée, étant meurtrie, elle ne tarde guere à pourrir, de même une figue, un abricot, une prune, une poire. Tâtonne-t-on les fruits rouges, ceriſes de tout genre, les fraiſes, les framboiſes, les groſeilles, de même les raiſins ? Comment connoît-on la maturité de toutes ces ſortes de fruits ſans être Jardinier ? La vue ſeule décide. De même il eſt des

indices preſque certains de la maturité des autres fruits. Il eſt pour un grand nombre des moyens infaillibles pour s'en aſſurer, toutes les pêches, par exemple. Voici comme on s'y prend. Une pêche a toutes apparences d'être mûre, pour le ſavoir, vous l'empoignez avec les cinq doigts; mais ſans appuyer aucunement, & vous tirez légérement à vous ſans biaiſer en tirant. Si elle eſt mûre, elle cede au plus petit effort, & laiſſe ſa queue à la branche; quand on force tant ſoit peu plus, la queue vient, & toutes les fois qu'une pêche vient avec ſa queue, elle n'eſt point mûre. Mais en l'empoignant, comme il vient d'être dit, elle vient d'abord dès qu'elle eſt mûre. Quant aux autres fruits, il ſeroit trop long de s'expliquer ici, on le fait ailleurs.

TAUPES dans les jardins. Secret infaillible pour les détruire.

Prendre des noix : autant de trous dans leſquels les taupes fouillent, autant de noix. Les faire bouillir une heure & demie dans de l'eau avec une bonne poignée de ciguë. En mettre environ de la groſſeur d'une noix dans chaque trou; on ſuppoſe qu'on

n'aura mis de l'eau que pour que la préſente recette ait un peu de conſiſtance mollette.

La taupe fort friande de ce mets, n'en a pas plutôt mangé, qu'elle meurt.

Le même pour les rats, les loirs & les mulots. Cette recette eſt tirée de la Gazette du Commerce, comme ayant été fort éprouvée de longue main. On cite, mais on ne garantit point pour ne l'avoir pas éprouvé.

TAUPIERES, ou TERRES DE TAUPES. Cette terre que les taupes jettent dehors, après l'avoir broyée avec leurs pattes, & la pouſſant avec leur petit grouin, eſt peut-être le plus excellent engrais pour toutes les plantes. Par ces terres de taupieres, on n'entend pas ici toutes les terres quelconques que ces petits animaux fouillent indiſtinctement dans toutes ſortes d'endroits bons & mauvais; mais celles des bons terreins, & ſur-tout celles des bas prés où, de toutes parts, ces petits animaux élevent au-dehors des monceaux d'une terre noire, douce, émiée & pulvériſée. Voilà ce que vraiment on doit appeller terre-franche: elle doit faire la baſe de

toute terre factice, ſoit pour les orangers, ſoit pour les fleurs quelconques, les œillets entr'autres, ſoit pour les légumes, & particuliérement pour les melons, & pour les plantes curieuſes, & auſſi pour garnir les couches en guiſe de terreau pur, qui eſt l'excrément & le *caput mortuum* du fumier, & qui, par conſéquent, eſt deſtitué de ſucs, d'eſprits & de toute vertu; ou, s'il contient encore quelques ſucs, ils ſont trop déliés, & pas aſſez ſubſtantiels; raiſon pour laquelle tant de melons ſi mauvais. Il eſt étonnant que nul encore n'ait fait attention à ce point, & que tous, juſqu'ici, ſe ſoient accordés à employer le terreau pur pour les couches. Qui eſt-ce qui ne ſent pas la différence d'un légume ſur terre, d'avec un autre ſur terreau? On donne dans un Traité des melons les moyens sûrs de les avoir tous excellens, & par le moyen d'une terre factice, & par le moyen d'un régime ſenſé, qui exclut toute mutilation, tant du côté des racines en les arrachant de deſſus la couche pour les tranſplanter, au lieu de les ſemer dans de petits pots, & de les tranſplanter avec leur motte, qu'en inciſant les

différens membres de la plante, ſur-tout les privant de leurs feuilles, qui ſont les meres nourrices des fruits, & qui leur ſervent de plaſtrons, d'auvents, de paraſols, &c.

TENDRE, verbe actif; s'entend d'un cordeau, quand on veut dreſſer une allée, une plate-bande, une rigole, une tranchée, un rayon, &c. Ne jamais rien faire de toutes ces choſes, qu'on ne tende auparavant le cordeau, pour tracer ſur terre ce qui eſt à faire, autrement tout eſt de travers. *Voyez* CORDEAU.

TENDRE, adjectif. On dit *années tendres*. On appelle ainſi celles durant leſquelles les pluies ſont fréquentes & abondantes, par oppoſition aux années ſeches.

TENONS. Ce mot vient du verbe tenir. Ce ſont ces liens verds en forme de cornes, qui croiſſent à la vigne & à quantité de plantes avec quoi les bourgeons s'attachent l'un à l'autre, & s'accrochent à ce qui ſe rencontre dans le voiſinage.

Aux vignes bien gouvernées dans le Jardinage, on ne voit aucun de ces tenons qui conſument inutilement la ſeve, & qui

ſont confuſion & difformité. On les appelle auſſi des vrilles, parce que leurs extrêmités ſont repliées, & comme torſes, ainſi que l'extrêmité des meches des vrilles pour pouvoir creuſer & faire des trous. C'eſt par le moyen de ces ſortes d'attaches, ainſi pratiquées par la nature que les rameaux des vignes tiennent ſi fort à tout ce à quoi ils peuvent s'accrocher.

TERRASSIERS. Ce ſont des Ouvriers du Jardinage faiſant des fouilles de terres pour dreſſer des jardins, former des terraſſes, &c. Mais rien ne reſſemble moins à un Jardinier qu'un Terraſſier, pourquoi ſe bien garder de confondre l'un & l'autre enſemble. Un Terraſſier n'eſt qu'un manouvrier propre à des exercices pour leſquels il ne faut qu'un corps vigoureux & de bons bras; au lieu que pour l'autre, il faut, outre ces talens corporels, du génie, de la pénétration, de l'activité & de l'invention. En eſt-il grand nombre de la ſorte?

TERRE. La terre eſt un des quatre élémens, laquelle nous habitons. Mais en Agriculture & en Jardinage, c'eſt cette partie d'elle-même que nous cultivons pour

en tirer de quoi pourvoir à notre ſubſiſtance & à nos beſoins.

Différentes ſortes de terres, terroirs, ou terreins. Chaque portion de cet élément ſolide, à la culture de chacune deſquelles nous nous exerçons, prend divers noms, ſuivant ſes différentes qualités. Il eſt des terres ſableuſes, marneuſes, argilleuſes, glaiſeuſes, grouetteuſes, fortes, légeres, froides, brûlantes, humides, ſeches, &c. bonnes enfin, médiocres & mauvaiſes.

La terre eſt une matrice univerſelle, comprenant dans ſon ſein les qualités propres à produire tout ce qui ſert à nos beſoins, comme à nos plaiſirs.

Rien de plus rare que de trouver parmi les cultivateurs de bons gourmets en fait de terres. M. de la Quintinie, après avoir expoſé tous les caracteres diſtinctifs d'une bonne terre, établit pour preuve infaillible de la bonté de toute terre, la vigueur & l'embonpoint de toutes ſes productions.

On dit terre neuve, ou novale, *novalis ager*, dit Virgile. C'eſt celle qui eſt nouvellement défrichée, ou miſe en valeur, de quelque façon que ce puiſſe être.

Terre vierge, celle qui n'a jamais rapporté, comme les terres en fonds que l'on creuſe, ſoit celle des caves, des foſſes, ou foſſés, ſoit celle des terreins particuliers où l'on fouille fort avant.

Terre franche, eſt toute terre exempte d'aucunes mauvaiſes qualités, & qui poſſede toutes les bonnes qu'on requiert pour la végétation de toutes ſortes de plantes. M. de la Quintinie la définit encore, en diſant que toute terre bonne à bled, & où il réuſſit parfaitement, eſt vraiment terre franche, n'importe de quelle couleur.

Tous les Jardiniers prennent pour terre franche une terre jaunâtre, matte, peſante, argilleuſe, dont on ſe ſert communément pour enduire, ſoit des fours, ſoit des murs de clôture, comme pour la conſtruction d'iceux; mais ils ſont grandement dans l'erreur ſur cet article, comme ſur bien d'autres. La ſeule terre franche eſt celle déſignée par M. de la Quintinie, & celle des taupieres. *Voyez* TAUPIERES.

On dit terre à chenevière, pour ſignifier la plus excellente terre, parce que pour le

chanvre, comme pour le lin, il ne peut être de trop bonne terre.

On dit auſſi terre effritée, qui eſt uſée & appauvrie, &c. qui a trop porté, & qui n'a pas été remontée par de bons engrais.

On appelle terre factice (ce mot vient du latin, qui veut dire faire, ou faite), toute terre apprêtée, compoſée & mélangée, telle celle des orangers, & des diverſes ſortes de fleurs, de fruits & de légumes, qui requierent qu'on ait recours à l'art pour les faire venir dans certains climats, ou pour les avoir plus promptement; telle encore la terre propre pour avoir de bons melons, à la place de tant de mauvais. *Voyez* TAUPIERES.

TERRES JECTICES, mot qui vient du latin, & qui eſt rendu en françois par celui de jetter. On appelle ainſi toutes les terres des fouilles quelconques, qui ſont tranſportées, jettées & répandues, ſoit pour s'en débarraſſer, ſoit pour hauſſer des terreins, remplir des creux, & former des voiries, ou chemins. Les démolitions de bâtimens, les immondices qui embarraſ-

ſent, les piérailles, les écurures d'étangs, de foſſés, de baſſins, de canaux & de mares, qu'on enleve & qu'on tranſporte, &c. tout cela s'appelle terres jectices.

Parmi ces terres nommées jectices, il en eſt quelques-unes qui ſont très-bonnes; telles ſont celles qu'on répand pour former des jardins & des terraſſes. Celles ſur-tout des boues & des immondices, des chemins & des rues des grandes villes; les iſſues d'animaux provenant des boucheries, les vidanges des foſſes des lieux d'aiſance, pourvu qu'elles aient été eſſorées pendant une couple d'hivers, avant que d'être tranſportées dans le jardin pour y être employées; car plutôt elles brûleroient les plantes.

TERRE *de gadoue*. A Paris on appelle dans le Jardinage terre de gadoue les amas de boues des rues, qu'on enleve tous les jours dans des tombereaux. On les dépoſe hors l'enceinte de la ville dans divers lieux indiqués pour ce ſujet par la Police. Il eſt enjoint aux villages circonvoiſins d'en enlever chacun leur quote-part; & quand ils manquent d'en prendre la quantité requiſe, les habitans ſont mis ſolidairement à une forte amande,

amande, & telle eſt une des raiſons pour laquelle tant de gros légumes, dont la halle de Paris abonde.

De plus, quantité de gens dans les contours de cette grande Ville vont, avec des voitures, enlever tous les matins à la halle & dans les marchés les herbages & les épluchures de toute nature, qu'ils mettent pourrir dans des foſſes, & l'hiver ils en font trafic. Un tombereau comble à trois chevaux coute autour de 6 livres, y compris la voiture. Les Vignerons autour de Paris en font une grande conſommation, pourquoi abondance de vin, mais fort mauvais.

TERRE DE POUDRETTE. *Voyez* POUDRETTE.

TERRE DE TAUPIERES. *Voyez* TAUPIERES.

TERREAU. C'eſt le réſidu, l'excrément & l'*arriere-faix* du fumier. Il n'a qu'un ſuc délié, & non ſubſtantiel. Pour avoir de bons melons, point de terreau pur; mais une terre factice, à peu près comme pour les orangers, excepté qu'il la faut moins matte, mais douce & mollette; on en donne

la recette dans un Traité de la Culture des melons : au moyen de cette recette & du régime, nul mauvais melon.

TÊTES *de ſaules.* Il ſe dit de certains toupillons de toutes ſortes de branchettes, qui croiſſent quelquefois naturellement à des arbres appauvris & ruinés, mais toujours aux meilleurs arbres par la faute la plus ordinaire des Jardiniers. C'eſt ainſi qu'à force de rogner par les bouts, de caſſer les extrêmités des bourgeons & des pouſſes de l'année, de pincer & repincer, ſur-tout ceux du pêcher, il ſe forme en ces endroits-là même de ces toupillons de branchettes, qui pullulent ſans fin, & qui plus on les ôte, plus ils repouſſent en plus grand nombre, au moyen de quoi l'on épuiſe inutilement la ſeve. De plus, on force les yeux du bas, qui ne devroient s'ouvrir que l'année d'après, pour donner des fruits, de s'ouvrir prématurement l'année même de leur pouſſe, & on les fait avorter ; au lieu que laiſſant les bourgeons de toute leur longueur, rien de toutes ces choſes n'arrive, & l'accroiſſement a lieu ſans troubler la nature & ſans déranger ſon

cours, ſon méchaniſme & ſes organes.

TIGRE. C'eſt un petit animal, l'un des plus préjudiciables aux poiriers & aux pommiers d'eſpaliers du midi, du levant & du couchant. On l'a nommé tigre, à cauſe qu'il a ſur le dos de petites taches noires, ſemblables à celles de l'animal féroce dont il porte le nom. Il eſt plat & fait, à peu près, comme une très-petite punaiſe de chambre. Il eſt produit vers la mi-Mai, quand les feuilles ſont formées. Il les mange en-deſſous par le revers, & elles ſont toutes déchiquetées, & incruſtées de ſa fiente. Elles ſont alors par-deſſus de couleur livide, & la peau des branches eſt incruſtée du couvein de l'animal, qui dépoſe là ſes œufs. Deux choſes à faire; chercher l'animal & le tuer; on prend pour ce, des femmes: enſuite éponger, gratter & laver les branches: tout le reſte eſt pur charlataniſme.

TIRANT, BRANCHES TIRANTES. *Voyez* BRANCHES.

TIRER. Ce mot ſe prend en bonne & en mauvaiſe part dans le Jardinage; en bonne part, pour dire allonger un arbre,

lui donner toute l'étendue dont il eſt capable, conformément à ſa vigueur, & non pas l'écourter & le circoncire, comme on a coutume de faire ; en mauvaiſe part, quand on donne une charge diſproportionnée à la portée de l'arbre, & dans ce dernier ſens, tout arbre tiré, ou trop allongé, ſont la même choſe.

On dit également, il faut tirer cet arbre, il pouſſe trop, ou bien, il faut bien ſe donner de garde de tirer cet autre, il ne pouſſe pas aſſez.

On dit coupe tirée, celle qui eſt allongée & priſe de trop loin. Il eſt une regle infaillible pour une coupe réguliere ; ſavoir, qu'on ne doit jamais faire ſa coupe plus baſſe que la naiſſance de l'œil ſur lequel on aſſeoit ſa taille. Si la coupe eſt plus baſſe, le petit canal, ou ce qu'on appelle le boyau umbilical qui charie la ſeve, eſt altéré & coupé, il n'y a pas plus de temps à mettre, & il n'y a pas plus de difficulté à faire ſa coupe, comme il eſt preſcrit ici, qu'à la faire irréguliere & dommageable, comme tous font. Mais pour l'un, il faut de l'attention, & l'autre ſe fait, comme on dit,

à boulevue, en bruſquant l'ouvrage.

TIRE, BRANCHE TIRÉE. C'eſt une invention de M. de la Quintinie, pour avoir des fruits à plein vent & d'eſpalier tout enſemble. Voici ce que c'eſt.

On détache de l'eſpalier une branche de pêcher, ou d'abricotier, & l'on fiche en terre quelques échalas, auxquels on attache dans la plate-bande ces ſortes de branches, lorſque le fruit eſt bien noué & à couvert de tout danger. On laiſſe ainſi ces branches juſqu'environ une quinzaine de jours avant la maturité. Alors on les ôte des échalas, & on les remet en leur place, les paliſſant à l'eſpalier, donnant du jour aux fruits, afin que le ſoleil leur donne du coloris, & par ce moyen l'on a des fruits de plein vent aux eſpaliers.

TIRER. On dit tirer les allées du jardin, quand, après avoir ratiſſé la ſuperficie, on ſe ſert du rateau pour unir, applanir, dreſſer & égaler les terres, ou le ſable de ces mêmes allées.

TONDRE, TONDEUR, TONTURE. En Jardinage ces mots ont la même ſignification que dans l'uſage commun. Tondre

une brebis, c'eſt lui couper ſa laine. Tondre quelqu'un, c'eſt lui couper ſes cheveux. Ainſi tondre les arbres, c'eſt leur couper les bourgeons, pour leur faire prendre diverſes formes. On les tond en paliſſades, en boule, en maſſifs, &c. Aux ifs, par le moyen de la tonture, on fait prendre la figure d'oiſeaux, & de quantité d'animaux. On tond les grands arbres avec le croiſſant, & les arbriſſeaux, arbuſtes & moindres plantes, avec les ciſeaux à tondre, on tond les gazons.

TONDEUR eſt celui qui, avec ces ſortes d'inſtrumens, coupe les bourgeons. Que les bons Tondeurs ſont rares, ainſi que les bons Élagueurs!

TONTURE eſt l'action de tondre les arbres, arbriſſeaux & autres arbuſtes.

TOPIQUE eſt un mot grec, pris de la Médecine & de la Chirurgie. Il veut dire remede, ou médicament extérieur, qui n'entre point dans la capacité intérieure du corps humain. C'eſt un dicton ordinaire, que les topiques ne peuvent nuire, à raiſon de ce qu'ils ne ſont appliqués qu'extérieurement. Mais ce dicton vulgaire eſt dé-

montré faux en Jardinage, comme en Médecine & en Chirurgie. On veut faire paſſer des dartres vives qui ſont ſur le viſage, l'humeur rentre, elle ſe dépoſe ſur ce qu'on appelle les parties nobles, & il en réſulte choſes fâcheuſes, ſouvent la mortalité. Un charlatan pour guérir des rhumatiſmes, & autres infirmités douloureuſes, applique des topiques aſtringens, diſſolvans, corrodans, &c. qui font ſouffrir des maux cruels, juſqu'à attaquer le genre nerveux; ſouvent juſqu'à faire périr. Le même a lieu quant au Jardinage. Une foule d'Empyriques, pêtris d'ignorance, s'ingere de compoſer quantité de recettes myſtérieuſes, ſoit en liquides, ſoit en une eſpece de pâte onctueuſe, pour détruire les inſectes, & auſſi pour en garantir & préſerver les arbres; mais tous, ſans excepter un ſeul, ſont bêtes, ou frippons, & d'ordinaire l'un & l'autre. Tous les topiques *graiſſeux*, appliqués ſur les arbres leur ſont funeſtes. Si l'on enduit avec de l'huile un arbre entier, il périra infailliblement, ſoit plutôt, ſoit plus tard. *Voyez* EMPLATRE, CHARLATAN.

TORSE. Ce mot vient de tordre, pris dans ſa ſignification propre. On tord, ou fortuitement & ſans le vouloir, ou de propos délibéré une branche & un bourgeon. Un Vigneron & un Jardinier veulent coucher en terre un cep de vigne pour provigner, & il leur arrive de le contourner. Alors il ſe fait un craquement, qui dénote que l'arrangement des fibres du dedans eſt détruit: en effet, cette vigne ne pouſſe pas l'année même, & ne donne pas de fruit. On veut empêcher une branche, ou un gourmand de profiter, il n'y a qu'à les tordre. Cette action de tordre eſt la même que celle dont ſe ſervent les faiſeurs de fagots tordant des harres, excepté que la torſe des arbres ne ſe fait qu'à un endroit, au lieu qu'à la harre c'eſt tout du long.

TRACER, c'eſt tirer ſur terre des lignes, ou droites, ou courbes, ſoit pour former des allées, des quarrés, des ſentiers, ſoit pour y planter; dans ce ſens on dit tracer une plate-bande, un parterre, &c. On dit encore tracer une fouille de terre, un rayon de vigne, un rayon d'aſperges, &c.

TRAÇOIR eſt un inſtrument du Jardinage, qui n'eſt autre qu'un long manche, au bout duquel eſt un morceau de fer, dégénérant un peu en pointe camuſe, & qui ſert à tracer ſur terre des deſſeins de parterres, ou telles & telles autres figures diverſes.

TRAINASSES vient du mot de traîner. Ce ſont de menus filets alongés, qui partent de la ſouche même des fraiſiers, & qui rampent ſur terre. Ces traînaſſes ainſi rampantes, ont divers nœuds, d'où ſortent des racines qui piquent dans terre. La premiere traînaſſe devenue plante, produit ſon ſemblable, qui ſe plante également lui-même, & en produit auſſi d'autres à ſon tour, juſqu'à 5, ou 6 de fil. De cette ſouche du fraiſier, d'où eſt partie cette premiere traînaſſe ſi féconde, pullulent à un fraiſier vigoureux 5, ou 6 autres pullulans de la ſorte. Mais toutes ces productions ſi multipliées, font avorter le maître-pied, qui dépérit d'autant. Quiconque veut conſerver ſes faiſiers, doit, durant le cours de la belle ſaiſon, arracher tous les huit jours chacune de ces traînaſſes; & c'eſt à

quoi communément nul des Jardiniers des maiſons de campagne ne veut s'aſtreindre: auſſi n'ont-ils, excepté quelques premieres fraiſes, que des avortons, & on replante ſans fin. On a évalué à dix mille écus par an la vente des fraiſes à Montreuil; comme c'eſt leur gagne pain, ils ont grand ſoin d'arracher les traînaſſes.

A quatre pas de Montreuil, chez un Seigneur diſtingué en plus d'un genre, & qui mérite le plus d'être ſervi, on a planté, de ſcience certaine, depuis environ 6 ans, au moins douze milliers de fraiſiers de la ville du Bois où l'on fait trafic de fraiſiers, & tous les ans on dépenſe en la table de ce brave Seigneur au moins pour 50 écus de fraiſes. Le Jardinier en eſt quitte pour dire que cette plante ne ſe plaît pas dans le lieu. Ainſi l'on vous berce, Maîtres, qui ne vous entendez pas au Jardinage, & vous êtes dupes.

TRANSPIRATION, mot qui vient du latin, & qui eſt d'uſage dans la Médecine. C'eſt l'émanation, la ſortie & l'envoi continuels des parcelles ſenſibles, ou inſenſibles de tout ce qu'on appelle corps, & leſ-

quelles vont ſe perdre continuellement auſſi dans la capacité de l'air. Dans les corps vivans cette déperdition de ces parcelles d'eux-mêmes ſe réparent au fur à meſure par les nourritures.

Deux ſortes de tranſpirations ; l'une ſenſible, qu'on apperçoit, telle que la ſueur & toutes les parties graſſes qui s'extravaſent au-dehors, celle qui ſe fait en nous par la ſalivation & par le canal du nez, &c. l'autre inſenſible, qui eſt une ſortie continuelle de quantité de parties ſpiritueuſes & volatiles par les pores de la peau, & par la reſpiration. Les corps inanimés tranſpirent auſſi d'une façon inſenſible ſuivant tous les Phyſiciens : mais ce détachement continuel des parcelles d'eux-mêmes, ne ſe répare point comme dans les êtres vivans.

Tous les végétaux ont, ainſi que les animaux, une double tranſpiration. Les odeurs des fleurs & des fruits en ſont preuve, ainſi que le changement d'écorce des arbres, qui eſt une eſpece de mue ; mais à travers leur peau & leurs feuilles, il ſe fait une grande diſſipation de quantité de par-

ties d'eux-mêmes, & qui ſe réparent. Lors d'un ſoleil âpre, vous voyez les feuilles ſe faner, ſe rider, ſe recoquiller, & le lendemain matin, après la fraîcheur de la nuit & la roſée, vous appercevez leur peau, lâche auparavant, être alors bandée & rebondie, leurs feuilles droites & d'un verd riant, montrer leur ſurface applatie. Tout, pour peu qu'on ſoit obſervateur, ſans être cultivateur, annonce dans les végétaux la double tranſpiration, telle que dans les autres êtres vivans. M. Halle, célébre Anglois, a traité ſavamment ce point dans ſa Statique des Végétaux.

TRANSPLANTATION. C'eſt le tranſport d'un arbre placé dans un lieu pour le planter dans un autre. Cette opération du Jardinage eſt, peut-être, de toutes, la plus ſcabreuſe, ainſi que la moins entendue. Deux ſortes de tranſplantations; l'une d'un lieu prochain du jardin à un autre; & l'autre dans un lieu diſtant du Jardin. Celle qui ſe fait en proximité eſt bien plus facile & plus heureuſe; mais celle qui ſe fait au loin, eſt moins ſujette à réuſſir, à cauſe du tranſport, durant lequel les racines, quel-

que couvertes qu'elles ſoient, ſont frappées & exhalées par l'air. Dans l'autre, au contraire, bien moins d'évaporation.

Il eſt des regles sûres pour réuſſir dans cette opération. Deux ſortes d'arbres s'offrent pour être tranſplantés; des jeunes, qui n'ont pas des racines fortes, & d'autres plus âgés, qui ont des racines plus alongées. Pour les uns comme pour les autres, laiſſer, avant que de fouiller, une motte d'un bon pied au pourtour, puis en-deçà de la motte faire une tranchée juſqu'aux premieres racines : ſitôt qu'on rencontre les racines, ceſſer de fouiller avec la beche, & employer les fourches de nouvelle invention, allant juſqu'à l'extrêmité de ces mêmes racines, & les dégager toutes ainſi, ſans en couper une ſeule. Sapper par endeſſous la motte, qui tombe d'elle-même, l'enlever & replacer l'arbre dans un trou avec les racines, ainſi qu'elles étoient lors de la déplantation, ſoulager l'arbre par la tête en le déchargeant amplément. Un tel arbre travaillé, ainſi qu'il doit être, reprendra infailliblement & portera fruit.

TRANSVASER. Mot pris du latin. C'eſt

tirer d'un vaſe, de quelque façon convenable que ce puiſſe être, une plante avec ſa motte & ſes racines ſans les endommager, & la mettre dans un autre vaſe plus grand, ou plus convenable.

TRANSVERSAL. *Voyez* FIBRE.

TREILLAGE, TREILLAGER, TREILLAGEURS. Les treillages, tels qu'ils ſont en uſage de nos jours, ſont une invention fort nouvelle dans le Jardinage, au dire de M. de la Quintinie. Les treillages en échalas quarrés, attachés par mailles avec du fil de fer, ſont plus brillans que la loque de Montreuil; mais la loque a des avantages infiniment au-deſſus. *Voyez* LOQUE.

TREILLAGER. C'eſt faire toutes ſortes de treillages de toutes mailles. Mais pour bien treillager, il faudroit peindre les bois avant que de les employer, ſauf à donner par la ſuite quelques coups de pinceaux où beſoin ſera.

Quand on peint en place, on ne peut peindre que les faces pardevant, & non par-derriere, & par-là même le treillage périt trop ſouvent; au lieu que peignant les quatre faces, les treillages durent le double.

On peut alors, au bout de 15, ou 20 ans, lorſque la couleur eſt paſſée, y donner une couche pardevant.

TREILLAGEURS, ſont les ouvriers qui s'adonnent à la fabrication de ces ſortes de treillages. Ce ne ſont point des Jardiniers, mais les Jardiniers peuvent & doivent être Treillageurs. On appelle treilles des pieces de treillages fabriqués pour ſoutenir des vignes. Les Treillageurs ſont gens à redouter pour les arbres, comme les Peintres qui mettent les treillages en couleur, & les Maçons qui travaillent aux murs. C'eſt l'affaire du Jardinier d'uſer de tous moyens, leſquels détaillés ailleurs pour prévenir & empêcher le dégât.

TRÉPIGNER *la terre*. Il a deux ſignifications. On trépigne la terre néceſſairement & forcément, quand on eſt obligé d'aller autour des arbres pour les travailler; & on la trépigne exprès, quand on veut ſemer, ou planter dans des terres trop légeres, & qui n'ont point de corps. Ce dernier trépignement eſt un art, & il eſt façon de s'y prendre.

TROCHET ſe dit des fruits qui ſont raſ-

ſemblés en un tas les uns près des autres. Il eſt des eſpeces de fruits qui viennent ainſi par trochets, ſur-tout les poires de blanquet, d'ognonet, celles nommées caſſolette, le rouſſelet, ainſi que tous les fruits de petites eſpeces.

TRONC, terme de Jardinage & de Botanique. Par le mot de tronc communément on entend cette partie de l'arbre qui tient le milieu entre les racines & la tige. A lui ſont attachées les racines, & il eſt le vaſe commun auquel toutes reportent. Sur lui, comme une colonne ſur ſa baſe, porte d'à plomb la tige; les racines ſont comme ſoudées avec lui, la tige eſt comme entée & incorporée avec lui. A l'endroit où les racines tiennent à lui, il en a la dureté & la roideur; & à l'endroit où la tige ne fait qu'un avec lui, il eſt d'un tiſſu moins dur: ainſi le tronc eſt une partie intermédiaire entre les racines & la tige, qui tient des unes & de l'autre. Comme racine, il doit être dans la terre, & comme tige, il ne doit point y être juſqu'à être trop humecté par l'humide de la terre. Son emplacement, par conſéquent, eſt la ſuperficie de la terre,

terre, ou entre deux terres. Là il eſt aſſez avant pour être, comme racine, ſuffiſamment humecté par l'humide de la terre, ſans néanmoins être morfondu ; & là auſſi il n'eſt pas trop dehors pour être trop frappé par l'air, & en proie aux rayons du ſoleil.

Il eſt un fait univerſel à ſon ſujet ; ſavoir, que dans toutes les plantes que tous ſement, ou que la nature produit d'elle-même, il n'y en a pas une ſeule où le tronc ne ſe trouve, comme il vient d'être dit, à la ſuperficie de la terre.

Nombre de Jardiniers s'aviſent à la fin de l'automne de découvrir les troncs de tous leurs arbres. Qu'on leur en demande la raiſon, ils n'en ſavent point, ou n'en donnent que de pitoyables. Cette pratique eſt pernicieuſe, ruineuſe même. La gelée mord ſur ce tronc, le ride & le brule, au lieu qu'étant couvert par la terre, comme il eſt fait pour l'être, il eſt garanti par cette terre de la trop forte impreſſion de l'air pour lequel il n'eſt point fait, & des gelées. Il eſt fâcheux que M. de la Quin-

tinie ait donné dans pareil écart. Il preſcrit cette pratique.

TUBE, ou TUYAU, c'eſt la même choſe; il eſt de la Chymie : & quand on l'emploie dans la Phyſique du Jardinage, c'eſt par application, pour ſignifier un corps creux & allongé, tel le roſeau & autres plantes creuſes.

TUBERCULE, ou TUBÉROSITÉ. *Voyez* TUMEUR.

TUBÉREUX change de ſignification en Botanique & en Jardinage. Il ſe dit de certaines plantes, qui n'ayant, ni peau, ni écailles, ont des racines fibreuſes rougeâtres; tel l'aconit d'hiver, qui déploie ſes fleurs jaunes au commencement de Janvier.

TUER, dans le langage des gens de Montreuil s'entend des gourmands. Les Jardiniers les tuent en les abattant juſqu'à ce que l'arbre épuiſé ne pouſſe plus, ni gourmands, ni autre branche. Les Montreuillois les tuent ces gourmands, en les chargeant prodigieuſement, & les métamorphoſant en branches fructueuſes, & c'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre ce

proverbe, commun parmi eux : *il faut tuer les gourmands, mais non les détruire.*

TUMEURS vient d'un mot latin, qui veut dire groſſeur. Les arbres ont, à cet égard, les mêmes infirmités que nous. Ils ont des loupes, des ſquirres, des polypes, des verrues, ou poireaux, &c. Ces tumeurs, ou groſſeurs ſont contre nature, comme dans le corps humain. Il y a du remede quand on ne laiſſe pas vieillir ces choſes. *Voyez* LOUPES.

TUTEUR, pris de l'uſage commun. C'eſt un morceau de bois de bout, une perche, ou un échalas, auxquels on attache, ou un arbre trop foible, ou une branche qu'on craint que le vent ne caſſe, ou une jeune greffe qui pouſſe trop impétueuſement, & que le vent pourroit décoller.

On donne encore le nom de tuteur à une tige d'arbre morte, à laquelle par en bas a pouſſé un beau rameau qu'on dreſſe le long de cette tige. On n'abat cette tige morte que quand ce rameau eſt ſuffiſamment grand, & lorſqu'il eſt aſſez fort pour ſe paſſer de tuteur, & pour ſe ſoutenir tout ſeul.

Peu dans le Jardinage entendent à placer des tuteurs aux arbres. On fait communément plus de mal en les employant auſſi gauchement qu'on le fait, que ſi on ne leur en mettoit pas.

Il faut garnir l'arbre avec de la mouſſe bien pelotée, ou un fort bouchon de paille, ou quelque vieux chiffon à tous les endroits où la perche touche à l'arbre; ſans quoi l'ébranlement, l'agitation & la ſecouſſe des vents cauſeroient autant d'entamures à la tige & aux branches, qu'il y auroit d'endroits où la perche toucheroit à l'arbre: faute de telle attention, une foule d'arbres périſſent tous. Au lieu d'employer des cordes & des ficelles, qui coupent & qui maculent la peau, il faut, pour retenir l'arbre, faire uſage d'oſier, ou de harre. Que de quinconces & d'allées dont les arbres ſont de guinguoi faute de tuteurs! Le mal devient ſans remede, quand les arbres ont groſſi; alors la difformité eſt éternelle.

V

VALVULE, terme d'Anatomie pris du latin, qui veut dire porte, ou petite porte, parce que, ſoit dans l'Anatomie humaine, ſoit dans l'Anatomie végétale, ce qui eſt compris ſous ce nom en fait la fonction.

VALVULES, en terme d'Anatomie, ſont de petits corps membraneux, comme des eſpeces de ſoupapes, ſervant à arrêter le cours précipité & impétueux du ſang, & qui lui ſervent de digues dans nos vaiſſeaux.

M. Grew, ſavant Anatomiſte des plantes, prétend qu'il n'eſt point de ces valvules dans les conduits de la ſeve. Mais ne pourroit-on pas dire, à bon droit, que les nodus qui ſont à toutes les jonctions des branches, à celles des bourgeons, & à celles des yeux, ou boutons, pourroient bien faire dans les plantes la fonction de valvules dans le même ſens que les valvules de

nos veines? On pourroit, peut-être, dire le même de la jonction des feuilles, ainſi que des liaiſons, des rayons & des ramifications de ces mêmes feuilles. Il en eſt de même de ces eſpeces de petits boutons, qui ſont à l'une & à l'autre extrêmité de chaque queue des fruits. Chacune de ces extrêmités eſt toujours plus groſſe que le reſte de la queue, ayant la peau plus épaiſſe, ainſi que le dedans, qui eſt plus gonflé & plus fibreux.

Mais ce qui caractériſe davantage ces valvules dans les plantes, ce ſont les rides qui ſont à tous les boutons à fruit & aux branches fructueuſes : c'eſt ce que M. de la Quintinie appelle des *anneaux*, à cauſe, en effet, que ces rides ſont poſées, comme le ſeroient pluſieurs anneaux, ou des bagues, qui ſeroient miſes l'une proche de l'autre. Ces rides, ou anneaux ſervent à arrêter la ſeve, & à la retenir pour la faire fluer avec meſure & peu-à-peu, au lieu de s'enfiler d'abord, comme elle fait, dans les branches à bois qui n'ont pas de ſemblables rides, leur ſervant de valvules pour s'oppoſer au cours précipité de la ſeve.

VAPEURS *de la terre.* Ce mot eſt pris dans un ſens particulier en Jardinage. Il s'entend des humidités dépoſées ſur la terre & dans ſon fond, de quelque nature qu'elles ſoient ; pluies, neiges, brouillards, roſées, ſerein, grêles, givres, frimats, arroſemens, humidité des fumiers, &c. Toutes ces humidités tombant ſur la terre, remontent enſuite, & ſont pompées, puis emportées dans ce qu'on appelle la moyenne région de l'air, ſuivant ce principe que rien ne deſcend qui ne remonte de tout ce qui eſt des influences d'en haut, comme rien de tout cela ne remonte, qui ne redeſcende enſuite. C'eſt un flux & reflux perpétuel de ce qui monte dans la moyenne région de l'air, & qui en redeſcend.

Dans le printemps, lors des gelées, ces humidités remontant pour être tranſportées dans l'air, trouvent dans leur chemin les bourgeons tendres, les fleurs & les fruits nouvellement noués ; elles s'y attachent, elles s'y collent, & par leur qualité morfondante, elles les font périr. Mais quand ces mêmes humidités froides

ont une fois gagné le haut, & trouvent à se répandre çà & là, elles ne font pas grand mal. Aussi toujours les bas gelent d'abord, ainsi que tous les fonds, tandis que tous les hauts sont, ou garantis, ou moins maltraités.

En considération de ce que dessus, les Montreuillois couvrent le bas de leurs arbres avec des paillassons, & ils se contentent pour les hauts de petits paillassons plats, qui, rompant le cours de ces humidités nuisibles, garantissent communément les hauts.

VASE, ou LIMON DE RIVIERE, D'ÉTANG, DE MARES, & DE TOUT AMAS D'EAU. C'est un dépôt de parties terrestres de toute nature que l'eau entraîne avec elle, & dont elle se décharge, soit par-tout où elle passe, soit par-tout où elle séjourne.

Cet engrais est très-bon; mais il est des observations à faire, & des précautions à prendre, ainsi que des regles de conduite à cet égard.

Toutes les vases n'étant pas les mêmes, ne conviennent pas également aux différentes terres. Les eaux qui charient avec elles des

particules de terres ſableuſes, marneuſes, glaiſeuſes, argilleuſes & grouetteuſes, &c. les dépoſent toutes également : or donc avant d'en faire uſage, il faut conſidérer principalement deux choſes ; d'abord la nature du ſol dominant, dont l'eau détache & entraîne avec elle les parties différentes ; enſuite la nature du terrein où l'on ſe propoſe d'employer ces ſortes d'engrais : mais qui eſt-ce parmi les Jardiniers, & parmi les Maîtres, s'entremettant aux choſes du Jardinage, qui faſſent attention à ces deux points ſi eſſentiels ? Une foule de gens, faute de cette double obſervation, pervertiſſent totalement leur terrein. Il en eſt de même des engrais de terres neuves, des démolitions, fumiers, & tous autres engrais. Mais quels remedes alors ? On va le voir d'après les deux exemples qui vont être rapportés.

Deux Curieux non Cultivateurs, chériſſant également leurs jardins, s'aviſerent de réformer & de renouveller leur terrein, l'un de ſon chef, & l'autre à l'inſtigation & par le conſeil de l'un de ceux appellés Jardiniers-*commeres*, gens avantageux, ne doutant jamais de rien, grandement ha-

bleurs, & s'entremettant à tout. L'un avoit un terrein fort froid, on le remonta avec de la vaſe de riviere ; l'autre avoit un terrein paſſablement bon, mais un peu marneux & glaiſeux ; on le couvrit de ſable jaune & blanc pour l'alléger. Deux ou trois ans ſe paſſent durant que tout va en dépériſſant. Le premier fut obligé d'employer des reſtaurans, & force fumiers de qualité chaude ; l'autre, de faire enlever les ſables, ſablons, &c. Mais quels frais!

Quiconque veut uſer de la vaſe, ou de terres de rivieres, qui toujours ſont froides, mattes & crues, doit les laiſſer s'eſſorer à l'air, & ſe briſer, s'amalgamer, pour ainſi dire, durant au moins un été & un hiver. Virgile le preſcrit durant deux ans. Il eſt encore d'autres regles qu'on ne fait que rappeller : elles regardent le temps, la ſaiſon, la façon, la quantité plus, ou moins grande, &c. le tout demanderoit un trop long détail.

Georg.

VASES, pour ſignifier canaux, conduits, récipiens de la ſeve. *Voyez* CANAL, CONDUIT.

VÉGÉTAUX, vient d'un mot latin. On

appelle végétaux tout ce qui eſt planté, ſoit plante terreſtre, ſoit plante hydraulique, les arbres, arbriſſeaux, arbuſtes, herbages & tout ce qui a des boutons, des branches, des feuilles, des fleurs, des fruits & des graines.

VÉGÉTER veut dire devenir vigoureux, croître & ſe fortifier. On dit végétation pour dire formation, accroiſſement & multiplication des végétaux, ou des plantes. Ces mots ſont conſacrés à cet uſage dans le Jardinage. Trois choſes en quoi conſiſte la végétation; ſavoir, la nutrition a même des ſucs de la terre, l'accroiſſement en longueur, largeur & profondeur; enfin dans la multiplication par le moyen des graines pour ſe renouveller & ſe perpétuer.

VEINE de terre, terme figuré, comme on dit langue de terre; l'un & l'autre pour ſignifier la différence de la terre dans le même ſol, comme nos veines, qui, contenant le même ſang, ſont plus, ou moins groſſes: ces termes métaphoriques ne ſont employés que par rapport à l'étendue & au volume, & non par rapport à la qualité particuliere du ſang.

VENTOUSE, vient principalement du mot de vent. On dit faire une ventouſe à un tonneau de vin pour lui donner de l'air. Dans la Maçonnerie c'eſt la même choſe que barbacane. On dit auſſi dans ce art ventouſe, ce qui ſert à donner de l'air, faire une ventouſe à des lieux d'aiſance, à une cheminée qui fume; ce ſont autant de ſoupiraux pour attraire & introduire l'air du dehors, & faire évaporer celui du dedans. Dans ce même ſens, en fait d'hydraulique, on dit, pratiquer des ventouſes aux conduites d'eau, de peur qu'elles ne crevent. C'eſt dans un ſens métaphorique & d'application, que, conformément à ces idées, le mot de ventouſe eſt employé dans le Jardinage. Il y eſt inconnu par le commun des Jardiniers. Un auteur, appellé *Bernard Paliſſy*, l'a introduit dans cet art il y a plus d'un ſiecle, & l'idée des différens effets de ces ventouſes eſt connue des gens de Montreuil, quant à la choſe ſignifiée, & voici ce que c'eſt.

Ce terme employé dans le ſens dont il eſt queſtion, a paru ſi propre & ſi énergique à M. de la Quintinie, qu'il en a fait uſage

pour les mêmes raiſons que dans le préſent Dictionnaire, & dans le ſens dont il eſt queſtion il eſt pris par de très-habiles Jardiniers, pour toute branche, tout bois, tout jet, tout rameau qu'on laiſſe à certains arbres pour conſumer la ſeve quand elle eſt trop abondante, & leſquels on jette à bas par la ſuite quand l'arbre ſe modere & ſe tourne à bien. Sans cette précaution & cette induſtrie, les arbres fourmilleroient de branches gourmandes, & de branches de faux bois. Les Jardiniers qui voient de pareils bois dans la taille de l'Auteur, ne manquent pas de critiquer ſa méthode & s'élever contre, déclamant à tort & à travers ſur ce qu'ils ignorent. Mais quand, interrogé par eux, il entend leurs difficultés, on leur répond en leur donnant tous les éclairciſſemens convenables, & on leur fait voir la néceſſité de conſerver ces faux bois, ces fauſſes pouſſes, & ce que communément on appelle ſurpouſſes.

VERMINE *des jardins.* Ce ſont tous les inſectes, de quelque nature qu'ils ſoient, qui tourmentent les plantes, com-

me les vermines à notre égard, & les autres vermines à l'égard des animaux. On fait, dans l'Ouvrage, l'exposé de tous les ennemis vivans, & des ennemis inanimés des plantes, & on donne des recettes les plus simples pour les en délivrer, comme pour les en garantir autant qu'il est possible. *Voyez* PUCERONS, PUNAISES.

VERTICAL, ou PERPENDICULAIRE. *Voyez* BRANCHE.

VEULE, en Jardinage, veut dire sans vigueur. On dit branche veule, celle qui n'a, ni corps, ni force, ni embonpoint; & tels sont les arbres mal plantés, ou en mauvaise terre, les plantes semées trop près, & celles qui n'ont point d'air. *Voyez* ETIOLÉ.

VISCOSITÉ, VISQUEUX. *V.* GLUANT, COLLANT, LIMONNEUX.

VIVACE, du mot de vivre. On appelle plantes vivaces, celles qui vivent durant un certain cours d'années. Le chêne & l'oranger passent, parmi nous, pour les plantes les plus vivaces.

VIVE JAUGE se dit de l'action de fumer, quand, au lieu de ne mettre qu'une

ſuperficie de fumier ſur la terre, on fait des tranchées, où l'on fait entrer une bonne épaiſſeur de fumier. C'eſt ainſi qu'on fume les arbres en les dégorgeant, & mettant au pourtour du fumier, qu'on laiſſe tout l'hiver, puis qu'on enfouit au printemps. C'eſt de la ſorte que les Vignerons fument leurs foſſes, & que les Maraichers fument leurs planches d'aſperges.

VIVIPARE. *Voyez* OVIPARE.

VOLÉE, *ſemer à la volée. Voyez* SEMER, CHAMP.

VORACE, tiré du latin. *Plantes voraces.* Par ce mot on entend les plantes qui mangent les autres, & qui effritent la terre. Le chiendent eſt une plante vorace, le chou & les autres végétaux qui conſument beaucoup. L'orme eſt une des grandes plantes les plus voraces. Il ne faut jamais planter au pied des arbres, ou près d'eux, aucune plante vorace, ni planter des arbres dans le voiſinage des grandes plantes voraces, dont les branches raviſſent tout l'air, & les racines pompent au loin tous les ſucs de la terre. Les mouſſes ſont plantes voraces.

VRILLE. C'eſt ce qui s'appelle tenon dans la vigne, & que par corruption les bonnes gens diſent *nilles*. *Voyez* TENON, CORNES.

USUELLES, ou D'USAGE, c'eſt la même choſe. On dit plantes uſuelles, celles qui ſont d'uſage ordinaire pour la nourriture & pour la ſanté. M. Chomel, Médecin, a fait un excellent Traité des Plantes uſuelles.

Y

YEUX. *Voyez* BOUTONS.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Ouvrage intitulé : *La Théorie & la Pratique du Jardinage*, premier Volume, qui eſt un *Dictionnaire étymologique & raiſonné ſur le Jardinage.* La longue expérience & la réputation de l'Auteur dans le gouvernement des arbres fruitiers, les ſuccès qu'il annonce avoir eus, & qu'il promet à ſes imitateurs, rendent ſon Livre un objet de curioſité pour les Jardiniers & les amateurs du Jardinage : on y trouve la méthode de tailler les arbres fruitiers, uſitée à Montreuil près de Paris, & qui n'a point encore été publiée, ainſi que pluſieurs pratiques extraordinaires qu'il eſt important d'apprécier en les éprouvant. Fait à Paris, ce 17 Juillet 1767.

LE BÈGUE DE PRESLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé GUILLAUME-NICOLAS DESPREZ, notre Imprimeur-Libraire ordinaire & de notre Clergé de France, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & don-

ner au Public, *La Théorie & la Pratique du Jardinage par principes, d'après la Phyſique des Végétaux, ou le Jardinage & l'Agriculture démontrés, précédé d'un Dictionnaire ſur le Jadinage, par M. l'Abbé Royer Schabol*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *dix* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege; qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur de Lamoignon;

& qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble, ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le trente & unieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſept, & de notre Regne le cinquante-deuxieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1052, *fol.* 272, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 5 *Septembre* 1767.

N. M. TILLIARD, *Adjoint.*